



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

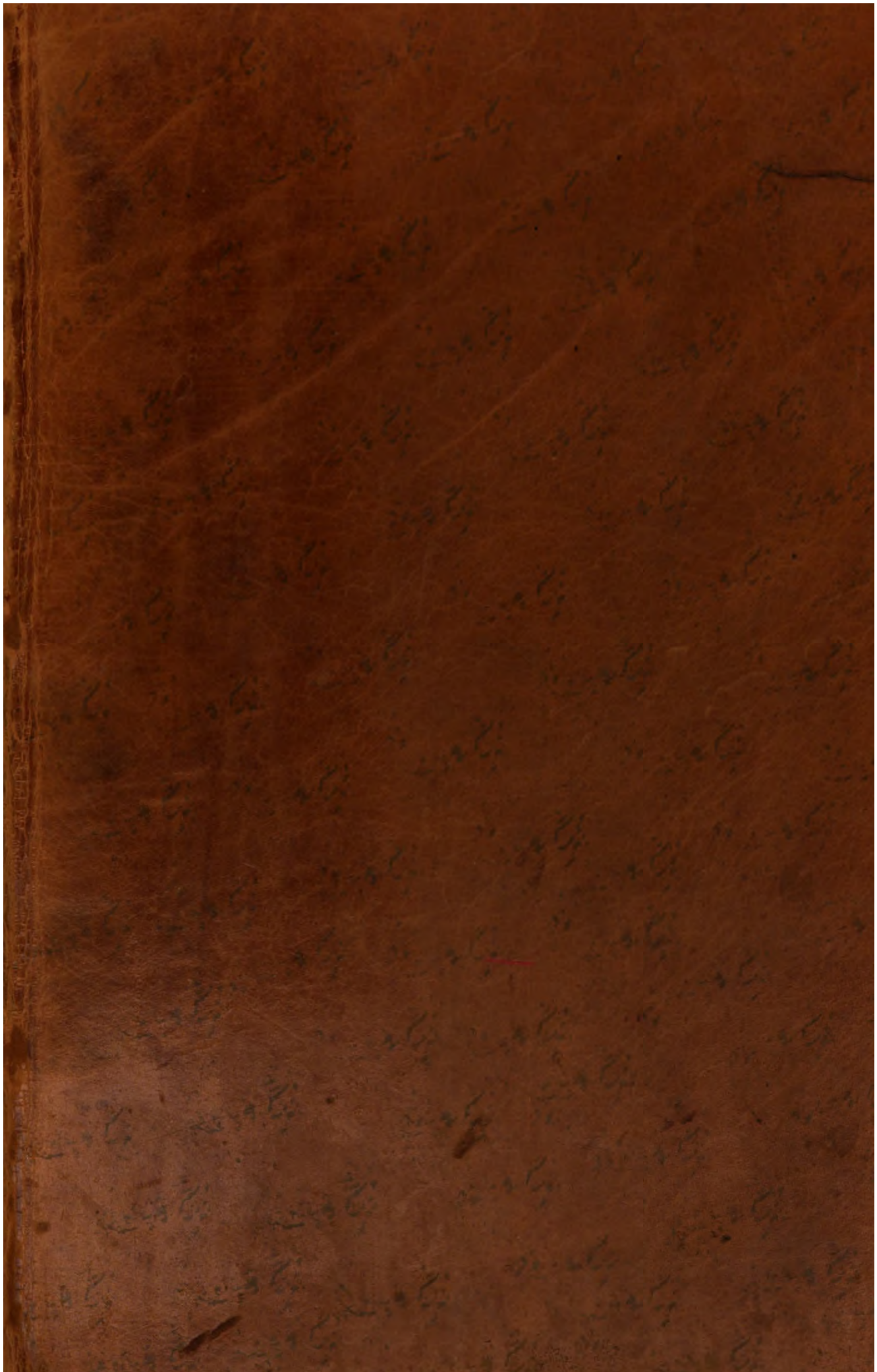
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

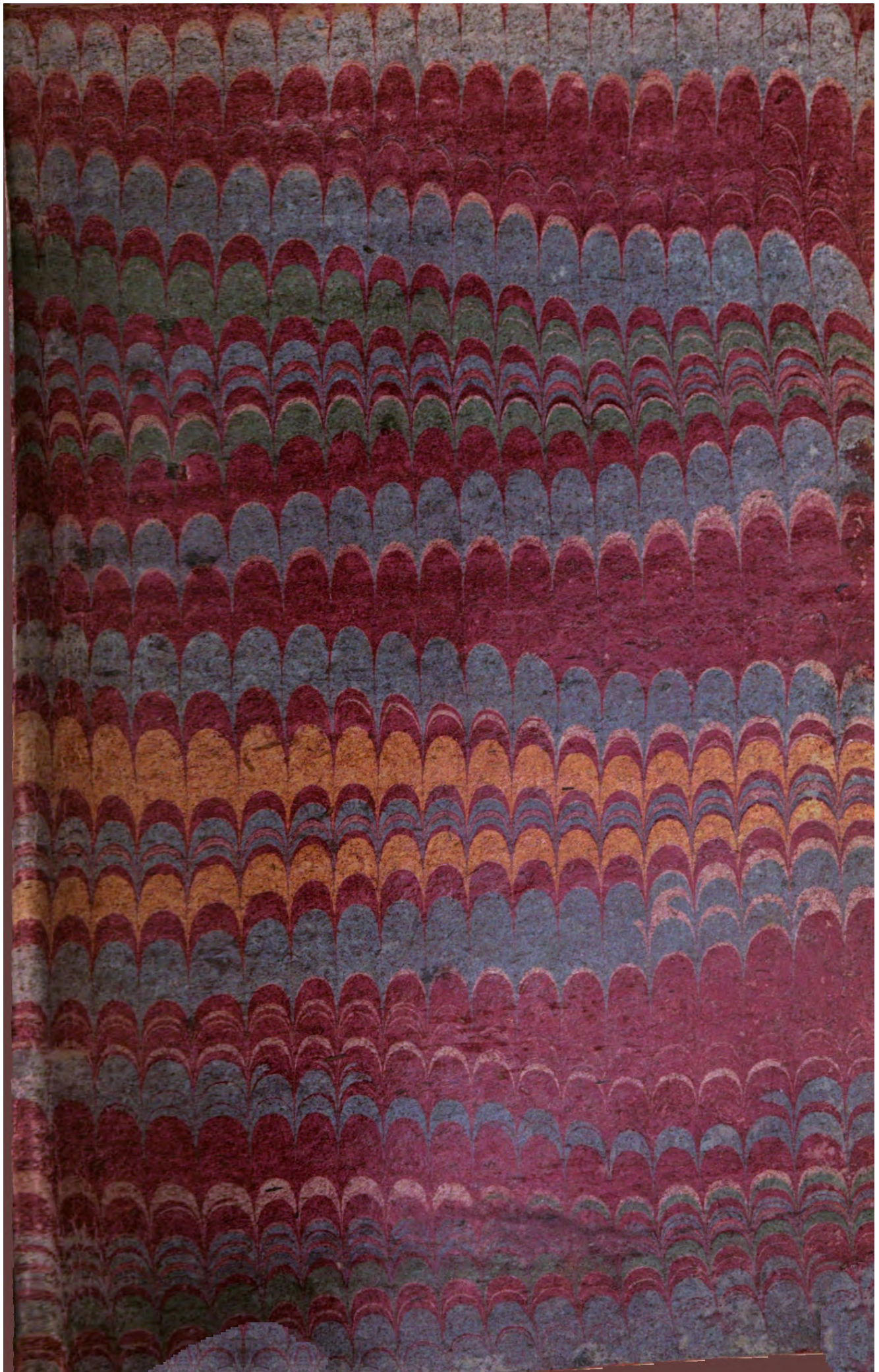


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS 158 a. 5





A. VIII... 8 B. R.

~~D. 4. 0. Draw.~~

Œ U V R E S
D'ÉTIENNE FALCONET,
S T A T U A I R E ;

C O N T E N A N T
PLUSIEURS ÉCRITS RELATIFS AUX
B E A U X - A R T S ,

*Dont quelques-uns ont déjà paru, mais fautifs : d'autres
sont nouveaux.*

T O M E C I N Q U I E M E .



A L A U S A N N E,
Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXXI.

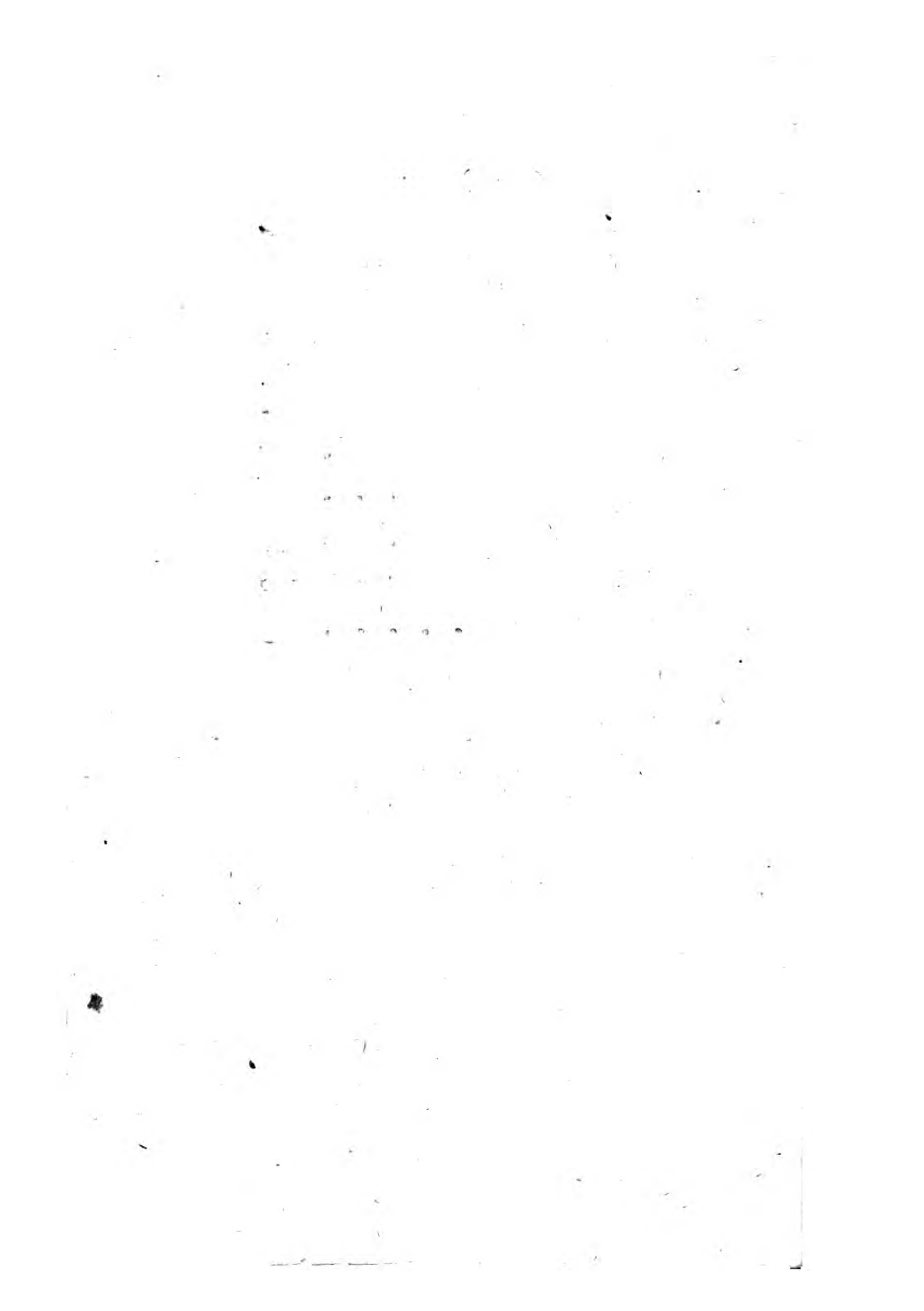


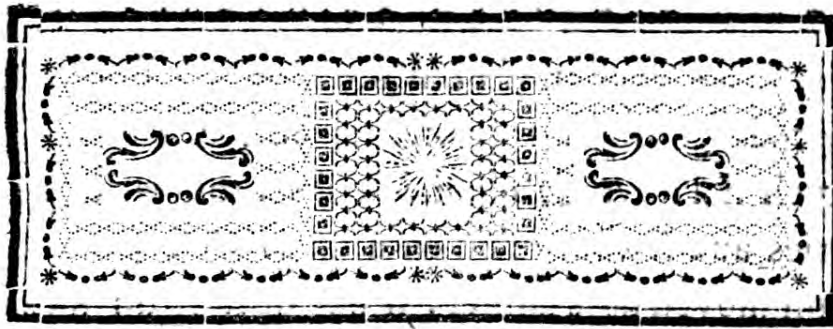
T A B L E

Des Articles contenus dans le cinquieme Volume.

*S*ur deux Peintures de Polygnote. page 1
*Q*uelques idées sur le Beau dans l'Art. . 37
*D*u Tableau de Timanthe. 62
*S*ur deux ouvrages de Phidias. 93
*L*ettre de M. Guglielmi, Peintre Romain. 110
*P*assages de Pline, 119







S U R
DEUX PEINTURES
D E
P O L Y G N O T E.

Pline a passé trop légèrement sur l'ouvrage fameux que Polygnote peignit à Delphes. *Hic Delphis adem pinxit* est une phrase trop sèche, trop laconique pour des peintures qui devoient faire époque dans l'Histoire de l'Art. Mais Pausanias, par une longue description, nous a bien dédommagé du silence de Pline. Nous allons donc jeter un coup-d'œil sur le narré du descripteur, sur l'idéal de l'ouvrage, & sur le jugement que Mr. le Comte de Caylus a fait de l'un & de l'autre.

Oublions qu'il est presque de foi d'adorer les Anciens les yeux fermés, regardons sur la

2 SUR DEUX PEINTURES

description d'un témoin oculaire, une des belles productions d'un Peintre célèbre, & tâchons de voir si l'ouvrage répondoit dans toutes ses parties aux éloges qu'on en a faits: c'est peut-être un moyen de s'assurer, si quelquefois on n'exagere pas la beauté d'un ouvrage médiocre, & s'il n'arrive pas aussi qu'on loue mal une belle production. Pour me conduire dans cet examen avec quelques précautions, j'ai pris un Pausanias grec, dont on m'a expliqué le texte avec la plus grande exactitude; ainsi je hazarde mes observations.

A Delphes dans le Lesché, vous verrez, dit Pausanias, *une Peinture qui représente la destruction de Troye, & le départ de la flotte des Grecs* (a). Rien ne seroit plus naturel ni plus vrai à représenter dans un seul tableau, pourvu cependant que l'un ne fut que l'accessoire, & l'autre le principal. Mais comme Pausanias nous a conservé lui-même l'inscription originale du tableau, & qu'il n'a sans-doute pas apperçu qu'elle contredisoit l'exposé qu'il donne ici, nous nous en rapporterons à l'autorité la plus cer-

(a) *Ιλιόν τε ἔσιν ἐαλωκυία καὶ ἀπέπλους ἑ Ἑλλήνων.
Phoc. lib. 10, cap. 25.

taine, la voici. *Polygnote de Thase, fils d'Aglaophon, a peint la destruction de la forteresse de Troye (b)*. Et comme dans le même tableau le retour des Grecs est aussi représenté, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait là une double action, & même un anachronisme.

Echœax descend de l'échelle du vaisseau de Ménélas, tenant un vase de cuivre à mettre de l'eau (*ὕδρια*). Il n'y a pas de mal à représenter un serviteur qui va chercher de l'eau pour l'équipage, mais c'est une petitesse d'écrire son nom à côté de lui sur le tableau; c'en est une autre de s'amuser à le rapporter de préférence, quand il s'agit de décrire un grand sujet; & c'est bien autre chose de dire que cet *Echœax* portoit une urne de bronze où l'on avoit apparemment renfermé les cendres de *Phrontis*, quand *Phrontis* est sur le vaisseau de Ménélas qui dispose des crocs. Ce dernier trait est de Mr. l'Abbé Gedoyn, dans sa note sur ce passage. Il y a quelque apparence qu'il la fit sans consulter le 3^e. livre de l'*Odissee*; car il y auroit vu que le pilote *Phrontis* ne mourut sur le vaisseau de Ménélas qu'après le départ des Troyens, &

(b) Γράψε Πολύγνωτος, Θάσιος γένος, Ἀγλαοφῶντος Ἰός, περὶ τοὺς Ἰλίον ἀκρόπολιν. Phoc. lib. 10, cap. 27.

4. SUR DEUX PEINTURES

avant que la flotte eût gagné les hauteurs du promontoire de Malée.

Polygnote a représenté Nestor & son cheval auprès de lui, qui paroît vouloir se rouler sur le sable. Nous ne connoissons pas sans doute le costume des anciens Grecs, comme on le connoissoit au tems de Polygnote, mais il semble que le vieux Nestor ne devoit pas être venu à cheval jusqu'au rivage, & que son char *auprès de lui*, eût été plus convenable & plus dans le sujet.

Non loin de Nestor, il y a plusieurs captives. On croiroit avec cette compagnie être toujours au bord de la mer; mais on en est peut-être à une lieue; c'est-à-dire, qu'on est avec Epéüs représenté nud, jettant par terre les murs des Troyens; ces murs qui avoient tenu dix ans contre l'ennemi, dit la fable, & un an selon l'Histoire. C'étoit un hardi & vigoureux garçon que cet Epéüs, attendu qu'il se mit nud comme la main pour avoir plus de force, & pour mieux se garantir des démolitions qui pouvoient lui tomber sur le corps. Car il ne s'amusa pas à *arraiser* les murs; il les *abatit*, les *renversa de fond en comble*, les *fit sauter*, les *détruisit*, les *démolit jusqu'au sol* (c).

(c) Γέγραπται δὲ καὶ Ἐπειὸς γομνὸς καταβάλλων ἐς ἄδαφος τῶν Τρώων τὰ τεῖχος. Phoc. cap. 26.

Après avoir décrit une belle scène qui se passe dans la ville entre Ajax, Cassandre & les Atrides, Pausanias nous ramène à Nestor qui, comme on a vu, étoit sur le rivage; mais il est venu dans la ville auprès du cheval de bois. Je ne suivrai pas le descripteur dans tous les détails, dont les uns, quoique mal faits, ne donnent aucune mauvaise idée du tableau, & les autres sont trop équivoques pour ôser décider. Mais je demanderai pourquoi le corps de Polydamas est sous une cuvette placée sur un piédestal de pierre, & pourquoi *Sinon* emporte le corps de Laomédon qui avoit été tué par Hercule quelques 50 ans avant la prise de Troye?

O Polygnote, si vous avez fait un beau tableau, ou mal-à-propos deux beaux tableaux dans un; comme on les fait passer misérablement à la postérité! Et si c'étoit un ouvrage médiocre, que ceux qui s'efforcent à en exalter le mérite, sont plaifans!

Mr. le Comte de Caylus, dont la passion pour les arts fut toujours soutenue par de continuelles recherches dans l'antiquité, étoit trop éclairé pour ne pas sentir les défauts du tableau de Polygnote. Sa droiture & ses lumières lui en ont fait avouer une partie; s'il a été plus re-

6 SUR DEUX PEINTURES

servé sur les autres ; s'il a même cherché quelquefois à montrer en beau ce qui devoit lui paroître ridicule dans cet ouvrage , c'est que son cœur honnête étoit toujours favorable aux foiblesses de ses amis : belle qualité , quand il ne s'agit que de ses amis , & qu'on les distingue de ses préjugés. Il a eu moins d'indulgence pour Pausanias ; il est convenu qu'en parlant beaucoup de l'Art , cet Ecrivain a montré qu'il n'en avoit aucune connoissance. Quoiqu'il en soit , le tableau du Peintre Grec n'est plus ; mais comme le descripteur est entre les mains de tout le monde , nous pouvons juger du plus ou moins de justesse des raisons de Mr. de Caylus. Je respecte la mémoire de cet amateur distingué , autant que je respectois sa personne , lorsqu'il siégeoit dans notre Académie. Si j'osois n'être pas toujours de son avis , s'il ne se rendoit pas toujours au mien , c'est que nous avons l'un & l'autre la liberté Académique , & que nous en usions ; aussi approuvoit-il ma franchise. C'est avec cette même liberté que je vais parcourir son jugement de l'ouvrage de Polygnote , puis qu'il est déposé dans les Archives publiques de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

Prêtons-nous pour un instant à l'in vraisemblance ; oublions que d'un côté du tableau est

une ville dont l'intérieur fait scène; oublions qu'à l'autre bout est un port qui ne devoit s'appercevoir que dans l'éloignement. Si vous voulez que ce soit le départ des Grecs, la ville ne devoit être vue que dans le fond du tableau; oublions que les vainqueurs s'embarquent, tandis qu'ils massacrent encore dans la ville, quoiqu'ils ne soient partis qu'après la ruine entière des malheureux Troyens. Observons seulement que Polygnote n'a représenté qu'un seul vaisseau, sans aucune indication qui fit soupçonner la flotte Grecque. *Il prouve par cette conduite, dit l'Auteur du Mémoire, une grande intelligence de composition. Il se contente de faire voir le plus considérable vaisseau de cette flotte, & suppose les autres placés de façon à ne pouvoir être vus.* (l'Histoire de l'Académie des Belles - Lettres, tom. 27.) Ne pourroit-on pas dire au contraire: faites appercevoir quelques mâts, quelques voiles, quelques proues, quelques poupes derrière votre vaisseau, si vous voulez qu'on présume une flotte de 1000 ou 1200 vaisseaux, comme étoit celle des Grecs: c'est *la grande intelligence de composition.* N'y manquez pas, pourroit-on ajouter, en se servant des propres expressions de Mr. de Caylus, pag. 43; *parce que votre art est muet, & que vous êtes obligé de recourir à*

8 - SUR DEUX PEINTURES

des signes pour vous faire entendre. Il seroit même inutile d'avertir, qu'on regarderoit un tableau où seroit traité le même sujet avec une conduite aussi aride, comme une production sans goût, sans génie, sans vraisemblance.

Venons à la duplicité d'action qui est niée tout net dans le Mémoire, quoiqu'elle soit certaine dans Pausanias ; raison particulière de nous arrêter sur ce point & de l'examiner attentivement.

Il n'y a point ici, dit-on, de duplicité d'action ; en même tems que les Grecs se préparoient au départ, ils achevoient de ruiner la ville de Troie. Il n'y avoit ni interruption dans la composition de Polygnote, ni séparation dans le tableau. Une ville, une campagne, une côte fournissent de grandes variétés à un Artiste ; le Peintre en a su profiter, page 43. Cela est net ; voyons si cela est exact.

Agamemnon & la plûpart des principaux capitaines étoient partis ; les Troyens étoient ou sauvés en petit nombre, ou prisonniers, ou massacrés. Pour supposer que ce qui restoit de Grecs *achevoient de ruiner la ville de Troie*, il falloit au moins y laisser quelques troupes, mais il n'y a pas un soldat dans la ville ; sept ou huit généraux y sont encore, qui ont, sans doute,

défendu à aucun soldat de s'y trouver. Voilà d'abord une invraisemblance qui affoiblit l'intérêt du sujet, qui refroidit la composition.

Il n'y avoit ni interruption dans la composition de Polygnote, ni séparation dans le tableau. Tant pis vraiment. Il ressembloit donc à ce bas-relief antique, à un des bouts duquel Minerve dit à Persée d'aller délivrer Andromède, & où Persée délivre Andromède à l'autre bout. Il n'y a point dans ce bas-relief de *séparation*; la seule *interruption* qui s'y trouve au milieu, c'est la naissance de Vénus entre deux Tritons; du reste, c'est le même terrain, la même eau, le même plan. Ce Sculpteur l'emporte sur Polygnote; il a composé trois sujets dans une bordure, & il s'en faut que cet exemple antique soit le seul.

Une ville, une campagne, une côte fournissent de grandes variétés à un Artiste. Assurément. Mais quand l'Artiste présente ces objets sur une ligne parallèle aux deux côtés de la bordure du tableau, & que cette campagne n'a que quelques toises de face, a-t-il profité de ces *grandes variétés* que lui fournit son sujet? Où sont ces champs Troyens qui étoient entre la ville & la flotte? Cette vaste scène de carnage, où

est-elle? Voilà donc encore de l'invraisemblance & de la débilité.

Le Peintre en a sû profiter. Il n'y paroît pas. D'ailleurs, cette supposition n'est-elle pas trop hardie? Ne faudroit-il pas voir le tableau avant de la faire? Et ne jugeroit-on pas mieux par ce moyen du parti que le Peintre a pu tirer de la gêne où il s'est mis, avant de décider que sur une ligne de quelques toises, présentée en face, il a sû *profiter* des variétés que peut *fournir* un terrain vaste; car il faut supposer ses figures grandes au moins comme le naturel? Parlons net; cela est impossible au Peintre le plus ingénieux, dans un pareil sujet. Voilà donc un tissu de contradictions, d'anachronismes, d'invraisemblances, ou du moins voilà des raisons qui balancent un peu l'éloge de cette composition. Si l'esprit de contradiction est un défaut, celui d'engouement en est un autre, & beaucoup plus contraire à la découverte du vrai, dans quelque matiere que ce soit.

L'action ridicule, extravagante & impossible de cet Epéüs *nud* qui renverse de grosses murailles, à deux pas d'Hélène, de Nestor, &c. (*d*)

(*d*) Philostrate fait dire à Achille dans une apparition: *Hélène étoit en Egypte chez Protée, après*

qui n'ont pas peur d'en être écrasés, & la platte épisode du cheval de Nestor, qui se roule sur le fable à côté de son maître, sont deux points que Mr. de Caylus ne juge pas: ils s'expliquent en effet assez bien eux-mêmes. Mais pour l'autre Nestor qui est dans la ville, notre amateur assure qu'il seroit injuste de mettre cette erreur sur le compte de Polygnote, & même de Pausanias; qu'il faut que ce nom soit corrompu, & que dans l'un ou l'autre endroit, il s'agisse d'un autre guerrier que Nestor, pag. 45. L'observation auroit plus de force, si nous n'avions des exemples antiques d'un même personnage répété dans un même tableau ou bas-relief, si Polygnote n'eût pas fait deux sujets sur un même fond, & si, de tant de commentateurs, de scholastes & de traducteurs, quelques-uns eussent pensé à rectifier ce nom corrompu. Quelques lignes plus bas, l'Auteur du Mémoire, en voulant expliquer ou corriger Pausanias, l'a un peu gâté. Il lui fait dire que Priam est tué par Néoptolème:

avoir été enlevée par Paris. Quand nous eûmes appris la vérité, nous continuâmes à battre Troye, sans penser à Hélène, afin de ne pas nous en retourner avec honte & ignominie. (Vie d'Apollonius de Tyane) mais c'est selon le Poëte que nous jugeons le Peintre.

Pausanias dit qu'ayant été arraché de l'Autel, il fut tué par ce jeune guerrier; ce qui est un peu différent & fauve un anachronisme au tableau, qu'il ne falloit pas y ajouter.

Ne lisant que l'extrait du Mémoire de Mr. de Caylus dans les volumes de l'Académie des inscriptions, je ne fais de qui est l'observation suivante. Pausanias rapporte les noms de quelques corps morts, & fait d'autres détails, car il aime à en faire; sur quoi l'observateur dit; *l'exactitude du Peintre à exprimer les moindres circonstances de nombre, de position & d'armures, prouve combien les Artistes de l'antiquité étoient scrupuleux dans l'observation des faits : aussi étoient-ils regardés comme Historiens*, page 45. On ne s'y attendroit pas lorsqu'il s'agit d'un tableau où l'ordre & la vérité font blessés à tout instant. Voici donc sur ce singulier passage quelques observations aussi bonnes à dire qu'elles font aisées à faire. 1°. Polygnote a exprimé *les moindres circonstances de nombre*. (Qui vous l'a dit, & comment savez-vous que ce nombre fut complet? Si je compte exactement les figures d'un tableau, en résultera-t-il que le Peintre n'en aura mis ni trop ni trop peu, parce que j'aurai compté juste?) 2°. Il a été *exact dans les positions*. (Vous avez donc vu son tableau

ailleurs que dans Pausanias qui ne dessine aucune position?) 3°. Il a été *exact dans les armures*. (Que savez-vous? Parce qu'il a représenté des casques, des cuirasses de telle ou telle forme, est-ce une preuve certaine que les Grecs & les Troyens, lorsqu'ils combattoient ensemble, les portoient précisément ainsi, environ 660 ans avant Polygnote; & ne seroit-il pas possible qu'il eût armé ses Héros, comme l'étoient les Grecs de son tems (e)? 4°. *Il étoit regardé comme Historien*. (Etes-vous sûr qu'un tableau qui doit représenter la fuite d'un incendie, & où il n'y en a pas un vestige; un tableau qui vous présente un grand cheval de bois sur ses quatre jambes, quand il s'agit d'une poutre pour battre en breche; un tableau qui contient des contradictions, des anachronismes; un tableau où la plupart des noms sont changés ou *inventés* par le Peintre; où des gens sont à

(e) Plutarque, *vie de Marcellus*, dit qu'en Sicile, à Enguie, on voyoit dans un temple, de grandes lances & des casques d'airain, dont les uns portoient le nom de Méridon, & les autres celui d'Achille. Mais sommes-nous sûrs que Polygnote ait connu ces armures? Il falloit s'en tenir à la vraisemblance, & ne pas risquer une affirmation sur un fait aussi peu certain.

14 SUR DEUX PEINTURES

côté de ceux qu'on égorge, & tout auprès de gros murs qu'on abat, fans plus d'émotion que que s'ils n'en favoient & n'en voyoient rien; êtes-vous sûr, dis-je, que ce tableau puisse être regardé comme l'Histoire?) Il n'est pas croyable que ce foit Mr. le Comte de Caylus qui ait fait tant de méprifes, car il étoit vraiment connoiffeur?

Enfin, le froid épisode de ces gens qui chargent tranquillement des provisions sur un âne, est transformée en précepte. *Ces détails*, dit-on, *caractérisent le sujet, & l'art du Peintre consiste à les placer.* On pourroit croire cependant que l'entente, l'expression, les grandes convenances, une composition en un mot, où le Peintre n'auroit pas besoin d'écrire le nom & l'action de chaque figure auprès d'elle, comme dans le tableau de Polygnote, caractériseroient beaucoup mieux un sujet. Nous ne méprifons pas *les détails* épisodiques; mais comme ils ne caractérisent le plus souvent que des circonstances particulières, & rarement le sujet, nous ne leur donnons que la dernière place dans un ouvrage de génie; ainsi, par tout où nous pourrons appliquer cette image de Virgile,

. *crudelis ubique*

Luclus, ubique pavor, & plurima mortis imago.

nous ne chargerons point tranquillement nos provisions sur un âne.

Ce feroit dommage de priver le lecteur d'une assez plaifante note qu'a faite Mr. l'Abbé Gedoyn à propos des écriteaux plaqués auprès de chaque figure: on verra du moins que si le tableau de Polygnote a été mal décrit, le traducteur de la description renchérit de son mieux sur son original.

“ Cet endroit nous apprend que dans ce tableau où il y avoit plus de 80 figures, chaque figure principale étoit marquée par une infcription; c'étoit l'usage des Peintres de l'ancien tems, (*de celui de l'ignorance de l'Art*) & je ne puis croire que leurs tableaux en furent défigurés, puisqu'ils ont fait l'admiration des Grecs & des Romains dont le goût pour la Peinture valoit bien le nôtre. Un usage contraire a prévalu, & fait souvent d'une belle tapisserie ou d'un beau tableau, une énigme pour les regardans. Ces infcriptions donnoient d'abord l'intelligence du fujet, & mettoient le spectateur à portée de juger si chaque partie de fujet étoit bien exécutée ”.

Quiconque fait en gros l'Histoire grecque, trouvera peu vraisemblable qu'à Delphes, dans la 84^e. Olympiade, la prise de Troye fut une

énigme pour les regardans. On croiroit voir Mr. Gedoyne se promenant dans les rues de Paris un jour de fête-Dieu, lire avec satisfaction le petit rouleau qui sort de la bouche des personnages dans les *tapisseries* gothiques, & leur donner aussi la préférence sur celles qui n'ont pas l'écriveau. Il faut pourtant convenir que dans un siècle où les arts ont fait tant de progrès, il est triste d'entendre encore d'aussi pauvres raisonnemens. Qui croiroit qu'un homme d'esprit a pu dire qu'une inscription à côté d'une figure, mettroit à portée de juger si cette figure est *bien exécutée*? Un autre auroit dit au moins, *bien pensée*. La populace dit sans doute beaucoup d'impertinences, quand elle est devant un tableau où elle ne voit ni le nom des personnages, ni l'annonce du sujet; deux choses qu'il ne faut pas confondre. Mais comme un tableau n'est pas fait pour la populace exclusivement, les spectateurs instruits, instruisent ceux qui ne le sont pas, sur-tout quand ce tableau reste public; & l'on doit laisser à l'enfance de l'art, la petite inscription; parce qu'alors n'ayant pas d'idée de l'effet général, on n'apperçoit pas que l'inscription puisse détruire un accord qu'on ne connoît point. Ainsi quand la Peinture ne parloit pas encore, elle avoit besoin de ce manivade

inter-

interprète. Cependant, voyez le peuple ignorant écouter une tragédie où les personnages sont nommés, & dites s'il fait bien ce qu'il voit & ce qu'il entend. La connoissance des noms a-t-elle jamais appris à bien juger d'un drame & d'un tableau?

Je suppose que chaque lecteur connoît Pausanias, au moins par une traduction, ainsi je ne craindrai point d'assurer que si un Peintre moderne eût composé le même, ou les mêmes sujets, à la maniere de Polygnote, on lui diroit: Troye prise & pas une maison brulée ou renversée, est une sottise. Point de soldats dans une ville où des généraux tuent encore, est une sottise. Après un carnage effroyable, dix ou douze corps morts de compte fait, est une sottise. Laomédon parmi ceux qu'on vient de tuer, 50 ans après sa mort, est une sottise; & c'en est une autre que d'avoir placé dans le tableau ce personnage, s'il n'étoit pas le pere de Priam, à cause de la ressemblance de nom. Epéüs *nud*, qui renverse de fond en comble les murs de Troye, est un composé de deux ou trois sottises, attendu qu'Epéüs, fils de Panopée, Roi de la Phocide, & Roi lui-même après son pere, avoit comme les autres de quoi se vêtir; qu'ainsi c'est une faute grossiere de n'avoir représenté que

lui ainsi nud, & de l'avoir placé tout auprès de ces Dames qui attendent que le vaisseau soit prêt. D'ailleurs, de ce qu'Epéüs inventa une machine pour enfoncer les murailles d'une ville, & que cette machine a été nommée le *cheval de bois*, il ne s'enfuit pas que cet inventeur soit tout nud pour abattre les murs de Troye (f). Des personnages dont les noms sont *inventés* par le Peintre, tandis que le sujet en fournit en abondance, est une sottise. Des gens qui se tiennent tranquillement auprès de ceux qu'on massacre; des femmes assises à deux toises de gros murs qu'on démolit, est au moins une sottise. Trois ou quatre toises d'espace au camp des Grecs, depuis la ville jusqu'à la mer, est une sottise. Représenter Troye assez proche du

(f) Pline, l. 7, c. 56, dit que cette machine étoit le *bélier*. On avoit sans doute figuré une tête de cheval à la poutre qui battit les murs de Troye. Pausanias, l. 1, c. 23, dit qu'il a vu dans la citadelle d'Athènes, un cheval de bronze fait selon l'opinion reçue, & des flancs duquel des guerriers étoient prêts à sortir. Je n'ai pas trouvé qu'il dise ailleurs qu'on eût conservé en Grece, la longue poutre inventée par Epéüs, & que lui Pausanias ait vu cette poutre. Il pourroit donc bien y avoir une méprise dans l'article *Enchantement*, page 189, *Questions sur l'Encyclopédie*.

vaisseau pour que tous les personnages, tant de la ville que du navire, soient également aperçus, est une sottise. Le nom & l'action de chaque personnage, écrit sur lui ou à côté, est une sottise. Nestor dans la ville & Nestor sur le rivage, est une sottise. Un seul vaisseau, quand il s'agit d'une flotte de 1000 ou 1200 vaisseaux, est une sottise. Enfin, des gens qui chargent tranquillement & mal-à-propos des provisions sur un âne, quoique ce soit une bonne précaution, n'en est pas moins une sottise en peinture. Voilà ce qu'on diroit à un Peintre moderne, & je ne vois pas trop ce qu'il auroit de bon à répondre, sinon une meilleure composition, sans laquelle on ne pourroit le *regarder comme Historien*.

Ainsi qu'au Poëte, il est permis au Peintre & au Sculpteur de supposer, de créer, de choisir des incidens sur lesquels l'Histoire ne prononce pas. Aller au-delà, c'est ouvrir la porte au caprice, à la licence, à l'invraisemblance, aux contradictions, aux absurdités. Bien entendu aussi qu'autant de fois que l'Artiste abandonne le thème historique, c'est autant de beautés & d'intérêt qu'il s'engage à mettre dans son ouvrage. Mais point d'entorse à l'histoire, & sur-tout au bon sens s'il vous plaît; & quand ce

ne feroit que pour notre honneur, ne préconifions jamais des sottifes.

Malheureusement Pausanias a détaillé le trône d'Amyclée, celui du Jupiter Olympien (je ne parle pas de la statue sublime, car *c'est Jupiter, & non pas son marchepied qu'il faut admirer*), & les tableaux de Polygnote, compositions dont l'idéal prête furieusement à la censure, malgré les efforts de leurs apologistes pour en interpréter favorablement les défauts. Qui nous assurera que ces ouvrages loués légèrement tout haut, d'après tant d'oui-dire, mais dont le foible, senti par quelques esprits attentifs qui seulement en auront trop étendu les conséquences, n'ait pas servi de fondement tacite à l'opinion répandue, que notre affaire est de favoriser tenir le porte-crayon, le pinceau, l'ébauchoir & le ciseau? Là voilà peut-être cette source de tant de préjugés déposés dans des écrits ignoramment éloquens, & dont ceux d'entre nous qui n'osent ni réfléchir, ni parler, font encore les victimes, eux & leurs ouvrages. La pusillanimité détruit la hardiesse de penser & accoutume aux idées médiocres, & la conséquence nécessaire de cet état, est de se taire par honte, par crainte & par foiblesse. Si l'idéal du groupe de Laocoon manque de

justesse ; si dans cet ouvrage préférable , dit Pline , à tout ce qui a été fait en Peinture & en Sculpture , les convenances du sujet ne sont pas observées ; si le fameux Moïse de Michel-Ange péche aussi de ce côté , à combien plus forte raison nos Artistes seront-ils accusés de ne savoir pas penser. Oui , mais voyez l'Apollon & tant d'autres beaux ouvrages d'Artistes qui sans doute ont pensé ; voyez ceux de Puget , ceux du Poussin , &c. vous trouverez qu'on peut avoir du génie , de la justesse dans ses pensées , quand on n'a pas avili ce don précieux : ainsi le fantôme de tyrannie dogmatique disparaîtra dès l'instant qu'on voudra s'en donner la peine.

Mr. le Duc d'Antin , Surintendant des bâtimens du Roi , ordonnoit un jour à Bouchardon d'ôter un muscle qu'il trouvoit de trop dans un modele de ce savant Artiste (le Duc d'Antin étoit fort gras) ; Bouchardon lui répondit sensément : *mais , Monseigneur , si je l'ôte , il faudra que j'aie la peine de le remettre , car ce muscle est nécessaire à l'action de cette figure ; il est dans la nature , & je l'ai étudié* : réponse qu'aucun Artiste habile n'a jamais eu occasion de faire à Mr. le Marquis de Marigny , que je sache (g).

(g) Quand je travaillois au grand modele de la

Quel Artiste n'a pas été plus ou moins la victime des vexations qui enfin l'ont rebuté, qui lui ont fait abandonner ou gâter un ouvrage? Il faut manquer de pain, d'honneur ou de

statue de Pétersbourg, Mr. de Betzky vint un jour dans mon atelier pour me dire: *Ne pensez qu'à exécuter votre modele, & moi je m'occuperai à faire l'armature pour soutenir le cheval sur les pieds de derriere.* Cette proposition me parut si singuliere que je répondis: *Mr. est donc forgeron; car c'est un habile forgeron qu'il me faut à présent; puis que l'armature fut conçue avec le sujet, quand je reçus à Paris les ordres de Sa Majesté Impériale, & que vous le savez bien.* Nous avions dans l'atelier & sous les yeux, un petit modele en fer de cette armature: je l'y avois placé pour tranquilliser ceux qui paroïsoient craindre que le bronze ne se soutint pas. Mr. de Betzky fut mécontent de ma réponse à laquelle j'ajoutai: *Assurez-vous, Mr. que votre proposition ne peut être écoutée que par des Artistes assez bas pour s'y soumettre; que chacun doit faire son métier; qu'il ne faut ravir à personne ce qui lui appartient, & qu'à Paris, Mr. le Directeur général ne vient pas dans nos ateliers s'exposer à nous dire: je vous ferai ceci, je vous ferai cela, parce qu'il sait bien que c'est notre affaire & non la sienne.* Mr. de Betzky fut encore plus mécontent, & sortit aussi-tôt sans répliquer: Mr. le Comte Carburi étoit présent.

talent, pour se foumettre deux fois à ces tyrans du génie. L'Artiste, direz-vous, n'aura pas bien entendu ce que l'amateur lui prescrivait, & peut-être aussi aura-t-il eu d'autres torts? Dites plutôt, que si un mal-adroït touche un instrument, il n'en tirera que des sons faux, & que souvent il le défaccordera: Mais vous ne ferez pas tel tableau, telle statue? Eh! vous en ferez d'autres. Ne vaudroit-il pas mieux causer doucement avec ses amis, que de se prêter à une copulation qui ne produit que la douleur & l'humiliation d'avoir donné le jour à des avortons.

Et ma réputation, direz-vous, que deviendra-t-elle, si je puis en mériter une? Les protecteurs & leurs satellites me la déferont. — Vous êtes un enfant: ces gens-là, quelques fin-

Je rapporte ce petit incident, parce qu'on écrit à Paris que j'avois insulté Mr. de Betzky, & que quelques personnes y prirent l'*insulté* pour l'*insultant*. Le fait avoit été si bien défiguré, qu'il ne venoit pas à l'esprit qu'on avoit supposé l'Artiste assez imbécille pour projeter un bronze colossal sans penser aux moyens de l'assurer dans la situation qu'il lui donnoit; & que, la petite armature n'eut-elle pas été déjà faite, on insultoit un homme qui ne s'étoit pas mis dans le cas de l'être.

geries qu'ils aient employées, n'en ont jamais su faire, ni défaire en aucun genre, à qui mérita d'en avoir une. Il est vrai qu'ils en égratignent quelquefois, mais voyez-vous qu'ils en détruisent? — Mais le découragement, le dégoût, peut-être l'entier abandon du travail! Hé bien, courez donc attendre les gens aux barrières. Levez-vous matin pour aller saluer profondément des valets. Introduit chez leur maître, montrez-lui en tremblant des productions qu'il regardera peut-être d'un œil de dédain. S'il vous loue, foyez comblé de son éloge imbécille, applaudissez à sa critique ridicule; car vous attendez qu'il parle au Ministre, ou qu'il vous y présente. Supposons que vous obteniez cette faveur, & qu'elle vous soit avantageuse, votre ame sera dégradée; & si vous ne devenez pas un Artiste médiocre, vous ferez à coup sûr un homme rampant.

Je vous ai offert deux partis; choisissez: peut-être aurez-vous plus d'émules dans l'un que dans l'autre. Si la noire obliquité vous repugne, tenez-vous-en à la bassesse pure & simple; avec de la patience & de l'adresse, elle fait parvenir: on est un peu déshonoré; mais qu'importe?

Passons à une autre production de Polygnote, puisque Mr. le Comte de Caylus en parle

aussi : le tableau représentoit la descente d'Ulyssé aux enfers.

On fait qu'Ulyssé arrivé chez les Cimmériens, fit une fosse, y répandit les effusions, égorgea les victimes du sacrifice, évoqua les ombres, & particulièrement celle de Tirésias ; qu'elles arriverent en foule du fond de l'Erèbe, mais qu'Ulyssé *ne descendit pas* dans la demeure de Pluton : c'est en abrégé l'histoire de cette fable poétique. Nous allons voir jusqu'à quel point le tableau s'y rapporte, & s'il prouve mieux que l'autre, que son Auteur doit être regardé *comme Historien*.

Feu Mr. le Lorain, Peintre à talent, a gravé ce tableau ainsi que le précédent ; il a mis de l'esprit dans la touche, du goût dans les figures & de l'intelligence dans la composition, c'est-à-dire, autant qu'on en peut mettre quand on n'est pas libre. Forcé de suivre le texte traduit de Pausanias, il n'a pû se garantir de plusieurs fautes qu'il n'eût point faites assurément, s'il eût composé sous une dictée plus raisonnable. L'objet de cette opération étoit de faire trouver les deux compositions de Polygnote le moins mal possible.

Feu Mr. le Comte de Caylus ne laissoit guere à un Artiste qu'il conduisoit & qu'il aimoit,

la dangereuse liberté de s'égarer dans les sentiers ardens & périlleux du génie. Nous pouvons donc regarder comme de lui les sujets qui se trouvent dans le 27^e. tome de l'histoire de l'Académie : nous étant arrêtés fort longtems au premier , nous passerons rapidement sur celui-ci.

J'en regarde la composition & je demande , font-ce les champs Elisées ? Je n'en fais rien , puisque j'y vois des coupables qui souffrent les peines des damnés ? Est-ce donc l'affreux Tartare ? Je n'en fais rien , puisque j'y vois les ames heureuses qui goûtent les douceurs de l'autre vie. Quel qu'il soit , c'est le séjour des ombres , chacune y fait son office , les Danaïdes , Tantale , Sisyphes , &c. c'est l'enfer en un mot ; l'Achéron & la barque du ténébreux nocher n'en laissent aucun doute. Et tout au beau milieu des enfers , on voit une petite fosse creusée pour faire sortir du ténébreux séjour , les ombres que le prudent Ulysse évoque de toutes ses forces , quoiqu'il y ait quatre-vingt de ces gens-là de côté & d'autre autour de lui dans le tableau. Il est vrai que cette compagnie n'a point du tout l'air de penser à Ulysse , qui de son côté le lui rend bien. Y a-t-il un autre enfer *au-dessous* de celui où se fait l'évocation ? ou bien l'Artiste a-t-il eu raison d'y placer Ulysse ,

puisqu'il étoit de foi qu'il n'y descendit pas ?

Le beau sujet pour une tête poétique ! Quels effets ! Quels ressorts ! Quelle magie de couleur, de lumière & d'ombre ! Quelles machines un Rubens eût fait jouer ! C'est lui qui eût évoqué les ombres & tous leurs prestiges ; il nous eût mené aux enfers (*h*). Quand on a vu

(*h*) C'est en Flandre, à Anvers sur-tout, qu'il faut voir ce Peintre dans les compositions à grands ressorts. Je ne parle pas de ses différens ouvrages que j'ai vus : je me borne à dire ici que sa fameuse descente de croix est un des plus effrayants tableaux que je connoisse, & peut-être celui qui en me présentant ce que l'art a de plus expressif, m'a le plus fait horreur. L'idée d'un corps divin n'avoit pas pénétré l'Artiste : son Christ mort est un vil supplicé qu'on détache du gibet ; si on ne voyoit pas la croix, on penseroit que c'est même de la roue. Chaque fois que je verrois ce tableau, je croirois être à la grève, quand on en ôte un mal-faiteur après l'exécution.

Est-ce ou n'est-ce pas l'éloge de Rubens que je fais ? Je n'en fais rien : je peins l'effet que son tableau fit sur moi, quand je le vis à Anvers ; & si en ne le voyant plus, les traces en sont en quelque sorte affoiblies, elles ont cependant assez de force encore, pour me faire à-peu-près la même impression. Reconnoissons dans d'autres grands Artistes, soit Grecs, soit modernes, la sublimité simple ; mais nous ne pouvons nous

notre décoration de Castor & Pollux ; quand on a vu celle d'Enée aux enfers par Servandoni, on vient bâiller à la description glacée du froid tableau de Polygnote.

Je ne m'y arrête plus que pour dire un mot de l'ombre de Phèdre qui est là suspendue à une chaîne qu'elle tient des deux mains. *Cette disposition présente avec moins d'horreur sa funeste mort*, dit l'Auteur du mémoire. *Un tel ménagement*, ajoute Mr. de Caylus, *me surprend de la part d'un Artiste si ancien. L'enfance*

soustraire à l'empire que l'art du Peintre Belge, exerce sur notre ame.

Je connois & j'honore un Ecrivain dont l'ouvrage en cinq volumes, vient d'être imprimé à la Haye. Que son sujet l'ait plus ou moins engagé à parler de la Peinture, c'est ce qui ne nous importe pas ici de savoir. Mais c'est particulièrement à Rubens à répondre à la petite phrase que voici : *la nature n'a pas besoin de grandes masses de lumière & d'ombre pour produire des beautés pittoresques ; & si le Peintre les trouve nécessaires, c'est comme un aide à la foiblesse de son art.* (Tom. III, page 452.) Alexandre étoit plus excusable dans l'atelier d'Apelles. C'étoit chez son Peintre, & les tableaux devoient être à lui. Encore lui disoit-on : *Votre Majesté fait rire mes petits broyeurs de couleurs.....* mais c'est à Rubens à répondre.

de l'art n'a pas ordinairement le sentiment si délicat. Polygnote étoit contemporain de Sophocle; le siècle de Sophocle n'étoit pas l'enfance du *sentiment*, du goût, du raisonnement, des bienfécances; mais nous allons voir qu'un Peintre n'avoit pas besoin de recourir à tant de causes pour représenter Phèdre suspendue, & Mr. de Caylus favoit assurément que ce qu'il donne pour un *ménagement* de la part du Peintre, étoit un usage religieux des Anciens. Ils avoient imaginé *l'oscillation* pour représenter les suicides, parce qu'ils croyoient que l'ame de ces gens-là n'étoit jamais en repos dans les enfers; *aliæ panduntur inanes suspense ad ventos.* Ainsi Polygnote *délicat* ou non, a peint une *oscillation*; ce qui n'indique pas le genre de mort. Phèdre se pendit; si elle se fut empoisonnée, noyée ou poignardée, Polygnote eût représenté son ombre également suspendue & oscillante; ce qui ne suppose ni un *sentiment si délicat*, ni aucun *ménagement* de la part de l'Artiste. Il y a donc plus lieu d'être surpris des fautes de jugement, que des *ménagemens* qui sont dans son tableau.

Voilà ce qui m'a paru nécessaire d'observer & de dire, parce que d'un côté, je n'ai encore vu personne qui osât blâmer ce que je viens

de reprendre, & que d'un autre je l'ai entendu louer jusqu'au délire, par des hommes qui du même pas, vont prêchant ces travers aux Artistes & à d'autres. Je ne finirai pas cependant sans rapporter le commencement du mémoire dont on a vu quelques traits: l'Art & les Artistes y sont trop intéressés pour le passer sous silence. Je rapporte sans rien décider.

„ Mr. le Comte de Caylus, qui joint au
 „ goût des lettres une étude profonde des arts,
 „ ne permet de parler de Peinture qu'à ceux
 „ qui en ont étudié les principes. Pour traiter
 „ un sujet, il ne suffit pas de savoir écrire;
 „ il faut connoître à fond sa matière: l'igno-
 „ rance se trahit au milieu des graces du style.
 „ Comme la Peinture est faite pour les yeux,
 „ il semble qu'il ne faille que des yeux pour
 „ en décider souverainement. La poésie, dont
 „ le caractère est naturellement dominant, fière
 „ de ce droit d'aînesse qu'elle s'attribue, peut-
 „ être à juste titre, sur tous les arts, prétend
 „ les juger sans les entendre: elle ne daigne
 „ plus s'instruire, & ne retient que le droit
 „ d'en parler. Les premiers Poètes avoient mé-
 „ rité leur réputation autant par l'étendue de
 „ leurs connoissances, que par le brillant de
 „ leur imagination. Les Modernes, satisfaits

» des dons de la nature, ne prennent aucun
 » soin de nourrir leurs talens par le savoir &
 » par la réflexion ; ils regardent la peinture
 » comme une de leurs dépendances ; ils s'éle-
 » vent fort au-dessus des Artistes, & s'arrogent
 » sur l'art le même droit que sur ceux qui le
 » pratiquent. De-là naissent ces comparaisons,
 » ces allusions, ces descriptions exposées en ter-
 » mes magnifiques, mais contredites par les
 » lumieres & le bon sens des Artistes ».

On voit bien que je copie ce passage, afin de le mettre sous les yeux des Artistes qui n'auroient pas actuellement les *mémoires* de l'Académie des Belles - Lettres ; & pour leur faire connoître à fond la marche adroite, mais pas fort droite, de ceux qui font les petits Dragons dès qu'ils voyent l'Ecrit d'un particulier, & qui observent un profond silence sur une opinion déposée & consacrée dans les *mémoires* de l'Académie, quoiqu'il y ait à travers cette opinion des coups d'escourgée appliqués sur eux à bras raccourcis. Ces Messieurs ne seront jamais Artistes ; ils n'ont donc presque rien à ménager de ce côté-là. Mais comme ils n'ont pas autant d'indifférence pour l'Académie des Belles-Lettres, ils se gardent bien de s'y frotter.

La fin du passage qu'on vient de lire, mé-

rite cependant un mot d'observation. *Les (Poètes) modernes, dit-on, s'élèvent fort au-dessus des Artistes, & s'arrogent sur l'art le même droit que sur ceux qui le pratiquent. De-là naissent ces comparaisons, ces allusions, ces descriptions exposées en termes magnifiques, mais contredites par le bon sens des Artistes.*

Si quelqu'un doit faire ce reproche à nos Poètes, ce n'est assurément pas l'Auteur du mémoire, puisqu'il dit ailleurs, qu'autrefois les Artistes étoient si non savans, du moins instruits. (page 45.) Cela étant, les Poètes ont raison de s'élever fort au-dessus de nous; ils n'ont rien à craindre, ni à espérer des *lumières* de gens qui ne sont point *instruits*; notre bon sens, dépourvu d'instruction, ne peut aller loin. Il faut l'avouer, nous avons beaucoup dégénéré de ce côté là, tandis que les Littérateurs en général, toujours occupés des autres sciences, n'ont pas eu assez de loisir pour cultiver nos arts. Cicéron, Pausanias, Plin, &c. se connoissoient mal en peinture & en sculpture.

On n'auroit jamais fini avec les gens qui ne veulent point entendre, si on les suivoit dans tous leurs retranchemens: il faut donc aller à son objet si on en a un, ne se détourner qu'après avoir apperçu qu'on s'étoit égaré,
écouter

écouter toujours, & rire quelquefois, c'est le parti le plus sûr. Ainsi je dis : Mr. de Caylus assure qu'un tableau est fort bon ; j'examine à mon tour les preuves sur lesquelles il se fonde, & je pense le contraire de ce qu'il avance ; alors j'expose ses raisons & les miennes, afin de mettre chacun à portée de juger qui des deux se trompe le plus. La qualité respectable de Mr. le Comte de Caylus n'étoit pas, selon lui-même, un titre qui lui donnât le droit de prononcer sans appel ; il avoit l'esprit trop juste : sa franchise, & le continuel desir de s'instruire, font les seuls titres dont nous Pavons vu s'honorer au milieu de nous : *l'Artiste* n'a pas besoin d'autres recommandations.

Mais pourquoi me détourner de mon chemin pour chercher querelle à Pausanias qui n'injurie personne ? Si le ressentiment étoit permis, il ne faudroit s'adresser qu'à ceux dont on croit avoir à se plaindre. J'aime beaucoup mieux faire ce mauvais raisonnement, que de le supposer à d'autres ; parce qu'il me fournit l'occasion agréable de dire que je n'en veux à qui que ce soit, que je respecte le mérite de tous les hommes, tant ceux qui sont que ceux qui ont été ; mais je fais de mon mieux pour détruire les erreurs sur l'art par tout où je les

rencontre, sur-tout quand elles sont canonisées; parce qu'alors elles sont plus tenaces & plus dangereuses.

Mais je n'ai pas vu les ouvrages de Polygnote; comment puis-je les connoître & en juger? Sans m'amuser à répondre encore à cette question si souvent répétée & dont la foiblesse a été si aisément démontrée, voici ce que j'ai à dire à ceux qui ne se lassent point de la reproduire: foyez contents, je vous présente un homme qui a pu voir ces ouvrages, & qui va vous dire nettement & en peu de mots, ce qu'on en doit penser. S'il ne les a pas vus, il fonde au moins son jugement sur la réputation universelle qu'avoit de son tems & chez les vrais connoisseurs, le mérite de Polygnote; ce qui donne une force étonnante à son argument.

On dit que les premiers Peintres célèbres dont les ouvrages ne sont pas seulement recommandables pour leur ancienneté, sont Polygnote & Aglaophon, dont la couleur foible a encore des partisans. Quoique les productions de ces Artistes ne fussent que grossières, & comme les indices prochains d'un art futur, ces gens-là les préférèrent aux grands maîtres qui ont paru depuis; mais c'est seu-

lement pour briguer, selon moi, le titre de
 „ connoisseurs (i)”.

Si on croyoit, qu'il ne s'agit dans ce passage
 que de la préférence de quelques amateurs
 pour le coloris sévère de cet ancien maître
 sur celui des maîtres plus modernes, je crois
 qu'on se tromperoit. La proposition de Quin-
 tilien est plus universelle, & la question du
 coloris n'y est que particulière. Quintilien fait
 la généalogie de l'art en commençant par Po-
 lygnote; & par gradation, il va jusqu'aux plus
 grands Artistes. S'il a marqué en quoi celui-ci
 & celui-là péchoient ou excelloient; c'est qu'il
 vouloit indiquer par quels moyens l'art s'est
 perfectionné, & que cette comparaison lui ser-
 voit à démontrer, de la même manière, les
 progrès de l'éloquence.

„ Jusqu'à Polygnote, dit Mr. de Jaucourt,
 „ les Peintres ne s'étoient servi que d'une seule
 „ couleur; ce qui faisoit donner à leurs ouvra-

(i) Primi, quorum quidem opera non vetustatis mo-
 do gratia visenda sint, clari Pictores fuisse dicuntur Po-
 lygnotus atque Aglaophon, quorum simplex color tam
 sui studiosos adhuc habet, ut illa propè rudia, ac velut
 futuræ mox Artis primordia maximis, qui post eos ex-
 titerunt auctoribus præferantur, proprio quodam intel-
 ligendi (ut mea fert opinio) ambitu. Quint. L. 12. c. 10.

36 SUR DEUX PEINTURES, &c.

» ges le nom peu avantageux de *μονοχρωματα*
» ou *μονοχρόον*, que Quintilien nous rend par
» les mots de *simplex color*. Polygnote employa
» quatre couleurs. Pline nous apprend
» que Polygnote & Micon furent les premiers
» qui firent usage de l'ocre jaune, (Encyclop.
» tom. 12. pag. 263.)”

On pourroit ajouter d'après Pausanias, que Polygnote employoit aussi le pourpre, puisque dans le tableau du sac de Troye il fit Hélenus vêtu de pourpre. Ainsi Quintilien auroit contre lui l'autorité de Pline, celle de Pausanias & celle de Mr. de Jaucourt : car c'est aux ouvrages mêmes de Polygnote que cet orateur donne le nom peu avantageux de *simplex color*. Si pourtant par ces deux mots, Quintilien entendoit un *coloris foible* ou peu varié, il n'auroit plus contre lui que l'autorité de Mr. de Jaucourt, laquelle peut-être ne feroit pas suffisante.

Quoiqu'il en soit des quatre couleurs, si comme le dit Pline, depuis Polygnote jusqu'à Apelles inclusivement, on n'en employa pas davantage, on étoit donc bien peu avancé dans le *coloris*. Il en résulteroit aussi que nous répétons bien légèrement les éloges que les Anciens en ont faits, sans qu'ils se doutassent que le vrai *coloris* paroîtroit un jour dans quelques parties de l'Italie & dans les Pays-bas.

QUELQUES IDÉES
SUR LE BEAU DANS L'ART,
OCCASIONNÉES
PAR UN PASSAGE DE PLINE.

PLine, comme on fait, dit que pour faire aux Agrigentins un tableau qu'ils devoient consacrer dans un temple, Zeuxis examina leurs filles nues, & qu'il en choisit cinq pour peindre d'après elles ce que chacune avoit de plus beau. Ce trait doit naturellement suggérer quelques idées à l'Artiste ; aussi n'ai-je pas manqué, bonnes ou mauvaises, de jeter sur mon papier celles qui me sont venues. Mais ce que deux ou trois lignes m'ont fait dire, s'étant trop accru pour une note, j'ai dû en enlever ce qui ne se rapporte pas absolument à Pline, & lui donner place avec d'autres articles que j'ai cru devoir conserver.

Bacon dit quelque part (a), *l'idée du Pein-*

(a) Voyez *Analyse de la Philosophie du Chancelier Bacon* ; Tome premier , Chap. 41.

tre qui , pour représenter Venus , déroba ses traits à plusieurs modeles , ne devoit faire qu'une beauté de fantaisie fort imparfaite , parce qu'elle n'imitoit pas le désordre gracieux & l'imperfection même de la nature. Bayle , article Zeuxis , dit , au fond il n'avoit besoin que de son imagination pour faire une beauté achevée ; car il est certain que nos idées vont plus loin que la Nature.

C'est sur l'autorité de Cicéron que Bayle fonde ici ; mais une erreur appuyée sur un texte mal entendu , n'en est que plus fragile. Après avoir établi que le beau en tout genre , est fort au dessous de la beauté primitive & originale , qui ne peut tomber sous aucun sens , & qui n'est visible qu'aux yeux de l'esprit ; l'orateur ajoute en parlant de Phidias : *Certainement il n'avoit pas un modele semblable qu'il copiât exactement , lorsqu'il faisoit son Jupiter ou sa Minerve : mais il avoit dans l'esprit un certain modele d'un beau exquis , qu'il considéroit , sur lequel il tenoit les yeux attachés , & qui dirigeoit son art & sa main (b).*

(b) Nec verò ille artifex , oùm fecerat Jovis formam , aut Minervæ , contemplabatur aliquem , è quo similitudinem duceret : sed ipsius in mente insidebat species pulchritudinis eximia quædam , quam intuens ,

Veut-on que selon la traduction de Mr. l'Abbé Colin, Cicéron ait dit que *Phidias n'avoit pas devant les yeux un modele matériel* ? Ce seroit lui faire dire que l'Artiste ne travailloit que de pratique, qu'il ne faisoit point ses études d'après le naturel, & qu'il étoit par conséquent un Statuaire manieré: mais je crois que Bayle est seul repréhensible, & que pour cette fois Cicéron a parlé de l'art, comme on en parloit à Rome; attendu que là, comme ici, ce devoit être un lieu commun, & que chaque amateur disoit que pour représenter un Héros, un Dieu, l'Artiste doit agrandir, annoblir l'individu qui lui sert de modele.

Cicéron ne dit pas exclusivement, *il n'avoit besoin que de son imagination*: mais si je ne me trompe, voici le sens de ses paroles. *Phidias ne s'en tenoit pas au modele d'après lequel il étudioit; & ne croyoit pas qu'il lui suffit pour donner à son ouvrage la ressemblance d'une divinité, mais &c*; ce qui est fort indifférent, puisque l'on exclut le *modele matériel*, & que l'autre le suppose.

Ainsi voilà comment Bacon, génie du pre-

in eaque defixus, ad illius similitudinem, artem & manum dirigebat. (Orator. N°. 2.)

mier ordre, & Bayle Littérateur de la plus vaste érudition & d'un esprit étonnant, raisonnent quand ils parlent un peu trop de la pratique & des moyens d'un art qu'ils ne connoissoient pas. Exemple qui devoit réfréner les décisions de tant de gens de mérite, qui parlent aussi mal de la peinture & de la sculpture avec infiniment moins d'esprit, de savoir & de génie, que ces deux hommes illustres. Ce qui produit tant d'équivoques & de méprises dans nos jugemens, c'est que nous adaptons les objets à nos idées, au lieu de former nos idées sur les objets mêmes. La première méthode est prompte & convient à notre impatience; l'autre est lente & trop laborieuse pour notre paresse.

Après Cicéron, Senèque le Rhéteur produit à sa manière, la même idée: Philostrate lui donne encore une autre forme. Voici ce qu'il dit en parlant de la statue de Jupiter & de celle de Minerve. " C'est l'imagination qui a fait
 » cela; & l'imagination est un bien plus grand
 » maître que l'imitation: celle-ci copie ce
 » qu'elle voit, & l'autre représente au naturel
 » même ce qu'elle n'a jamais vu. La surprise
 » & la terreur sont souvent la cause que l'imi-
 » tation manque son but; & il n'y a rien qui
 » le fasse manquer à l'imagination, qui sans se

» troubler considère ce qu'elle s'est représenté.
 » Il faut que celui qui se figure l'image de
 » Jupiter, le voie avec l'enthousiasme de Phi-
 » dias, comme si ce Dieu étoit présent, ac-
 » compagné du ciel, des heures & des astres".
 (*Vie d'Apollonius de Tyane*, l. 4.)

J'ignore comment la surprise & la terreur sont cause que l'imitation manque son but : j'aurois cru que c'étoit par la froideur. De plus Philostrate ne distingue pas la pensée d'un ouvrage, d'avec son exécution : il ne paroît pas se douter que l'Artiste copie le naturel qu'il a su choisir, sans préjudicier à l'idée qu'il a de son sujet. L'Apollon est fait d'après le naturel, & le Statuaire n'en a pas moins senti la divinité du Dieu : je crois qu'en se figurant l'image d'Apollon, il le voyoit avec l'enthousiasme de Phidias.

Comment Bayle ne s'est-il pas souvenu que l'imagination ne fait autre chose que modifier des idées & des formes sur le modèle de celles que nous avons reçues des objets ; que c'est ainsi que se produit le beau, qu'on appelle idéal, & que je crois être le beau composé, ou de *réunion* ; parce que les parties qui le constituent étant éparpillées dans les différens objets de la Nature, l'ensemble, que notre imagination en compose, n'est que leur assemblage &

42 QUELQUES IDÉES

leur résultat ? Ainsi le Peintre & le Sculpteur, quelque imagination qu'ils aient, ne peuvent qu'imiter la Nature. *Il est donc certain que nos idées, produisissent-elles des monstres, ne vont pas plus loin que la Nature.* Cette observation qui sert de réponse à Bayle, en sert aussi à l'idée fautive de Bacon. Sa méprise a peut-être séduit Mr. Burke, & peut avoir été la base de quelques endroits de ses *recherches philosophiques sur l'origine des idées que nous avons du beau & du sublime* : très-bon ouvrage à plusieurs égards. Mais ces habiles Modernes avoient, comme on l'a vu, des exemples dangereux chez les Anciens.

Un fort habile Peintre qui n'est pas François, ne paroît pas non plus être de cet avis. Je voudrois pouvoir adopter sa définition du *style sublime* dans l'art ; mais du moins je crois devoir la rapporter. *L'artifice de ce style consiste, dit-il, à savoir former une unité, en joignant dans un même objet les idées du possible & de l'impossible (c).* Il applique cette définition au

(c) *El artificio de este stilo consiste en saber formar una unidad de ideas de lo posible, e imposible junto en un mismo objeto.* (Carta de D. Antonio Rafael Mengs. Madrid. 1776. (Cet ouvrage de 74 pages.

Jupiter & à la Minerve de Phidias, ainsi qu'à l'Apollon du Belvedere. Pour le Jupiter & la Minerve, je ne les ai pas vus; mais je n'ai rien apperçu d'impossible dans l'Apollon, qui me paroît au contraire, la *réunion* des parties constituantes, analogues & naturelles, aussi convenablement choisies que supérieurement rendues par l'Artiste. Et cet Apollon n'est pas un monstre.

Ce n'est pas, comme l'observe M. Burke, dans les productions des arts seulement que nous devons chercher les règles & l'étendue de l'art; c'est le *nullam artem in se versari* de Cicéron; c'est ce beau exquis dont Phidias avoit l'idée, & sur lequel il tenoit les yeux attachés, lorsqu'il faisoit son *Jupiter* & sa *Minerve*; c'est la pensée de Platon quand il dit qu'un Peintre qui voudroit représenter la beauté seulement d'après la plus belle femme qu'il connût, n'auroit produit cependant que la copie d'une image, d'une partie de la beauté, & non pas une imitation de la vraie beauté; c'est la pensée d'Aristote, quand il dit que les bons Peintres en donnant aux objets leurs véritables formes, les font cependant plus beaux; parce qu'ils for-

termine le 6^e. tome d'un *voyage d'Espagne*, écrit en espagnol.

44 QUELQUES IDÉES

ment plutôt leurs caractères d'après le beau de la Nature universelle, que d'après un seul individu. Il est étonnant que Bacon, ce génie si singulier, n'ait rien aperçu de tout cela : il est plus étonnant encore qu'il ait eu une opinion contraire & aussi diamétralement opposée au but de l'art : il ne l'est pas autant qu'il ait trouvé des approbateurs.

Mais prenons garde que voulant donner de l'extension à nos recherches, nous ne perdions de vue le point où se trouvent rassemblés les principes du vrai beau. Les monumens qui nous restent de la belle sculpture Grecque, ayant été faits sans contredit d'après la plus belle espèce humaine, sont seuls capables de former ou de rectifier notre goût, & de nous conduire sûrement au meilleur choix des objets naturels, comme je l'ai dit plus haut.

Ces monumens précieux nous apprendront que le beau individuel étant fort rare, sur-tout dans nos climats occidentaux, des hommes favorans dans cette partie sont enfin parvenus sous le plus beau ciel, & par les combinaisons de plusieurs siècles, à fixer l'idée du beau. Ajoutez à la nature du climat, la forme du Gouvernement, l'éducation & physique & morale; tout aura concouru nécessairement à produire notre

plus belle espece. Que le beau dont les Statuaires Grecs nous ont transmis le modele, soit un beau individuel, un beau collectif, un beau *de reunion*, il fera toujours pour ceux que de vaines recherches n'empêcheront pas de l'appercevoir & de le sentir, le beau par excellence.

Sur ce pied là, me dira-t-on, le beau ne fera donc nulle part que dans la Grece? Pardonnez-moi; mais ailleurs il est plus rare, & la force de l'habitude a tant de pouvoir sur nos organes, qu'elle les dispose à goûter & à imiter difficilement ce que nous voyons peu. Comme certains pays, quoique situés sous les mêmes paralleles, peuvent beaucoup varier entr'eux, par la température de l'air, ils peuvent aussi varier dans la beauté de leurs productions. C'est dans ce sens que la Grece a produit la plus belle espece humaine; mais les ardeurs brûlantes de la zone torride, & les glaces du cercle polaire, ne produisent pas la beauté. Il y a dans la partie du Nord que j'habite actuellement des têtes qui auroient servi de modele à Phidias pour celle de sa belle Minerve; & le goût du Statuaire, que des minois lubriques ou chiffonnés n'avoient pas dépravé, les lui auroit fait regarder, comme il voyoit les belles têtes Grecques; mais ces têtes n'y sont pas communes.

Qu'il y ait des hommes dont les recherches ne s'étendent guere au-delà de ce qui les environne, tous les pays en produisent; mais il y en a quelques-uns qui cherchent le beau, le bon & le vrai, ailleurs que dans leurs foyers. Ne difons donc pas comme Mr. le Comte Algarotti, sur-tout quand nous parlerons de la Peinture & des Peintres, *Egli è una affai comune opinione tra i Francesi, che sotto il felice loro cielo sia nata, e cresciuta ogni cosa bella, e quasi che stimino perduto opere e vana il cercare più là (d)*: parce que nous ferions gratuitement une imputation injuste aux Artistes François.

Si Mr. Algarotti a voulu parler du peu de goût qu'il auroit pu supposer aux François en général pour les voyages, il devoit en chercher la cause ailleurs que dans l'opinion qu'il leur prête, d'imaginer *que tout ce qu'il y a de beau, naît & croît sous leur ciel heureux*. Combien de Nations plus voyageuses que la François, & qui en cela ont bien raison, se croient, chacune en son particulier, les premières Nations du globe! Hé! tout peuple ne croit-il pas son pays plus beau que les autres? Voilà un bel homme, dit-on, dans les Alpes & dans les

(d) *Saggio sopra l'Accademia di Francia.*

Pyrénées, c'est dommage qu'il n'ait pas un **goëtre**. Les députés Kamchadals qui vinrent à Pétersbourg, il y a quelques années, disoient. « L'Impératrice n'y pense pas de vivre dans un pays où l'on étouffe de chaud; elle devroit venir habiter notre beau climat ». Mr. Algarotti devoit savoir que beaucoup de François voyagent avec fruit, & sur-tout, il ne devoit pas placer son reproche dans un écrit où il traite des études que nos Peintres & nos Statuaires vont faire avec empressement en Italie. Revenons aux principes du beau dans la sculpture grecque.

Avec ces principes, on est un peu scandalisé quand on lit dans l'ouvrage de Mr. Burke (Section 4, 6 & 9, de la troisième partie,) que *la proportion, la convenance & la perfection, ne sont point la cause de la beauté dans l'espece humaine*. Comment un très-habile homme & de beaucoup d'esprit, n'a-t-il pas apperçu que des raisons qu'il donne, il ne résulte tout au plus, que le joli, l'agréable? C'est peut-être parce qu'il n'est ni Peintre ni Sculpteur. S'il eût fait des statues sur les principes du beau qu'il veut établir, il eût bientôt senti, même avec moins d'esprit qu'il n'en a, que les grands Artistes Grecs ont pensé, autant qu'il soit possible, à ce

qui constitue la beauté dans l'espece humaine; il eût cessé de les contredire, & les eût étudié. Je n'en dirois pas autant d'un homme dont le goût ne seroit que national, ou qui l'auroit dépravé. Mais, sans pratiquer l'Art, si Mr. Burke eût observé les belles statues Grecques, s'il les eût examinées en connoisseur instruit, il auroit senti que le vrai beau, le beau absolu, consiste dans *la proportion, la convenance, & la perfection*. Au reste, en voulant définir le Beau, Mr. Burke a très-bien dit ce que c'est que le joli, dont le Beau chimérique est tout voisin.

L'Artiste qui passe sa vie à étudier tous les objets de son art, ne doit pas être surpris de trouver, à chaque instant des hommes qui, occupés d'autres soins, n'entendent pas bien sa langue; mais que ces mêmes hommes prétendent lui en enseigner le rudiment, c'est ce qu'il a quelque droit de ne pas écouter. Laissez à l'Artiste la connoissance du Beau dans l'espece humaine; c'est particulièrement son affaire; & si vous voulez l'aider dans ses ouvrages, apprenez comme lui à connoître ce Beau.

Mr. Burke a beaucoup parlé du sublime. Je n'en dirai que deux mots, & sans examiner *si la vue d'un mur nud d'une grande hauteur & d'une longueur considérable, est sans doute sublime,*

me, ou si cette vue porte l'ame à la stupidité, je remarquerai qu'un Architecte habile & digne de beaucoup d'éloges, a copié cet endroit de l'ouvrage de Mr. Burke, qu'il y a cru, & qu'il a pensé en 1764, que chacun pourroit y croire. Le livre anglois fut traduit en 1765, par M. l'Abbé D. F. C'est cette traduction que je lis, & où je ne trouve rien de remarquable que le sublime d'un grand mur nud. Mais deux hommes de mérite peuvent se rencontrer dans un même sujet.

M. Burke définit *le sublime* dans les objets matériels, *tout ce qui imprime de la terreur*. Ne résulteroit-il pas de cette définition trop vague, que le gibet, qu'un roué, seroient sublimes? Que les phantômes, les apparitions quelconques, seroient sublimes? Que le voleur qui appuie au coin d'un bois le pistolet sur la poitrine du passant, fournira un objet sublime? Que les fouris & les araignées seroient sublimes pour ceux à qui elles *impriment de la terreur*? Cependant comme il y a des hommes qui, sans être stupides, envisagent froidement les dangers; qu'il y en a qui n'ont peur ni des revenans, ni des fouris, ni des araignées; il en résulte que la définition n'est rien moins qu'exacte. Le vrai sublime est essentiel; il est réel, absolu, & n'est

relatif que dans des cas très-particuliers. L'Océan est sublime; l'habitude, la stupidité, la furdité, la cécité peuvent seules en diminuer ou en empêcher l'effet sur notre *sensorium*. L'Océan fait naître des idées que ne donne jamais un mur nud de quelque hauteur & grandeur qu'on le suppose. J'ai éprouvé l'effet d'un grand mur nud; il est très-propre à faire dormir, pour peu qu'on le regarde attentivement.

L'incendie d'une vaste forêt, l'embrasement d'une grande ville, une roche effroyable dont la cime escarpée couvre l'abîme des mers, & que l'onde en fureur paroît à chaque instant faire écrouler dans ses gouffres: les tempêtes, les ouragans, les typhons, l'éruption d'un volcan jointe au tremblement de terre, qui abîme & fait disparaître les villes, sont des horreurs sublimes. Une digue rompue en Frise ou en Zélande, est une horreur sublime. Les effets physiques & moraux du tonnerre lancé de la main des rois & des tyrans atroces, impriment la même terreur; car ainsi que des vertus, il est des atrocités sublimes. Il ne faut pas pour qu'une action le soit, qu'elle ait nécessairement une conformité avec la raison, l'ordre & nos devoirs.

L'embaras où se trouvent & où laissent leurs

lecteurs la plupart des Auteurs qui ont écrit du beau relativement à l'art, peut venir de plusieurs causes: 1°. de la rareté du vrai beau: 2°. de n'en avoir cherché l'exemplaire que dans les individus d'un climat: 3°. de l'impossibilité où sont ordinairement les gens de lettres d'étudier la sculpture grecque, & de la comparer avec le naturel qui peut y avoir des rapports: 4°. & conséquemment, de prendre le joli pour le beau; ce qui les conduit à croire que le beau n'est que relatif; parce que le joli, variant à l'infini, doit être perpétuellement relatif. Si, au lieu de chercher le beau dans un traité sur le beau, les Ecrivains consultoient les grands Artistes quand il s'en trouve, ils s'égareroient moins en voulant les instruire. Le goût le moins dépravé par l'éducation, le préjugé, l'habitude, est le plus sûr. Nous faisons comme le cordonnier du tableau d'Apelles, & nous avons raison comme lui: mais si nous allions plus loin que le beau dans l'espece humaine & dans les objets matériels, nous pourrions aussi mériter la reprimande *ne sutor ultra crepidam*.

J'ai vu dans les prisonniers Turcs & dans d'autres hommes venus de la Grece, des preuves perpétuelles que l'*Apollon* & l'*Hercule*; par exemple, ne sont rien moins que des figures

absolument idéales : à Paris je le croyois. Je fais aussi que dans la Crimée, & au nord de la Grèce, on voit communément des femmes dont la tête est semblable à celle de la belle Niobé antique. Les naturels de ce pays, autrefois la Chersonèse Taurique, conservent encore les traits que nous admirons dans les belles statues Grecques. Ils ne s'allient point avec les Turcs, les Tartares, ni avec d'autres Nations qui leur soient étrangères. Le sang y est encore grec.

Hésiode appelle la Chalcis d'Eubée, *Calligyniaca*, c'est-à-dire, abondante en belles femmes. Nymphodore (qu'importe que ce soit celui d'Amphipolis ou celui de Syracuse, on n'a plus leurs ouvrages) affuroit que toutes les femmes naissoient très-belles dans l'Isle de Ténédos, & surpassoient en beauté les autres Grecques. Demandez - vous comment elles étoient belles? je viens de vous le dire; comme les belles statues, & différemment belles encore, que la Vénus de Médicis: selon les individus, il y avoit des variétés; mais toutes étoient le type de la beauté. Les voyageurs modernes en disent autant des femmes de Catane en Sicile, de celles de Trepani, & de plusieurs autres endroits de la grande Grèce, où les profils & la forme générale des têtes sont semblables à celle que

nous voyons dans les belles statues Grecques. Je puis assurer qu'à Franeker, ville de la Province de Frise, j'ai vu presque toutes les femmes belles, sur-tout dans la jeunesse, & avant qu'elles soient déformées par l'âge & l'embonpoint. Mais nos talens ne sont pas cultivés dans ce pays. Les femmes sont belles aussi, dit-on, dans les Provinces d'Angleterre, & particulièrement en Ecosse.

Les Ecrivains spéculatifs qui font leurs observations à l'opéra, dans nos cercles galans, sur tous les préaux où nos Dames vont faire assaut de beauté, & qui ne voient que les hommes de nos villes, doivent nécessairement écrire sur le beau comme ils en écrivent. Que ne peut-on dire sans offenser personne, qu'un traité sur le beau est presque toujours un cours de galimathias ! Platon tout Grec & tout Savant qu'il étoit, ne vous enseignera pas à le faire autrement, car son *premier Hippias* dit bien ce qui n'est pas le beau, mais il n'établit rien sur la nature du beau : je n'ai pas vu qu'ailleurs il connût ou parlât du beau relatif à l'art, quoiqu'il eût peint, dit-on, dans sa jeunesse.

Je n'en excepte pas même l'*essai sur le beau* du Pere André, quoique je connoisse le mérite de cet ouvrage & sa réputation. Mais ce que je

lis sur la Peinture, me paroît tantôt si trivial, & tantôt si faux, qu'en estimant d'ailleurs cette production, je dis: on veut donc toujours parler d'un art sans y rien entendre, & croire que l'érudition suffit pour y avoir des connoissances.

Après avoir dit librement mon avis ailleurs, sur quelques erreurs de M. Winckelmann, je dois avec la même candeur convenir que je n'ai rien lu de mieux sur le beau dans l'Art, que ce qu'il en a écrit: il étoit fondé sur l'unique base qui soit solide; & soit qu'il dût cette vérité à quelques Artistes, soit qu'il la tint de ses observations propres, il a touché le but. J'ai repris cet Ecrivain où j'ai cru qu'il méritoit de l'être; ce qui auroit pu s'étendre davantage: mais que font les méprises d'un homme contre la raison qu'il peut avoir d'ailleurs.

Si je rassemblois ce qu'il y a de bon dans *'Histoire de l'Art*, je le ferois avec la même franchise; & je pardonnerois à l'Auteur d'avoir cru que la France n'a produit à peine que deux Peintres célèbres. Les Anglois, dit-il, aussi, n'ont pas un seul homme célèbre dans cet Art; & les François, si j'en excepte deux, se trouvent presque dans le même cas, malgré les grandes dépenses qu'ils ont faites. (page 29 & 30 de l'original allemand, 1764.) Il dit ailleurs que la capacité

des Anglois pour l'Art, se réduit à très-peu de chose, pour ne pas dire à rien du tout. Voilà, si je ne me trompe, un juge auquel on peut reprocher autant de fausseté que d'indécence.

S'il a copié Vigneul Marville qui n'admet que le Pouffin, le Sueur & à peine le Brun, parce qu'il a fait plus d'ouvrages, c'est un homme qui s'accroche au premier mot qu'il trouve à sa bienséance, & qui s'en fait une autorité, quelque infirme qu'elle puisse être. Sa morgue & son mépris pour notre école lui ont fermé les yeux jusqu'à un excès souvent des plus ridicules. Trop de préjugés l'empêchoient d'appercevoir combien on peut compter d'Artistes dans notre école, qui malgré certaines préventions nationales, peuvent être mis au nombre des Peintres célèbres. Mais un François qui ne reconnoîtroit pas la supériorité des grandes écoles Italiennes, & qui avec le courage (qui n'est pas toujours selon la science) & les connoissances légères de M. le Marquis d'Argens, s'efforceroit de nous agrandir aux dépens de nos maîtres, auroit un droit à nos remerciemens sans doute; mais nous lui dirions; *prenez garde; vous n'êtes pas armé à votre avantage, & vous attaquez des géants cuirassés de maniere qu'ils sont invulnérables.*

Il étoit bien naturel qu'un François qui guin-

doit notre école sur des échasses pour la mettre à la hauteur de celles d'Italie, excitât l'animadversion d'un Italien ; aussi M. le Comte Algarotti n'y a-t-il pas manqué. Ses deux essais sur la Peinture sont, à quelques complimens près faits aux Anglois qui en méritent, & à de petites imputations faites aux François qui ne les méritent pas absolument, un bon répertoire de lieux communs sur l'art ; c'est l'humeur d'un homme d'esprit. M. Algarotti écrit mieux de la peinture que M. d'Argens, qui croyoit, parce qu'il avoit voulu peindre chez Cazes, & qu'il avoit refassé de Piles, pouvoir mettre notre école à côté de l'Italienne : mais ces deux titres l'ont laissé, comme de raison, juge aveugle & froid compilateur. La plupart de ses parallèles sont un peu risibles, même pour un François ; celui sur-tout de Mignard avec le Corrège. Mais au fond, l'un de ces Messieurs est-il beaucoup plus connoisseur que l'autre ? Je ne le crois pas.

Je suis fort éloigné d'avoir de l'humeur contre M. d'Argens qui m'a placé honorablement dans son livre ; mais ma reconnoissance n'a rien de commun avec la vérité qu'il faut avoir pour premier objet. Je souhai terois sincèrement qu'aux éloges dûs au patriotisme d'un aussi

galant homme, on n'ajoutât pas ce petit compliment pour son *examen critique des différentes écoles de peinture* : *dulce & decorum est pro patria mori*. Pourquoi donc le ressusciter ? C'est qu'un bon ami des François peut doucement prendre le livre de M. d'Argens & le faire lire avec précaution à des gens tout disposés à le trouver excellent. Un autre, par une amitié contraire, peut en faire autant de celui de M. Algarotti, à des personnes qui ont intérêt d'y croire comme à l'oracle de l'art ; l'esprit de ces gens-là ne s'éclaire pas à la vérité, mais leurs préjugés s'augmentent ; ils ont un peu plus de torts, de travers & d'entêtement qu'ils n'en avoient avant d'avoir lû : & voilà comment certains écrits font certains connoisseurs.

Si ces occupations de mes soirées russes étoient jamais retrouvées dans quelque coin, on y verroit qu'un Artiste François détestoit la morgue & la partialité ; qu'il étoit fâché que d'honnêtes gens, dans un siècle éclairé, tinssent encore à de petites prédilections nationales, & qu'ils semblaient ignorer que les fots & les faux savans font partout la plus nombreuse famille, comme aussi que tous les pays policés ont produit de grands hommes dans plus d'un genre.

Si un Roi de France ou d'Angleterre eût autrefois conquis l'Italie, & l'eût confervée, foit de droit divin, foit par celui du plus fort; poffeffeurs des monumens de la Grece & de l'ancienne Rome, les François ou les Anglois euſſent enſeigné la peinture aux autres nations. Nous avons été des premiers étudier l'art en Italie; nous y allons encore; nous y avons une Académie: & l'on ôſe nous imputer dans un livre Italien, *de croire que toutes les belles choſes ſont nées ſous notre ciel heureux, & que c'eſt peine perdue que d'aller les chercher ailleurs.* Je ne crois pas la nation Françoisé aſſez ignorante, aſſez Welche, pour être ſi préſomptueuſe & ſi inconféquente. Nos Artiftes ſur-tout, défirent avec ardeur le voyage d'Italie: ainſi, *ſpectatum admiſſi riſum teneatis amici* (e). Permis

(e) Voyez *Examen critique des différentes écoles de Peinture*; Berlin 1768. Voyez auſſi les lettres de M. le Comte Algarotti. M. Murr, Auteur d'une *Bibliothèque de Peinture, Sculpture & Gravure*. Francfort, 1770, dit que *cet ouvrage eſt très-médiocre*: il m'avoit auſſi paru tel; & j'en ai parlé ſur ce pied là. Je trouve dans la préface d'un dictionnaire portatif d'Italie, Paris, 1775, que *ceux de nos Artiftes qui n'ont point eu occaſion de voir l'Italie, n'imaginent pas que les arts puiſſent être portés à un plus haut degré de*

cependant à chacun de dire son avis, à ses risques, périls & fortunes. Si Messieurs d'Argens & Algarotti ont usé de ce droit, voici comment un autre Ecrivain a cru devoir s'en servir aussi.

« Il me semble toujours de trouver dans
 » les peintures des trois divinités françoises,
 » le Brun, Pouffin, le Sueur, & dans leurs
 » plus fameux & plus parfaits ouvrages, que
 » j'ai vu plusieurs fois, après avoir oublié pour
 » quelque tems, ceux des Italiens; il me sem-
 » ble d'y avoir trouvé certaine rudesse, ou ef-
 » fort, ou difficulté qui me déplaisoit, cepen-
 » dant beaucoup moins dans les ouvrages du
 » Pouffin qui étudia trente ans en Italie. J'ai
 » observé la même chose dans les statues de

perfection qu'ils l'ont été en France. M. le Comte Algarotti nous fait un reproche injuste, on le copie; on encherit même, sans se douter jusqu'à quel point on ajoute à l'injustice; car où est l'Artiste célèbre qui n'ayant pas vu l'Italie, pourroit imaginer l'absurdité qu'on lui impute ici?... J'allois peut-être continuer encore, mais voilà mon sérieux déjà loin. Je tourne quelques feuillets de ce dictionnaire, & je lis: Jean-Baptiste Adriani publia une lettre, adressée à Vasari, dont Plinè a parlé. Et je me fais bon gré d'aimer encore à rire.

60 QUELQUES IDÉES

„ Girardon , de le Gros , de Puget , de Pigalle
„ & de Bouchardon ; quoique Pigalle me pa-
„ roisse avoir plus que les autres , le goût
„ Grec. Je n'ai ni trouvé , ni senti dans toutes
„ ces productions , cette beauté naturelle , ani-
„ mée , parfaite , que Raphaël , Corregge , Paul
„ Veronese , André del Sarte , Guide , les meil-
„ leurs de nos Peintres , & le ciseau de Michel-
„ Ange , de Jean de Boulogne , de Daniel de
„ Volterre & de tant d'autres , m'ont fait sentir.
„ Il me sembloit (pour m'expliquer) goûter
„ un fruit plus ou moins âcre ; de trouver un
„ plein repos dans les uns , quelque déplaisir
„ dans les autres ; de sentir le ravissement de
„ l'ame dans nos Artistes , & l'étonnement dans
„ les Artistes François. J'en dis autant , à pro-
„ portion , de Rubens , de Vandeck , & de tout
„ le reste”.

On n'avoit peut-être pas encore comparé les plus beaux ouvrages de nos meilleurs Artistes , à un fruit qui agace plus ou moins les dents , & nous avons cru que Bouchardon étoit celui de nos Statuaires qui avoit plus que les autres , le goût Grec. Ce trait étoit réservé à l'auteur *dell'Entusiasmo delle belle arti* , page 302 ; le tout pour s'expliquer , *a spiegarmi*. Quelque mérite qu'ait d'ailleurs cet Ecrivain , il a encore celui

de trouver la cause de la décadence des beaux-arts dans son pays ; car il en convient, & voici comment. *Un autre sujet à traiter seroit, dit-il, comment le bon goût a passé de l'Italie au de-là des Alpes, & comment le mauvais goût est venu de France & d'Allemagne en Italie, dans l'architecture, la peinture, la sculpture, &c.... tant de corruption ne seroit jamais née d'elle-même en Italie.* J'ignore à quel degré l'enthousiasme est parvenu pour ce livre en Italie ; mais je suis fâché que trop d'injustices le défigurent en plus d'un endroit : quoiqu'il contienne plusieurs bons jugemens qu'on voit par-tout ailleurs, ils font encore plaisir, quelque part où on les retrouve.

Les Italiens qui ne prendroient pas à gré quelques observations que j'ai pû faire sur des Artistes de leur pays, voudront bien permettre que je rappelle ici comment nous traite cet Ecrivain leur compatriote, & comment il juge nos meilleurs Artistes. Le tems de votre gloire est passé, pourrois-je lui dire, vous en convenez : mais vous vous en dédommangez en insultant par un assez plat sarcasme, les Artistes d'une nation qui loin de vous déprimer, va toujours étudier les chef-d'œuvres dont vous êtes encore les gardiens.

D U

**TABLEAU DE TIMANTHE
REPRÉSENTANT LE SACRIFICE
D'IPHIGENIE.**

Pline dit : “ Pour Timanthe il eut le génie
 „ très-fécond. Son Iphigénie fut célèbre par les
 „ éloges des orateurs. L’ayant représentée de
 „ bout devant l’autel où elle devoit être immo-
 „ lée , il peignit tous les assistans dans l’afflic-
 „ tion , particulièrement l’oncle de cette Prin-
 „ cesse ; & ayant épuisé les différens caractères
 „ de la douleur , il voila le visage d’Agamem-
 „ non , ne trouvant plus possible de le faire
 „ paroître avec l’expression convenable à sa
 „ situation (a) ”.

Si Timanthe , ayant épuisé tous les caractères

(a) Nam Thimanthii vel plurimum adfuit ingenii. Ejus enim est Iphigenia , oratorum laudibus celebrata quâ stante ad aras periturâ , cùm mæstos pinxisset omnes , præcipue patrum , & tristitiæ omnes imaginem consumpsisset , patris ipsius vultum velavit , quem dignè non poterat ostendere. l. 35. c. 10.

DU TABLEAU DE TIMANTHE. 63

res de la tristesse & de l'affliction, fut obligé de voiler le visage d'Agamemnon, c'est qu'il ne savoit pas placer ses personnages de la manière la plus convenable à leur donner le plus ou le moins d'intérêt nécessaire dans sa composition, ou qu'il ignoroit la gradation des caractères. Ce qui n'est pas la marque d'un bon jugement, ne doit pas être l'objet d'un éloge. Mais pourquoi raisonner à côté de l'objet ? Voyons en deux mots si Timanthe savoit rendre les expressions. Pline dit, qu'Aristides fut le premier qui peignit l'ame, les sentimens, les caractères, les troubles de l'esprit. Or cet Aristides étoit en réputation vers la 108^e ou 110^e. Olympiade, environ 60 ans après Timanthe. Vous voyez bien que Timanthe ne devoit pas être trop savant dans une partie qui ne fût connue que 60 ans après lui. Les contemporains qui n'avoient pas encore vû chez les Peintres de véritable expression, admiroient les tableaux qui en supposoient, comme on admiroit les statues de Dédale & la première montre qui fut faite. Ces contemporains écrivirent, furent copiés par d'autres, qui le furent aussi ; & Pline compila ce qui lui en parvint. Voilà comme il écrivoit l'histoire de l'art, comme il entendoit lui-même ce qu'il écrivoit, comme on le fait

lire , & comme la postérité a de bons mémoires :

Mais supposons que Timanthe , emporté par les expressions dont il étoit vivement pénétré , les eût épuisées sur les autres figures , il fut habilement , dit-on , réparer cette faute par un grand trait de génie : c'est ce que nous allons voir.

L'étendue de l'esprit , la force de l'imagination & l'activité de l'ame , voilà le génie. (Encyclop. Art. Génie.) Ainsi quand on se ressouvient de ce qu'un autre a fait , on a de la mémoire & point de génie. Quand on fait ce qu'un autre a fait , & qu'on fait précisément la même chose , on *n'imagine pas* , on imite. Quand un autre , dans *l'activité de son ame* , a trouvé un trait de génie , il dispense la nôtre de la même activité , lorsque nous voulons exécuter une chose pareille. Appliquons ces définitions au prétendu trait de génie de Timanthe.

Euripide , par le tems où il vivoit , auroit été le pere de Timanthe ; il avoit fait son Iphigénie plus de 50 ans avant que celui-ci fit la sienne. Il dit au cinquieme acte : *Agamemnon la voit s'avancer vers le terme fatal ; il gémit , il détourne la vue , il verse des larmes & se couvre le visage de sa robe (b)* : trait que le

Poëte

(b) Remarquez qu'Euripide fait couvrir le visage

Poète avoit habilement préparé dès le second acte , en faisant dire à Agamemnon : *Roi, je rougis de verser des pleurs, & pere infortuné, je rougis de n'en pas répandre.* Il paroît de là que ce n'est pas tant pour laisser imaginer au spectateur l'expression de la plus forte douleur qu'Euripide couvre le visage du pere d'Iphigénie, que pour conserver la décence & la dignité bien ou mal entendues, de ce Roi de tant de Rois: caractere que le Poète a fort ingénieusement soutenu dans le dernier acte. J'ignore si d'autres ont fait attention à cette nuance délicate; mais le pere Brumoy ne l'a point apperçue, & M. Racine le fils l'a fait disparaître dans son examen d'Iphigénie: on pourroit, ce me semble, élever son pere sans abaisser son ayeul. Ainsi on a mal vû, si je ne me trompe, le trait que le Peintre a emprunté du Poète, tant qu'on n'y a vû que le voile d'une douleur inexprimable. Ce n'est pas trop avancer que de dire: toute la Grece savoit par cœur l'Iphigénie d'Euripide, & le Peintre Timanthe ne l'ignoroit pas. Comment donc des hommes d'es-

d'Agamemnon lorsque sa fille s'achemine à l'Autel, qu'il la rencontre & qu'elle lui parle; ce qui n'est pas l'instant du sacrifice.

prit, des favans fans nombre, tant chez les Anciens que parmi les Modernes, ont-ils pris le change? Pourquoi se font-ils extasiés sur cette prétendue imagination de Timanthe, & comment n'ont-ils pas vu que son génie n'étoit là qu'une copie de celui d'Euripide?

Quant aux Grecs, ils retrouvoient avec plaisir dans le tableau de leur Peintre, l'Agamemnon de leur Poète. *Voilà*, dit une note dans le pere Brumoy sur ce passage, *voilà ce qui a donné lieu au tableau si vanté de Timanthe; le Poète méritoit au moins autant d'éloges que le Peintre (c)*. Après une observation aussi juste, aussi frappante; après la publication en françois de l'Iphigénie d'Euripide, comment des Ecrivains François ont-ils le courage de dire encore, *Timanthe IMAGINA de représenter Agamemnon la tête voilée?* M. de Jaucourt qui copioit les discours de M. de Caylus, voyoit pourtant la note, pag. 197. tom. 25. des Mém. de l'Acad., où il est dit, que Timanthe étoit redevable à Euripide du trait qui lui a fait le plus d'honneur dans son tableau. Il avoit dû lire

(c) D'autres prétendent que Timanthe doit son voile à Homère qui fait couvrir le visage de Priam de son vêtement, après la mort de son fils Hector.

aussi dans les réflexions sur la poésie, de M. Louis Racine, *Agamemnon est présent au sacrifice, mais il s'est voilé le visage; voile heureux dont fit usage le Peintre vanté par Cicéron*: cela étoit imprimé dès l'année 1747. Cette démonstration une fois posée, que le Poète antérieur au Peintre, lui ôte l'invention du voile, est un point duquel il n'est plus permis de s'éloigner. Ce n'est pas que M. Louis Racine ait pour cela bien lu son Euripide, lequel comme on a vu, ne voile pas Agamemnon au sacrifice.

On peut voir aussi la description du tableau où Carle Vanloo a traité le même sujet; elle fut imprimée en 1754. On y trouvera, page 25, *malgré le respect que j'ai pour l'antiquité, je ne louerai point Timanthe d'avoir voilé le visage d'Agamemnon*. Page 26, *ce procédé me paroît dans la peinture un contresens, & si j'ose le dire, une absurdité*. Et page 27, *je suis persuadé que Timanthe n'avoit couvert les yeux d'Agamemnon du pan de sa robe, que pour copier fidèlement Euripide, & que les Historiens peu exacts sur les parties des arts, ou trop amis de l'hyperbole, ont mal conçu l'objet du Peintre, ou ont altéré la tradition d'un fait très-simple en soi*. Voilà qui concourt à la preuve que Timanthe n'a point imaginé ce voile; & l'Auteur délap-

prouve aussi les Historiens qui en ont exagéré l'éloge (*d*).

Quant à Pline le compilateur indigeste, il vouloit, comme tant d'autres, voir dans Timanthe un Peintre de génie; ainsi, toute idée qui ne le lui eût pas présenté tel, devoit s'affoiblir, disparaître même, au point de le laisser entièrement livré à son opinion. Cette Iphigénie avoit été célébrée par des orateurs, *oratorum laudibus celebrata*. C'en étoit assez pour Pline: Eh! ne l'en plaisantons point! c'en est assez aussi pour des milliers de gens d'esprit, je n'ose pas dire des savans. C'est ainsi qu'emporté par le torrent de l'autorité, la préoccupation jointe à l'ignorance de la chose, n'apperçoit que ce qu'elle a bien résolu de voir.

(*d*) J'ai placé vers la fin, le préambule de la description dont je viens de copier deux ou trois passages; non que je trouve en rien ce préambule fort singulier, mais seulement pour montrer à certains lecteurs que moi-même je ne le suis point, & que les personnes qui cultivent & connoissent le plus nos arts, sont nécessairement de l'avis des Artistes. Au surplus je me fais honneur d'être blâmé par la vanité aveugle & blessée, & (sur cet article) je serois un peu fâché de plaire à ceux qui boudent M. le Comte de Caylus, Auteur de la description.

Nous dépendons de tant de causes qui nous tyrannisent, que fort peu de ces beaux parleurs qu'on appelle gens d'esprit, sont en état d'agir autrement : il faut du travail & d'excellens organes pour se conduire le moins mal possible ; & voilà l'esprit juste.

Si l'autorité des Anciens & celle de quelque homme que ce soit, quand elle n'est fondée que sur elle-même, étoit un rempart contre la saine critique, où en feroient les sciences & les arts ? Si sur chaque matière dont quelques Ecrivains se sont emparés, & sur laquelle ils se sont avisés de trancher net, quoiqu'ils y fussent peu éclairés ; si, dis-je, des hommes profondément instruits & tenaces, y eussent consacré leurs veilles, quels services n'eussent-ils pas rendus à l'humanité ! L'homme qui cherche de bonne foi la vérité dans quelque matière que ce soit, ne se trouveroit pas égaré par des guides infidèles. Nos jugemens, avant d'être formés, sont pervertis par des Ecrivains légers qu'une vaine renommée a métamorphosés en docteurs irréfragables.

Il y a une petite observation à faire encore à l'occasion du passage de Plin ; je m'y arrête, parce que le texte est sous mes yeux. Plin dit, *patris ipsius vultum velavit* ; & dans le 12^e.

vol. de l'Encycl. pag. 264, on lit, *velavit ejus caput*, dit Pline, & *sibi cuique animo dedit estimandum*. Les recueils ou la mémoire de M. de Jaucourt l'auront trompé. Peut-être aussi se fera-t-il mépris en lisant ce latin dans l'Abbé Du Bos: le nom de Pline & celui de Quintilien, placés quelques mots avant le passage, peuvent induire en erreur quand on est pressé. Quoiqu'il en soit, cette fin de phrase est de Quintilien, *de instit. orat. l. 2. c. 13*. Ce n'est là qu'une petite faute que tout Ecrivain peut commettre par inadvertance, sur-tout quand on n'a pas le tems de se relire; mais pourtant qu'il est à propos d'observer, pour ne pas induire en erreur ou y laisser, ceux qui ne lisent pas les originaux.

M. de Jaucourt observe au même endroit, que le Pouffin a employé dans son *Germanicus* l'idée de Timanthe, & donne à entendre par ses expressions, que c'est sans la devoir au Peintre Grec, attendu que *le tableau de Timanthe ne subsistoit plus quand le Pouffin fit le sien*. Que le tableau de Timanthe ne subsistât plus alors, c'est un fait indisputable: mais il résulteroit du raisonnement de M. de Jaucourt trop négligemment copié d'après celui de l'Abbé Du Bos, que le tableau d'Euripide subsistant lorsque Ti-

manthe fit le sien, ce Peintre pouvoit bien devoir son idée au Poète, & que le Pouffin peut devoir également la sienne au même Poète qui subsiste encore. Puisque les mots expriment les idées, c'est en les employant à propos, qu'on ne confond pas les idées. *Imiter* & *copier* ne sont pas synonymes : on peut donc imiter l'idée d'un tableau, quand, par une description exacte, cette idée est déposée chez un Ecrivain ; alors on n'a pas besoin du tableau pour employer la même idée. Mais pour copier le tableau, on fait que sa présence est nécessaire, & que la plus exacte description n'y serviroit à rien.

Ainsi M. de Jaucourt pouvoit dire, par exemple, qu'une femme auprès du lit de Germanicus mourant, n'est pas Agamemnon qui voit arriver sa fille dans le camp des Grecs, pour y être assassinée à la vue de toute l'armée ; que le Pouffin a dû prendre dans la Nature, comme tous les Peintres & les Sculpteurs, l'idée d'une femme qui essuie ses larmes avec un mouchoir ; qu'il n'y a pas d'actrice qui n'en fasse autant tous les jours au théâtre, sans penser seulement qu'il ait existé un tableau de Timanthe.

Voilà peut-être des raisons qui eussent été préférables ; mais il ne falloit pas donner pour

preuve du génie autodidacte du Pouffin, la non-existence du tableau de Timanthe; parce que si le Pouffin eût voulu recourir à d'autres autorités qu'à celle de la Nature pour favoir s'il devoit donner un mouchoir à son Agripine, & qu'il eût cru bonnement que la tête d'Agamemnon couverte lui fut nécessaire, n'avoit-il pas Euripide, Cicéron, Plin, Quintilien & Valere Maxime? Mais le Pouffin eût montré aussi peu de sens & de jugement dans son art, qu'Euripide mettoit d'intelligence dans le sien. Quel rapport, en effet, entre le mouchoir d'Agripine & le manteau d'Agamemnon? Revenons au tableau Grec.

Nous distribuons volontiers le blâme & l'éloge un peu trop légèrement. De ce qu'Euripide a voilé son Agamemnon, s'ensuit-il que Timanthe ait dû voiler le sien? Avant de décider ce point, il faut examiner les raisons du Poète, & voir si le Peintre en avoit de semblables. Si Euripide est parti du cruel embarras où se trouvoit Agamemnon, qui, comme pere, ne pouvoit retenir ses larmes, & comme Roi, les vouloit cacher à ses prêtres & à son armée, Timanthe a bien fait d'imiter Euripide. Mais si, comme on le suppose communément, le Poète n'ayant d'autre objet que celui de laisser de

l'exercice à l'imagination du spectateur, employa l'artifice de ce voile, ne pourroit-on pas, en se rappelant les usages du théâtre Grec, appercevoir que les masques des Acteurs s'opposoient absolument à l'effet des expressions composées & successives (e) ? Raison assez forte pour qu'Euripide jettât un voile sur le visage de son Acteur, si la scene eût été en action ; mais puisqu'elle n'est qu'un récit, il est évident que l'objet du voile étoit de conserver le caractère d'Agamemnon, comme on l'a vu plus haut : ôtez cette unité de caractère, vous trouverez

(e) C'est dommage que dans l'*Essai sur l'art dramatique*, ouvrage d'un homme de génie, d'un penseur très-hardi, on trouve page 353, que le masque des Anciens étoit une peau délicate, presque aussi fine que l'épiderme, presque transparente, & à travers de laquelle les mouvemens de l'ame étoient exprimés par le jeu des muscles & des fibres, qui les rendoit très-sensibles. Si cela étoit, on n'avoit qu'à laisser voir la peau du visage, elle en eut fait autant. Il semble aussi qu'un fait invraisemblable & contredit formellement, par une foule de preuves de la plus grande force, ne doit pas être avancée sans l'appuyer au moins de quelque autorité, & M. Mercier n'en produit point. Chacun fait comment étoient faits les masques des acteurs, au tems d'Euripide.

que le récit est un voile suffisant , qui laissoit tout le jeu à l'imagination du spectateur , & qu'il étoit très-inutile de lui dire que le Roi s'étoit effectivement voilé le visage. Quant à Homère , les mêmes raisons sont pour lui contre Timanthe.

Il n'en est pas ainsi du tableau de ce Peintre , si l'on veut que son voile ne fut mis que pour cacher une expression inexprimable. 1°. La Peinture n'admet point les masques sur le visage de ses Acteurs. 2°. Le Peintre expose sa scène en action. Timanthe devoit donc prendre un autre parti que le Poète , sous peine d'être un Peintre sans jugement , un servile imitateur. C'est ainsi qu'en croyant célébrer un Ancien , on n'en fait qu'un Artiste médiocre : observation qu'on auroit dû faire avant d'écrire que les Peintres & les Statuaires doivent prendre , non seulement leurs sujets chez les Poètes , mais peindre aussi d'après eux les épisodes , les emblèmes ou allégories ; comme si une idée , quelquefois très-ingénieuse ou sublime en Poésie , n'étoit pas souvent ridicule ou monstrueuse en Peinture & Sculpture. L'Agamemnon de Timanthe en seroit une preuve , si on vouloit que ce voile ne fut autre chose qu'un trait de génie pour cacher une douleur inexprimable.

Mais accordons au Peintre Grec, le sens, le discernement qui doivent lui appartenir, & disons qu'il a vu Agamemnon comme Euripide l'avoit fait; c'est-à-dire, pere & Roi en même tems, voulant cacher & réunir l'ame d'un pere & la majesté du trône: métaphysique des plus subtiles dans le cas dont il s'agit. Disons aussi que Timanthe a changé les tems, & qu'il a placé le voile au moment du sacrifice, tandis que le Poëte l'avoit placé lorsqu'Iphigénie, allant à l'autel, rencontre son pere. Ainsi le Peintre, même en voilant mal-à-propos son Agamemnon, n'a pas copié *fidèlement Euripide*: il a fait une transposition, ce qui ne doit jamais être pris pour une imagination. Ne disons donc plus que *Timanthe* IMAGINA de représenter Agamemnon la tête voilée, attendu que nous dirions un mensonge, & que peut-être nous ferions une imputation à un Artiste qui ne l'auroit pas méritée, si nous ajoutions, comme les Orateurs, *Timanthe couvrit la tête d'Agamemnon, parce qu'ayant épuisé sur tous les assistans la tristesse, le chagrin, l'abattement, les pleurs, les gémissemens, les sanglots, les cris, & toute l'amertume de la douleur, il n'avoit plus d'expression assez forte; & par cette invention il a laissé au spectateur à imaginer l'excès d'affliction où étoit plongé*

ce pere infortuné. Voyez Cicéron, *in Orat.* num. 74. Quintilien l. 2. c. 13. Valere Maxime, l. 8. c. 12. & Pline.

Ces remarques étoient faites, lorsque les *Questions sur l'Encyclopédie* parurent. On y lit, à la page 295. premiere partie: „ Si le Peintre „ Timanthe venait aujourd'hui présenter à côté „ des tableaux du palais-royal, son tableau du „ sacrifice d'*Iphigénie*, peint de quatre couleurs; „ s'il nous difait, des gens d'esprit m'ont assuré „ en Grece que c'est un artifice admirable d'a- „ voir voilé le visage d'*Agamemnon*, dans la „ crainte que sa douleur n'égalât pas celle de „ *Clitemnestre*, & que les larmes du pere ne „ déshonorassent la majesté du monarque; il se „ trouveroit des connoisseurs qui lui répon- „ droient, c'est un trait d'esprit & non pas un „ trait de peintre. Un voile sur la tête de votre „ principal personnage, fait un effet affreux „ dans un tableau. Vous avez manqué votre „ art; voyez le chef-d'œuvre de *Rubens*, qui „ a su exprimer sur le visage de *Marie de Mé-* „ *dicis* la douleur de l'enfantement, l'abatte- „ ment, la joie, le fourire & la tendresse, non „ pas avec quatre couleurs, mais avec toutes „ les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*A-* „ *gamemnon* cachât un peu son visage, il fallait

» qu'il en cachât une partie avec ses mains po-
 » sées sur son front & sur ses yeux , & non
 » pas avec un voile que les hommes n'ont ja-
 » mais porté (f), & qui est aussi défagréable
 » à la vue , aussi peu pittoresque qu'il est op-
 » posé au costume ; vous deviez alors laisser
 » voir des pleurs qui coulent , & que le héros
 » veut cacher ; vous deviez exprimer dans ses
 » muscles les convulsions d'une douleur qu'il
 » veut surmonter. Vous deviez peindre dans
 » cette attitude la majesté & le désespoir. Vous
 » êtes Grec , & *Rubens* est Belge ; mais le Belge
 » l'emporte ».

L'Auteur de cette observation n'est pas ce qu'on appelle un Connoisseur en peinture ; on apperçoit même qu'il ne s'en pique pas quand il dit, qu'il falloit voir couler les pleurs d'Agamemnon , & qu'il devoit cacher une partie de son visage avec ses mains posées sur le front &

(f) Mais si c'étoit sa robe , comme dans Euripide ? Personne ne dit que ce fut un voile de femme , *peplum*. Cicéron dit , *obvolvere* , *envelopper* , *cacher*. Quintilien dit , *velare* , *couvrir*. Valère Maxime dit , *involvere* , *envelopper* , Plinè dit , *velare* , *couvrir*. Tout cela peut se faire avec une robe ou un manteau d'homme.

sur ses yeux! ce n'eût été qu'un personnage du second ordre. Il ne connoît pas non plus assez le tableau de Timanthe, quand il fait dire à l'Artiste, qu'il a voilé la tête d'Agamemnon dans la crainte que sa douleur n'égalât pas celle de Clitemnestre: il ne paroît pas, selon les Ecrivains qui en parlent, que Clitemnestre assistât au sacrifice; selon Euripide, elle s'étoit retirée dans son palais. Voyez cependant, malgré ses fautes, de combien cet Observateur l'emporte ici sur le prétendu Connoisseur Pline. C'est qu'il ne copie pas sans jugement des éloges antiques. C'est qu'il voit, comme tous les hommes bien organisés, une partie de l'Art qui appartient à tous les hommes, sans qu'ils aient besoin d'être connoisseurs; car ce qu'il fait dire à des connoisseurs, n'est autre chose que le jugement d'un esprit droit qui raisonne sur l'idéal d'un tableau.

M. de Voltaire avoit déjà fait, à peu près, les mêmes observations dans ses *nouveaux Mélanges philosophiques*, (troisième partie, p. 362. in-8°. 1765.) “ Certains traits d'imagination
 „ ont ajouté, dit-on, de grandes beautés à la
 „ peinture. On cite sur-tout cet artifice avec
 „ lequel un Peintre mit un voile sur la tête
 „ d'Agamemnon dans le sacrifice d'Iphigénie;

» artifice cependant , bien moins beau que si
 » le Peintre avoit eu le secret de faire voir sur
 » le visage d'Agamemnon le combat de la dou-
 » leur d'un pere , de l'autorité d'un monarque ,
 » & du respect pour ses Dieux ; comme Ru-
 » bens a eu l'art de peindre dans les regards &
 » dans l'attitude de Marie de Médicis , la dou-
 » leur de l'enfantement , la joie d'avoir un fils ,
 » & la complaisance dont elle envisageoit cet
 » enfant ».

Ce peu de paroles annoncent un observateur sensible , mais qui ne veut pas qu'on lui donne un foible tour d'adresse , pour un trait de génie. Quant à l'expression de Marie de Médicis , peut-être n'est-elle pas bien précisément un objet de comparaison avec Agamemnon témoin du meurtre de sa fille. Mais si Rubens eût voilé le visage de la Reine , pour quelque raison que ce fut , & tous les personnages du tableau eussent-ils concouru à l'intérêt du sujet , on en feroit réduit aux vaines déclamations , aux exclamations vagues sur le voile mystérieux. La belle carrière que ce feroit pour les scrutateurs profonds ! Et qui fait si Timanthe , fatigué des *fi* & des *mais* , ne s'est pas ainsi débarrassé de beaucoup de tracasseries de la part des gens d'esprit de son tems , lesquels prêchoient , ob-

fédoient & faisoient peut-être aussi comme au nôtre, manquer une belle chose à un Artiste ?

Si Rubens eût traité le sujet de Timanthe, vous lui eussiez vu développer tous les ressorts de l'Art : jugez-en par sa Marie de Médicis. Mais s'il eût manqué son Agamemnon bien plus difficile encore, je ne répondrais pas qu'alors il ne lui eût jetté un voile sur le visage ; & à coup sûr il eût trouvé des admirateurs enthousiastes de sa foiblesse. Voyez par le tableau du Luxembourg ce qu'une tête, peinte avec tout le sentiment d'un grand maître, fait sentir & dire ; comparez-le aux idées vagues & incertaines, ou plutôt au silence qu'a produit le voile de Timanthe : car vous ne pouvez rien me citer de tout ce qui en a été dit & écrit, où la nature de l'expression cachée sous ce voile soit fixée autrement que selon l'imagination, qui varie à l'infini chez tous les hommes. Concluons donc que, de supposition en supposition, le tableau des onze mille vierges, avec son rideau qui le couvre tout entier, pourroit faire imaginer aussi les plus belles choses du monde à celui qui auroit le cerveau assez creux pour s'en donner la peine ; & je vous défierois d'avoir un droit bien fondé pour lui nier sa vision. Mais vous ne préférerez pas le masque illusoire
&

& menteur au visage qui vous dit une vérité frappante; & vous regarderez comme un tribut payé à la coutume tyrannique & moutoniere, ces trois vers qu'un de nos Poètes a fait paroître encore en 1769.

*D'atteindre à sa douleur l'Artiste désespéré ;
Il cherche , hésite , enfin le génie a parlé ,
Comment nous montre-t-il Agamemnon ? voilé.*

Tant il est vrai que les vieilles erreurs, de toutes les especes, ont une peine incroyable à se déraciner. C'est une hydre que les coups les mieux assés ne peuvent empêcher de se reproduire, si l'on n'y emploie la recette d'Hercule.

Exprimons-nous par un trait d'Artiste, & ne faisons ni voiler, ni pleurer Agamemnon; parce qu'en peinture le voile est une sottise foible, & que l'extrême douleur ne fait pas verser de larmes, elle les arrête. Agamemnon voit lever le couteau sacré sur le sein de sa fille: la pâleur est sur son visage: le saisissement est prêt à lui ôter le sentiment: il ne se soutient que par le choc des convulsions intérieures: sa majesté, sa fierté, sont devenues torpeur. Si ses bras abattus & roidis ont quelque mouvement, ils ne l'expriment que par la violente contraction des muscles: le serrement est universel:

Agamemnon existe-t-il ? Il ne le fait pas ; l'empire du Roi sur le pere , celui du pere sur le Roi , sont aussi difficiles à distinguer , qu'ils sont confondus. Si vous voulez tempérer toute l'expression de la douleur d'un pere dans ce fatal moment , que ce soit par l'expression de la fermeté d'une ame forte qui cede à la nécessité divine & humaine. Peignez les plus beaux traits , un homme de la proportion la plus noble , l'habillement le plus majestueux , le plus imposant : voilà mon Agamemnon. Il déchireroit votre ame , vous feriez vous-même cet Agamemnon. Mais étoit-il possible de le représenter ainsi soixante ans avant qu'on fût peindre l'expression ? Pour Clitemnestre , on sent bien que si elle eût assisté au sacrifice , elle fut tombée évanouie. On peut sans doute faire encore d'autres fort beaux Agamemnons , qui ne seroient ni celui de M. de Voltaire , ni le mien.

Mais voici où le voile est à propos , où il est indispensable , où il faut laisser agir l'imagination du spectateur sur l'objet principal. Supposez un personnage très-intéressant , qui , dans une émeute , ait eu le visage fracassé au point d'être défiguré d'une manière affreuse. Cachez sa tête avec sa robe , faites ruisseler le sang sur son vêtement de dessous ; mon imagination verra

le visage le plus horrible, mais qu'il ne vous est pas permis de montrer à découvert. Voilà ce qu'il faut laisser peindre au spectateur. Mais un pere affligé ! mais un Roi ! mais Agamemnon ! Vous êtes Peintre, & vous me cachez la situation la plus expressive, la plus intéressante ; & vous employez encore le sophisme pour me faire approuver ce vol que vous me faites. Vous n'êtes qu'un Peintre foible, un homme sans ressorts ; vous ne connoissez pas tous ceux de votre art. Qu'importe l'espece de voile dont vous vous servez ! Que ce soit des mains jointes & des bras levés, ou tel autre geste, qui me cache le visage du héros : en voilant Agamemnon, vous avez dévoilé votre foiblesse.

Un Peintre qui représente Agamemnon voilé, me paroît aussi ridicule que le seroit un Poète qui, dans une situation pathétique me diroit, pour remplir mon attente & se tirer d'affaire, que les sentimens de son personnage sont au-dessus de toute expression. Et je dirois au Poète : vous raisonnez comme ces bons sauvages qui ne pouvant compter au-delà de vingt, & voulant donner l'idée d'un nombre plus grand, montrent leurs cheveux pour faire entendre que ce nombre les égale.

Mais quoique le visage d'Agamemnon soit

caché, son attitude ne peut-elle pas, dira-t-on, exprimer la douleur, l'abattement, le désespoir ? En ce cas, on peut voiler toutes les figures d'un tableau; leurs attitudes suffiront pour donner l'idée de leurs expressions. Oui, mais l'imagination du spectateur échauffée par les expressions des autres personnages, ne conçoit-elle pas encore plus que l'Artiste n'auroit pu lui représenter ? Je n'en crois rien ; parce que cela dépend du plus ou moins de justesse & de vivacité que le spectateur a dans l'imagination. Or un effet aussi incertain, aussi conditionnel, ne doit point être donné pour règle, & l'impression reçue de la part des autres personnages pourroit bien être autant de pris sur l'Agamemnon. Voyez ce qui se passe au théâtre : souvent on reproche avec raison à de fort bonnes pièces que les caractères du second ordre nuisent au personnage principal, & le voile d'un beau récit n'y supplée pas toujours. Si on vous arrache des larmes en vous racontant la catastrophe d'Hippolyte, c'est que vous avez vu Hippolyte, que vous l'avez entendu parler, que le tissu de ses aventures vous a passé par les yeux & par les oreilles; la succession seule a fait chez vous ce que l'instant unique de la peinture n'y peut jamais produire, si cet instant est masqué.

Pourquoi la Judith de Rubens fait-elle frémir ? Pourquoi laisse-t-elle dans l'imagination des traces profondes ? C'est qu'il a montré une bouchere qui hâche le col d'un homme endormi. Le sang jaillit sur les bras de l'exécutrice. Holoferne lui mord deux doigts de la main qu'elle appuie sur son visage. Rubens a peint *une Juive inspirée* ; il a déployé toute l'horreur du sujet. Peignez les mœurs, le caractère des personnes & des nations, vous peindrez la Nature. Si des coutumes trop délicates ne vous laissent pas cette liberté, renoncez ou à la peinture, ou à de pareils sujets.

“ Le goût que tous les hommes ont pour la
 „ peinture, dit M. de Caylus, est l'effet d'un
 „ sentiment naturel presque indépendant de l'in-
 „ telligence, dont la source est dans le pen-
 „ chant que nous avons à l'imitation, & qui
 „ n'a pas besoin d'être démontré quand même
 „ le sentiment pourroit l'être. Un Art qui au
 „ privilege d'animer, d'embellir & de perpétuer
 „ tous les êtres, joint l'avantage de fixer, de
 „ remplir même le plus actif & le plus vaste
 „ des sens, de parler à l'esprit & souvent au
 „ cœur, a dû s'emparer de tout tems de l'estime
 „ universelle des hommes.

„ Mais autant l'attrait de la peinture est vif,

„ séduisant , général , autant elle est exposée à
„ des jugemens précipités , injustes & bizarres.
„ La plûpart de ceux qui prétendent au nom
„ de *curieux* , Amateurs sans connoissance ou
„ remplis de préventions , croiroient déroger à
„ leurs droits , s'ils laissoient passer une seule oc-
„ casion de décider sur une matiere reconnue
„ pour dépendre du goût. La reserve & la mo-
„ destie des Amateurs éclairés & des Artistes
„ mêmes , ne fauroient arrêter ce penchant à
„ juger les productions d'un Art sur lequel ceux
„ qui prononcent le plus hardiment , ne se sont
„ jamais avisé de faire la moindre réflexion. A
„ quoi se réduit en effet l'examen d'un tableau
„ pour le plus grand nombre des spectateurs
„ qu'il attire ? A quelques sensations superfi-
„ cielles & momentanées dont on ne cherche à
„ démêler ni la source ni les rapports. Et quel
„ est ordinairement le résultat de cette attention
„ passagere ? Une décision ferme & dogmatique ,
„ telle qu'on pourroit l'attendre de ceux qui
„ ont passé leur vie à réfléchir sur les difficultés
„ & sur les mysteres de l'Art. Les Artistes fa-
„ vent assez le cas qu'ils doivent faire de ces
„ fortes de juges : ils mettent avec raison au
„ même taux & leurs censures & leurs éloges.
„ Mais la société fournit une autre espece de

„ juges véritablement dignes d'attention , &
 „ d'autant plus redoutables que les Peintres font
 „ communément moins en garde contre eux.
 „ Je parle de ces hommes qui , versés dans un
 „ seul genre , ont l'injuste habitude de ne con-
 „ sidérer dans les ouvrages de peinture que la
 „ partie dont ils font le plus affectés , ou dont
 „ ils ont fait une étude particuliere. Ces exa-
 „ mens partiels ou de détail ont cela de dan-
 „ gereux , que n'ayant l'air ni de l'injustice , ni
 „ de la prévention , ils disposent les personnes
 „ peu instruites à juger de l'ensemble d'un ou-
 „ vrage d'après la décision qu'elles ont entendu
 „ porter sur quelque-une de ses parties.

„ Ces juges peuvent se réduire à trois classes :
 „ à l'homme de Lettres , qui n'observe que le
 „ point d'histoire & le *costume* ; à l'homme d'es-
 „ prit , qui n'est touché que des expressions ; à
 „ l'homme de l'art qui ne considère que l'exé-
 „ cution”.

On a vu plus haut , dans une note sur Polygnote , que M. de Caylus ne tergiverse point quand il a occasion de sévir contre les faux connoisseurs.

L'écrit dont j'ai extrait ce passage , n'est qu'une petite brochure de 31 pages , laquelle n'est guere connue que de quelques Artistes.

& qui d'ailleurs est fort sujette à se perdre ; c'est pourquoi il étoit plus sûr de copier que d'y renvoyer. M. Touffaint a inferé dans ses *Observations périodiques sur la Physique, l'Histoire naturelle & les Arts*, une réponse fort ironique & fort dure à cet Ecrit de M. le Comte de Caylus. Je n'examinerai pas ici jusqu'à quel point l'un & l'autre juge ont tort ou raison sur le fond du sujet qu'ils traitent. Comme il s'agit entre eux d'un tableau que je n'ai revu qu'un instant chez le Roi de Prusse, il y a plusieurs années, je risquerois trop de me tromper si j'en disois mon avis. Mais ayant sous les yeux l'Ecrit de M. Touffaint, je puis assurer qu'il est plus qu'indécent de répondre aux dernières paroles du préambule qu'on vient de lire ; *il n'est point du nombre de ces trois sortes de Spectateurs.*

Quoiqu'il soit permis de relever les erreurs de quelque Ecrivain que ce soit, il ne s'enfuit pas qu'on doive se permettre de tacher ainsi son papier, eût-on même été publiquement insulté. Si votre caractère vous porte à la rectitude, qu'il vous fasse donc aussi rendre hommage aux bonnes qualités de votre adversaire. M. le Comte de Caylus nous a laissé de très-bonnes choses : ses ouvrages sont parfois repré-

hensibles sans doute, mais en résulte-t-il qu'il n'étoit ni *homme de Lettres*, ni *homme d'esprit*, ni en quelque sorte *homme de l'art*? S'il n'a produit aucune composition, aucune étude d'après le naturel, rien de ce qui constitue vraiment l'Artiste; s'il a même été presque toujours aidé & conduit par des Graveurs & d'autres Artistes, dans les traits qu'il a calqués sur le cuivre, on ne doit pas moins le regarder, pour cette partie, comme un homme qui joueroit fort passablement de quelque instrument, & n'auroit pas le génie, l'habitude, les connoissances qu'il faut pour composer. Malgré le sarcasme de M. Touffaint, M. le Comte de Caylus méritera toujours la réputation d'Amateur particulièrement distingué.

Parler sans discrétion, imprudemment, discourir sans raison, avancer quelque chose à la volée; tout cela s'exprime en latin par le mot effutire. C'est, dit M. Brotier dans une note latine, ce que M. de Voltaire & moi avons fait en vain contre le voile d'Agamemnon: Vana multa adversus illud velamen effutiere Cll. Voltaire & Falconet. Il ajoute qu'il seroit honteux de nous réfuter: quæ refutare puderet. J'en suis d'autant plus fâché que je desire une réfutation bien sentée, bien sentie, point moutoniere; & que

je promets ma conversion à qui voudra me réfuter ainsi. Il est encore tems , puisque j'existe , & que je pourrois faire publiquement ma rétractation. Je crois qu'on ne feroit pas mal de comprendre aussi M. le Comte de Caylus dans la classe des *discoureurs à la volée* : j'ai produit son titre , & M. Brotier n'a pas jugé à propos d'y avoir égard ; ce qui est d'autant plus fâcheux que M. de Caylus respectoit l'Antiquité.

Après avoir dit que Raphaël a peint un Christ mort , & que , pour mieux exprimer la douleur de Marie , il a voilé sa tête , M. Brotier ajoute que le chemin de la suprême gloire n'est pas d'envier & d'injurier les Anciens , mais de les louer & de les imiter : *Non per invidiam conviciamque antiquorum , sed per eorum laudes & imitationem , ad summam gloriam est via*. Je ne me croyois pas si avancé dans le chemin de la gloire. Je ne pensois pas même qu'on en méritât pour louer , comme je l'ai fait , quelquefois avec assez de force , les beautés des Anciens. Mais puisque cela peut en mériter , j'ai donc fait la première moitié du chemin. Pour l'autre , malgré mes efforts , je n'ai pas su y parvenir ; car elle est bien autrement difficile à faire qu'un éloge. Si , faute de discernement , j'eusse voulu imiter les défauts des Anciens , peut-être au-

rois-je trouvé des hommes éclairés qui m'en auroient détourné, & qui ne m'auroient pas conseillé non plus de les louer par ce côté : j'aurois dû le souhaiter au moins. En blâmant leurs défauts, je n'ai donc fait pour d'autres que ce que j'aurois dû vouloir qu'on eût fait pour moi : j'étois *Artiste*, & je pouvois aussi devenir *Juge*. En un mot, quand M. Brotier nous l'interdiroit, quand Raphaël auroit voilé sa Vierge, montrons la douleur d'un pere affligé; montrons les angoisses d'une mere, quand il le faut; & ne craignons pas de faire passer dans l'ame du spectateur la plus vive affection du personnage :

..... *Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi.*

Si pourtant M. Brotier eût fait attention à ces paroles de l'Évangile, *omnia consummata sunt*, il n'eût pas confondu les deux voiles, & nous auroit pu montrer Raphaël ici plus grand que Timanthe. Après que tout est accompli, que le Christ ne souffre plus, voiler Marie, c'est saisir la sublimité du sujet. Mais la voiler, tandis que le Christ souffre encore, feroit copier l'étroite idée du Peintre Grec : la pensée n'en est pas venue à M. Brotier. On a bien

92 DU TABLEAU DE TIMANTHE.

plutôt dit *quæ refutare pûderet*, qu'on n'a pensé combien aisément on peut être réfuté soi-même. Cet habile homme, dont le mérite est généralement reconnu, pourroit bien ne pas convenir que mon observation le regardât. J'en serois fâché; mais les talens qui d'ailleurs le décorent, ne me le rendroient pas moins recommandable.



SUR DEUX OUVRAGES DE PHIDIAS.

ON a vu dans le *Chapitre cinq* du *Livre trente-six*, que Pline en parlant des plus beaux ouvrages de Phidias, appuie sur de petits détails. Son intention est bonne assurément, & ce n'est pas à cet égard qu'il est reprehensible. Mais c'est ainsi qu'en croyant donner l'idée d'un grand Statuaire, on la donne d'un Artiste minutieux, qui surcharge de petits détails lesquels ne pouvoient se bien voir que de près, un grand ouvrage qui ne pouvoit se bien voir que de loin, c'est-à-dire à 30 toises de distance. Si la statue étoit sur un piédestal proportionné à sa hauteur d'environ 40 pieds, le piédestal pouvoit en avoir 20, ce qui en produit 60; or pour bien voir un objet élevé, on fait qu'il faut une reculée de deux à trois fois sa hauteur: ainsi à 20 ou 30 toises qui faisoient cette reculée, comment voyoit-on les ornemens du bouclier & de la chaussure? Et comment de plus près, pouvoit-on appercevoir le dessus de cette chaussure où étoit gravé le combat des Centaures & des Lapithes? Mais Pline n'est que l'Historien de ces ouvrages, ne lui de-

mandons rien de plus ; s'il a quelquefois des vues très-fines, très-justes, très-déliçates, c'est qu'il n'y a pas un homme d'esprit qui n'en ait. C'est pourtant une assez plaisante façon de raisonner que celle-ci : pour donner une idée du génie qui chanta la colere d'Achille à ceux qui n'ont pas lu l'Iliade, je leur parlerai de quelques petits vers de la façon d'Homère. C'est tout juste comme Pline ici nous parle de Phidias.

Mais si Phidias n'a point fait ces petits ornemens ; s'ils n'ont été ajoutés à sa Minerve d'or & d'ivoire que plusieurs années après la mort de l'Auteur, que deviendra l'exactitude de Pline & de ceux qui le copient sans regarder ailleurs ? Au surplus, le Lecteur peut favoir que le milieu des yeux, les prunelles de cette Minerve, étoient de pierres précieuses, que Phidias avoit cru être les mieux assorties & les plus ressemblantes à l'ivoire. L'Artiste & le vrai Connoisseur doivent juger si cette pratique assez connue par d'autres figures antiques, ajoute ou non à la beauté d'une tête. Si la pierre étoit brillante, on en fait le mauvais effet. Si elle étoit du ton de l'ivoire, à quoi bon cette recherche, dont il n'étoit pas possible de juger à 120 ou 130 pieds au moins de distance : je compte la reculée qu'il falloit pour bien voir

une statue , qui avec son piédestal , avoit au moins 60 pieds de hauteur. Enfin, si l'avantage étoit dans la dureté de ces pierres , Phidias vouloit donc que les prunelles durassent plus que le reste de la tête.

J'ai fait des fautes , & beaucoup , j'en corrige à chaque instant , & j'espere bien en faire encore : pour cela jeterai-je mon travail au feu ? Je ne le crois pas. Je ne voudrois pas même y jeter le dernier ouvrage de M. Winckelmann, tout repréhensible qu'il est ; puisqu'à travers ses foiblesses, on y trouve quantité de choses curieuses & profitables. Voici une assertion de ce savant Antiquaire , concernant les prunelles en pierres précieuses. On lit dans le traité préliminaire de ses *monumenti antichi inediti* , pag. 55. *Lo stesso Giove Olimpico di Fidia aveva la pupilla fatta d'una gemma incastatavi.* Cela me parut certain , sur-tout en voyant au bas de la page ; *Plat. Hipp. maj. p. 349. l. 7.*

Dans la foule innombrable de mes ignorances , étoit comprise la matiere des prunelles du Jupiter de Phidias, ou pour mieux dire , je les avois toujours cru d'ivoire. J'eus cependant recours à Platon , & je me fis expliquer son grec à l'endroit cité ; il y est question de

la Minerve d'or & d'ivoire, & nullement du Jupiter Olympien, dont qui que ce soit, excepté M. Winckelmann, n'a écrit qu'il avoit les prunelles de pierres précieuses. Voyons ce que dit d'une autre Minerve de Phidias, un descripteur plus exact, & témoin oculaire : la statue étoit de bronze.

Pausanias, l. I. c. 28, dit, *Mys, excellent Graveur, a représenté sur le bouclier de la Déesse, le combat des Centaures & des Lapithes, & plusieurs autres histoires d'après les desseins de Parthasius, fils d'Evenor. Cette statue est si haute, que l'aigrette du casque & la pointe de la pique peuvent être apperçues de Sunium, c'est-à-dire de cinq lieues d'Athènes.*

Le scrupuleux Pausanias, qui ne fait grace de rien à son lecteur, parle ailleurs de la Minerve du *Parthénon*, qui étoit, comme on fait, dans la citadelle d'Athènes, & ne dit pas un mot de toute cette ciselure, gravure, &c., dont Pline fait mention ; détails qu'il ne manque cependant jamais d'écrire quand il en a l'occasion. Ne se pourroit-il pas que ces deux Minerves de Phidias eussent été confondues dans la tête de l'Ecrivain latin, & qu'il eût attribué à l'une ce qui appartenoit à l'autre ? Je suis loin de le vouloir affurer ; mais j'aimerois mieux

Pline

Pline avec un défaut de mémoire, que **Phidias** avec un défaut de goût: cela ne se compare pas.

Ne feroit-il pas possible encore, comme il est dit plus haut, qu'on eût chargé d'ornemens superflus cette Minerve de **Phidias** quelques années après sa mort, comme on avoit fait celle de bronze. Il feroit glorieux pour la mémoire d'un Artiste célèbre, dont on nous dit le génie si grand, si sublime, de ne le pas voir minutieux dans son art; sur-tout, lorsque nous avons lieu de soupçonner le contraire.

Si **Parrhasius**, fils d'**Evenor**, qui vivoit après **Phidias** & qui n'a dû faire cette addition qu'après la mort de l'Auteur, a bien eu le courage de présider une fois à la broderie du bouclier d'une Minerve, pourquoi n'en auroit-il pas fait autant au bouclier & à la chaussure de l'autre? Pourquoi ne se feroit-il pas trouvé un autre *Mys* & un autre *Parrhasius*? Si vous avez quelques présomptions qu'un homme du plus grand mérite n'a pas fait une sottise, pourquoi la lui imputer? Vous auriez beau dire que ce sont *seulement quelques légers traits de son génie*, cela s'appelle toujours rapétifier mal-à-propos un grand mérite; parce que ces prétendus traits de génie gâtent une belle & grande chose, ou lui sont fort inutiles. Mais si vous avez

de bonnes preuves, donnez-les ; montrez le grand Artiste par ses endroits foibles tout aussi volontiers que par ses plus beaux côtés. Dites avec quelques Historiens que Phidias a exécuté en or tous ces enjolivemens superflus à la beauté de sa Minerve ; convenez qu'il eut peut-être mieux fait de ne l'en pas charger. Dites que s'il n'eût pas placé, comme le rapporte Pausanias, la statue de la victoire d'environ quatre coudées, à côté de sa Minerve de vingt-six coudées, cette victoire, quoiqu'admirable, n'eût pas jetté dans l'idéal de l'ouvrage une incohérence qui ne peut jamais manquer de révolter. Prenez cette occasion pour développer les principes de l'art, & vous instruirez. Mais ne vous servez pas sur-tout de ce dicton trivial, *il faut avoir de l'indulgence* ; parce qu'en fait d'ouvrages, il n'est souvent qu'un faux-fuyant de l'ignorance & de la médiocrité qui ne sont pas indulgentes, & qu'il n'a jamais concouru au progrès des talens. Lisez la page 318. du tome 25. des Mém. de l'Académie ; ce que M. de Caylus y dit de cette Minerve de Phidias, est excellent & judicieux.

M. de Jaucourt dit, article *Lemnos* : *Les habitans de Lemnos possédoient la Minerve de Phidias, ce chef-d'œuvre de l'art, auquel ce grand*

Sculpteur mit son nom. Je crois que notre Littérateur s'est équivoqué sur un passage de Pausanias, lequel immédiatement après avoir décrit la Minerve ornée par Mys, parle d'une autre aussi placée dans la citadelle d'Athènes, & dit: *La statue de Minerve Lemnienne qui est constamment le chef-d'œuvre de Phidias, porte le nom de Lemnienne; parce que ce sont les habitans de Lemnos qui l'ont consacrée, l. 1. c. 28.* traduction de l'Abbé Gedoyn.

Les Lemniens firent comme d'autres peuples conquis ou alliés, cette offrande à Athènes; & d'ailleurs on ne fait pas qu'il y eut à Lemnos une Minerve de Phidias. Si son chef-d'œuvre y eût été, quelque Auteur au moins en eût parlé, mais sur cet article, il règne un silence unanime. Pausanias en faisant mention de cette Minerve Lemnienne, qui étoit *constamment le chef-d'œuvre de Phidias*, ne dit pas qu'elle fut chargée de petits ornemens ciselés: attention qu'il n'auroit pas manqué d'avoir, s'il les y eût vus.

Voulez-vous savoir si Phidias aimoit à charger ses ouvrages d'ornemens nuisibles à l'effet, ou du moins superflus? Lisez la description sans goût que fait le même Pausanias du Jupiter Olympien. Tâchez d'appercevoir si cette quan-

tité d'ornemens de toute espece concourroit au vrai but de l'art, ou s'en éloignoit. Laissez-là les éloges que les Ecrivains ont pû faire de cet ensemble, ces éloges fussent - ils l'écho de l'admiration des contemporains. Et si, après en avoir jugé par le goût universel, qui l'emporte sur les fantaisies des tems & des pays particuliers, vous trouvez que le Jupiter, avec tous ses ornemens, étoit encore grand, majestueux, sublime, vous pourrez trouver qu'en retranchant une partie de ces superfluités, il eût été, en proportion du retranchement, plus majestueux & plus sublime encore. Mais avant d'accuser ou d'absoudre Phidias, voyez bien si la description de Pausanias peut vous mettre en état de juger ; car vous n'avez qu'elle pour toute ressource.

Pour relever les fautes d'un ouvrage, il faut qu'elles en vailent la peine, & que l'Observateur n'en commette pas lui-même, en les reprenant, de plus fortes que l'Auteur qu'il critique. Strabon, qui avoit vu le temple d'Olympie & la statue de Jupiter, est, à quelques égards, à l'abri de ces reproches. Il observe, comme chacun fait, que Phidias prit si bien ses mesures dans son Jupiter, que la statue ne pouvant se tenir debout sans enlever le toit avec

fa tête, il la fit assise ; mais si juste, qu'elle touchoit presqu'à la voûte. *Fecit tantæ magnitudinis, ut, quanquam templum est maximum, tamen videatur bonam proportionis rationem duxisse, quod sedentem finxit, ita ut vertice culmen propemodum tangat, & ex ipsa specie appareat eum, si surgeret seque erigeret, tecto templum nudaturum esse.* Strab. p. 354.

L'observation est d'un homme qui, pour la faire, n'a besoin que de ses yeux. Sans les connoissances de l'art on peut voir qu'une statue assise, de 60 pieds de haut, est énormément disproportionnée dans un temple aussi de 60 pieds de hauteur. Voyez la mesure de cet édifice dans Pausanias ; vous trouverez aussi que, calcul fait sur la longueur du temple au milieu duquel étoit le Jupiter, il ne restoit que 95 pieds de reculéc tout au plus ; tandis qu'il en auroit fallu à-peu-près 200. Mais disons que le Jupiter de Phidias pouvoit être une très-belle statue, à laquelle il manquoit un emplacement, & n'allons pas plus loin.

Quant à Strabon ; nous n'exigeons pas qu'il explique ce qu'il entend par *prendre si bien ses mesures, qu'une statue ne pouvant se tenir debout sans enlever le toit, on la fit assise ; mais si juste, qu'elle touchoit presque à la voûte.* Est-ce que

cette statue étoit toute faite & debout , & que la trouvant trop grande pour la place , on l'accommoda de façon qu'elle fut affise ? Est-ce que le Statuaire , en prenant bien ses mesures pour qu'elle n'enlevât pas le toit , ne pouvoit la faire debout & moins grande ? Ou bien avoit-on obligé Phidias à faire son Jupiter de 90 pieds , & que ne pouvant le faire tenir debout à cette proportion , il le réduisit à 60 en l'asséyant ? Expliquera qui pourra cette énigme inutile. Strabon a bien vu un objet qui ne demandoit que des yeux : il a mal raisonné quand il a été au-delà de ses connoissances ; voilà tout ce qu'il en faut savoir.

Il est certain aussi , que cette disproportion entre un temple & une statue , est reprehensible , & qu'il faut être un Adrien pour en punir la critique. On n'ignore pas que cet Empereur prétendoit tout savoir , & qu'il envoya les desseins de son temple de Vénus à l'Architecte Apollodore , plutôt pour le braver , que pour le consulter ; que celui-ci entre autres défauts , observa que les Déeses placées dans cet édifice , étoient si grandes , qu'elles n'auroient pu se lever ni sortir ; & qu'enfin Adrien outré , & confus d'une critique aussi judicieuse que désespérante , parce qu'il n'y avoit

plus moyen d'en profiter, fit assassiner l'Artiste, & le temple n'en fut pas mieux proportionné avec les statues. Dion, un des Auteurs qui rapporte ce fait, dit aussi que la jalousie d'Adrien contre ceux qui se distinguoient dans les sciences & dans les arts, régloit ordinairement leur sort : il les opprimoit ou les faisoit mourir, ne voulant pas être surpassé en quelque talent que ce fut. Adrien n'étoit pas cependant un fort méchant Empereur. Exemple frappant de la manie de croire tout savoir. Donnez du pouvoir à certaines gens, & vous verrez ce que deviendront sous leur sceptre, les sciences & les beaux-arts.

Il seroit à souhaiter, pour l'honneur de l'ancienne Grece, qu'Athénée fut aussi un conteur d'historiettes, quand il ajoute une circonstance au jugement des Ephores, qui condamnerent l'addition de quatre cordes que Timothée de Milet avoit faite à sa lyre.

Les rigides Lacedémoniens avoient, par un décret public, condamné ce Musicien, pour avoir eu l'ame plus sensible qu'on ne l'avoit à Sparte. Mais à l'instant qu'il alloit se soumettre à l'arrêt, il aperçut dans le lieu même de l'assemblée, une petite figure d'Apollon, dont la lyre avoit tout juste le même nombre de

cordes que lui Timothée avoit mis à la sienne. Il ne manqua pas de la faire remarquer à ses Juges , & sur le champ il fut absous (a). Terpandre ne s'en étoit pas aussi bien tiré , lorsqu'il avoit fait une pareille tentative ; il paya l'amende , & n'eut pas lieu de dire, *sic me servavit Apollo*. Le Musicien Phrynis avoit eu le même sort que Terpandre ; on coupa deux cordes à sa lyre.

Premièrement , voilà des Juges doués d'autant de sens qu'en eurent depuis ceux qui ont condamné les perturbateurs de l'ignorance publique , & la manie de travailler au progrès des sciences & des arts. Secondement , voilà une assemblée de Magistrats approuvée du public , au nom duquel ils prononcent un décret , sans savoir que la lyre avoit été déjà composée comme Timothée venoit de composer la sienne. La preuve étoit sous leurs yeux , ils la *regardoient* tous les jours , & ne la *voyoient* pas , quoiqu'elle fut déposée à l'audience.

Au tems des Isocrate , des Platon , des Demosthène , des Eschine , &c. , quelques jours avant la naissance d'Alexandre ; en un mot , au tems de Timothée , sans le témoignage d'une

(a) Voyez Athénée. L. 14. c. 16.

petite statue, on n'auroit pas su qu'un Musicien avoit raison. Cela devoit être humiliant pour un peuple & pour des Juges qui d'ailleurs ne paroissoient pas gens à vouloir favoriser les progrès de la mélodie : la rudesse de leurs mœurs & celle de leur langue, qui formoient leur caractère, s'y opposoit absolument. Aristote attribue cette rudesse de caractère aux exercices violens, dont les Lacédémoniens faisoient leur unique occupation : de-là aussi leur cruauté.

Boèce nous a conservé le décret, qui condamnoit au bannissement le Musicien Timothée : le voici, quoiqu'on puisse le trouver ailleurs.

“ D'autant que Timothée le Milesien, habitant de notre ville, a déshonoré notre ancienne Musique, & dédaignant la lyre à sept cordes, a corrompu l'oreille de notre jeunesse en introduisant une trop grande quantité de notes. Et d'autant que par le nombre de ses cordes & la nouveauté de sa mélodie, il a donné à notre musique une parure efféminée & artificielle, au lieu de la manière simple & unie qu'elle avoit conservée jusqu'ici ; & qu'il a rendu notre mélodie infame, en substituant son chromatique à l'enharmonique ; Nous Rois & Ephores, avons en conséquence résolu de censurer le dit Timothée

» à cause de ses innovations , & en outre , de
 » l'obliger à couper en pieces toutes les cordes
 » superflues de sa lyre à onze cordes , & de n'en
 » laisser que sept. Et afin que tout le monde
 » puisse être averti par son exemple , de ne
 » pas introduire à l'avenir , des coutumes per-
 » nicieuses à Sparte , nous avons banni de notre
 » ville le dit Timothée". Si pourtant il y avoit
 dans cette conduite des Ephores , un principe
 louable , encore qu'ils se trompassent , il ne fau-
 droit pas les blâmer plus que la Loi de ne rien
 innover en Egypte , dans la peinture & la
 sculpture.

Senèque , le pere du Philosophe , n'avoit pas
 vu le Jupiter de Phidias , quand il a dit que
 ce Dieu étoit représenté comme s'il lançoit la
 foudre , ou peut-être , en déclamateur , a-t-il
 été plus curieux de faire briller son esprit , que
 d'exposer la vérité du sujet. Le Jupiter de Phi-
 dias étoit couronné d'olivier , coëffure que les
 Statuaires ne donnent pas à un Dieu fulminant.
 De sa main droite il tenoit une victoire , de sa
 gauche il tenoit un sceptre : avec quelle main
 lançoit-il la foudre ? Il n'en est pas même fait
 mention , soit qu'elle fut dans les serres de l'ai-
 gle , ou ailleurs ; & Pausanias n'étoit pas hom-
 me à l'oublier. Quoiqu'il en soit , voici le pas-

face du déclamateur : *Non vidit Phidias Jovem , fecit tamen velut tonantem : nec stetit ante oculos ejus Minerva ; dignus tamen illa arte animus & concepit Deos , & exhibuit.* (Senec. reth. controuv. 5. l. 10.)

On trouve, au 14^e. tome de l'Encyclopédie pag. 824, une traduction fort libre de ce latin aisé. “ Si Phidias forme l'image de Jupiter ,
 „ dit Senèque, (il falloit dire lequel) il sem-
 „ ble que ce Dieu va lancer la foudre : s'il re-
 „ présente Minerve, on diroit qu'elle va par-
 „ ler pour instruire ceux qui la considerent,
 „ & que cette face Déesse ne garde le silence
 „ que par modestie”.

Je ne dois pas entendre la langue latine aussi bien que M. le Chevalier de Jaucourt, mais je crois que ce passage de Senèque le pere, signifie en françois, *Phidias, qui n'a point vu Jupiter, l'a pourtant représenté comme lançant la foudre : Minerve ne lui a pas donné de séances, cependant son génie digne de son art, a conçu & produit ces divinités.* Je n'ai pas rapporté la première traduction comme une pièce ou profitable, ou dommageable à l'art ; elle lui est fort indifférente : je l'ai seulement remarquée comme un exemple d'inexactitude, même littéraire, quand il s'agit de peinture & de sculp-

ture. Le Statuaire qui a dit, & qui dit encore, que Puget l'emportoit sur l'antique en général, pour la *morbidesse* des chairs, pourroit prier le Littérateur de se rappeler ce conseil: *quand on a une maison de verre, il ne faut pas jeter des pierres dans celles de son voisin.* M. de Jaucourt n'avoit certainement pas vu le texte. Il se fera laissé tromper, ce qui est toujours repréhensible; parce qu'on trompe aussi le public en travaillant si légèrement. L'inexact compilateur Suidas, qui n'avoit pas vu le Jupiter Olympien, dit, que cette statue tenoit un *Argile sur la main gauche*, quoique Pausanias, qui en avoit recherché jusqu'aux moindres détails, dise, que c'étoit une victoire: puis fiez-vous à des descripteurs qui en copient d'autres, & qui les copient mal.

Afin de n'avoir plus rien à dire du Jupiter de Phidias, & d'un Ecrivain aussi tranchant qu'il est par fois inexact, je place ici une méprise de Mr. Winckelmann: elle en vaut la peine; parce qu'on trouve à chaque pas des gens qui regardent cet antiquaire comme un docteur irréfragable, & qui, sans pouvoir juger de la vérité ou de la fausseté de ce qu'il avance, vous opposent innocemment son autorité. Montrons-leur encore comment M. Winckelmann tout savant qu'il étoit, voyoit & lisoit quelquefois.

A la page 236 de *l'histoire de l'art*, original allemand, on trouve que Quintilien dit ; *un autre Artiste que Phidias auroit mieux travaillé les ornemens de la statue de Jupiter que Phidias lui-même.* Il me semble que Quintilien dit le contraire. Après avoir avancé que les plus grands maîtres d'éloquence doivent enseigner jusqu'aux plus petites parties de cet art, parce qu'il n'est pas possible que celui qui excelle dans de grandes choses, ignore les plus petites, il ajoute : *j'aurois autant dire que Phidias représenta admirablement Jupiter, mais qu'un autre auroit mieux travaillé les ornemens de sa statue. Nisi forte Jovem quidem Phidias optime fecit, illa autem, quæ in ornamentum operis ejus accidunt, alius melius elaborasset.* (*instit. orat. l. 2. c. 3.*) Quintilien s'est un peu trompé : il a d'autant plus mal choisi sa comparaison, qu'un Sculpteur moins savant, moins grand, moins élevé que Phidias, pouvoit avoir plus que lui l'adresse & la force de patience qu'il faut pour travailler des ornemens : mais ce n'est pas de la méprise de Quintilien qu'il est ici question ; c'est de l'inexactitude de M. Winckelmann, & l'on voit jusqu'où elle alloit, quand il décidoit sans se douter qu'il pouvoit se tromper, & il en douta toujours trop peu.



L E T T R E
DE MONSIEUR GUGLIELMI,
PEINTRE ROMAIN.

LA satisfaction complète que j'ai eue, Monsieur, à la lecture de votre traduction de trois livres de Pline, & des savantes notes qui les accompagnent, me donne un vif empressement de vous en féliciter. Vous avez fait tomber le masque du faux savoir & de l'ignorance trompeuse; phantômes qui depuis tant de siècles ont tyrannisé les beaux-arts, les Artistes & les amateurs mêmes, qui séduits par la réputation de Pline, écrivain d'ailleurs respectable, ont emprunté son autorité pour juger l'art & les Artistes. On a poussé l'aveuglement jusqu'à vouloir persuader que le public méritoit seul, à l'exclusion des Artistes mêmes, le titre de vrai connoisseur. Nous respectons le public assurément; mais, comme vous le dites, Monsieur, *qu'il nous soit permis de regarder l'idole avant de nous agenouiller, & de porter ailleurs nos adorations, si elle n'est qu'un vain simulacre.*

LETTRE DE M. GUGLIELMI. III

C'est cette ridicule & fausse prétention de se connoître à tout, qui a enfanté chez quelques grands, quelques riches, & quelques Ecrivains, ces airs importans qui, sans égard pour le jugement des plus grands Artistes, les font décider à tort & à travers sur toutes les parties d'un tableau ou d'une statue.

Je vous dirai, Monsieur, à ce propos, que je présentai à Benoît XIV, des tableaux que j'avois faits pour Sa Sainteté, & sur lesquels je le priai de vouloir bien m'honorer de ses avis. Rien n'est égal à la modeste franchise de ce grand homme. Il me dit: votre ouvrage me plait beaucoup; mais je fais que la peinture est un art aussi profond qu'il est étendu, & qu'on risque de se tromper quand on veut en juger trop légèrement. Pour moi, qui ne dois pas me flatter d'y avoir ce qu'on peut appeller des connoissances, je me garderai bien d'en vouloir décider avec vous. Benoît XIV caressoit, honoroit, encourageoit cependant nos arts en grand Prince; & vous savez avec l'Europe entière, que ce savant du premier ordre, auroit pu, s'il eût voulu, prendre le ton décidé. Mais il étoit modeste: qualité qui, ajoutée à son profond savoir, l'illustre à jamais chez les hommes savans, vertueux & sensés.

C'est par reconnoissance, & pour nous acquitter en quelque sorte envers tant de savans hommes qui nous ont éclairé par leurs profondes méditations & leurs travaux, que nous devons à notre tour leur procurer les lumieres que nous avons puisées dans l'art par nos études & nos ouvrages. Puisqu'ils nous ont ouvert le Sanctuaire des sciences, ouvrons-leur celui des beaux-arts; c'est rendre lumieres pour lumieres, & c'est beaucoup mieux payer qu'avec de l'or.

Quel gré ne vous sauront pas ces hommes qui, trop occupés des plus hautes sciences, ne peuvent s'instruire de nos mysteres! Vos notes, appuyées de la vérité, de l'étude & de l'expérience, leur développent ce qu'on a ignoré jusqu'à nos jours. Personne encore n'avoit élevé si haut le flambeau. Vos lumieres, votre candeur & votre courage ont frappé le but: vous avez démontré combien sont erronés & frivoles ces écrits qu'on prenoit pour des loix sacrées & inviolables. Excitez, Monsieur, excitez les vaines clameurs aujourd'hui; on vous remerciera demain.

Mon estime & ma vénération pour les savans Littérateurs est si forte, que j'accuse notre silence d'avoir causé tant de travers & de préventions

tions enracinés sur le fait des beaux-arts chez une infinité de personnes. Elles lisent, & le fruit de leur lecture n'est souvent qu'une série d'idées gauches & plus ou moins absurdes, avec lesquelles elles se croient assez bien instruites pour juger, mépriser & insulter l'Artiste. Du premier coup-d'œil, qu'arrive-t-il? L'Artiste va rire à son aise aux dépens de ceux qu'il n'auroit jamais cessé de respecter, s'il n'eût pas vu passer le petit bout d'oreille : foible, mais indispensable vengeance.

Je ne vous dis pas la millieme partie de mes idées à ce sujet, ni tout ce que j'ai vu & entendu dans mon propre pays, long-tems le siege des beaux-arts, & dans les différentes Cours où j'ai travaillé. Si les Princes choisissent toujours pour présider aux beaux-arts des Mécènes judicieux, intelligens, éclairés, leur nom passeroit avec encore plus de gloire à la postérité : elle admireroit dans les édifices, les statues, les tableaux, la grandeur des souverains dont le goût auroit produit ces chefs-d'œuvres.

Du souverain ce goût passeroit aux grands, aux riches, & par émulation chez tous les peuples. C'est ainsi que les beaux-arts en tous genres, quand ils ont été connus, sentis, favorisés,

distingués, ont illustré la Grece, l'Italie, la France & les régions diverses qui les ont dignement encouragés. Aussi vous voyez que chaque Nation qui vient admirer les prodiges de nos arts dans ma patrie, remporte chez elle une profonde vénération pour la grandeur des Princes qui ont su faire éclore tant de talens sublimes, & qui ont employé tant d'Artistes fameux. Beau siècle de Léon X, tu es passé, & nos plus beaux jours le sont aussi..... Je m'arrête; peut-être qu'un jour je marcherai dans la voie que vous avez si bien ouverte, & que votre modération vous a empêché d'étendre davantage: mais je vous proteste que je ne voudrais pas être le littérateur chargé de vous contredire; vous savez trop bien avoir raison.

La lecture de votre livre a tellement augmenté l'estime que d'ailleurs vos beaux ouvrages, que j'ai admirés à Paris, m'avoient inspirée pour votre personne, qu'ayant l'honneur d'être appelé à la Cour Impériale de Russie, je me félicite d'avance de me procurer encore celui de faire dans peu votre connoissance, & de lier avec vous une sincère amitié: avantage qui me fera d'autant plus flatteur, que j'aurai celui de profiter de vos lumières. En attendant cette satisfaction si douce pour nous autres

LETTRE DE M. GUGLIELMI. 115

Artistes , je suis avec une parfaite considération , &c.

De Berlin, 30 Juin 1772.

G. GUGLIELMI.

NB. L'Auteur de cette lettre beaucoup trop complimenteuse , mais dont cependant , je conserve l'original , est mort à Saint Pétersbourg , le 2 Février , V. S. , 1773 , âgé de 58 ans. Quand j'ai loué le talent de cet habile Artiste , il étoit vivant , & l'on pourroit croire que je voulois seulement acquitter sa lettre. J'aurois trop à rougir de ce petit trafic , tout commun qu'il est , & je n'ai écrit que ce que j'ai senti. Aujourd'hui que je regrette Mr. Guglielmi , je ratifie le bien que j'en ai dit alors , & j'ajoute que l'impartialité de cet Italien étoit peut-être ce qu'il y a de plus rare parmi les juges Artistes de son pays , quand ils veulent ; & voici pourquoi il s'élevait au dessus des préjugés.

Il étoit éclairé ; il avoit vécu , étudié & voyagé en Artiste observateur , en homme sensible ; il possédoit supérieurement la métaphysique & la théorie de son art ; il me trouvoit sans cesse à genoux devant les merveilles de l'Italie ; la discorde entre nous eût donc été comme impossible. Notre blâme & notre éloge de quelque ouvrage que ce soit , étoient presque toujours unanimes , & lorsqu'il s'y rencontroit quelque diversité , il en résultoit une instruction. Si M. Guglielmi me développoit les beautés des productions

116 LETTRE DE M. GUGLIELMI.

que je n'ai pas vues, sa véracité m'en découvroit également les défauts.

Nos fréquens entretiens étoient l'ame d'une bonne Poétique de l'art, & nous devions la réaliser sous la forme d'une correspondance épistolaire. Que de traits de génie, que de choses neuves, la chaleur & l'esprit naturel de cet Artiste auroient produits par l'action de ce frottement! En un mot, jamais peut-être deux Artistes n'ont été plus faits pour la communication, la vérité simple, & pour le parfait mépris de toute morgue nationale: c'étoit bien unanimement, bien cordialement que les milliers de sottises produites par ce défaut, nous faisoient hausser les épaules.

Hélas! feu Mr. Guglielmi eut la foiblesse d'entreprendre le portrait de l'Impératrice; & les premières études qu'il en fit lui réussirent on ne peut guere plus mal; ce n'étoit pas son genre, & comme Pline le dit de Pausias, quoniam non suo genere certasset. On en rit cruellement à la Cour, sans égard pour le talent qu'il avoit d'ailleurs. Il est vrai que n'ayant encore montré qu'un beau & grand dessin terminé, d'une victoire sur les Turcs, & de belles esquisses de plafond colorées, ces traits de génie ne furent pas lisibles pour chacun. Guglielmi moqué, découragé, sentit vivement le coup, & en peu de jours une fièvre putride le mit au tombeau. J'ai vu la cause & le terme de cet accident: ce que je n'avois pu en savoir, il me l'apprit dans les instants où il ne délirait pas encore: mais il ne sut pas lui, ce que j'en savois, & que je ne devois pas dire à un mourant.

AVERTISSEMENT.

LE lecteur est prié de se ressouvenir que dans une des notes du trente sixieme livre, j'ai dit :
 " Cependant pour montrer que si cet Ecrivain a
 „ pu s'égarer en traitant des matieres qu'il devoit
 „ nécessairement connoître, il a dû à plus forte
 „ raison se tromper dans celles qu'il pouvoit igno-
 „ rer, je transcrirai quelques passages de son
 „ livre, pris çà & là. J'y joindrai des observa-
 „ tions plus ou moins sérieuses, & plus ou moins
 „ longues, selon l'occasion, mon humeur, & le
 „ sujet". C'est cette promesse que j'effectue ici ;
 parce que j'en regarde l'exécution comme un ar-
 gument à fortiori, dont j'ai nécessairement besoin :
 j'ose croire que quelques lecteurs pourront avoir
 la même opinion, sur-tout après qu'ils auront vu
 les erreurs de Pline en physique.

A combien d'autres aussi ne vais-je pas dé-
 plaire ! combien ne diront pas que je suis dur,
 injuste, inconsideré ! que fais-je encore ? Mais si
 des hommes très-révéréncieux devant des foibleses
 antiques, me déclaroient moi, fort irrévérencé
 envers Pline, attendu que je ne me prosterne pas
 à côté d'eux, je leur déclarerois à mon tour, que

si de trois cent passages environ, que je reprends, j'avois tort de la moitié, il en resteroit plus qu'il ne faut encore pour me donner raison.

Quoique j'aie apporté quelque soin à ce qu'on va lire, ce n'est toujours qu'un écrit de ma façon, c'est-à-dire, sans méthode & sans art. S'il y a un plan, il est plutôt dans l'ensemble senti de l'objet, que dans la forme & dans l'exécution particulières des parties correspondantes. Au surplus, ne sachant pas mieux faire, tel que je suis, & sans vouloir jouer ni la modestie ni la suffisance, ne voulant pas non plus retrécir mes idées sur le patron de ceux qui outragent & défigurent la vérité, je vais encore ici n'avoir qu'elle pour point de vue, & fixer mes regards vers cette belle perspective.



PASSAGES DE PLINE,

Où il est à peine fait mention de la Peinture & de la Sculpture, & qui prouvent cependant, que cet Auteur pourroit bien avoir écrit de ces deux arts sans trop s'y entendre.

Pline, quoiqu'Ecrivain admirable, a été convaincu, comme chacun sait, de s'être trompé plus d'une fois sur les choses de la nature.

BOILEAU, réflex. crit. sur Longin. réflex. 3.

M. le Chevalier de Jaucourt dit, en parlant de Pline, article *Verona*. " La destinée de ce
„ grand Ecrivain est que tout le monde l'ad-
„ mire & que personne n'ajoute foi à ses récits;
„ mais pour le justifier en deux mots, il n'a
„ eu aucun intérêt à s'abuser lui-même, & à
„ tromper son siècle, ni les siècles suivans. J'a-
„ joute qu'on découvre tous les jours des faits
„ que l'on regardoit dans ses écrits comme d'a-
„ gréables imaginations, qu'il avoit rapportées
„ tout au plus sur la foi de gens auxquels il
„ a trop déferé". (Encycl. Tom. 17. pag. 88.)
Peut-être seroit-il possible de mieux faire l'a-

pologie d'un Ecrivain ; car il n'y a pas un livre , quelque mauvais qu'il fut , dont on ne crut justifier l'Auteur en disant , *qu'il n'a eu aucun intérêt à s'abuser lui-même , & à tromper son siècle , ni les siècles suivans*. Je pourrois même avec ce raisonnement , assurer que mes observations sur Plin ne sont pas mauvaises ; car je n'ai aucun intérêt à m'abuser , ni à tromper qui que ce soit : mais je me garderai bien de tendre un piège aussi grossier à mon amour propre. Je crois aussi qu'en Littérateur très-instruit , M. de Jaucourt n'auroit pas dû parler des faits qu'on découvre tous les jours dans les écrits de Plin , puisqu'il doit savoir que c'est dire : *on découvre des faits dans les Auteurs que Plin a compilés*. Nous verrons si d'ailleurs Plin est à l'abri de la censure autant qu'on nous le dit , & si toutes ses *imaginations* sont agréables. Écoutez cet Auteur.

“ De quelque partie de la terre qu'on regarde
 „ le monde , on se voit toujours au milieu de
 „ ses dimensions , & de toutes parts on n'ap-
 „ perçoit qu'un hémisphère convexe , ce que la
 „ seule figure ronde peut expliquer ” (a).

(a) Oculorum quoque probatione , quod convexus

Cet argument populaire , dit M. Poinfinet , est indigne d'un Philosophe , qui ne doit point juger de l'essence des choses par l'écorce & par l'apparence. Qu'a de commun l'illusion ou l'insuffisance de notre vue avec les proportions réelles des choses ? &c.

Voilà donc Pline qui tout en débutant raisonne d'une manière indigne d'un Philosophe. Par qui ce défaut d'esprit philosophique lui est-il prouvé & reproché ? par son traducteur. Préjugé défavorable pour la suite ; mais ne nous y livrons pas trop promptement ; continuons ces remarques. Je ne suivrai pas notre Naturaliste dans ce qu'il écrit sur l'Astronomie , parce que cette science m'est inconnue. C'est aux Astronomes à en juger ; il y a même quelque apparence que Pline pourroit bien n'en pas sortir victorieux , s'il faut s'en rapporter à ce mot de M. de la Lande : *Il n'entendoit rien à l'Astronomie , & copioit les Auteurs comme il les trouvoit.* (Lettre de M. de la Lande à M. de Broffes , insérée dans *l'Hist. de la Rép. Rom.* Tom. I. pag. 568.)

mediusque quacumque cernantur , cum id accidere in alia non possit figura. l. 2. c. 2.

„ S'il faut croire ce qu'on dit d'Anaximand-
 „ dre, Physicien de Milet, il y avoit en lui une
 „ inspiration immortelle & vraiment divine. On
 „ assure qu'il avertit les Lacédémoniens d'aban-
 „ donner leurs maisons & leur ville, parce qu'un
 „ tremblement de terre étoit prêt à les englou-
 „ tir ; en effet, il abîma toute la ville : une
 „ grande partie du mont Taygete, qui formoit
 „ une faille en poupe de vaisseau, s'étant déta-
 „ chée, l'accabla totalement. On vante aussi,
 „ mais comme une chose divine, une prédiction
 „ de Phérécide, maître de Pythagore : il prédit,
 „ ayant bu de l'eau d'un certain puits, que,
 „ dans le même lieu, il y auroit un tremble-
 „ ment de terre. Si tout cela est vrai, quelle
 „ différence y a-t-il de tels hommes à un Dieu,
 „ à l'immortalité près ? (b).

(b) Præclara quædam esse & immortalis in eo, si
 credimus, divinitas perhibetur Anaximandro Milesio
 Physico, quem fuerunt Lacedæmoniis prædixisse, ut
 urbem ac tecta custodirent: instare enim motum ter-
 ræ, cum & urbs tota eorum corruit; & Taygeti montis
 magna pars ad formam puppis eminens abrupta, cla-
 dem insuper eam ruinâ pressit. Perhibetur & Phere-
 cydi Pythagoræ doctori alia conjectatio, sed & illa
 divina: haustu aquæ e puteo præsensisse, ac prædixisse

Joignons à ce passage celui qu'on va lire, & une seule observation fera leur développement.

“ Les navigateurs aussi prévoyent avec certitude un tremblement de terre, lorsque leur vaisseau vient à s'élaner subitement, comme si un vent impétueux le soulevoit, quoiqu'il n'y ait pas de vent, ou comme s'il recevoit un choc violent. Ce qui est contenu dans les vaisseaux s'agite alors, craque, se heurte, comme il arrive dans les édifices ébranlés : on voit aussi les oiseaux se percher avec appréhension. Un tremblement prochain est aussi précédé d'un signe dans le ciel ; on distingue par un tems serein, soit durant le jour, soit peu après le coucher du soleil, une ligne de nuage fort étendue & déliée. Enfin l'eau des puits est alors plus trouble & d'une mauvaise odeur ” (c).

ibi terræ motum. Quæ si vera sunt, quantum a deo tandem videri possunt tales distare, dum vivant ?
l. 2. c. 79.

(c) *Navigantes quoque sentiunt non dubiâ conjecturâ, sine flatu intumescente fluctu subito aut quatiante icti. Intremunt verò & in navibus posita, æquè quàm*

Puisque le cerveau humain est le rendez-vous de toutes les absurdités imaginables, ne soyons pas surpris de celles que renferment ces deux passages, dont voici la substance: *Anaximandre & Phérécide sont des Dieux; car ils prévoient ce que les navigateurs & ceux qui ont des puits savent aussi prévoir.* Il faut convenir que cette façon de raisonner est bien particulière. Je laisse la ligne de nuage fort étendue & déliée, parce qu'il appartient seulement aux naturalistes de juger si c'est un signe de tremblement de terre, & si Aristote, que Plin copie là mot à mot, a eu raison de l'avancer. Mais voici autre chose, dont tout homme qui a le sens commun & quelque teinture de l'histoire peut se mêler.

On fait que le Physicien Anaximandre mourut la deuxième année de la 58^e. Olympiade, à l'âge d'environ 64 ans; mais on ne fait pas pourquoi M. le Chevalier de Jaucourt, article

in ædificiis, crepituque prænunciant: quin & volucres non impavidæ sedentes. Est & in cælo signum, præceditque motu futuro, aut interdiu, aut paulo post occasum sereno, ceu tenuis linea nubis in longum porrectæ spatium. Est & in puteis turbidior aqua, nec sine odoris tædio. l. 2. c. 81.

Milet, le fait mourir vers la fin de la 52^e. Olympiade; date qui ne s'accorde pas avec Pline, lequel dit qu'Anaximandre ouvrit les portes de l'Astronomie dans la 58^e. Olympiade: *Rerum fores aperuisse.....Olympiade quinquagesima octava*, l. 2, c. 8. Cela est vu, continuons.

Le Physicien de Milet mourut donc comme je l'ai dit. On fait aussi que le mont Taygete écrasa la ville de Sparte la quatrième année de la 77^e. Olympiade, il y avoit alors 76 ans qu'Anaximandre n'étoit plus. Si Pline eût supputé les tems, il n'auroit pas rapporté ce conte; ou si les ayant supputés, il a cru devoir le produire, je laisse au lecteur à juger de sa critique & de son exactitude.

Voici peut-être le nœud de l'affaire. Cicéron, au premier livre de la *Divination*, N^o. 50. dit presque mot à mot, ce que Pline raconte ici d'Anaximandre & de Phérécyde: il fait l'anachronisme de 76 ans, & Pline, en copiant moitié Aristote & moitié Cicéron, copie l'anachronisme de 76 ans. Ce n'est pas là, pourriez-vous me dire, un sujet de répréhension des plus graves: hé bien, ayez un peu de patience, & vous verrez l'esprit de Pline, sous tant d'aspects différens, qu'à la fin vous pourrez le connoître.

“ Une plante de pouliot desséchée & suspendue
 „ dans une chambre , fleurira le propre jour du
 „ solstice d’hiver ; l’air dont elle est gonflée ve-
 „ nant à rompre les membranes extérieures” (d).

*Une plante desséchée qui fleurit étant suspendue
 à un plancher , précisément à l’arrivée du soleil
 au tropique du capricorne , a bien l’air d’un
 conte de bonne femme , dit M. Poinfinet.*

*Les vessies (membranes) remplies d’air peu-
 vent bien s’entr’ouvrir aux approches de l’hiver ;
 mais que ce soit précisément le premier jour de
 cette saison , c’est ce qui ne peut être admis que
 par un esprit qui aime l’extraordinaire , & qui
 ne voit dans les faits les plus simples que des choses
 surprenantes , dit M. Guettard , pag. 391. tom. I.
 du Plin de M. Poinfinet.*

“ Les tremblemens de terre ne se bornent
 „ pas à ce mal ni au péril de l’instant ; mais ils
 „ en présagent un semblable , ou plus grand.
 „ Jamais la ville de Rome n’a tremblé que ce

(d) Floret ipso brumali die suspenfa in tectis aren-
 tis herba pulegii : rumpuntur intentæ spiritu membranæ.
 l. 2. c. 41.

„ ne fut un pronostic de quelque fâcheux événement futur” (e).

Si Pline eût entendu que les tremblemens de terre sont une cause occasionnelle de quelques autres événemens, comme il en arrive alors qui en sont effectivement les suites naturelles, il auroit eu raison, & n'eût produit qu'un lieu commun. Mais il entend qu'ils sont un pronostic, *prænuntium*, envoyé pour présager à la manière des augures, qu'il arrivera quelque chose d'extraordinaire, comme lorsqu'il dit, l. 2. c. 27. que les feux, couleur de sang, qui paroissent au ciel, annoncent de grandes calamités : *ingentium malorum prænuntium*. Bonne Philosophie!

“ Il y a pareillement à Hiérapolis en Asie un lieu où meurent tous ceux qui y entrent, excepté le Prêtre de Cybèle” (f).

(e) Nec verò simplex malum, aut in ipso tantùm motu periculum est : sed par aut majus ostentum. Numquam urbs Roma tremuit, ut non futuri eventûs alicujus id prænuntium esset. l. 2. c. 84.

(f) Ædem, locum quem qui intravère, moriuntur. Simili modo Hierapoli in Asiâ, Matris tantum Magnæ Sacerdoti innoxium. l. 2. c. 93.

Pline étoit Athée; il a fait & déposé sa profession de foi dans les premiers chapitres de ce livre: mais il étoit agrégé au college des augures. Trouvez quelle est ici sa pensée, puis accordez-la avec ces premiers chapitres. Le seul accord que j'y voie, c'est qu'il copie Aristote ici, & que là, ce sont d'autres Ecrivains, dont la doctrine lui plaît sans doute, qu'il copie pareillement. Mais toujours est-il certain qu'il étoit Athée. Qu'on dise tant qu'on voudra qu'il étoit seulement *Cosmothéiste*; il répond lui-même: *Hic ergo casus, hic ille est, qui plurima in vita invenit Deus, l. 27, c. 3. Le hazard est donc le Dieu à qui nous devons tant d'inventions utiles à la vie. Ne le voilà-t-il pas Casuthéiste?* ainsi quand vous le verrez parler d'une Divinité, ce ne sera que par inconséquence, ou simplement *modus loquendi*.

“ Depuis peu, vers la fin du regne d'Auguste,
 „ une certaine femme du peuple, nommée
 „ Fausta, accoucha de quatre enfans à Ostie,
 „ deux garçons & deux filles, présage certain
 „ de la famine qui suivit (g) ”.

Vous

[(g) Proximè, supremis Divi Augusti, Fausta quæ-

Vous voyez que Pline croit *certainement* à ce présage , puisqu'il n'hésite pas à dire *haud dubiè*; expression qui pourroit s'entendre ironiquement , si presque tout ce chapitre jusqu'à la fin , n'étoit un tissu d'absurdités. Quatre gemmeaux présager une famine ! cela est aussi curieux dans une histoire naturelle , que d'y trouver des femmes qui accouchent d'un serpent , d'un éléphant , d'un hippocentaure , ainsi que ce Naturaliste ose l'avancer dans le même chapitre. Les gens raisonnables devoient rire de ces impostures grossières , comme ils ont ri depuis , de cette femme effrontée qui , à Londres , accouchoit tous les huit jours d'un petit lapin. La foule incroyable de têtes foibles & d'esprits faux , en étoit & en fera la dupe , toutes les fois qu'on voudra lui jouer de pareils tours. Dites aux hommes sensés qu'en 1757 , une femme accoucha d'un enfant qui avoit une tête de loup , & qu'une autre en 1759 , produisit un monstre qui tenoit du veau , ils vous demanderont s'il y avoit eu mélange d'espece , & si vous le dites , le loup seul rendra votre réponse

dam e plebe , Ostiæ duos mares , totidem feminas enixa , famem , quæ consecuta est , portendit haud dubiè , l. 7. c. 3.

pour le moins absurde. Des Médecins l'ont vû , dira-t-on. Combien de ces sortes de faits n'ont-ils pas été vus & même attestés par gens notables ; & qui cependant éclairés par la saine observation , ne se sont trouvés que des impostures ou des équivoques ?

Enfin , il y eut une famine , & ces quatre gemeaux l'avoient prélagée. Si les laboureurs de ces contrées eussent eu la main heureuse , peut-être y auroit-on eu plus de pain. Car , *il y a des gens qui sont nés avec la main heureuse , & par qui le grain semé est plus fécond , sans qu'on puisse rendre raison de cette prérogative. Fit quoque quorundam occultâ ratione , quod fors genialis atque fecunda est.* l. 18. c. 24. Vous êtes surpris d'entendre ainsi parler un Philosophe : & mais , il ne l'est pas autant que vous pourriez le croire.

Pline , dans l'exorde du septieme livre , dit que la Nature cruelle dans l'excès même de ses faveurs , a laissé comme en doute si l'homme a trouvé en elle une mere ou une fâcheuse marâtre : *non sit ut satis æstimare , parens melior homini , an tristior noverca fuerit.* Puis faisant l'énumération des miseres de notre enfance , il

dit : *On lui garotte généralement tous ses membres. Vincula excipiunt & omnium membrorum nexus.* Qu'un Philosophe s'avise de former un chef d'accusation contre la Nature, de ce qu'il doit savoir n'être que la coutume de quelques nations, c'est un point dont on conviendra difficilement. Mais, dit Mr. Poinfinet, *Pline joue ici le rôle de censeur & de détracteur de l'homme* : la réponse est bien simple ; *non erat hic locus*, attendu que Pline devoit savoir aussi, qu'à Sparte les enfans n'étoient, ni liés, ni garottés par des langes & des maillots.

Son invective contre l'homme, n'est au reste, qu'une déclamation presque insensée qui se termine par assurer que l'homme seul se bat contre son espèce : comme si les lions, les tigres, les coqs & tant d'autres animaux, ne se livroient pas de cruels & sanglants combats ; comme si l'araignée ne mangeoit pas l'araignée ; comme si les gros brochets ne mangeoient pas les petits, & enfin, comme si en cela même, l'homme ne ressembloit pas le plus aux autres animaux, ajoute Mr. Poinfinet, de qui sont ces dernières observations.

» Selon l'ordre de la Nature, l'homme a

„ coutume de venir au monde par la tête, &
 „ d'en fortir par les pieds (*b*)”.

Le chapitre qui contient ce passage, est un de ceux où Pline découvre le plus son penchant à la crédulité. C'est là qu'il croit que les hommes qui naissent par les pieds, sont malheureux, ou causent le malheur du monde. Agrippa, gendre d'Auguste, & Néron font ses preuves; & c'est à eux qu'il borne ses recherches philosophiques à ce sujet. Le tems qu'on employeroit à réfuter ces especes d'erreurs, que l'expérience réfute si bien chaque jour, seroit tout autant perdu que celui qu'il a fallu à Pline pour écrire son chapitre, qu'il finit par le jeu d'une antithese, sur *capite & pedibus*; ce qui, je crois, n'est pas du meilleur goût possible, ainsi que vous le voyez dans le texte.

“ Ceux dont la mere meurt en les mettant
 „ au monde, naissent sous de plus heureux
 „ auspices, comme Scipion le premier Afri-
 „ cain, &c. (*i*)”.

(*h*) Ritu naturæ capite hominem gigni mos est, pedibus efferri. l. 7. c. 8.

(*i*) Auspicatiùs enectâ parente gignuntur: sicut Scipio Africanus prior natus, &c: l. 7. c. 9.

Bonne physique ! bon jugement ! bonne philosophie ! & toujours des exemples qui prouvent également bien. Cependant , il ne faudroit pas enseigner cette doctrine à certains enfans dénaturés , attendu qu'ils pourroient dire : Ah ! si ma mere fut morte en me mettant au monde , combien je serois plus heureux dans mes entreprises ! Ces enfans - là seroient de francs vauriens , des fils ingrats , des hommes détestables , & sans le vouloir , leur catéchiste deviendroit un maître de perversité.

“ Depuis qu'on entend dire que par enchantement , on force les serpens à sortir de leur trou , pour se livrer d'eux-mêmes à la mort , personne encore n'est parvenu à décider si le fait est vrai ou faux (*k*) ”.

Est-ce ainsi que doit penser un Philosophe ? est-ce le langage d'un Naturaliste ? Ce doute absurde , cette indifférence de choix , pour rejeter ou pour admettre un tel effet de la puissance magique , ne montrent-ils pas combien les principes de Plinè étoient faibles & incertains ?

(*k*) Quippe obvium serpentes extrahi cantu , cogique in pœnam , verum falsumve sit , vita non decreverit. l. 8. c. 16.

“ Près de la source du Nil est un animal
 „ sauvage assez petit, nommé *catòblépas*, &
 „ dont les membres sont engourdis; à peine
 „ peut-il porter sa tête, qu’il tient toujours baif-
 „ fée contre terre: bonheur pour l’espece hu-
 „ maine; car tous ceux qui rencontrent les re-
 „ gards de cet animal, expirent aussi-tôt (1) ”.

Que le regard de cet animal tue les gens subitement, c’est une fable qu’on ne s’amuse pas à réfuter, & qu’il faut placer avec celle du basilic. Mais ce qu’il ne faut pas négliger d’observer, c’est que Pline croit l’une & l’autre. C’est qu’en parlant ensuite du basilic, & après avoir dit que l’odeur de la belette tue ce prétendu monstre, il ajoute: *preuve que dans la Nature, il n’y a nulle force qui n’ait sa rivale. Adeo Naturæ nihil placuit esse sine pari.* Vous voyez que vérité ou fable, notre Pline a sous la main, une sentence toute prête pour appuyer ce qu’il rapporte.

(1) Juxta hunc (Nilum) fera appellatur Catoblepas, modica alioquin, cæterisque membris iners, caput tantum prægrave ægre ferens: id dejectum semper in terram, aliàs internecio humani generis, omnibus qui oculos ejus videre confestim expirantibus. l. 8. c. 21.

“ Les ours en naissant, ne sont qu’une masse
 „ de chair blanche informe, un peu plus gros
 „ que des rats, sans yeux, sans poil, leurs on-
 „ gles seulement se distinguent: c’est en lé-
 „ chant cette masse, que peu à peu elle prend
 „ la figure de l’animal (*m*) ”.

Comme d’autres femelles que l’ourse en font
 autant à leurs petits, & que les Groenlandoises
 & les Eskimauses léchent aussi leurs nouveaux
 nés, dont la peau est couverte alors d’une vis-
 cosité gélatineuse, il faut croire que si on ôtoit
 un petit à une de ces meres avant qu’elle eût
 perfectionné sa forme, il ne seroit jamais con-
 formé selon son espece. Voyez cependant, M.
 de Buffon, (Hist. nat. tom. 8. pag. 255, in-4^o.)
 & laissez dire à Ovide & à Pline, qu’un ours
 n’est ours qu’après avoir été léché. Si Elien
 le dit aussi, c’est qu’il a puisé sa science en his-
 toire naturelle où Pline puisoit la sienne. Sans
 être Naturaliste, mais pour occuper ses loisirs,
 comme il le dit lui-même, il fit des extraits

(*m*) Hi (urfi) sunt candida informisque caro,
 paulo muribus major, sine oculis, sine pilo: unguis
 tantum prominent: hanc lambendo paulatim figurant.
 l. 8. c. 36.

dans les ouvrages qu'il lisoit sur cette matiere. C'est ainsi qu'il composa dix-sept livres & les intitula ΠΕΡΙΖΩΩΝ ΙΔΙΟΤΗΤΟΣ, *de la nature des animaux*. Cet Ecrivain ne doit donc pas être d'une bien grande autorité en histoire naturelle ; & si j'ai quelquefois occasion de le citer, c'est que par son ouvrage, on voit mieux encore comment Plinè fit aussi le sien.

Tous deux menteurs, tous deux ministres des autels de leurs dieux, ils avoient un égal besoin des contes qu'ils ramassoient. Mais quoique Plinè embellisse les siens par plus d'imagination, Rabelais n'en prend pas moins de l'humour contre lui dans le chapitre sixieme de son *Gargantua*, quand il dit plaisamment & à sa maniere: *Toutefois je ne suis point menteur tant assuré comme il ha esté. Lisez le septieme de sa naturelle histoire, chap. 3, & ne m'en tabussez plus l'entendement.*

“ Dans la dernière extrémité, les hérissons
 „ lâchent par vengeance leur urine, qui pu-
 „ tréfie leur peau & leurs piquans, n'ignorant
 „ pas qu'on leur fait la chasse pour avoir cette
 „ dépouille (n) ”.

(n) In desperatione verò, urinam ex se (heri-

Comme on trouve souvent cette accusation dans Pline, contre plusieurs animaux, & qu'elle est toujours fautive & ridicule, je ne crois pas devoir m'arrêter à celle-ci: nous en verrons d'autres.

“ Les chiens sont les seuls animaux qui
 „ connoissent leur nom & la voix de leur
 „ maître ” (o).

Pline oublie que les chats, les chevres, les biches privées, le cheval & même plusieurs oiseaux, connoissent leur nom & la voix de leur maître, dit M. Poinfinet.

Tous ces défauts de mémoire ne viennent jamais d'un homme qui a les principes de ce qu'il dit, & en qui le grand âge n'a pas encore ôté les facultés de l'esprit & la mémoire. Mais ils sont naturels à l'Ecrivain qui rassemble sous un titre, ce qu'il trouve sur le champ ça & là. Il arrive donc à Pline ce qu'éprouvent tous les jours, ceux qui parlent ou écrivent

nacei) reddunt tabificam, tergori suo spinisque noxiam, propter hoc se capi gnari. l. 8. c. 37.

(o) Solis (canes) nomina sua, soli vocem domesticam agnoscunt. l. 8. c. 40.

ex professo, de quelque chose que ce soit, sans la connoître, sans l'avoir étudiée, ou observée du moins.

“ Un cheval auquel on avoit bandé les yeux
 „ pour lui faire couvrir sa mere, n'eut pas
 „ plutôt connu à qui il avoit eu affaire, qu'il
 „ courut se jeter du haut en bas d'un précipi-
 „ pice, & se tua. J'ai appris que dans le ter-
 „ ritoire de Réatine, une jument, par la même
 „ cause, mit en pieces celui qui l'avoit fait
 „ couvrir ” (p).

La philosophie, la critique & le naturalisme de Pline étant égaux ici, toute observation, seroit superflue. Disons seulement qu'ayant trouvé ceci dans Aristote & dans Varron, il le croit & le rapporte, sans avertir que tout au plus, ce pourroit être des faits très-particuliers. Pline avoit ses garans, dira-t-on; & qui peut nous les garantir sur de tels faits? Elien qui avoit aussi les mêmes garans, en est-il plus

(p) Alium (equum) detracto oculorum operimento, & cognito cum matre coitu petiisse prærupta, atque exanimatum. Equæ eadem ex causa in Reatino agro laceratum prorigam invenimus. l. 8. c. 42.

Croyable? Vous allez voir plus bas, comment on doit toujours compter sur eux.

“ Il est certain qu'en Portugal, aux environs
 „ de Lisbonne sur le Tage, les Cavales con-
 „ çoivent par le soufflé du vent d'Ouest, en
 „ se tournant de son côté; & les Poulains
 „ qu'elles engendrent ainsi, sont très-prompts
 „ à la course; mais ils ne vivent que trois
 „ ans” (q).

Celui-là n'est pas équivoque, & quand un Naturaliste écrit *constat, il est certain, c'est un fait constant*, on peut assurer qu'il croit ce qu'il dit. Le nôtre le croit d'autant mieux, que Columelle, un de ses garans, l'assure. Varron, un autre de ses garans, le croit aussi, quand il dit, *res incredibilis, sed vera*. Mr. Poinfinet de Sivry nouveau traducteur de Plin, dit sur ce passage un mot d'un grand sens: *on peut en cette occasion appliquer à notre Auteur lui-même, ce qu'il dit si judicieusement plus haut, qu'il n'est*

(q) *Constat in Lusitaniâ circa Olyfiponem oppidum & Tagum amnem equas Favonio flante observas animalem concipere spiritum, idque partum fieri, & gigni perniciosissimum ita: sed triennium vitæ non excedere. l. 8. c. 42.*

ſi impudent menteur qui ne trouve ſon garant :
 le P. Hardouin avoit fait la même obſervation ;
 & tout cela n'a pas beſoin de commentaire.
 Mais ce qui n'eſt pas auffi aisé à débrouiller,
 c'eſt la tête de ceux qui ne voulant pas con-
 venir que Plin eſt un répertoire d'abſurdes
 crédulités, confondues avec de belles & utiles
 vérités, avouent pourtant, que ce trait & quan-
 tité de pareils, ſont d'impudens menſonges. En
 ſuivant l'ordre des livres & des chapitres, j'au-
 rois commencé par un autre paſſage qui dit
 le même fait ; mais qu'importe, le voici.

“ Olyſippe, une des villes ſur le Tage, eſt
 „ renommée pour ſes cavales qui conçoivent par
 „ le ſouffle du vent d'oueſt ” (r).

Notre naturaliſte bien perſuadé du fait, s'eſt
 complu, comme on l'a vu dans l'article précé-
 dent, à le reproduire, en y ajoutant des cir-
 conſtances qui ſelon lui, le rendent plus certain.
 Car en effet, des poulains très-prompts à la
 courſe & qui ne vivent que trois ans, doivent
 être engendrés néceſſairement par le vent d'oueſt.

(r) Oppida memorabilia a Tago in orâ, Olyſippo
 equarum e Favonio vento conceptu nobile. l. 4. c. 21.

Hélas ! Pline étoit loin de se douter, quand il fondeoit cette conception sur le vent, qu'il n'en resteroit que sa crédulité. Permis à Virgile de chanter cette fable en beaux vers latins, & à Homère de faire, en beaux vers grecs, engendrer les chevaux d'Achille par le zéphire. Notez qu'il n'y a pas ici de *dit-on*, *tradunt*, *aiunt*, & qu'en le repétant Pline dit que c'est un fait certain.

Notez bien aussi, que ce n'est pas une de ces légeretés qu'on peut souvent & fort à propos reprocher à Pline. Cette fable absurde étoit si bien imprimée chez lui en principe d'erreur, qu'il ne faut que des yeux pour s'en convaincre. *Hoc (Favonius) maritantur vivescunt e terra : quippe cum etiam equæ in Hispania , ut diximus. Hic est genitilis spiritus mundi. l. 14. c. 25. Le vent d'ouest procure la fécondité à toutes les productions de la terre , & même aux cavales en Espagne , comme je l'ai dit ailleurs. Vous voyez que cette prétendue conception étoit si piquante & si curieuse pour Pline, qu'il y revient encore, & d'assez loin, avec beaucoup d'assurance. Si les cavales n'avoient point de mâles, comme Elien le rapporte *mensongerement* des vautours, le conte auroit du moins un air plausible, car dit-il, ces oiseaux qui sont tous femelles, volent*

le bec ouvert contre le vent , & au bout de trois ans ils font leurs petits. *Verum omnes esse feminas.... Adversa austro volant: si vero auster non spirat, ad eorum oris hiatus se pandunt, & ventus eas fetus reddit, & post tres annos pariunt.* (De nat. animal. lib. 2. cap. 46.)

“ En rongant les boucliers d'argent de Lanuvium , les rats présagerent la guerre Marisque ; & en rongant aussi les courroies de la chaussure de Carbon , dans la ville de Clusium , ils présagerent la perte de ce général ” (5).

On peut affurer que ces fortes de travers que Pline avoit dans l'esprit, présageoient qu'avec beaucoup de mérite, il feroit une compilation remplie de choses exactes & d'absurdités, d'éloquence & de déclamations.

“ Si après le coït, les taureaux s'en vont à droite, il est de tradition qu'ils ont engendré

(5) Adrosis Lanuvii clypeis argenteis, Marficum (mures) portendère bellum : Carboni imperatori apud Clusium fasciis, quibus in calceatu utebatur, exitium. l. 8. c. 57.

» des mâles; si à gauche, des femelles” (t).

Le lecteur peut faire, selon son goût, son caractère & son humeur, le commentaire qu'il voudra: mais je lui demande si les bonnes femmes qui menent leurs vaches au taureau, peuvent rien débiter de plus absurde. Les originaux de Pline sont ici Columelle, Varron & d'autres.

“ La voix des dauphins est semblable au gémissement humain, leur dos est vouté, leur museau camus: c'est pour cela que par un sens admirable, ils reconnoissent le nom de camus, & qu'ils préfèrent tous qu'on les appelle ainsi” (u).

Si par le mot *simus*, *camus*, il faut entendre un nez court & retrouffé, nous aurons de la peine à croire que Pline ait vu des dauphins. Ce poisson, dont on connoît plusieurs especes, a le museau pointu: l'une sur-tout l'a fort alongé.

(t) Tradunt autem, si post coitum ad dextram partem abeant tauri, generatos mares esse: si in lævam, feminas. l. 8. c. 45.

(u) Pro voce (Delphinos) gemitus humano similis, dorsum repandum, rostrum simum. Quâ de causâ nomen Simonis omnes miro modo agnoscunt, maluntque ita appellari. l. 9. c. 8.

gé, on l'appelle *bec d'oie*; tous en général **font** nommés *cochons marins*, & ne font pas *camus*. Klein dans son *Historia piscium*, en donne des gravures qui n'en laissent aucun doute. L'historiette des dauphins qui préfèrent à tout autre nom celui de *camus*, est ridicule. Un chien vient au nom de *marquis*, si son maître le lui a donné, comme il viendrait à celui de *César*, quoiqu'il ne soit ni l'un ni l'autre; les dauphins viendraient aussi bien à celui de *Comus*, s'ils étoient aussi familiers que les chiens. Je voudrais bien demander à Pline, comment les nations maritimes qui ne parlent ni grec ni latin, appelleroient les dauphins, s'il leur prenoit envie de s'en amuser? Si Pline me répondoit que ce poisson a l'intelligence des langues, je n'aurois plus rien à lui demander. Le reste du chapitre n'est pas écrit avec plus de sens.

“ Lorsque la nacre voit la main de l'homme,
 „ elle se resserre & cache ses richesses, sachant
 „ bien que c'est pour elles qu'on la recherche:
 „ & si elle peut prévenir la main, elle la coupe
 „ avec son tranchant; aucun châtiment n'est
 „ mérité avec plus de justice” (x).

II

(x) Concha ipsa cum manum videt, comprimit

Il ne seroit gueres possible de faire sur ce ridicule passage, une remarque plus juste que celle de M. Poinfinet. Après avoir rapporté l'avis de Rondelet qui traite de fable le fait en question, il dit : " le Pere Hardouin prétend excuser
 „ Pline en disant qu'il ne s'est servi de l'expres-
 „ sion de *voir* que par métaphore. Mais cette
 „ excuse n'est guere recevable en cette occasion,
 „ où il s'agit de donner des notions précises sur
 „ la nature du poisson nacre. Ainsi quand Pline,
 „ à cet égard, ne se seroit point mépris comme
 „ *observateur*, il seroit toujours blâmable, com-
 „ me Ecrivain, d'avoir employé à contre-sens
 „ une expression métaphorique, capable d'in-
 „ duire en erreur sur un fait important de l'his-
 „ toire naturelle ”.

On peut cependant ajouter que la nacre, bête comme une huitre qu'elle est, se trouvant avoir, selon Pline, assez d'esprit pour deviner que nous aimons les perles, est une idée qu'on n'attendroit pas d'un *observateur*; encore moins qu'il fit l'apologie du prétendu châtiment exercé

fese, operitque opes suas, gnara propter illas se petit:
 manumque si præveniat, acie suâ abscindit, nullâ jus-
 tioræ pœnâ. l. 9. c. 35.

par une huitre : car c'est à l'huitre, & non pas à un Etre qui la fit agir, qu'il croyoit.

“ Les grenouilles s'accouplent l'une sur l'autre ; le mâle saisit avec les jambes de devant la femelle par dessous les aisselles, & lui serre les cuisses avec ses jambes de derriere. Elles engendrent des petits morceaux de chair noire, que les Grecs appellent *gyrinos* (fray de grenouille). On y apperçoit seulement des yeux & une queue. Bientôt la queue se divise & forme les jambes de derriere. Il est surprenant qu'à six mois les grenouilles se résolvent en limon, sans que rien en soit apperçu, & qu'au printemps elles renaissent telles qu'elles étoient, comme par une cause secrete de la nature, puisque cela arrive tous les ans ” (y).

(y) *Ranæ superveniunt, prioribus pedibus alas feminæ mare adprehendente, posterioribus clunes. Pariunt minimas carnes nigras, quas gyrinos vocant, oculis tantum & caudâ insignes: mox pedes figurantur, caudâ findente se in posteriores. Mirumque, semestri vitâ resolvuntur in limum nullo cernente, & rursus vernis aquis renascentur quæ fuere: naturæ perinde occultâ ratione, cum omnibus annis id eveniat. l. 9. c. 51.*

A fort peu de chose près, on ne sauroit guere plus mal raisonner de la formation des grenouilles. Leur queue étant verticale, ne se divise point pour devenir des jambes qui feroient l'une sur l'autre; elles ne se résolvent point non plus en limon, pour renaître au printems. Si Pline se fut donné la peine de les regarder lorsqu'elles sont têtards, il eût vu qu'elles avoient, & leur queue, & leurs jambes de derriere, lesquelles sortent les premieres, ainsi que je l'ai observé dans l'objet naturel. Quand les quatre jambes sont assez fortes pour nager, la queue tombe d'elle-même; la grenouille est formée. S'il ne les eût pas fait renaître au printems, saison de leur naissance, & qu'il se fût contenté de dire que pendant l'hiver, elles se tiennent volontiers au fond de l'eau, il n'y auroit eu rien de *surprenant*, ni aucune *cause secrète de la nature*. Cette physique est bonne pour Ovide, un Naturaliste la lui laisse, & n'écrit pas de la formation des grenouilles sans les avoir étudiées.

Voyez Rondelet, Swammerdam, & tel autre bon naturaliste, vous n'y trouvez rien de semblable. Regardez les gravures à la fin de la *bibliotheca natura* du physicien Batave; les différens états de la grenouille y sont figurés.

Puisque le nom de Rondelet se trouve ici, je dirai qu'une de ses erreurs, fort aisée cependant à ne pas commettre, & plus facile à ne pas répéter, est copiée dans plusieurs livres. Il croit que les anchois n'ont point d'écaillés. Prenez un anchois, voyez ses écaillés, & lisez son article dans le dictionnaire encyclopédique, & dans celui de Mr. Valmont de Bomare; on y répète cette erreur: elle s'y est perpétuée jusques dans l'édition de 1775, in-4°. Rondelet dit, l. 7. c. 4, de *Encrasicholis, sine squamis*; & voici avec plus de vérité, ce que dit M. Goüan dans son *historia Piscium*, en décrivant l'anchois: *squamæ imbricatæ, pellucidæ, parvæ, planiusculæ, suborbiculatæ aut acutæ, deciduæ. Les écaillés tuilées, minces, petites, plates, un peu arrondies ou aiguës, sujetes à tomber.*

“ L'Etite, que quelques-uns appellent Gangite, pierre que l'on trouve dans l'aire des aigles, est propre à beaucoup de remedes: mais elle n'a de vertu que lorsqu'elle est dérobée dans le nid” (2).

(2) Lapis Ætites, quem aliqui dixerit Gangitem: ad multa remedia utilis. . . . Sed vis illa medica non nisi nido direptis. l. 10. c. 3.

Direptus signifiant *volé, ravi, pillé, dérobé, enlevé*, il n'y a pas d'équivoque, & cette circonstance ajoutée au démenti que l'expérience a donné aux fabuleuses vertus de cette pierre, démontre assez combien Pline favoit peu ce qu'il en disoit: car prise ou non dans le nid, l'ébite n'a aucune vertu médicinale.

“ On a remarqué que le milan, oiseau très-
 „ rapace & toujours affamé, n'enleve point les
 „ viandes des bassins dans lesquels on les transf-
 „ porte aux funérailles, ni celles qui sont sur
 „ l'autel d'Olympie; & qu'il ne les ravit pas
 „ même d'entre les mains de ceux qui les por-
 „ tent, sans que ce ne soit un présage funeste
 „ aux villes pour qui on offroit le sacrifice” (a).

Tout cela ne paroît-il pas un peu niais, même pour un Ecrivain qui ne seroit pas naturaliste? Aristote dans son livre des choses admirables, (si cet ouvrage est de lui) dit aussi qu'en Elide, les milans qui enlèvent les viandes

(a) Notatum in his, (milvis) rapacissimam & famelicam semper alitem nihil esculenti rapere unquam ex funerum ferculis, nec Olympiæ ex arâ. Ac ne ferentium quidem manibus, nisi lugubri municipiorum immolantium ostento. l. 10. c. 10.

du marché, ne touchent pas à celles qui sont immolées. Pausanias, Elie & d'autres racontent aussi cette merveille. Mais des compagnons d'erreur font-ils qu'une superstition populaire devienne une vérité à cause du nombre des croyans? Quand Plin & Tacite nous disent qu'il ne plut jamais dans le temple de Vénus à Paphos, quoiqu'il fut découvert; croirons-nous ce miracle? Mais si le fait, par une cause naturelle, étoit véritable, ne devrions-nous pas rire d'un Naturaliste athée qui le rapporte comme pourroit faire un bon frere capucin, & sans un mot d'observation.

Il faut pourtant convenir que, si nous en croyons quelques modernes, on a vu les milans arracher de la main des negres, la viande ou les poissons qu'ils portoient. Aussi n'est-ce pas sur ce fait que retombe mon observation, mais sur les funeraillies, l'autel d'Olympie, les victimes & les présages funestes.

“ Je ne puis m'empêcher de rapporter un
 „ présage touchant les piverts. Il en vint un
 „ se reposer doucement sur la tête d'Ælius Tu-
 „ beron, lorsque ce préteur de Rome rendoit la
 „ justice sur son tribunal; il le prit aisément
 „ avec la main. Les augures consultés, répon-

» dirent que s'il le lâchoit, ce seroit un pré-
 » sage de la ruine de l'Empire, mais que s'il le
 » tuoit, le présage seroit contre lui. Le préteur
 » aussi-tôt déchira l'oiseau; peu après la prédic-
 » tion fut accomplie" (b).

Chez Valere Maxime, le conte & le présage font racontés un peu différemment. Selon lui, Tuberon vit périr dix-sept de ses parens à la bataille de Cannes. Il est vrai que Sylla, Marius & Cinna rioient de ce conte inepte. Convenons qu'ils devoient le regarder avec mépris, quand ils se représentoient les deux ou trois boisseaux remplis d'anneaux des chevaliers Romains qui périrent à la journée de Cannes. Voilà comme on faisoit des prodiges, & comme Pline & d'autres les ramassoient: la qualité de Naturaliste étoit alors indifférente. Enfin, voilà comment sans la mort d'un pivert, dix-sept anneaux de plus n'eussent pas été compris

(b) Unum eorum (Picorum) præscitum transire non queo. In capite Prætoris urbani Cælii Tuberonis, in foro jura pro tribunali reddentis, sedit ita placidè, ut manu prehenderetur. Respondere vates, exitium imperio portendi, si dimitteretur: at si exanimaretur, Prætori. Et ille avem protinus concepsit: nec multò post implevit prodigium. l. 10. c. 18.

dans les deux ou trois boisseaux. Cette bataille de Cannes mit Rome à deux doigts de sa destruction totale, & les augures ne prédirent pas fort juste; Pline ne choisit pas non plus fort heureusement son présage accompli.

„ On croit aussi que les fourmis conçoivent en
„ goûtant du sel. Il ne faut donc plus s'éton-
„ ner d'où provient la multitude de ces ani-
„ maux qui ravagent les moissons ” (c).

Cela est copié d'après Aristote. Mais ce qui montre bien plus dans Pline, le goût de copier, que celui de la saine critique, & celui de l'observation; c'est que non seulement il transcrit une fausseté ridicule, mais aussi, que du même trait de plume, il transcrit & adopte la réflexion du Naturaliste Grec. Vous direz ici comme ailleurs: le premier, tout en se trompant quelquefois, n'en étoit pas moins un grand Naturaliste; pourquoi le second ne le feroit-il pas aussi? Je vais vous le dire. C'est qu'à travers quelques erreurs, le premier étudioit les productions de

(c) Et salis gustatu fieri pręgnantes (mures) opinantur. Itaque desinit mirum esse, unde vis tantamesses populetur murium agrestium, l. 10. c. 65.

la nature, & que le second copioit des livres, où la vérité & l'erreur étoient déposées fans étiquette: il compiloit souvent, mais ne distinguoit pas toujours.

“ Les chats ne vivent que six ans ” (*d*).

Il est fâcheux que ceci soit copié d'Aristote. J'ai connu à Pétersbourg, un vieux chat qui passoit vingt ans; j'avoue que cela est rare. Mais ailleurs on en voit de dix, de douze & de quinze années. Je croirois bien qu'un chat d'appartement ne vivroit pas fort âgé; mais un *sous-chat*, un bon chasseur peut mener loin sa carrière, à moins qu'un garde-chasse ne l'abrège.

“ Dans tous les œufs, il y a au milieu du
 „ jaune une espece de goutte de sang, qu'on
 „ croit être le cœur de l'oiseau, parce que l'on
 „ pense qu'il est le premier formé dans tous les
 „ animaux: il est certain que cette goutte dans
 „ l'œuf saute & palpite ” (*e*).

(*d*) Felium vivunt annis senis. l. 10. c. 63.

(*e*) Omnibus ovis medio vitelli parva inest velut sanguinea gutta, quod esse cor avium existimant, pri-

M. Poinfinet cite Aristote & Albert le grand , & dit : *Mais l'un & l'autre , aussi bien que Pline , placent cette goutte de sang dans le blanc , & non pas dans le jaune , qui pourtant est son premier siege.* Il paroît cependant que Pline place cette goutte de sang dans le jaune , & que M. Poinfinet traduit lui-même , *medio vitelli* , par *au milieu du jaune*. J'admire que Pline soit incertain que cette goutte de sang , le *punctum saliens* , soit le cœur de l'oiseau. On le savoit pourtant ; il le dit lui-même. D'ailleurs , il s'exprime en homme qui n'a pas vu cette goutte , laquelle n'est pas au milieu du jaune , mais qui paroît à sa surface : je l'ai observée à différens jours de l'incubation ; c'est ce que chacun peut faire sans être Naturaliste.

“ La coque d'un œuf est d'abord molle ; mais
 „ elle se durcit bientôt , & même à mesure que
 „ l'œuf fort ” (f).

M. Poinfinet dit : *Il est faux que la coque de*

mum in omni corpore id gigni opinantes : in ovo certe gutta ea falit , palpitatque. l. 10. c. 53.

(f) *Moli putamine , sed protinus durefcence , quibuscumque emergunt portionibus. l. 10. c. 52.*

l'œuf, comme l'avance Pline, d'après Aristote, soit molle en sortant, comme Harvey l'a fait voir & s'en est assuré par nombre d'expériences. Tout cela est, on ne sauroit plus vrai ; mais pourquoi citer Harvey, ou tel autre Naturaliste que ce soit, sur un fait que la moindre bonne femme qui a des poules, fait tout aussi certainement que le compte de ses œufs ?

“ Je ne dois pas omettre qu'entre les oiseaux, „ les hirondelles sont indociles ” (g).

M. Poinfinct est ici de l'avis de Pline, & voici sa raison : *Albert le Grand prétend qu'il a vu des hirondelles privées, & qui venoient dans sa main comme d'autres oiseaux. Cela est difficile à croire ; car l'hirondelle ne vit que de sa propre chasse, & meurt si on la captive, parce qu'elle ne prend les insectes qu'au vol. Il paroît donc impossible d'appriivoiser un tel oiseau.*

Pourquoi Albert le Grand n'auroit-il pas vu des hirondelles privées, j'en ai bien vu sans être Albert ? Dans ma première jeunesse j'aimois les oiseaux, & je dénichai de petites hi-

(g) Non omittendum est.... e volucris hiru-
dines esse indociles. l. 10. c. 45,

rondelles que je nourris de mon mieux environ un mois. De quatre ou cinq il ne m'en resta qu'une, & qui devint si privée, que, la faisant voler le plus loin possible, elle revenoit toujours sur ma main : je la gardai tout un été ; mais comme elle me faisoit perdre trop de tems, mon pere en disposa.

“ Les éperviers ne mangent point le cœur des
„ oiseaux”. (*h*).

Cela est faux : on leur a donné exprès des cœurs d'oiseaux, ils les ont dévorés. Mais Aristote avoit dit qu'ils n'en mangeoient pas, & Plin ne s'étoit point engagé de s'en assurer ; sans quoi il eût présenté le cœur de quelque oiseau à l'épervier qui, en l'instruisant, auroit pu l'empêcher de placer dans son livre un mensonge de plus.

“ La fécondation ne s'opere en aucun ani-
„ mal comme dans les perdrix. Si les femelles
„ sont vis-à-vis des mâles, elles sont fécondées
„ par le vent qui d'eux parvient à elles ” (*i*).

(*h*) Accipitres avium non edunt corda. l. 10. c. 8.

(*i*) (Perdices) neque in alio animali par opus libi

Vous ne vous souvenez donc pas que les cavalles Portugaises conçoivent aussi par le souffle du vent d'ouest, & même sans la présentation au mâle. Que ce soit Aristote, ou un autre, qui vous ait induit à faire ce conte, & qui vous ait fait dire aussi que souvent les perdrix conçoivent au son de la voix du mâle, comme vous le rapportez en suite, il n'en est pas moins vrai, selon vous, que les cavalles Portugaises ne soient plus sensibles que les perdrix au plaisir de l'amour, puisqu'avec moins de moyens *ad hoc*, elles font autant de besogne.

M. de Buffon interprète fort bien Aristote; mais j'ose penser que ce n'est pas d'œufs clairs qu'il s'agit ici, comme il paroît le croire. Aristote, exactement copié par Plin, dit que les femelles conçoivent, *prægnantes fiunt*, quand elles se trouvent sous le vent de leurs mâles. Si la vertu du mâle y intervient, les œufs sont donc fécondés, le ridicule est donc prouvé.

“ Lorsque les éléphants sont pris, on les apprivoise promptement avec du suc d'orge ” (k).

dinis. Si contra mares steterint feminæ, aurâ ab his flante prægnantes fiunt. l. 10. c. 33.

(k) Capti (Elephantæ) celerrime mitificantur hordei succo. l. 8. c. 7.

Dioscoride, en parlant de l'ivoire, dit qu'il devient pliant, lorsqu'on l'a fait tremper dans du suc d'orge, ζυθός, de la biere. Ne seroit ce point le mot équivoque ελεφας qui auroit trompé Pline ? Ce mot signifie éléphant & ivoire. Mais des Savans étant partagés sur l'erreur qu'il faut imputer ou ne pas imputer à Pline, je suis loin de rien affirmer. J'observe seulement que, selon Plutarque, l'ivoire s'amollit quand il est trempé dans de la biere; peut-être les éléphants s'appriivoient-ils en en buvant. Pline fait assez souvent de ces sortes de méprises, comme lorsqu'il prend dans Aristote, ωρίς, outarde, pour ωτρος, hibou, & qu'il dit faussement que la chair de l'outarde est mauvaise. M. de Buffon l'a remarqué art. *Outarde*. Ne quittons pas cependant les éléphants sans observer que, selon Pline, ces animaux enfouissent, pour nous en frustrer, celles de leurs dents qui tombent par accident ou par vieillesse, & que quand ils se voyent environnés, ils les brisent contre un arbre pour échapper à l'avidité des chasseurs, par cette proie qu'ils leur abandonnent. Je me ferois demandé comment les éléphants sauvages peuvent savoir qu'on en veut à leur ivoire, & pourquoi la prise qu'ils ont vu faire de leurs compagnons,

ne leur dit pas qu'on a aussi besoin d'eux-mêmes ; alors j'aurois écrit.

“ Les castors pontiques se voyant poursuivis
» de près, s'arrachent eux-mêmes les testicules,
» sachant que c'est pour les avoir qu'on leur
» fait la chasse : les Médecins nomment cette
» partie *castoreum*” (1).

Si nous convenons qu'il y a dans Pline des endroits excellens & d'autres disputables, nous pouvons en trouver aussi beaucoup qui ne sont ni l'un ni l'autre. Celui-ci, par exemple, est un de ceux que la plus forte envie de lui vouloir du bien, ne peut garantir d'une juste censure : car il n'y a dans les paroles de l'Auteur aucun mot qui puisse faire soupçonner le doute. Pline auroit pu ajouter que le castor s'écorche aussi tout vif ; car on le chasse encore plus pour la peau que pour son *castoreum*. Voyez le passage suivant.

“ Sextius, Auteur très-exact en médecine,

(1) Easdem partes sibi ipsi Pontici (castores) amputant fibri, periculo urgente, ob hoc se peti gnari : castoreum id vocant medici. l. 8. c. 30.

„ nie que les castors se mutilent eux-mêmes ;
 „ lorsqu'on les poursuit. Il ajoute que leurs
 „ testicules, petits, ferrés, adhérens à l'épine
 „ du dos, n'en peuvent être ôtés qu'avec la
 „ vie de l'animal ” (*m*).

Voilà le contraire de ce qui est dit au livre 8^e.
 & ce contraire est vrai, quant à l'impossibilité
 de la mutilation; cependant Pline paroît croire
 également à l'un comme à l'autre. Auroit-il
 oublié d'effacer la première proposition? la se-
 conde en feroit-elle une correction? les deux
 ne feroient-elles pas simplement une contradic-
 tion? Je ne crois pas que la saine critique puisse
 en juger autrement. Pline, qui paroît avoir
 peu étudié les objets de la nature, copioit les
 opinions qui lui tomboient sous la main. Si
 elles se contredisent assez souvent, il ne faut pas
 s'en prendre à lui; car il a déclaré dans son
 épître dédicatoire qu'il compileroit, & il com-
 pile. Pour la vraie Physique, elle nous enseigne
 que le *castoreum* est renfermé dans deux vésicu-
 les,

(*m*) Amputari hos (testes) ab ipsis, cum capi-
 untur, negat Sextius diligentissimus medicinæ. Quinim-
 mo parvos esse substrictosque, & adhærentes spinæ,
 nec adimi sine vitâ animalis posse. L. 32. c. 3.

les , qui ne font point les testicules du castor ,
 puisque la femelle en a de semblables dans les
 aines.

“ Les poules de nos campagnes ont de la
 „ religion. Elles se hérissent & se secouent après
 „ avoir pondu ; & pour purifier elles & leurs
 „ œufs , elles tournent autour avec quelque brin
 „ de paille ” (*n*).

Plaisante distinction à faire , que les poules
 villageoises aient de la religion préférablement
 à celles de la ville ! Aristote au moins leur en
 accorde à toutes. Mais ne se pourroit-il pas
 qu’Aristote & Pline confondissent la poule qui
 vient d’être cochée avec celle qui vient de pon-
 dre ? D’ailleurs , l’instinct de chaque oiseau fe-
 melle , le porte , à mesure qu’il pond , à l’arran-
 gement , à l’entretien & à la conservation de
 son nid , soit aux champs , soit à la ville ; &
 j’oserois croire qu’Aristote & Pline n’avoient pas
 fait assez d’attention aux poules qu’ils avoient

(*n*) Villaribus gallinis & religio inest. Inhorres-
 cunt edito ovo , excutiuntque sese , & circumactæ pu-
 rificant , ac festucâ aliquâ sese , & ova lustrant. l. 10.
 c. 41.

Tome V.

L

vu pondre : car ils auroient vu qu'après la ponte, elles ne tournent pas autour de leurs œufs avec quelques brins de paille ; mais que l'instant avant de pondre, elles en ramassent devant elles, &, par un foin machinal ou raisonné, les jettent derrière & du côté des œufs.

Enfin, ils leur accorderoient de la religion ; mais les coqs, ces fiers sultans de basse-cour, on les en privoit donc ? Plin sans doute n'avoit pas trouvé dans ses livres que leur chant du matin & celui des différentes heures du jour & de la nuit, fussent autant de prières ou de louanges adressées à quelque Dieu, à Mercure ou à Minerve, par exemple ; car il l'auroit dit.... Tout cela fait pitié, & va très-bien avec ce qu'il dit des mœurs raisonnées, des vertus morales, & de la religion naturelle & innée des éléphants. Voyez M. de Buffon, tom. 11. pag. 7. in-4°.

“ Les œufs qu'on fait couver doivent être mis sous la poule en nombre impair ” (o).

Que ce petit trait de superstition soit dit & pratiqué par la bonne femme qui garde les pou-

(o) Ova.... subjici impari numero debent. l. 10. c. 54.

les, nous n'en ferions pas surpris; mais qu'il soit enseigné par un grave Naturaliste qui copie Varron & Columelle, ne peut-on pas en rire à son aise? *Impari numero gaudet.* Oui, Pline avoit un foible pour les nombres impairs: on en va voir d'autres exemples; son livre en fournit plusieurs que je n'ai pas relevés. Mais je ne quitterai pas le chapitre 54 sans apprendre au lecteur curieux de conserver sa couvée, que le moyen de garantir les œufs du tonnerre, est de mettre un clou de fer, ou bien de la terre prise à une charrue, sous le nid de la couveuse. *Remedium contra tonitru, clavus ferreus sub stramine ovorum positus, aut terra ex aratro.* Si cela n'est pas clair, j'en suis fâché: Columelle a mis Pline sur la voie; mais il dit seulement, *plusieurs croient, plurimi creduntur*: Pline en fait un précepte, & l'immortelle superstition populaire ne l'a pas oublié.

“ Des baies de laurier en nombre impair,
 „ pilées avec de l'huile, & qu'on fera chauffer,
 „ sont bonnes contre le mal de tête” (*p*).

(*p*) In capitis dolore, impari numero baccas (lauri) cum oleo conterere, & calefacere. l. 23. c. 8.

„ On dit qu'une couronne de liseron , dont
 „ les feuilles sont en nombre impair , guérit le
 „ mal de tête ” (*q*).

Je suppose que mon lecteur est médecin-botaniste , qu'il fait un traité de cette science , & je lui demande si , par exemple , il inférera ces recettes , & les suivantes , au nombre de ses topiques. *Pour guérir de la colique , il faut , selon quelques Auteurs , appliquer sur son ventre des grains d'anis , en nombre impair ; ou porter , dit-on , un bouquet de roses , dont les feuilles soient aussi en nombre impair.* Je vois mon Botaniste qui , au lieu de me répondre , hausse les épaules , & dit ; “ celui-ci me prend sans doute
 „ pour un charlatan , un ramasseur de billeve-
 „ sées : où a-t-il vu qu'un Physicien enseignât
 „ des remèdes aussi simples sur un *on dit* , &
 „ sur-tout qu'il les prescrivit d'une manière inep-
 „ te ? ” Dans Pline , lui répondrait-on.

“ Quand les vipères s'accouplent , le mâle
 „ fourre sa tête dans la gueule de la femelle ,

(*q*) Coronam ex eo (smilace) factam impari fo-
 liorum numero , aiunt capitis doloribus mederi. l. 24.
 c. 10.

„ qui , transportée de plaisir , la lui ronge.....
 „ Les petits éclos les derniers , impatiens de
 „ sortir , percent les flancs de leur mere & la
 „ tuent ” (r).

Le premier point est une calomnie , que toute méchante bête que soit la vipère , il ne falloit pas répéter sur son compte. Quant au second , Hérodote l'avoit dit ; mais Hérodote n'est pas Naturaliste , il ne falloit pas le copier. Aristote qui en parle aussi , n'auroit-il pas dit que les vipéreaux rongent seulement la pellicule qui les enveloppe ? Il est au moins probable que les vipères , qui font deux portées par an , ne meurent pas à chaque instant.

“ La génération des souris est la plus singu-
 „ liere de toutes ; aussi me hâtai-je de le dire ,
 „ cependant ce sera sur la foi d'Aristote , & des
 „ soldats d'Alexandre le grand. Elles engen-
 „ drent certainement , dit-on , en se léchant , &
 „ non par le moyen du coït ” (s).

(r) *Viperæ mas caput inserit in os , quod illa abrodit voluptatis dulcedine.... Itaque ceteræ tarditatis impatientes , perrumpunt latera , occisâ parente.*
 l. 10. c. 62.

(s) *Super cuncta est murium fetus : haud sine*

L'autorité des foldats d'Alexandre ne donne aucun poids à celle d'Aristote, & l'hésitation de Pline est bien étrange pour un Naturaliste. Si, avant d'écrire, il eût pris quelques fouris, qu'il eût regardé comme elles engendrent, il n'eût pas été réduit à dire: *j'en parlerai sur la foi d'Aristote*, &c. Un Naturaliste doit, si je ne me trompe, étudier tous les objets de la nature, desquels il parle, sur-tout quand ce ne sont que des fouris. Je ne suis pas Naturaliste assurément, mais j'ai gardé quelque tems à Pétersbourg une douzaine de fouris blanches comme des hermines; j'ai eu la curiosité de leur voir faire des petits, mais ils ne procédoient pas à coups de langue. Je ne dis rien du petit ver qui naît dans la tête des fouris avant qu'elles meurent: *Et jam obituris vermiculum in capite nasci.....* Mais il faut convenir que Pline nous transmet ici d'importantes observations en peu de paroles!

“ Les rats d'Egypte ont le poil dur comme celui du hérisson. Ces mêmes rats marchent

cunctatione dicendus, quamquam sub auctore Aristotele & Alexandri magni militibus. Generatio eorum lambendo constare, non coitu, dicitur. l. 10. c. 65.

„ sur deux pieds comme les marmotes ” (t).

Il n'y a là que trois fautes. La première d'écrire *ces mêmes rats, iidem*, quand Aristote que Pline copie, dit positivement & avec raison, *il y en a d'autres aussi, sunt etiam alii εἰσι δὲ καὶ ἕτεροι*. La seconde de faire marcher les marmotes comme ces rats bipedes. On fait que les marmotes ne marchent pas sur leurs pieds de derriere, mais qu'elles s'y levent & s'y tiennent quelquefois comme les écureuils, & comme toutes les especes de souris & de rats qui ne sont pas bipedes. La troisieme faute, par conséquent, est de n'avoir fait qu'une espece de deux qui sont fort différentes, ne feroit-ce que par leur grosseur; & d'avoir défiguré son original en le traduisant.

Je connois ce rat d'Egypte qu'on nomme la gerboise, j'en ai vu de vivans à la Haye, il feroit inutile de le décrire ici; je me borne à dire qu'il marche sur les seuls pieds de derriere; que ses jambes & ses cuisses sont excessivement longues; que ses pattes de devant sont si courtes, qu'elles ne peuvent pas lui servir

(t) Ægyptiis muribus durus pilus, sicut herinaceis. Iidem bipedes ambulant, ceu Alpini quoque. l. 10. c. 65.

habituellement à marcher ; que le corps est de la grosseur d'un rat, pour ceux de la petite espece ; car il en est encore un autre de la taille du lapin. Mais le poil de l'une & de l'autre espece, est doux, foyeux, & ne ressemble en rien à celui du hérifson. Il y a une troisieme espece de gerboise, de la grosseur d'une assez grande souris. Le célèbre Professeur Pallas voulut bien me la donner à Pétersbourg avec celle de la grosseur d'un rat. Quoiqu'elles soient l'une & l'autre sous mes yeux, & qu'il y ait entre elles des différences notables, je ne les décrirai pas : j'en laisse le soin aux Naturalistes plus exercés que moi dans ce genre d'observations.

„ La force de l'œuf est si grande que le bois
 „ sur lequel on l'aura répandu ne brûlera point ;
 „ & qu'un vêtement qui en aura été mouillé,
 „ ne brûlera pas non plus ” (u).

Rien de plus simple que de copier ici la note de M. Querlon sur ce passage. *Cette observation, dit-il, n'avoit pas sans doute été vérifiée par Pline.*

(u) Vis vero tanta est, ut lignum perfusum ovo non ardet, ac ne vestis quidem contacta adurunt, l. 19 c. 3.

« J'ai appris de plusieurs personnes , qu'il
 » s'engendre un serpent de la moëlle épiniere
 » de l'homme; cela n'est pas impossible, car la
 » plûpart des générations se font d'une maniere
 » occulte & inconnue, même dans le genre
 » des quadrupèdes » (x).

Un des refrains ordinaires est de dire: Plinè rapporte assez souvent des absurdités, mais il ne les croit pas, & il ne les donne que comme l'histoire de l'esprit humain. Cependant ici le voilà qui d'une rêverie des plus absurdes, tire une conséquence pour déclarer une grande vérité: le mystere de la génération. Ovide est moins absurde; il s'en tient à dire dans ses contes bleus: *il y a des gens qui croient la métamorphose de la moëlle épiniere en serpent.* Il ne pensoit pas que le Naturaliste de Verone seroit du nombre de ces gens-là. *Le Poëte Ovide, dit M. Poinfinet, paroît admettre aussi cette mutation de la moëlle de l'épine de l'homme en*

(x) Anguem ex medullâ hominis spinæ gigni, accepimus à multis. Pleraque enim occultâ & cœcâ origine proveniunt, etiam in quadrupedum genere. l. 10. c. 66.

serpent ; puis il rapporte les deux vers du Poète , qui ne paroissent pas admettre cette mutation.

*Sunt qui cùm clauso putrefacta est spina sepulchro ,
Mutari credant humanas angue medullas.*

Ovide comme Poète , ne risquoit rien de nous retracer le rêve d'Archelaüs ; mais ce qui surprend un peu plus , c'est Plutarque , qui reconnoît pour *gens éclairés dans les causes naturelles* , ceux qui disoient qu'un serpent fut engendré de la moëlle du dos de Cléomene après sa mort. Plutarque sans doute ne doit pas être jugé aussi rigoureusement que Pline : encore ne fais-je ; puisqu'il ne faut pour se décider , que voir pourrir tant de milliers de dos humains , & pas un serpent produit par cette cause. Je trouve dans le diction. encyclop. art. *Scythie* , que c'est au Philosophe à combattre les erreurs populaires qui regardent la Physique ; mais que c'est au Poète à les adopter , quand elles lui fournissent des images. Il resteroit à savoir si c'est dans la classe des Philosophes ou dans celle des Poètes , qu'on veut placer le Naturaliste Pline , & M. de Jaucourt l'auroit jugé en deux mots : l'article est de lui. Pour Elien , nous le placerons ici au rang des Philosophes ,

car il regarde cette génération du serpent comme une fable.

» Les salamandres ne font ni mâles ni femelles, non plus que les anguilles, & tous les animaux qui ne se reproduisent, ni comme vivipares, ni comme ovipares » (y).

Cela est fidèlement copié d'Aristote, & nous ne pouvons imputer à Pline, que l'inexpérience & la crédulité : *magister dixit*. Les salamandres font tantôt ovipares, & tantôt vivipares ; de savans Naturalistes l'ont observé. Pour l'anguille, il est démontré qu'elle est vivipare.

Je ne rapporterai pas tout ce que Pline dit de la salamandre, l'article seroit long, & je renvoie au Livre 29 chapitre 4. On y verra qu'elle peut faire mourir par son venin, des peuples entiers ; *populos pariter necare improvidos potest*. On y trouvera des exemples circonstanciés de tous les maux que peut causer son poison ; mais qu'il n'est pas vrai qu'elle éteigne le feu. Puis, si l'on veut remonter au

(y) Neque est iis (salamandræ) genus masculinum femininumve: sicut neque in anguillis, omnibusque quæ nec animal, nec ovum ex sese generant. l. 10. c. 68.

67^e. chapitre du livre 10, on saura que la salamandre est si froide qu'en touchant le feu, elle l'éteint comme si on y mettoit un morceau de glace : *sicut salamandra..... huic tantus vigor, ut ignem tactu restinguat, non alio modo quam glacies.*

La cause d'une aussi étrange contradiction pourroit être fort simple. Au livre 10, Pline copie Aristote, l. 5. c. 18; au livre 29 il se moque des Magiciens qui parloient comme Aristote; alors il ne se doutoit pas qu'il se moquoit du Naturaliste Grec; peut-être avoit-il oublié le passage du livre 10. Ainsi ce ne seroit qu'une faute de mémoire quant au feu que la salamandre éteint ou n'éteint pas; & tout homme qui n'a son sujet qu'au bout de sa plume, en peut faire autant. Mais pour tous les maux commis par la salamandre, c'est une insigne calomnie. Voyez son article dans l'encyclopédie.

„ La phalange est inconnue en Italie..... Le
 „ remede à sa piquure est de montrer à ceux
 „ qui en sont atteints, une autre araignée de
 „ la même espece; & pour cet effet, on en
 „ conserve de mortes ” (2).

(2) Phalangium est Italia ignotum.... In remedio

Premièrement il n'est pas certain que l'araignée nommée *phalange* soit inconnue en Italie. Secondement l'insigne puérité que Pline enseigne pour guérir de la piquure de cet animal, est digne des charlatans qui décorent le pont-neuf à Paris.

“ Les abeilles pendantes en grappe dans les
 » temples ou dans les maisons, sont alors des
 » présages publics & particuliers, souvent ex-
 » piés (accomplis) par de grands événe-
 » mens ” (a).

Je ne traduis pas le dernier membre de cette phrase par, *on a souvent employé les grandes expiations pour détourner les malheurs qu'on croyoit qu'elles (les abeilles) prognostiquoient.* Je ne traduis pas ainsi, parce que l'ablatif *magnis* est adjectif de l'autre ablatif *eventibus*, qu'il s'y rapporte & non à *expiata*. Au surplus malgré ce contrefens, je reconnois que M. Poinfinet est

est, si quis ejusdem generis alterum percusso ostendat.
 Et ad hoc fervantur mortui. l. 29. c. 4.

(a) Tunc ostenta faciunt (apes) privata ac publica, uvâ dependente in domibus templisve, sæpe expiata magnis eventibus. l. 11. c. 17.

un homme favant, & , à beaucoup d'égards, un traducteur habile. Je lui en demande bien pardon, mais en tordant ainfi Pline, cet Auteur ne fait que rapporter une pratique fuperftitieuſe; au lieu qu'en le traduiſant comme il a écrit, on peut voir qu'il confirme la ſuperſtition, ce qui eſt fort différent: *on croyoit* n'eſt pas non plus du texte. L'antiquité étoit encore imbue de cette ſuperſtition au tems de Julien. On en voit une preuve dans Ammien Marcelin qui rapporte un pareil exemple de ce prognostic, & qui le croit. *Les experts, dit-il, ſoigneuſement conſultés ſur ce prodige, répondirent qu'il annonçoit un grand malheur. Gnaros ſollicitè conſulti, discrimen magnum portendi reſponſum eſt.* l. 18. c. 4. Si M. Poinſinet eût jetté l'œil ſur ce paſſage, au lieu de *grandes expiations*, il eût dit, *par de grands évènements*: il eſt vrai que Pline auroit pu lui ſuffire.

“ La piquure du ſcorpion eſt toujours mortelle aux filles, & preſque toujours aux femmes ” (*b*).

(*b*) *Virginibus letali ſemper ic̄tu, (Scorpionis) & fæminis fere in totum.* l. 11. c. 25.

M. Poinfinet dit seulement sur ce passage : *distinction puérile*. Mais si on eût demandé à Pline , la raison de cette distinction, il eût répondu , je suis transcripteur , & quand mes Auteurs donnent des raisons, je les rapporte ; n'en donnent-ils pas, je me tais, ou j'ajoute une sentence approbatrice.

“ On ne fait pas de fromage avec le lait
 » des animaux qui ont des dents à la machoire
 » d'en haut & à celle d'en bas, parce que leur
 » lait ne caille point ” (c).

On doit être surpris, quand un homme qui sans doute mangeoit comme un autre, du fromage de lait de vache, écrit cela. On doit l'être davantage, quand on fait qu'il copie Aristote, *hist. anim.* l. 3. c. 16. Et si on veut être encore plus surpris, on peut lire quelques lignes plus bas : *le lait de vache est plus abondant en fromage que celui de chevre ; la même mesure en donne presque le double. Bubulum caseo fertilius, quam caprinum, ex eadem mensura pene altero tanto.* Copié d'Aristote, *hist. anim.* l. 3. c. 16.

(c) Caseus non fit ex utrinque dentatis, quoniam eorum lac non coit. l. 11. c. 41.

“ Les animaux sans cornes ont l'ongle du
 „ pied d'une seule piece ” (d).

Pline oublie le sanglier, le cochon, le chevrotin, le dromadaire, la gazelle, & je crois d'autres encore: mais non, il n'oublie rien; il copie Aristote, *de partib. anim.* l. 4. ch. 10.

“ L'élément le plus contraire à la généra-
 „ tion, produit même quelques animaux. En
 „ Cypre, dans les fourneaux à fondre le bronze,
 „ on voit voler au milieu des flammes, une
 „ sorte de grosse mouche à quatre pieds: elle
 „ se nomme *Pyrale*, quelques-uns la nomment
 „ *Pyrauste*. Elle vit aussi longtems qu'elle reste
 „ dans le feu; pour peu qu'elle s'en éloigne,
 „ elle meurt ” (e).

M.

(d) Solidas habent unguas, quæ non sunt cornigera. l. 11. c. 45.

(e) Gignit aliqua & contrarium naturæ elementum. Si quidem in Cypri ærarii fornacibus, & medio igni, majoris muscæ magnitudinis volat pennatura quadrupes: appellatur pyralis, a quibusdam pyrausta. Quamdiu est in igne, vivit: cum evasit longiore paulo volatu, emoritur. l. 11. c. 26.

M. Poinfinet , dans sa note sur cette mouche , dit fort sensément , *nul Physicien éclairé n'admettra son existence*. Pline n'est donc pas un Physicien éclairé , & c'est M. Poinfinet qui le dit dans son édition & sa traduction de Pline. Cependant son assertion a des conséquences encore plus dures ; car Pline ici ne fait que copier Aristote. Senéque est aussi de l'avis que le feu engendre des animaux ; mais Senéque n'est pas , dira-t-on , regardé comme un Naturaliste. Hé bien , voulez-vous qu'Elie le soit davantage ? lisez le second chapitre de son second livre de la nature des animaux , vous y trouverez des oiseaux nommés *Pyrigonos* , qui naissent & vivent dans le feu , & qui meurent aussi-tôt qu'ils atteignent l'air froid. Peut-être serez-vous obligé de dire aussi : ce n'est pas là un *Physicien éclairé*.

J'ai lu avec quelque attention , l'ouvrage de M. Poinfinet ; j'ai cru voir qu'il n'est pas trop infatué de son Auteur , & que l'objet de cette traduction est plus de démontrer la supériorité de la physique moderne sur l'ancienne , que d'exalter celle de Pline. Ces paroles du titre : *les connoissances des Anciens comparées avec les découvertes des Modernes* , ne m'en ont laissé aucun doute. Boileau dans sa lettre à M. Per-

rault, où font les articles de leur paix boiteuse, disoit déjà, en parlant des Latins : *Je prouverois que pour le grand savoir & la multiplicité des connoissances, leurs Varrons & leurs Plines, qui sont leurs plus doctes Ecrivains, paroïtroient de médiocres savants devant nos Bignons, &c.* Si Boileau vivoit & qu'il comparât seulement Pline aux Naturalistes qui illustrent aujourd'hui l'Europe, quelle place modeste ne lui assigneroit-il donc pas?

Je traduis *Cyprus* par *Cypre*, & ma raison est qu'en géographie moderne, on dit *Chypre*; selon l'ancienne, je crois qu'il faut dire *Cypre*.

“ Les oiseaux n'ont ni veines ni artères ” (f).

Si je disois un mot sur ce passage, on se moqueroit autant de l'Observateur que du Naturaliste; je renvoie donc au l. 29. c. 17, où Pline recommande lui-même, d'ouvrir la veine qui est sous l'aile du pigeon: *Vena autem sub ala ad hunc usum inciditur.*

Mais voici une observation aussi fidele, aussi ingénieuse dans le même chapitre. C'est qu'il

(f) Aves nec venas, nec arterias habent. l. 11. c. 37. sub finem.

se pourroit bien que les hérons blancs n'eussent qu'un œil , & que les cigales & les fauterelles n'en eussent point du tout ; car *on dit* le premier , & Nigidius dit le second.

On trouve aussi dans ce chapitre, que l'homme seul a les yeux de couleur différente. *Oculi homini tantum diverso colore : ceteris in suo cuique genere similes.* Comment peut-on dire ce *tantum* , quand on doit avoir vu que des chiens, des chevaux & d'autres animaux , ont aussi cette variété dans les yeux ? Pline , dira-t-on , ne l'avoit pas vu. Pline répondrai-je , écrivoit donc sans observer autre chose que des livres : comment veut-on qu'à ce titre , il soit Naturaliste ? M. Poinfinet croit peut-être avoir absout Pline du péché de crédulité , à propos des hérons qui n'ont qu'un œil , en disant dans sa note : *Cette formule , on dit , fait voir que Pline ne prétend point garantir ce conte populaire.*

J'aurois voulu que M. Poinfinet se fut donné la peine de faire des observations semblables sur tous les passages où Pline tire des conséquences très-raisonnées & très-assurées , sur de pareils *on dit* : mais il aura senti que *cette formule* n'absoudroit pas toujours Pline.

“ Il n'est pas permis de mêler les greffes

„ fans distinction ; ni de greffer sur des épines ;
 „ parce qu'alors il feroit plus difficile d'expier
 „ la foudre ; attendu qu'un feul coup tombé
 „ sur un arbre ainfi greffé, est compté pour
 „ autant de forte de foudres qu'il y auroit d'ar-
 „ bres greffés ” (g).

Bon pour le college des augures. Mais est-ce là de l'histoire naturelle ? Cette puérilité est-elle même rapportée du ton d'un Ecrivain qui ne doit pas y ajouter foi ? *Un Physicien qui doit épier & suivre la nature, ne rougit-il pas de chercher la vérité chez les ames imbues de la coutume ?* Cicer. *de nat. Deor.* l. 1. c. 30. Pline écrit ici comme auroit fait un augure ; & Tite-Live nous le prouve en difant que les Pontifes ne permettoient pas qu'on dédiât un temple à deux dieux, parce que, difoient-ils, fi ce temple étoit frappé de la foudre, on ne fauroit auquel des deux il faudroit offrir le sacrifice. Si le Panthéon eût été foudroyé, à quel dieu auroit-il fallu s'adresser ?

Consultez le 2^e. chapitre du 28^e. Livre de Pli-

(g) Neque omnia infita misceri fas est, sicut nec spinas inferi, quando fulgura expiari non queunt facile ; quotque genera infita fuerunt, tot fulgura uno ictu pronunciantur. l. 15. c. 15.

ne, & vous y trouverez cet incompréhensible aveu. Il est certain, dans la doctrine des augures, que, ni les imprécations, ni les présages ne sont rien pour ceux qui refusent de les observer, quelque chose qu'ils entreprennent: c'est le plus grand bienfait de l'indulgence divine. *In augurum certe disciplina constat, neque diras, neque ulla auspicia pertinere ad eos, qui quamque rem ingredientes, observare se ea negaverint: quo munere divinae indulgentiae majus nullum est.* Vous voyez ici la divinité, quoique Pline n'y crut pas; vous y voyez que les effets des augures, n'ont de réalité que dans les cerveaux foibles; il en convient. Vous n'en verrez pas moins en lisant tout le chapitre, qu'il est cependant très-disposé à croire aux augures, & vous vous demanderez, si avec tout son esprit, Pline jouissoit ce jour-là, de toute sa raison.

“ On dit que la chauve-fouris n'a qu'un os „ à la cuisse ” (h) ou bien n'a qu'un os aux hanches; ou bien encore n'a point de jarret, ainsi que M. Poinfinet le traduit. Quelque soit

(h) Eidem. (vespertilio) coxendix una traditur. L. 10. c. 61.

le sens du passage, il semble que Pline est également repréhensible. 1°. Rien n'étoit plus aisé que de regarder si la chauve-fouris n'a qu'un os à la cuisse. 2°. S'il s'agit des hanches, elle y a deux os bien distincts : ils joignent chaque côté de l'os sacrum, & se réunissent par une future, plus bas que la pointe terminante du coccix. 3°. Si c'est du jarrèt qu'il faut entendre *coxendix*, l'inspection étoit aussi fort aisée à faire ; car je l'ai faite.

Mais si nos Naturalistes modernes raisonnoient comme Pline, on pourroit leur demander pourquoi ils ne regardent pas au moins, une chauve-fouris avant d'en écrire. On leur conseilleroit aussi de laisser les *on dit* à ceux qui n'écrivant pas, ont la liberté de ne rien étudier ; & je pense qu'on ne les tiendroit pas quittes à si bon marché, lorsqu'il s'agiroit d'un animal fort commun.

Je ne crois pas qu'une note de M. Poinfinet, sur la chauve-fouris, réponde bien au texte de Pline ; la voici. " Elle n'a point de » jarrèt aux jambes de devant, qui lui servent » d'ailes ; ou du moins ce qu'on pourroit appeller le jarret ou le coude, n'y est point à » sa vraie place, mais beaucoup plus loin ». Me feroit-il permis de ne pas confondre le jar-

rèt , qui n'appartient qu'aux jambes de derrière , avec le coude qui n'est qu'à celles de devant ? Je crois avoir vu aussi , dans les squelettes que j'ai examinés , que l'os *du bras* n'est pas fort long , & que le coude est à sa vraie place ; attendu que celle d'une jointure qui facilite à l'animal un libre usage de ses membres , est en effet la vraie place.

“ Ajoutons que selon Aristote , aucun animal ne meurt naturellement que pendant le reflux : on a longtems observé sur la côte de l'Océan des Gaules , que cela n'est vrai qu'à l'égard de l'homme ” (*i*).

Ce n'étoit pas la peine de rectifier Aristote , pour lui laisser la plus forte partie de son erreur. On observe tous les jours que l'opinion d'Aristote & celle de Pline , sont également fausses ; & pour faire cette observation il ne faut pas être Naturaliste. Un relevé des hôpitaux de Brest a constaté , il y a environ cinquante ans , que dans l'espace de deux années & de

(*i*) His adde , Aristoteles nullum animal nisi æstu recedente expirare. Observatum id multum in Gallico Oceano , & duntaxat in homine repertum. l. c. c. 98.

mie, il mourut deux hommes de plus pendant le flux, que pendant le reflux. On en fit autant à Quimper, à Léon, à St. Malo, & toujours Aristote & Plin eurent pleinement tort. On trouve ce fait dans le *traité de l'opinion*.

“ Il y a une autre espece de pavot sauvage
 „ appelé *heraction*, d'autres le nomment *aphron* :
 „ ses feuilles (si vous les regardez de loin) res-
 „ semblent à des moineaux francs, &c. ” (*k*).

C'est peut-être ici la plus ridicule erreur de toutes celles que Plin e a commises en traduisant du Grec. Il compare la forme des feuilles de pavot sauvage à des moineaux francs, au lieu que Dioscoride qu'il copie, la compare à la plante appelée *σπαύθιον*, l'*herbe aux foulons*, mot qui signifie aussi le moineau. C'est tout juste comme si on disoit que telle plante est faite comme le pied d'une alouette, parce qu'elle ressembleroit à la plante que nous nommons *pied d'alouette*.

“ La berle croît dans l'eau ; sa feuille est plus

(*k*) Alterum e silvestribus genus (papaveris) heraclion vocatur, ab aliis aphron, foliis (procul intuearis) speciem passerum præbentibus, &c. l. 20. c. 19.

„ large, plus grasse & plus noire que le persil :
 „ elle produit beaucoup de graine, elle a le
 „ goût du creffon alenois ” (1).

Pline confond ici la berle avec la cardamine, en assignant à la première les qualités de la seconde, comme on peut le voir par la suite de son discours. C'est que Dioscoride dit expressément que le *sifymbrium*, la cardamine des Grecs, étoit par quelques-uns appelée mal-à-propos *sion*, & que Pline aura pris l'erreur que rectifioit Dioscoride, pour la vérité qu'il y substituoit. Dites, si vous voulez, que c'est une faute de copiste, & je vous demanderai comment de *sifymbrium* on pourroit faire *sion*. Quand on liroit *sium*, qui signifie également la *berle*, on trouveroit toujours la méprise; car *si-um* n'est pas l'abrégé de *si-symbri-um*: on n'abrègeoit pas ainsi des mots qui ont une signification qui ne pourroit absolument être devinée, s'ils n'étoient écrits en toutes lettres. Autrement ç'auroit été la source de toutes les équivoques offertes par les mots qui commencent en *si* & finissent en

(1) Sion, latius apio, in aquâ nascens, pinguis, nigriusque, copiosum semine, sapore nasturtii.
 l. 22. c. 22.

um. La cardamine a le goût du creffon alenois.

“ Les annales rapportent que pendant le siege
 „ de Casilinum par Annibal , une fouris fut
 „ vendue deux cents nummes ; que celui qui l’a-
 „ voit vendue mourut de faim , & que l’acheteur
 „ vècut ” (*m*).

Mais si Pline eût copié ceci de Strabon , ou
 d’un autre Ecrivain Grec , & que d’après un
 récit de bon sens , il nous eût fait un conte
 absurde ! Strabon rapporte , l. 5. le même trait ,
 mais il dit que celui qui mourut de faim , ven-
 dit six boisseaux de grains qu’il avoit , *μεδιμνον* ;
 ce qui est bien plus vraisemblable que de faire
 vendre une fouris 200 nummes , & de dire que
 le vendeur mourut de faim par le défaut d’un
 aussi mince repas , lequel sauva la vie à celui
 qui s’en régala. Pline , au lieu du mot de Stra-
 bon , aura peut-être lu *μύον* , & aura trouvé là
 sa fouris. Mais Valère Maxime & Frontin di-
 sent aussi que c’étoit une fouris. Tant pis pour
 le jugement de Valère Maxime & de Frontin.

(*m*) Venisse murem CC. nummis Casilinum obfi-
 dente Hannibale : eumque qui vendiderat fame in-
 teriisse , emptorem vixisse , Annales tradunt. l. 8. c. 57.

M. Poinfinet les cite tous deux : il auroit bien dû citer Strabon , il eût fait juger de Pline.

“ Il y a plusieurs très-grands animaux dans
 „ la mer des Indes , puisqu'on y trouve des ba-
 „ leines de quatre arpens , & des scies de deux
 „ cents coudées : on y voit des langoustes de
 „ quatre coudées : dans la riviere du Gange on
 „ trouve aussi des anguilles de trente pieds ” (n).

Comment pourroit-on reconnoître pour bon Naturaliste un Ecrivain qui se plaît à ramasser sérieusement de tels contes ? Qu'on nous le donne pour un rêveur crédule , pour un magasin où les Poètes à imagination dérégulée , ont à leur choix des idées gigantesques , comme on en voit quelquefois dans Arioste , & nous n'aurons pas d'autre avis. C'est bien ici qu'il faut dire : *Dove diavolo , messer Caïo , avete pigliato tante coglionarie ?* On le verra plus loin.

“ Le dauphin surpasse en vitesse non seule-

(n) Plurima autem & maxima in Indico mari animalia , e quibus balænæ quaternum jugerum , pristis ducentum cubitorum : quippe ubi locustæ quaterna cubita impleant : anguillæ quoque in Gange amne tricenos pedes. l. 9. c. 3.

„ ment tous les animaux marins, mais il est
 „ plus vite que l'oiseau, plus prompt que le
 „ trait : s'il n'avoit la gueule bien au-deffous du
 „ museau, presqu'au milieu du ventre, aucun
 „ poisson ne lui échapperoit. Mais la sagesse de
 „ la nature a mis un frein à la rapidité des dau-
 „ phins, puisqu'ils ne fauroient attraper leur
 „ proie que renversés & retournés sur le dos”(o).

On a vu dans un article précédent que les dauphins, qui ne sont pas plus camus qu'une infinité d'autres poissons, n'en sont pas moins fort aises qu'on les appelle *camus* : mais j'avois oublié qu'au même chapitre, ils ont la gueule presqu'au milieu du ventre, quoiqu'il n'en soit rien. Il est bien clair que Plin confond ici le dauphin avec le requin. C'est, comme on fait, ce dernier qui a la gueule fort éloignée du museau. Pour les dauphins, dont on connoît trois ou quatre especes, ils ont la gueule bien fendue, comme le bec d'une oie, depuis le bout du

(o) Velocissimum omnium animalium, non solum marinorum, est delphinus: ocior volucre, acrior telo: ac nisi multum infra rostrum os illi foret, medio pæne in ventre, nullus piscium celeritatem ejus evaderet. Sed affert moram providentia Naturæ, quia nisi resupini atque conversi non corripunt. l. 9. c. 8.

muséau jusques vers les yeux. C'est le requin qui se retourne pour saisir sa proie; c'est de lui que parle Aristote, quand il dit cela. Chacun peut donc voir que Pline qui le copioit, ne l'entendoit pas toujours, & qu'il n'avoit jamais vu de dauphins, ou qu'il étoit loin d'avoir l'œil observateur. Les dauphins que j'ai vus & dessinés me suffisoient pour en juger. Un Ecrivain qui donneroit aujourd'hui une compilation faite comme celle de Pline, ne fut-ce qu'à l'article *dauphin*, seroit lestement sifflé, & le mériteroit. J'ai sur ma table des machoires naturelles de dauphin, & j'écris.

“ Le quatrieme jour des calendes de Mai ,
 „ la constellation du chien se couche; elle est
 „ très-dangereuse, & pour l'appaiser, il est né-
 „ cessaire de lui offrir, avant qu'elle se couche,
 „ une chienne en sacrifice ” (p).

Qu'un Poëte, un Augure, ou qui vous voudrez de cette classe, tienne ce langage, à la bonne heure; mais qu'un Naturaliste vous dise

(p) In IV Calendas Maii, Canis occidit, fidus & per se vehemens, & cui præoccidere caniculam necesse sit. l. 18. c. 29.

qu'il est nécessaire de sacrifier une chienne à *fa canicule*, vous demanderez s'il veille ou s'il dort : on vous répondra ; il copie Columelle & Ovide.

“ Quant aux grains, il n'y est arrivé qu'un „ feul prodige, (au moins je n'en connois pas „ d'autres) ce fut fous le confulat de Publius „ Ælius & de Cneus Cornelius, l'année de la „ défaite d'Annibal : on rapporte qu'il crut alors „ du bled fur les arbres ” (q).

On a de la peine à ne pas rire quand on entend Pline appeller prodige, *ostentum*, ce qu'on peut voir tous les jours fans prodige, & que j'ai vu plusieurs fois. Le vent porte un peu de terre dans les angles de quelques branches ; un oiseau, un autre animal, y dépose des grains adhérens à sa proie ; il peut donc y croître, fans miracle, un ou plusieurs épis. Mais voici le prodige ; c'est de regarder comme un bon & vrai Naturaliste, celui qui nous conte ces prodiges. Permettez que je m'explique : ceux qui font cet honneur à Pline, ou

(q) Et frugibus ostentum semel (quod equidem invenierim) accidit, P. Ælio, Cn. Cornelio Coss. quo anno superatus est Hannibal: in arboribus enim tum nata produntur frumenta. l. 18. c. 18.

ne l'ont pas lu, ou font peut-être eux-mêmes fort peu instruits & très-inattentifs : ainsi d'aucune part point de prodige.

Ce n'en est pas un non plus que le même Ecrivain dise ailleurs que le gui ne croît sur les arbres que par le moyen des oiseaux , principalement les ramiers & les grives, qui avec leurs excréments y en déposent la graine : *nec nisi per alvum avium reditum , maxime palumbis ac turdis*, l. 16, c. 44. On peut seulement observer qu'il mette après cela du bled cru sur les arbres au rang des prodiges : l'un auroit dû, je crois, le faire souvenir de l'autre.

“ On dit qu'en Pœonie on trouve un animal „ sauvage nommé *bonafus* ; il a la criniere du „ cheval, & le reste du corps semblable au tau- „ reau : ses cornes sont repliées en dedans de „ maniere qu'il n'en peut faire usage pour se „ battre ; c'est pourquoi son salut est dans la „ fuite ; alors il lance quelquefois ses excré- „ mens à trois arpens de distance : ils brûlent „ comme du feu ceux qui les touchent en pour- „ suivant cet animal” (r).

(r) Tradunt in Pœoniâ feram, quæ Bonafus vocetur, equinâ jubâ, cetera tauro similem, cornibus ita

A trois arpents! la distance est un peu forte. Aristote, qui sert ici d'original à Pline, est plus modéré; il dit à quatre pas géométriques, ou quatre toises, selon qu'on voudra entendre *εις τεσσαρας οργυιας*: la diminution est considérable. Où Pline a-t-il pris cette distance de trois arpents, & comment a-t-il osé l'écrire? De savans Commentateurs prétendent que par *trium jugerum*, Pline entend les quatre pas ou toises d'Aristote. On oublie donc que trois ne sont pas quatre; & que Pline dit ailleurs: *Hic (actus) erat CXX pedum: duplicatusque in longitudinem jugerum faciebat*, l. 18, c. 3. L'*Actus* étoit de 120 pieds; le double en longueur faisoit un arpent. On ne pense pas non plus qu'il emploie dix-huit autres fois le mot *jugerum*, & toujours dans le sens d'arpent, comme tous les Latins. Ainsi, malgré la bonne intention de quelques Commentateurs, Pline, ou du moins son texte, dit l'absurdité que nous y lisons.

Peut-être fera-t-on un peu surpris quand on
lira,

in se flexis, ut non sint utilia pugnæ: qua propter fugâ sibi auxiliari, rendentem in eâ finum, interdum & trium jugerum longitudine: cujus contactus sequentes ut ignis aliquis amburat. l. 8. c. 15.

lira, (pag. 305. hist. nat. de M. de Buffon, tom. II. in-4°.) *Enfin*, Jules César, Pline, Pausanias, Solin, &c. ont tous, en parlant des bœufs sauvages, cité l'aurochs & le bison, & ils n'ont rien dit du *bonafus*. C'est pourtant dans ce même chapitre quinze où Pline parle des bœufs sauvages, de l'urus, (c'est-à-dire de l'aurochs) & du bison, qu'il parle aussi du *bonafus*, & même avec quelques détails. C'est là que M. de Buffon a lu ce qu'on y dit de l'animal que Pline seul appelle *machlis*, & que notre illustre Naturaliste François croit être l'élan. Si c'est l'élan, Pline aura dit de grandes absurdités ; puisque, selon lui, l'élan n'auroit point de jointures aux jambes, & qu'il ne pourroit se coucher. Il ne pourroit non plus paître qu'à reculons, sans quoi la lèvre supérieure, excessivement longue, s'engageroit entre ses dents. Chez M. de Buffon, c'est une inadvertance ; mais pour les trois arpens, c'est de la doctrine *Plinienne*.

“ On prétend que l'herbe qui croît sur la
 „ tête d'une statue, appaisé sur le champ le mal
 „ de tête, si elle est cueillie par quelqu'un dans
 „ un pli de son vêtement, & liée dans un sa-
 „ chet de lin rouge. On dit aussi que toute

» herbe qui croît au bord des ruisseaux ou des
 » rivières, cueillie avant le lever du soleil &
 » sans être vu de personne, guérit les fièvres
 » tierces, en la liant au bras gauche du malade,
 » pourvu qu'il ne sache pas ce que c'est » (s).

Quand on débiteroit ce remède ridicule sans en conseiller l'usage, quand Pline n'en croiroit rien, est-ce ainsi que doit en parler un Naturaliste ? N'est-ce pas dégrader une science très-belle, très-utile, très-recommandable ? Quand une recette est douteuse, ou que le *Physicien* ne l'a pas encore éprouvée, rien n'empêche qu'il ne dise *on prétend, on assure, on croit, on dit* : mais quand ce n'est qu'une ineptie puérile, doit-il tenir le même langage ? Ce langage peut-il instruire & détromper le peuple & les gens de la campagne ? Cependant comme il est bon d'envisager les choses du meilleur côté pos-

(s) Herba in capite statuae nata, collectaque alicujus in vestis panno, & alligata in lino rufo, capitis dolores confestim sedare traditur. Herba quaecumque a rivis aut fluminibus ante solis ortum collecta, ita ut nemo colligentem videat, adalligata lævo brachio, ita ut æger quid sit illud ignoret, tertianas arcere traditur. l. 24. c. 19.

sible, nous voyons ici que les petits sachets ne sont pas d'invention moderne.

Eusebe rapporte aussi qu'une herbe, dont l'espece est inconnue, & qui croissoit aux pieds d'une statue de Jesus Christ, guériffoit toutes les maladies. Mais, comme le dit fort bien le P. Hardouin, c'étoit un miracle, & sa force, qui surpassoit la nature, venoit de l'Auteur de la nature. Pline étoit loin d'en pouvoir dire autant; ainsi les deux recettes qu'il rapporte le laissent ici, comme ailleurs, dans la classe des collecteurs de puérités.

“ Ceux qui cueillent & mangent la fleur de
 „ la britannique, appelée *vibonès*, avant d'en-
 „ tendre le tonnerre, sont entièrement rassu-
 „ rés contre la peur qu'il inspire” (t).

Ce n'est là, dit-on, qu'une bagatelle dont le résultat n'est pas dangereux. Est-ce une bagatelle qu'un pauvre homme crédule aille planter dans sa tête une sottise de plus? En est-ce une qu'un Naturaliste endoctrine les gens comme on les prê-

(t) Britannica.... Florem vibones vocant: qui collectus prius, quàm tonitrua audiantur, & devoratus, securos in totum reddit. l. 25. c. 3.

che dans les carrefours sur des treteaux? Il n'y a point de bagatelle en Physique, sur-tout quand la recette peut mettre la vie en danger. En un mot, on trompe les lecteurs ignorans qu'il faudroit instruire.

“ Le bouillon blanc est propre aux maux des
 „ parties naturelles..... Des personnes qui l'ont
 „ éprouvé, assurent qu'une pucelle nue & à
 „ jeûn y contribuera beaucoup, si elle admi-
 „ nistre le remede au malade à jeûn; & que
 „ tenant le dos de la main sur la partie, elle
 „ prononce trois fois, après avoir retourné sa
 „ main: APOLLON NE PERMET PAS QU'UNE
 „ PESTE AINSI ÉTEINTE PAR UNE PUCELLE
 „ NUE, PUISSE CROITRE ENCORE: Le malade
 „ & la pucelle doivent aussi cracher tous deux
 „ autant de fois ” (u).

Sauf la gaillardise du récipé, vive notre bon Naturaliste. Le Chirurgien, sa nudité, son

(u) Inguinibus.... verbascum.... Experti affirmavere, plurimum referre si virgo imponat nuda, jejuna jejuno, & manu supinâ tangens dicat: NEGAT APOLLO PESTEM POSSE CRESCERE, CUI NUDA VIRGO RESTINGUAT: atque ita retrorsâ manu ter dicat, totiesque despuant ambo. l. 26. c. 9.

inexpérience , & son opération de la main , font **p**ourtant soupçonner plusieurs personnes qui ne **s**ont pas sans expérience , qu'on pourroit **s**upprimer , si non le bouillon blanc , au moins la **p**etite oraison. Mais Pline de son côté , s'en **r**apporte aussi à gens experts : il nous faudroit , **a**vant de décider contre lui , avoir recours à des expériences réitérées & duement constatées. Rien d'ailleurs de plus aisé à trouver qu'une **p**ucelle , & de plus honnête que la fonction qu'elle doit remplir ici.

“ Pour guérir les dartres , il faut prendre au-
 „ près des rivières , une pierre commune char-
 „ gée de mousse sèche & blanche ; la froter
 „ contre une autre pierre , y mettre de la sa-
 „ live , toucher la dartre avec cette pierre &
 „ dire en grec : *fuyez cantharides , voici le loup*
 „ *sauvage* ” (x).

Quoique celui-ci n'ait pas le caractère du pré-

(x) Lapis vulgaris juxta flumina fert muscum fic-
 cum , canum. Hic fricatur altero lapide , additâ ho-
 minis salivâ : illo lapide , tangitur impetigo. Qui tan-
 git , dicit , *φεύγετε κανθαρίδες , λύκος άγριος ήμμε διώκει* ,
 l. 27. c. 11.

cèdent, il n'est pas moins ridicule; & vous pouvez compter que le chapitre d'où il est extrait, est fort sérieux & des plus dogmatiques: on peut assurer que Pline étoit loin de croire qu'il contint une seule extravagance, rapportée même pour s'en moquer.

„ Le polion des Grecs. est très-merveilleux, s'il est vrai, comme on le rapporte, que ses feuilles blanches le matin, sont prées à midi, & deviennent bleues au soleil couchant ” (y).

Double erreur de Pline: 1°. en ce qu'il applique au polion, ce que les Grecs rapportoient du tripolion, comme il paroît dans le 135^e. chap. du 4^e. Liv. de Dioscoride. 2°. Il dit une absurdité en attribuant aux feuilles, des couleurs que les Grecs & le même passage de Dioscoride, donnent aux fleurs du tripolion. Le polion n'étoit pas favorable à Pline; car en continuant d'en parler, il dit que les feuilles d'une

(y) Apud Græcos polion herbam prorsusque miram, si modò (ut tradunt) folia ejus mane candida, meridie purpurea, sole occidente cœrulea aspiçuntur. l. 21. c. 7.

de ses especes reffemblent aux cheveux gris de l'homme , *folia canis hominis similia*. Dioscoride copiant aussi Théophrate , dit que la pointe fleurie de la plante , porte cette reffemblance ; & voilà comment Pline entendoit quelquefois les Grecs , & comment il connoissoit une plante commune chez les Anciens , & qui n'étoit point très - merveilleuse.

“ Il y a proche d'Ariminum , une plante
 „ connue , nommée *reseda*. Elle résout les tu-
 „ meurs & dissipe toutes fortes d'inflammations.
 „ Ceux qui s'en fervent ajoutent ces paroles :
 „ *Reseda appaise les maladies ; fais-tu , fais-tu*
 „ *quel mal a jetté ici ses racines ? qu'elles n'aient*
 „ *ni tête ni pieds*. On dit trois fois ces paroles ,
 „ en crachant autant de fois ” (2).

On ne peut pas dire que ce soit par de semblables traits que *Pline communique à ses lecteurs*

(2) Circa Ariminum nota est herba, quam Resedam vocant. Discutit collectiones, inflammationesque omnes: qui curant ea, addunt hæc verba: “ Reseda
 „ morbos reseda, scifne, scifne quis hic pullos egerit?
 „ radices nec caput, nec pedes habeant”. Hæc ter dicunt, totiesque despuunt. l. 27. c. 12.

une certaine hardiesse de penser. Quant au plat jeu de mots, *refeda morbos refeda*, qu'il a la complaisance de rapporter, c'est pour montrer sans doute qu'un esprit universel ne dédaigne pas les plus ridicules formulaires. M. Poinfinet dit sur ce passage : *toute cette formule est un tissu d'absurdités & de jeux de mots, ou allusions onomatiques d'une puérité insoutenable. Pline eût fait sagement, sans doute, de ne point s'amuser à recueillir d'aussi folles superstitions.* M. Poinfinet auroit eu bien à faire, s'il eût voulu placer de pareilles notes à chacun des endroits qui en méritent.

“ Croyons donc..... que la douleur du col
 „ se passe en mettant à jeun de la salive au
 „ jarrèt droit avec la main droite, & au jarrèt
 „ gauche avec la main gauche ” (a).

Cette foiblesse de l'esprit humain, fut-elle mêlée avec d'autres travers dont Pline se moque, il n'est pas moins vrai qu'il paroît y ajouter foi, puisqu'il dit *croyons donc*. Sans doute

(a) Credamus ergo.... cervicis dolorem, salivâ jejuni dextrâ manu ad dextrum poplitem relatâ, levâ ad sinistrum. l. 28. c. 4.

il faut excuser certaines préventions souvent très-populaires, dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts; mais quand elles sont fréquentes, quand elles sont associées avec une foule d'autres erreurs, peut-on dire que celui qui dogmatise ainsi, soit un grand homme? Dites si vous voulez, un excellent Ecrivain, & nous y souscrivons; mais son *credamus*, fut-il ironique, n'est pas d'un grand homme.

“ Les étoiles ayant pris trop d'humeur ignée,
 „ en rejettent par force le superflu, comme il
 „ arrive parmi nous aux mèches trempées dans
 „ l'huile des lampes, qui se mouchent d'elles-
 „ mêmes: & c'est ce qu'on prend pour des
 „ étoiles tombantes” (b).

Il n'y a pas là d'équivoque. Non; mais, dit-on, l'astronomie du tems de Plin étoit fort peu avancée, & l'on croyoit encore que les étoiles se mouchoient. Qui vous a fait ce conte?

F (b) Illa (fidera) nimio alimento tracti humoris igneâ vi abundantiam reddunt, cùm decidere creduntur: ut apud nos quoque id, luminibus accensis, liquore olei notamus accidere. l. 2. c. 8.

La nature des étoiles & leur distance de la terre étoient connues. La matiere inflammable & visqueuse qui forme dans notre atmosphere de petits globes de feu , n'étoit pas ignorée. Quand Epicure , Zénon & d'autres auroient enseigné & cru que les étoiles se mouchoient, Senéque avoit ri de cette opinion. C'en étoit assez pour avertir Pline que les feux de la région étherée, pouvoient bien ne pas tomber dans notre atmosphere.

“ On rapporte des exemples que sans orage
 „ & sans autre cause que pour annoncer des
 „ événemens futurs, plusieurs arbres sont tom-
 „ bés & se sont relevés d'eux-mêmes. Le peu-
 „ ple Romain eut un semblable présage pen-
 „ dant la guerre contre les Cimbres; car dans
 „ un bois consacré à Junon dans la ville de
 „ Nuceria, un orme dont on avoit coupé la
 „ cime, parce qu'elle penchoit sur l'autel de
 „ la Déesse, étant tombé, se redressa de lui-
 „ même, & fleurit aussi-tôt. Aussi depuis cet
 „ événement la majesté du peuple Romain,
 „ affoiblie par de grandes pertes, commença-
 „ t-elle à se relever. On rapporte que dans la
 „ ville de Philippes, il arriva la même chose

» à un faule qui étoit tombé & avoit été ébran-
 » ché; &, dans le *Musæum* de Stagire, à un
 » peuplier blanc: toutes ces choses étoient de
 » bons augures ” (c).

Si c'est par déférence pour le peuple & pour le college des augures que Pline parle ainsi, sa conduite est indigne, & du but de son ouvrage, & d'un Philosophe. S'il croyoit ce qu'il rapporte, on peut aisément juger sur quels fondemens étoient bâties sa doctrine & sa philosophie. Un sage Naturaliste doit se taire sur certains objets qu'il ne lui est pas permis de censurer: mais, on ne sauroit trop le répéter, celui qui s'appe le premier principe de toutes religions, & qui dans le même livre, appuye

(c) Est in exemplis, & sine tempestate, ullave causâ aliâ quàm prodigii, cecidisse multas (arbores) ac suâ sponte surrexisse. Factum hoc populi Romani Quiritibus ostentum Cimbricis bellis, Nuceriæ in luco Junonis, ulmo, postquam etiam cacumen amputatum erat, quoniam in aram ipsam procumbebat, restitutâ sponte, ita ut protinus floreret: a quo deinde tempore majestas populi Romani surrexit, quæ antè vastata cladibus fuerat. Memoratur hoc idem factum & in Philippis, salice prociduâ atque detruncatâ: & itagiris in musco populo albâ: omnia fausti ominis. l. 16. c. 32.

fur des croyances superstitieuses, est-il un Philosophe & un homme qui fait usage de sa raison ?

“ On n'a contre le typhon qu'un foible remède, c'est de jeter du vinaigre à sa rencontre; le vinaigre étant très-froid de sa nature” (d).

Plutarque dit, dans ses propos de table, que de tout ce qui est propre à éteindre le feu, rien ne convient mieux que le vinaigre, qui, plus que toute autre chose, étouffe la flamme par son excessive froideur. J'ai vu autoriser le passage de Pline, par celui de Plutarque. Etayer une absurdité par une autre, ce n'est pas la rendre plus croyable, c'est se rendre plus ridicule soi-même. Quand le vinaigre auroit une qualité *extinctrice* pour le feu, les typhons ou trombes marines, ne font ni du feu, ni de la flamme, provinssent-ils des feux sous-marins.

Le typhon plus furieux que la plus dangereuse trombe, est un ouragan épouvantable qui bouleversant la mer, la confond avec le ciel.

(d) Typhon.... tenui remedio aceti in advenientem effusi, cui frigidissima est natura. l. 2. c. 48.

Comment un homme sensé a-t-il pu croire qu'il étoit possible d'en approcher assez pour y jeter du vinaigre ? Où sont les sociétés de savans qui sur de bons mémoires, attestent ce fait ? On n'a jusqu'à présent que des mots vagues de quelques Marins, qui *croient*, dit-on, *qu'on peut les dissiper par le vinaigre*. Pour que cela fut de quelque autorité, ne faudroit-il pas y joindre des expériences ? on n'en rapporte aucune. Un préjugé qui de proche en proche, pourroit bien être venu de Pline lui-même, ou de plus haut, n'est pas une raison. Ne fait-on pas tous les jours croire à des milliers d'hommes, les plus grandes absurdités ? Le Capitaine Cook vit dans la nouvelle Zélande une trombe à 50 verges (150 *pieds*) de son vaisseau ; l'équipage étoit frappé de la plus grande terreur : cependant à cette distance elle n'eut aucun effet dangereux : le vaisseau n'y fut pas poussé.

Mais, comme il n'est pas facile de jeter de loin du vinaigre sur une trombe, ne seroit-ce pas quand par malheur le vent y pousse un vaisseau, qu'on peut avoir recours à cette opération ? Je crois qu'alors il n'en seroit plus tems, parce qu'on seroit accablé de l'épouventable masse d'eau qui abîméroit l'équipage. Le meilleur moyen, celui qu'on employe, est de

s'en détourner s'il est possible. On pense aussi que le canon peut y servir ; & je le croirois. Mais comme on ne pouvoit en faire usage au tems de Pline, il ne paroît pas que cet Auteur nous ait indiqué le bon *remede*.

Pline dit au chapitre 103 du même Livre, qu'avec de l'huile on appaise toutes les tempêtes, *omne oleo tranquillari*. L'expérience a montré depuis longtems que cela est vrai, non pour toutes les tempêtes, mais pour calmer l'agitation des flots, & pour rompre les brisans. Plutarque l'assure aussi ; il ajoute qu'Aristote en donne pour raison, que le vent glissant sur l'huile qui est lisse, n'a plus la même action, & qu'ainsi l'agitation diminue. Les Editeurs de Pline ne citent point ce passage d'Aristote, parce qu'il n'est pas venu jusqu'à nous. Mais le témoignage de Plutarque, qui pouvoit le lire encore, y supplée bien, & prouve suffisamment que notre Pline comme ailleurs, copie Aristote, en quoi certainement il n'y auroit pas de mal : il y en auroit peut-être à n'avoir pas été plus loin. Quoiqu'il en soit, nous voyons que Pline croit également à une chimere absurde, & à une vérité, que l'expérience avoit confirmée depuis longtems, & dont j'ai été témoin en Hol-

lande. Remarquons encore qu'il l'exagere assez pour qu'elle devienne une erreur.

“ Il y a entre les raiforts & la vigne une
 „ telle antipathie, que si un sep est auprès
 „ d'un raifort, il s'en éloignera ” (e).

M. Poinfinet remarque fort juste, que Pline a confondu le *raphanis* des Grecs avec leur *raphanos*, c'est-à-dire, le raifort avec le chou. Le pere Hardouin avoit fait la même observation, & avoit aussi montré qu'ailleurs Pline attribue cette antipathie de la vigne, au chou, *brassica*. C'est qu'ailleurs il compile un Latin, & qu'ici c'est un Grec. Une faute de mémoire & la méprise d'un mot grec a causé le *qui-pro-quo*. *Pline confond misérablement pour l'ordinaire, le raifort avec le chou*, dit M. Brotier : *quæ plerumque miserè confundit Plinius*. L'antipathie de la vigne pour le raifort ou pour le chou, n'est au reste, qu'un absurde préjugé. Moins crédule que Pline, j'aurois planté des choux & des raiforts auprès d'une vigne, j'aurois observé s'il y a de l'antipathie; après quoi j'aurois écrit.

(e) *Odium his (raphanis) cum vite maximum ,
 refugitque juxtà fatos. l. 19. c. 5. .*

“ On estime que la rue dérobee, en devient
 „ d'autant plus abondante ; comme aussi que
 „ les abeilles dérobees depérissent ” (f).

Double préjugé puérile, dit seulement M. Poinfinet. Il est vrai qu'il n'avoit pas besoin d'avertir que Plin ne rejette pas ce préjugé, puisqu'on le voit de reste, en lisant le chapitre.

“ Le basilic étant vieux se change en serpo-
 „ let, & la menthe romaine en calaminthe ” (g).

Ce que dit ici M. Poinfinet est la meilleure censure qui convienne à de pareils traits d'ignorance. *La saine physique de nos jours nous dispense de réfuter ces antiques erreurs.* Ce passage de Plin, ainsi que tant d'autres, ne sera donc pas un de ceux par lesquels on découvre tous les jours des faits que l'on regardoit dans ses écrits comme d'agréables mensonges.

“ Si on rejette dans la ruche un bourdon
 „ après

(f) Rutam furtivam tantum provenire fertilius putant, sicut apes furtivas pessime. l. 19. c. 7.

(g) Ocimum senectâ degenerat in serpyllum, & sisymbrium in calamintam. l. 19. c. 10.

„ après lui avoir arraché les aîles , il arrachera
 „ les aîles aux autres bourdons ” (*h*).

Cette observation particulière est copiée d'Aristote , & est mal copiée. Le Naturaliste Grec dit que ce sont les abeilles même , qui alors cassent les aîles aux autres bourdons qui sont dans la ruche. On sent à chaque page qu'il étoit plus facile à Plinè , qu'il lui sembloit plus expéditif de copier Aristote que d'étudier les abeilles : il avoit dit quelques lignes plus haut , que lorsque ces insectes n'ont plus besoin de bourdons , elles se rassemblent plusieurs contre chacun d'eux , les chassent , & les tuent. Ce fait n'est pas encore bien décidé. Selon M. *Charles Bonnet* de qui je le tiens , & qui l'a vu au travers de sa ruche vitrée & platte , les abeilles releguent les bourdons dans un coin de la ruche , où privés de nourriture ils périssent de faim ; & elles les jettent ensuite dehors. M. de Réaumur dit que lorsque la reine a été fécondée , les abeilles se mettent trois ou quatre contre chaque bourdon & le percent de leur poignard ; que les vivans , que les vers prêts à éclore , tout est également massacré. Ce fait

(*h*) Fucus ademptis alis in alveum rejectus , ipse ceteris adimit. l. II. c. II.

m'est assuré encore par M. Dentan , Citoyen de Geneve : il a vu lui-même ce massacre ; il a vu les abeilles percer les bourdons au défaut de leurs anneaux. Peut-être les deux observations ne sont pas générales ; peut-être toutes deux sont vraies , & que ce qui arrive dans une ruche n'est pas l'image exacte de ce qui arrive dans l'autre. Revenons à Pline : à l'exception de ce qu'on fait depuis bien des siècles , son discours sur les abeilles est rempli d'erreurs. Si pourtant vous voulez savoir que le miel tombe particulièrement du ciel , qu'il en est la sueur , ou qu'il est l'influence des astres , & leur salive que les mouches corrompent , lisez le chapitre 12. Mr. Valmont de Bomare , article *Miel* , reconnoît Pline pour le *Prince des Naturalistes Latins*. Je suis loin de contredire cette principauté ; je demande seulement ce que sont donc les sujets.

“ L'histoire nous apprend qu'il est tombé
 „ des pluies de sang , de lait , de chair , de
 „ fer , de laine , de brique , de pierre ponce....
 „ Les Aruspices prédirent les fléaux que ces
 „ pluies annonçoient , &c. ” (i).

(i) Inferiore cœlo relatum in monumenta est , lacte & sanguine pluiffe & sæpe aliàs : sicut carne...

J'abrège le texte, & je n'en mets qu'une indication dans le françois. Voyez M. de Réaumur, tom. 2, depuis la page 297, jusqu'à 302, l'Encyclopédie, art. *pluie*, & le dictionnaire de M. de Bomare, art. *neige*, 3^e. édit. &c. &c. vous connoîtrez jusqu'où va la crédulité de Pline. Mais, dit-on, ces faits sont avérés ou confirmés par d'autres semblables, & Pline après tout, s'en tient à l'autorité de l'histoire. Un Naturaliste, quand il écrit, ne connoît d'autorité que la Nature: elle est son livre, son histoire, sa loi. S'il transmet à la postérité des événemens qui l'étonnent, il doit rechercher leurs causes, après s'être assuré de leur réalité, & jamais il ne doit les débiter comme des pronostics. Dira-t-on que Pline avoit à ménager les monumens sacrés de Rome? ce seroit forger des excuses bien moins recevables, quand il s'agit de Pline l'Athée, que si c'étoit tout au-

exque eâ non putruiſſe, quod non diripiſſent aves. Item ferro in Lucanis.... Effigies, quæ pluit, ſpongiarum fere ſimilis fuit: aruſpices præmonuerunt ſuper na vulnere.... Lanâ pluit circa caſtellum Carifanum.... Eodem cauſam dicente lateribus coctis pluiffiſſe, &c. l. 2. c. 56.

tre Ecrivain qui parlât. J'aurai plus d'une fois occasion de le remarquer.

“ Il est certain cependant qu'il est tombé
 „ des pierres du soleil..... J'en ai vu moi-même
 „ une dans le pays des Vocontiens, qui étoit
 „ tombée depuis peu ” (*k*).

Je crois qu'un Naturaliste auroit dit, que ces pierres étoient lancées en l'air par quelques éruptions, & qu'elles retomboient à des distances fort éloignées; car un Naturaliste n'écrit que pour instruire, après s'être instruit lui-même. Lisez le passage entier dans l'Auteur, vous trouverez que de son tems, on monroit encore en Thrace, une de ces pierres tombée en plein jour, proche *le fleuve Ægos* (*l*); qu'elle

(*k*) Decidere tamen crebrò, non erit dubium...
 Ego ipse vidi in Vocontiorum agro paulo antè delatum.
 l. 2. c. 58.

(*l*) C'est *Ægos potamos*, que Pline traduit mal-à-propos par *Ægos flumen*, quoique ce fut une ville. Voyez la note du Pere Hardouin sur ce mot. J'en suis informé d'ailleurs par des Grecs qui rioient un peu aux dépens de notre Naturaliste, & qui me disoient: notre *Ægos potamos* n'est pas plus un fleuve que

faisoit la charge d'une charrette, & qu'elle avoit la couleur d'une pierre brulée; que même lorsqu'elle se détacha du soleil, il passoit une comete; que si Anaxagore en prédit la chute, sa prédiction est plus miraculeuse que le fait. Enfin qu'il n'y a point de doute qu'il ne soit tombé des pierres du soleil, puisque lui Pline, en a vu une qu'on disoit en être tombée. Vous observerez bien aussi qu'il ne dit pas que cette pierre des Vocontiens, soit venue d'ailleurs que du soleil, & vous conclurez que les pluies de pierres, ainsi que tant d'autres semblables merveilles, remontent à une très-haute antiquité: mais que depuis les bonnes observations, ces choses n'arrivent plus par les mêmes causes.

cette ville de France dans le *Forès*, que vous nommez *ripiere*, n'est une riviere.

Le tome 14 de l'Encyclopédie, page 828, offre une autre sorte de méprise. *Le Statuaire Tisandre fit*, dit l'article, *plusieurs statues des plus braves officiers qui féconderent Lisandre à Agios - Potamos*. Je crus que c'étoit une erreur typographique; mais j'ai vu qu'un de nos Ecrivains du siècle passé, si je ne me trompe, étoit tombé dans la même faute, & que d'*Ægos potamos*, riviere de la chevre, il fait aussi par je ne fais quelle raison, *Agios potamos*, le *Saint fleuve*. Je n'aurois pas imité cet Ecrivain.

Cependant Aristote n'en fut pas dupe ; il dit que c'étoit une pierre que le vent avoit enlevée : l'idée de la merveille est ici bien déçue. (Arist. Meteor. l. 1. c. 7.)

“ Auffitôt que les pies croient qu'un homme a vu leur nid, elles en transportent les œufs ailleurs. Ces oiseaux n'ayant pas les doigts propres à embrasser & à transférer leurs œufs, employent, dit-on, un moyen admirable ; car avec une matiere glutineuse tirée de leur ventre, ils attachent un œuf à chaque bout d'un petit rameau, puis faisant le balancier égal, ils le posent sur leur cou, & les transportent ainsi à la nouvelle demeure qu'ils ont choisie ” (*m*).

Si Pline avoit su que les nids de pies n'ont qu'un trou fort étroit, à peine suffisant pour le passage de l'oiseau, il n'eût pas rapporté

(*m*) *Picæ cum diligentius visum ab homine nidum cense, ova transferunt alio. Hoc in his avibus, quarum digiti non sunt accommodati complectendis transferendisq; ovis, mirò traditur modò; namque furculo super bina ova imposito ac ferruminatio alvi glutino, subdita cervice medio, æqua utrimque libra deportant alio. l. 10. c. 33.*

cette petite fable avec tant de complaisance. Il n'eût pas non plus adopté comme il fait, ce transport, de quelque maniere qu'on lui en eût conté *l'admirable* moyen; mais il paroît bien qu'il ne connoissoit les mœurs des pies sauvages, & même le compte de leurs œufs, que dans Aristote, qui pourtant ne parle, ni du transport des œufs, ni du moyen de l'opérer.

“ On a observé que les blessures & les maladies s'enflamment certainement, s'il survient
 „ quelqu'un qui ait fait un voyage à pied ” (n).

Ceci est dit à propos d'herbes foulées aux pieds. Les sucés de quantité d'herbes ont des propriétés médicinales, on l'éprouve tous les jours. Mais que leurs vertus operent de la façon que le conte ici Pline, c'est une chimere si absurde, qu'on auroit de la peine à concevoir qu'il l'eût écrite, si dans son livre, on n'en voyoit pas d'autres pareilles. Admettez autant qu'il vous plaira, la vertu sympathique, cette erreur des Anciens en médecine; encore fau-

(n) Observatum certè est inflammari vulnera ac morbos superventu eorum, qui pedibus iter confecerint. l. 25. c. 2.

droit-il que le voyageur n'eût marché que sur des herbes contraires au mal des gens chez qui il entre, puisque sa visite ne fait que l'irriter. Joignons à ce trait, celui qui fuit; ils font du même chapitre.

La mere d'un soldat qui étoit en Espagne, voit en songe la racine d'un rosier sauvage de son jardin: elle écrit à son fils, & lui recommande instamment de boire du suc de cette racine. Ce fils, lorsqu'il reçut la lettre, avoit par hazard été mordu d'un chien enragé, & l'hydrophobie commençoit déjà. Enfin, il obéit à sa mere & fut guéri, comme l'ont été depuis, ceux qui ont fait le même remede: voilà du moins ce que Pline assure. C'est grand dommage que depuis lui, la racine d'églantier ne guérisse plus de la rage.

“ Dans les déserts d'Afrique, on rencontre
 „ de tems en tems, des figures d'hommes qui
 „ se forment & se dissipent en un instant ” (o).

Voilà vraisemblablement les *είδωλα* d'Epicure, & les *simulacra* de Lucrece. En effet, ces

(n) In Africæ solitudinibus hominum species obvix subinde fiunt, momentoque evanescunt. l. 7. c. 2.

phantômes ne pouvoient-ils pas être les simulacres de quelques voyageurs ou autres, qui avoient périés dans ces déserts? Ce qu'on en apercevoit, & par intervalle, étoient des pellicules, des membranes fort subtiles, des surfaces, en un mot des émanations, qui selon Lucrece, avoient l'apparence des corps. Mais ces effigies se défigurent & se dissipent en un instant. Cette Physique ingénieuse & chimérique à part, on voit que par le mot *species*, Pline entend *figure*, *apparence*; & quand il dit ailleurs, *hic primus species exprimere instituit*, il entend qu'Apolodore exprima le premier dans ses tableaux, la beauté, l'aspect des figures. Voyez l. 35. c. 9. f. 36.

Ces effigies des déserts d'Afrique me ramènent à un coup-d'œil général sur le chapitre entier, où tout ce que la démence a pu rassembler d'absurdités, sur les différentes especes d'hommes, est soigneusement compilé. Ce qui caractérise particulièrement notre Auteur, est qu'en terminant sa liste, il fait cette application non moins ridicule qu'elle est élégante, *c'est ainsi que l'ingénieuse nature s'est fait du genre humain, des jeux qui pour nous sont des merveilles. Hac atque talia ex hominum genera ludibria sibi, nobis miracula, ingeniosa fecit na-*

tura. Ce qui n'empêche pas que ces jeux de la nature & ces merveilles, ne soient pour la plupart, des faits que Pline ne garantit pas. *Nec tamen ego in plerisque eorum obstringam fidem meam.* Sans doute qu'il garantit ces figures d'hommes des déserts d'Afrique.

J'ai appris d'un homme bien autrement Naturaliste que Pline, d'un vrai favant, que quand on connoit la description de l'univers, tel que la mythologie Indienne & Tybetaine le suppose, & les contes de ces peuples sur les différentes races d'anges, ainsi que celles des habitans des différentes parties de leur monde; on voit distinctement que ces variétés d'hommes monstrueux, que Pline rapporte bonnement d'après les menteurs Ctesias, Mégasthènes, Deïmachus & d'autres, sont des fragmens mal entendus de cette mythologie.

L'ironie qu'employe Aulu-Gelle, pour se moquer de la crédulité de Pline au sujet de ces hommes chimériques, est très-agréable. A son retour de Grece en Italie, il trouve sur le port de Brindes, un tas de vieux livres Grecs à vendre: il les marchandé; on les lui laisse à un prix fort modique; il se hâte de payer, & les emporte tout moisis qu'ils étoient; car exposés depuis longtemps aux injures de l'air,

ils n'avoient pas trouvé d'acheteurs. Mais après en avoir lu quelques traits , le dégoût & l'ennui le gagnerent : il abandonna cette bibliothèque, dont la lecture ne pouvoit procurer, ni utilité, ni agrément ; quoiqu'ensuite il eût trouvé, ajoute-t-il, les mêmes choses dans le septieme livre de l'histoire naturelle de Pline : *Quod postea quoque in libro Plinii Secundi naturalis historia septimo legi.* (noct. attic. lib. 9. cap. 4.) Les Editeurs de Pline qui dans les témoignages des Anciens, produisent Aulu-Gelle, montrent bien plus le desir d'entasser des autorités, que celui de bien choisir. On l'a déjà vu dans la préface des notes, où je cite encore Aulu-Gelle, & où l'on voit qu'il n'est pas plus que moi adorateur de notre Naturaliste.

Une note de Dacier terminera convenablement cette remarque. “ Deïmachus, peu de
 „ tems après la mort d'Alexandre & sous le
 „ regne de Ptolomée, fils de Lagus, fut en-
 „ voyé en ambassade vers un Roi des Indes,
 „ appelé Allitrochades, fils du Roi Sandro-
 „ chottus. Ce voyage lui donna lieu de faire
 „ une histoire des Indes, qu'il mêla de tant
 „ de mensonges & de tant de fables, que Stra-
 „ bon assure que de tous les Historiens qui ont
 „ parlé des Indes, il n'y en a point qui méri-

„ tent si peu d'être crus que Déimachus &
 „ Mégasthenes. Pline a pourtant rempli son
 „ histoire des relations de ces fideles Histo-
 „ riens”. *Note 14, sur la comparaison de Solon*
& de Publicola.) Si Dacier ne vous satisfait pas,
 Plutarque vous dira lui-même, en commençant
 la vie d'Artaxercès: *Ctesias a farci ses livres de*
toutes sortes de fables non seulement incroyables,
mais triviales & ridicules.

“ Ce n'est point une fable que des femmes
 „ aient été changées en hommes..... J'ai vu moi-
 „ même en Afrique Lucius Cossicius, habitant
 „ de Thyfdritane, changé de femme en hom-
 „ me le jour de ses noces” (*p*).

Voici comment s'y prendroit un vrai Natu-
 raliste. Il diroit qu'une exhibition du sexe maf-
 culin fut prise par l'ignorant vulgaire pour une
 métamorphose, & que ce qu'il a vu est préci-
 sément l'effet de cette exhibition arrivée le jour
 du mariage, par la déchirure d'une membrane
 qui retenoit le signe de la virilité. N'oublions

(*p*) Ex femini mutari in mares, non est fabulo-
 sum... Ipse in Africâ vidi mutatum in marem nuptia-
 rum die, L. Cossicium civem Thyfdritanum. l. 7. c. 4.

pas que voir une femme qui étoit accouchée de quelques lapins , n'est pas avoir suivi sa grosseffe , & l'avoir vu délivrer fans fraude & *solito more*.

“ Les femmes qui naissent avec des dents sont
 „ de mauvais augures , ainsi que le fut Valerie
 „ au tems des Rois. Les Aruspices , consultés
 „ sur sa naissance , répondirent qu'elle causeroit
 „ la ruine de la ville où elle feroit portée. Elle
 „ fut envoyée à Sueffa Pometia , ville alors très-
 „ florissante : la ville fut détruite & la prédic-
 „ tion accomplie. Celles qui naissent la partie
 „ naturelle fermée , sont d'un malheureux pré-
 „ sage : Cornélie , mere des Gracques , en est
 „ un exemple..... Les dents seules résistent au
 „ feu , & ne brûlent point avec le reste du
 „ corps..... Les femmes en ont moins que les
 „ hommes : quand les canines supérieures sont
 „ doubles à la machoire droite , elles leur pro-
 „ mettent les caresses de la fortune , comme
 „ Agrippine , mere de Néron , l'éprouva ; quand
 „ c'est à gauche , le pronostic est contraire ” (q).

(q) In feminis ea res (cum dentibus) inauspicati fuit exempli , regum temporibus. Cum ita nata esset

Tarquin le superbe étoit en guerre contre les Volſques : les Arufpices qui ne manquoient ni d'yeux , ni d'oreilles , ſachant que Tarquin ſe propoſoit d'attaquer Sueſſa , & de lui faire beaucoup de mal , confeillèrent d'y envoyer Valérie , laquelle ne manqueroit pas d'y porter malheur , & d'accomplir la prédiction des Arufpices : cela s'entend ; mais pour l'honneur de Pline leur confrere , il ne faut pas fouiller dans cette partie de ſa conſcience. Pour les femmes qui naiſſent imperforées , on ne s'apperçoit plus qu'elles ſoient d'un ſiniſtre préſage ; une petite opération enleve apparemment le maléfice. Quant aux dents qui ne brûlent point , le Médecin Du Laurens ſoutient contre Pline qu'elles brûlent comme les autres os ; & le Médecin

Valeria , exitio civitati , in quam deleta eſſet , futuram , reſponſo aruſpicum vaticinante , Sueſſam Pometiam illa tempeſtate florentiſſimam deportata eſt , veridico exitu conſecuto. Quafdam concreto genitali gigni , infauſto omine , Cornelia Grachorum mater in dicio eſt . . . Dentes autem tantum invicti ſunt ignibus , nec cremantur cum reliquo corpore . . . Feminis minor numerus : quibus in dextra parte gemini ſupernæ , à canibus cognominati , fortunæ blandimenta pollicentur ; ſicut in Agrippina Domitii Neronis matre : contra in læva. l. 7. c. 16.

Rioland soutient contre Du Laurens qu'elles ne brûlent pas. Je ne soutiens rien, mais j'ai mis quelques-unes des miennes au feu; je les ai vu brûler: de vous dire pourquoi, je n'en fais rien, sinon qu'elles ont brûlé à peu près comme d'autres os, lesquels, comme on fait, ne sont presque jamais réduits en cendres dans l'instant. Les femmes ont-elles moins de dents que les hommes, & cela ne rouleroit-il pas communément pour les deux sexes entre 28 & 32? L'exemple de l'heureuse Agrippine, assassinée par le monstre qu'elle avoit mis au jour, est-il bien choisi par notre agrégé au college des Augures? Oui, si c'est un bonheur que de mettre au monde un Néron, & d'être éventrée par son ordre. Enfin, toute cette tirade, composée de balivernes & de mensonges, ne fait-elle pas un peu hauffer les épaules de pitié?

“ En Crète une montagne ayant été brisée
 „ par un tremblement de terre, on y trouva un
 „ corps humain de 46 coudées; les uns croient
 „ que c'est le corps d'Orion, d'autres celui d'O-
 „ tus? ” (r).

(r). In Cretâ terræ motu rupto monte inventum est corpus stans XLVI. cubitorum, quod alii Orionis, alii Oti fuisse arbitrantur. l. 7. c. 16.

M. de Jaucourt dit, article *Géant*, que ce XLVI, s'il est bien examiné, ne peut qu'être altéré par quelque copiste, qui aura placé au devant du chiffre VI celui de XL. Sans aller plus loin, je pourrois décider ici la question, mais écoutons encore M. de Jaucourt: *Il n'est pas naturel*, dit-il, *que l'ordre d'une gradation, comme celle qu'il paroît qu'a voulu suivre cet Auteur, en comptant depuis sept jusqu'à neuf coudées, se trouve interrompu par le nombre de 46, placé au milieu de la gradation.*

Puisque ce nombre XLVI doit être bien examiné, je vais faire mon possible pour remplir ce devoir. Voyons premièrement s'il y a une gradation dans le discours de Pline. Il expose d'abord une mesure de 6 ou 46 coudées; (quelques éditions portent 26, d'autres 16, Solin 33.) ensuite une de 7 coudées, puis une de 9 pieds 9 pouces, *IX pedum & totidem unciarum*: ainsi le nombre en question n'est point au milieu de la gradation de 7 à 9, comme le dit M. de Jaucourt, il est le premier, & ce 9 n'est point coudées, mais *pieds*, comme vous le voyez dans le texte: *IX pedum*. Faites le calcul sur l'ancien pied romain, & vous trouverez toujours la difficulté. De plus, si Pline avoit eu l'intention d'observer une gradation, il y auroit mal réussi, puisque

puisque 7 coudées font environ 10 pieds 6 pouces, & que les 9 pieds 9 pouces qui suivent, dérangeront la gradation.

Plin finit ses mesures par deux géants de 10 pieds 3 pouces, & voici l'ordre des mesures qu'il donne. 1°. 46, 26, 16 ou 6 coudées. 2°. 7 coudées (10 pieds 6 pouces). 3°. 9 pieds 9 pouces. 4°. 10 pieds 3 pouces. D'où il paroîtroit que M. de Jaucourt lui-même n'auroit pas assez *bien examiné* le passage avant de faire sa correction.

M. de Jaucourt est persuadé que la mesure de 46 coudées, ne peut venir que d'un copiste qui aura défiguré les chiffres. Mais est-il bien certain que Plin ait écrit cette mesure en chiffres? Le manuscrit que j'ai cité dans mes notes, va nous expliquer cela. Il dit en toutes lettres: *inventum est corpus quadraginta sex cubitorum* (s). Ni mon lecteur, ni moi, ne croirons que, pour se donner le plaisir d'augmenter son travail, l'ancien copiste qui a fait ce manuscrit,

(s) Le Pere Hardouin, M. Poinfinet & M. Brotier lisent aussi 46 coudées; mais M. de Buffon, *époques de la nature*, page 571, lit 16 coudées: je ne crois pas que ce nombre soit celui des meilleures éditions.

ait préféré d'écrire quatorze lettres, quand il pouvoit également se tirer d'affaire en quatre chiffres; car il met quelquefois les nombres en chiffres: il a donc vu ces quatorze lettres dans un plus ancien manuscrit qu'il copioit. Nous imputons souvent aux copistes des fautes qu'ils n'ont pas commises.

Enfin, voici mon dernier mot; mais le dirai-je? Oui, & ce sera toujours en plaignant notre infirmité. M. de Jaucourt fait l'article *Géant*; il y nomme *les deux Aloïdes, Ephialte & Othus*, & il ne voit pas que Pline qu'il lit, qu'il médite, qu'il commente, dit que ce corps de 46 coudées étoit, selon quelques-uns, celui d'Otus, lequel croissoit tous les ans d'une aulne en hauteur, & dont il faut écrire le nom sans *h*, Ὠτος. Hygin & Apollodore l'eussent dit à M. de Jaucourt, comme ils me l'ont dit. Et puis on traite les pauvres Artistes modernes comme des imbécilles, quand il s'agit d'un peu de raisonnement & de littérature. Ah! Messieurs, cela n'est pas juste, sur-tout quand il vous échappe d'aussi fortes inadvertances. Pline n'en fait pas moins un petit conte.

“ On pense que la graine du concombre sau-

» vage, liée sur une femme, aide la conception
 » si le concombre n'a pas touché la terre : &
 » que si, lors du travail, on l'attache sur les
 » reins de la femme à son insçu, enveloppée dans
 » de la laine de belier, elle accouchera facile-
 » ment ; mais il faut ôter cette semence de la
 » maison aussi-tôt que l'enfant est venu" (t).

Quand on connoît le style de Pline, quand on a vu des exemples de sa crédulité dans des remèdes également absurdes & aussi superstitieux, on croit sans peine qu'il ajoute foi à celui-ci. M. Poinfinet dit, pour toute remarque : *préjugé des Anciens* : il n'en exclut pas notre Naturaliste.

Il semble qu'on peut aller plus loin, & dire que la loi Cornelia infligeoit des peines à celui qui, pour faciliter la conception, enseignoit des recettes qui, sans que ce fut à dessein, auroient procuré la mort d'une femme : *Quare ea quæ non malo animo, sed malo exemplo, medicamentum ad conceptionem dedit.* (D. l. 3, §. 1.)

(t) Putant conceptus adalligato femine (cucuminis fylvestris) adjuvari, si terram non attigerit: partus verò, si in arietis lanâ alligatum inscientis lumbis fuerit, ita ut protinus ab enixu rapiatur extra domum. l. 20. c. 1.

Est-il bien certain qu'au nombre des moyens que Pline rapporte, il n'y en ait pas quelques-uns plus ou moins dangereux, & que certainement il n'aura pas indiqué dans un mauvais dessein ? Par exemple, il nomme la *mercuriale*, plante dont une espece est aussi dangereuse que le ricin ou *palma Christi*, & à laquelle des ignorans pourroient se méprendre. Quoique Pline en aucun endroit ne fasse mention de la loi Cornelia, & qu'il en cite cependant plusieurs autres, celle-là ne devoit pas lui être inconnue. On verra plus loin que dans des cas où il est bien autrement reprehensible, il a eu le funeste courage de la braver, & même d'outrager la nature qu'il enseigne, dit-il, à connoître & à vénérer.

“ Dans Céphalénie un certain fleuve sépare
 „ une contrée remplie de cigales, d'une autre
 „ où l'on n'en trouve aucune ” (u).

On trouve indistinctement des cigales partout à Céphalénie : un fleuve ne leur sert pas de limite, attendu qu'il n'y a point dans cette

(u) In Cephaleniâ amnis quidam penuriam earum (cicadarum) & copiam dirimit. l. II. c. 27.

île ce qui proprement s'appelle *fleuve* ou *riviere*. Mais, dira-t-on, comment Aristote, Plin, Elien, auroient-ils assuré ce fait s'il eût été faux? L'assurance des deux derniers doit être comptée pour rien, puisqu'ils ne font mot à mot que les copistes du premier; & fussent-ils en plus grand nombre, ce ne feroit qu'un plus grand nombre de copistes. Il ne reste donc que l'autorité d'Aristote, lequel peut avoir été dans l'île de Céphalénie, peut avoir vu cette riviere; & ceux qui n'y ont pas été, n'ont pas non plus le droit de le contredire. Voyons cependant s'il n'y auroit pas moyen, sans déroger à la vraisemblance. Les Grecs modernes qui habitent Céphalénie, nomment *potamos*, *riviere*, l'eau de la pluie qui s'écoule dans des canaux faits exprès: ils donnent le même nom à plus de cinquante autres canaux que fournissent de petites sources au bas des montagnes & proche de la mer. Les anciens Grecs les nommoient *ryax* & *oxetos*. Laquelle de ces fortes de rivieres sert de bornes, de limites aux cigales, & quel est le nom de cet *amnis quidam*? Quand on me l'aura dit, & qu'on m'aura prouvé qu'il existe ou qu'il existoit, je dirai: es Céphaléniens avec qui j'ai vécu, que j'ai spécialement interrogés sur ce point, & qui

m'ont assuré le contraire, n'ont ni vu, ni connu le fol qui les a fait naître & qu'ils ont habité. Or, ayant quelques degrés de plus de certitude avec ces personnes qu'avec Aristote qui ne m'a point dit qu'il eût vécu à Céphalénie, je les en croirai de préférence. Voilà comment on pourroit infirmer l'autorité d'Aristote. Ajoutons que l'isle de Céphalénie est petite, que son fol est de roche fort dure, qu'une riviere dans son cours creuse ordinairement son lit, & qu'elle ne le peut sur un pareil terrain. M. Danville a mis une riviere dans Céphalénie; c'est un copiste de plus d'Aristote. Si j'ai tort, je suis prêt à en convenir, mais ce sera quand on me l'aura prouvé.

“ Les moineaux mâles sont très-lascifs. Ils
 „ ne vivent, dit-on, qu'un an; la preuve est
 „ fondée sur ce qu'on ne voit aucune apparence
 „ de noirceur à leur bec au commencement du
 „ printems, & qu'il ne commence à leur noir-
 „ cir qu'en été. Les femelles vivent un peu
 „ plus longtems ” (x).

(x) Mares (passeri) negantur anno diutiùs dura-
 re, argumento quia nulla veris initio appareat nigri-

On voit ici, comme ailleurs, que notre Naturaliste s'étoit peu amusé de bagatelles. S'il eût élevé des moineaux dans sa jeunesse, il auroit pu savoir que les mâles peuvent aller jusqu'à dix ans. J'en avois un de cet âge; & comme nous étions à peu près aussi raisonnables l'un que l'autre, & tout aussi savans, nous étions grands amis. Mais Plin e écrit d'après Aristote. Il falloit plutôt écrire d'après des moineaux, & faire attention que les belettes, les fouines, & plusieurs oiseaux de proie, les détruisent trop souvent, pour qu'ils puissent vivre longtems autour de nos habitations; leur incontinence peut aussi concourir à abrégér leur vie. Cependant si Plin e eût regardé les moineaux, il eût vu des becs noirs au printemps, comme chacun en voit. Qui sont donc tous ces becs noirs qui caressent & fécondent leurs femelles au printemps?

“ Les cadavres des hommes flottent sur le
 „ dos, ceux des femmes sur le ventre, comme

tudo in rostro, quæ ab æstate incipit. Feminis longiusculum spatium. l. 10. c. 36.

„ si après la mort la Nature ménageoit encore
 „ leur pudeur ” (y).

Quelqu'envie qu'on ait de rire & de s'en tenir là, quand on lit de pareilles fornettes, encore faut-il observer que la Physique de Pline, ou celle de son tems, avoit beau être foible, le sens commun, l'observation la plus légère, auroient pu le garantir de certains travers, si son goût pour les sentences épigrammatiques ne l'eût trop souvent emporté. Quand l'esprit fait oublier que la Nature n'a pas fait un code de pudeur particulier pour chaque sexe; quand l'observation n'a pas dit que la capacité du ventre des femmes, généralement plus remplie d'intestins que celle du ventre des hommes, joint au poids de certaines gorges, doit être emportée par sa pesanteur; en un mot, quand dans un ouvrage sérieux, on préfère souvent un *conzettino* à une raison, a-t-on bien mérité, quelque savoir qu'on ait d'ailleurs, la réputation de grand Naturaliste? Mais des siècles l'ont accordée à Pline. Eh! qu'a de commun l'autorité des siècles avec des vérités démontrées, quand

(y) Virorum cadavera supina fluitare, feminarum prona, velut pudoris defunctorum parcente natura, l. 7. c. 17.

elles la contredisent ! il n'est plus tems de payer avec une réponse inepte.

J'aurois pourtant deux questions à faire à Pline. Je lui demanderois si la jeune fille qui n'auroit encore que peu de ventre, & dont la rondeur du sein seroit à peine indiquée, flotteroit sur le ventre ou sur le dos ; & de quel côté flotteroit aussi l'homme fort gras, fort ventru ? J'ignore la réponse : mais je crois que pour cette fois la Nature ménageroit la pudeur de l'homme ventru, & qu'elle abandonneroit aux regards impudiques la fille de quatorze ans qui n'auroit que peu de ventre, & dont la rondeur du sein se seroit à peine appercevoir.

En 1612 l'Avocat Targereau, dans un plaidoyer fort honnête, a cité ce passage ridicule, pour prouver combien la pudeur est naturelle aux Dames. Cent ans avant lui, Corneille Agrippa n'avoit-il pas aussi lardé de ce conte un écrit *de la prééminence du sexe féminin*. Les prétentions du beau sexe, & la complaisance du nôtre, lui donnerent quelque poids. On lisoit, on étoit ignorant, on croyoit, on répétoit, on n'examinait pas. Mais aujourd'hui tout est bien changé, dit-on.

“ On cite en exemple un prodige arrivé lors-

» que Denys, Tyran de Sicile, fut chassé de
 » ses Etats ; l'eau de la mer devint douce pen-
 » dant un jour dans le port *de Syracuse*” (2).

Quand on le citeroit, ne devriez-vous pas favoir qu'après de grandes pluies, l'eau de la mer devient douce le long des côtes, & conséquemment dans les ports, & que sans doute le Tyran fut chassé de Syracuse après de grandes pluies ? Toujours des prodiges de bibus, toujours de la crédulité où il ne faudroit que la plus légère observation. Plutarque en dit autant, & ajoute que ce prodige vint de la part des Dieux, pour signifier que les Syracusains alloient être heureux. Ils furent alternativement tyrannisés & tyrans : les Dieux définissoient-ils ainsi le bonheur ?

On cite en exemple : Voilà ce que dit Pline, & cela ne signifie pas qu'il crut ces fortes de prodiges, dira-t-on ; il étoit trop bon Philosophe. Vous allez voir qu'avec toute sa philosophie il les croyoit comme une femmelette auroit pu les croire : Pendant la guerre de Pharsale, la crue du Nil ne fut qu'à cinq coudées de

(2) Est in exemplis, Dionysio Siciliæ tyranno, cum pulsus est eâ potentiâ, accidisse prodigium, ut uno die in portu dulcesceret mare. l. 2. c. 100

hauteur ; comme par une sorte de prodige , la mort du grand Pompée fit reculer le fleuve. Minimum quinque (cubitis) Pharsalico bello , veluti necem Magni , prodigio quodam flumine aversante , l. 5. c. 9.

Un Philosophe naturaliste doit-il avancer de son chef que tel effet naturel , dont il ignore & peut apprendre la cause , est arrivé pour préfa-ger ou punir la mort d'un ambitieux qui fait massacrer des milliers d'hommes , contre un autre ambitieux plus adroit que lui , qui en fait massacrer autant ? Mais un Poète fait reculer d'horreur le plus grand fleuve du globe , & peut trouver la punition du lâche assassinat , commis au nom d'un roi de quinze ans , dans la famine répandue sur l'Egypte. C'est un beau texte aussi pour le Prêtre d'Isis : mais que ce soit un Naturaliste qui se livre à cette imagination , c'est une vraie pitié.

“ Pourquoi n'y a-t-il pas de parité entre les
 „ plaisirs & les peines , le nombre fut-il égal ; &
 „ pourquoi n'y a-t-il aucun plaisir qui puisse
 „ compenser la moindre peine ? ” (a).

(a) Quid quod bona malis paria non sunt , etiam pari numero : nec lætitia ulla minimo mœrore pensanda ? l. 7. c. 40.

Pourquoi? C'est que cela n'est pas vrai. C'est qu'il faudroit dire de quelle nature sont ces plaisirs & ces peines avant de décider s'il y a parité ou s'il n'y en a pas, & qu'il faudroit avoir aussi égard au caractère des personnes; car nous jugeons des plaisirs par l'impression qu'ils font sur notre imagination & sur nos sens. C'est qu'une mere tendre oubliera la peine que lui causoit la perte de son ferin, sitôt, qu'elle aura vu revivre son enfant dont elle pleuroit déjà la mort. Je vous demande si ce plaisir ne *compensera* pas la perte de son oiseau? Et si, après beaucoup de contradictions, de peines, de chagrins, vous êtes enfin parvenu à faire une belle & bonne action, tout cela n'aura-t-il pas disparu? Le plaisir ne vous restera-t-il pas d'autant plus vif & pur, qu'il vous en aura couté plus d'efforts, plus de sacrifices, pour y parvenir?

La manie de se lamenter sans cesse à cause des maux de la vie, & celle de n'y voir que des plaisirs, sont également une erreur. On ne peut refuser à Pline beaucoup d'érudition & plusieurs traits d'une bonne philosophie; mais il ignoroit peut-être un secret inconnu aux hommes atrabilaires. Son imagination ne lui retraçoit pas ce qu'il avoit eu de jours agréables, il n'en nourrissoit pas l'idée; & vous pou-

vez compter que son ame austere n'en favou-
roit pas l'image. De-là l'observation fausse qu'il
fait ici.

Nous ne pouvons nier, sans nous faire illu-
sion, qu'il est des hommes infortunés, dont
l'existence ne semble être qu'une sensation con-
tinuée de la douleur & de la tristesse; pour
ceux-là point de compensation, du moins appa-
rente: mais ce n'est pas d'eux que parle Pline;
& les exemples en sont, je crois, trop rares
pour qu'on en puisse tirer une conclusion uni-
verselle. Il s'agit ici de l'homme en général,
non de tels hommes en particulier, c'est de
l'homme entraîné par des passions, sources de
ses plaisirs & de ses peines, guidé ou égaré par
ses affections: sous ce point de vue, la question
qu'un sentiment amer dictoit à Pline, n'est point
fondée. M. Poinfinet dit pourtant: *ceci est puisé
dans une connoissance bien profonde des replis du
cœur humain.* Je ne fais si je dois être fâché
ou bien aise de n'être pas de cet avis; mais
enfin je n'en suis pas.

Plutarque qui avoit, autant que je puis croire,
une connoissance passable du cœur humain, n'en
est pas non plus. A la fin de la vie de Marius,
il loue ceux qui mettent en ligne de compte
jusqu'aux moindres faveurs de la fortune, sans

en oublier une seule, & qui les conservent chèrement jusqu'à la fin dans leur mémoire; *au lieu*, ajoute-t-il, *que les ingrats & les insensés laissent périr & couler avec le tems tout ce qui leur arrive de bon & d'agréable.* On peut ajouter aussi que notre cupidité, jointe à mille autres passions, nous engage, nous plonge continuellement dans les embarras & les maux de la vie. Nous militons sans cesse avec les méchans, & nous nous plaignons des maux de la vie! Il semble que ce devrait être de notre infatigable déraison. Si nous savions mettre au moins un intervalle entre les tracasseries de la société & la mort, nous éprouverions qu'il reste encore assez de plaisirs purs & tranquilles, pour compenser les anciennes peines; mais c'est le privilège des âmes douces, & la consolation de leur foiblesse.

“ Les hermines, qui toutes sont blanches, se tiennent cachées pendant l'hiver : les Autours disent que ces animaux ont le palais très-délicat, le goût très-fin; je voudrais bien savoir comment ils ont pu s'en assurer” (b).

(b) *Conduuntur hieme & Pontici mures, hi duntaxat albi: quorum palatum in gustu sagacissimum,*

Quoi, Pline, grand Naturaliste, vous êtes étonné que ces Auteurs aient pu favoir que les hermines ont le palais délicat ! Hé bien, moi qui ne suis pas Naturaliste, je devine qu'en nourrissant de ces animaux, ils avoient étudié les papilles de leur palais; que si vous ne vous fussiez pas contenté de copier Aristote, l. 8, c. 22, vous en auriez bien pu favoir autant, & que cette science ne vous auroit pas étonné. Aurois-je donc voulu que Pline fut entouré d'animaux ? Sans doute, s'il étoit Naturaliste.

“ Des hommes sont ambidextres, d'autres
 „ sont gauchers; ce qui ne se trouve jamais
 „ parmi les femmes ” (c).

Il est très-décidément faux que parmi les femmes il n'y en ait jamais de gaucheres; car avoir une main plus adroite & plus forte que l'autre, ne vient que de l'habitude de s'en servir par préférence. Il est également faux qu'il n'y ait pas des femmes ambidextres: il en est, & j'en ai vu sans les chercher; il est à Paris des exemples

auctores quonam modo intellexerint, miror. l. 8. c. 37.

(c) Quibusdam æquas utraque, aliquibus lævâ manu præcipuas: nec id unquam in feminis. l. 7. c. 17.

de l'une & de l'autre, l'éducation, non la nécessité, les rendit telles; sans doute les Françaises n'ont pas, sur ce sujet, un privilège refusé aux Romaines, & un observateur ordinaire en auroit pu trouver parmi celles-ci. Mais Pline a lu & répété cette décision magistrale, sans penser que la nature ne donne pas pour cet usage plus d'aptitude à un sexe qu'à l'autre, & que l'éducation & la différence d'exercices en font les seules causes. Les peines qu'on prend souvent, celles qu'on prenoit du tems de Pline, pour obliger les petites filles à se servir de *la belle main*, n'étoit pas sans doute un assez bon livre pour ce Naturaliste: une erreur d'Hippocrate, copiée sans réflexion, étoit préférable.

Ce chien que j'accoutume aisément à donner la patte droite, & à ne recevoir que de ma main droite le morceau que je lui présente, ne jetteroit-il pas quelques soupçons sur la science de Pline? car il savoit d'ailleurs, qu'après l'homme, aucun animal n'a plus de mémoire que le chien: *nec ulli præter hominem memoria major.* Rapporter ce que disent les Naturalistes, & avoir soi-même étudié la Nature, font deux sciences fort différentes. Non pourtant qu'il faille l'avoir étudiée pour savoir qu'une femme a deux mains comme un homme, & qu'il est humiliant

humiliant qu'Hippocrate ait donné dans un travers qui doit faire rougir tout être pensant qui n'est pas aveugle. J'aurois voulu trouver chez Pline, ou ailleurs, la raison d'une autre préférence de la droite à la gauche, & une autre aussi de la gauche à la droite. Voici le fait. Les haricots & les liserons tournent en montant de gauche à droite autour de la rame qui les soutient. Cette direction de spirale est si constante, qu'on la détourneroit en vain, elle reprendroit sa marche nécessaire. J'ai observé dans les haies un autre effet qui m'a paru pour le moins aussi surprenant. Les jeunes tiges de chevre-feuille & celles d'une sorte de morelle, tournent naturellement & constamment de droite à gauche autour des branches où elles cherchent à se soutenir. Mon ignorance a causé mon admiration; & je crois bien que ce qui m'est inconnu dans ces deux effets contraires n'est qu'un jeu pour les vrais Naturalistes.

“Lorsqu'une maison va s'écrouler, les rats
se sauvent, & les araignées tombent avec
leurs toiles” (*d*).

(*d*) Ruinis imminentibus muscoli præmigrant, araneæ cum telis primi cadunt. l. 8. c. 28.

Hélas! c'est tout le contraire, quand notre logis se délabre! Il faut aussi remarquer que le chapitre d'où ce passage est tiré, n'est qu'un composé sans distinction, de pronostics superstitieux faits dans les sacrifices, par les entrailles des animaux, & de quelques indices naturels que nous recevons, notamment des renards, qui nous avertissent quand la glace peut porter. Ils posent, dit-on, l'oreille sur la glace, & s'ils n'entendent pas couler l'eau, ils passent: Plutarque le dit aussi. Le renard est très-fin, très-défiant, & je n'en suis pas plus assuré du fait, ni du raisonnement qui doit le conduire dans cette expérience. Chez Elien, les rats, les fouris, & même les belettes pressentent aussi la ruine d'une maison. Varron, sans examiner, l'avoit dit, & on copioit Varron; car son autorité est imposante.

“ Dans le pays (le Nord) où naissent les
 „ lynx, leur urine se congele, se sèche, & se
 „ change en pierres précieuses, semblables aux
 „ escarboucles, & brillantes comme le feu; on
 „ les appelle *lyncurium*. Plusieurs disent aussi
 „ que c'est l'origine de l'ambre. Les lynx s'en
 „ sont aperçus, ils le savent, & par envie ils

„ couvrent de terre leur urine ; mais elle en durcit plutôt ” (e).

Premièrement, cette urine recouverte de terre, ne feroit en se congelant & se durcissant, qu'un morceau de terre pétrifiée, la pierre précieuse feroit fort laide, elle ne brilleroit point comme le feu ; & le jugement de Pline, ainsi que celui de Théophraste qu'il copie, fait ici pitié. De plus, le chat qui a les mœurs du lynx, & qui recouvre aussi son urine, pourroit croire également qu'il en vient quelque joyau. Nous verrons ailleurs, que selon Pline, il a une autre raison, & qu'elle est tout aussi bonne.

Lisez avec attention la page 241 du tome 9^e. de l'histoire naturelle, où M. de Buffon traite cette pierre imaginaire comme elle le mérite. Je dis, lisez avec attention, parce que cet illustre Naturaliste dit que Pline mettant le lynx à la tête des sphinx, des pégases, des li-

(e) Lyncum humor ita redditus, ubi gignuntur, glaciatur arefcitve in gemmas carbunculis fimiles, & igneo colore fulgentes; lyncurium vocatas, atque ob id succino a plerisque ita generari prodito. Novere hoc, sciuntque Lynces, & invidientes urinam terrâ operiunt, eoque celerius solidatur illa. l. 8. c. 38.

cornes & des autres prodiges ou monstres qu'enfante l'Ethiopie, n'a pas l'air d'y croire. Si j'osois avoir un avis après M. de Buffon, je dirois que dans l'endroit en question, Pline ne place pas le lynx au rang des monstres fabuleux, puisqu'il en fait mention avec les blaireaux, les écureuils, les cerfs, les ours, les hyenes, les loutres, les veaux marins, les chevaux, les chiens, &c. Or comme le lynx n'est pas un animal chimérique, & que Pline ailleurs parle de son existence comme dans ce passage, je crois qu'il seroit difficile de prouver qu'il ne le regarde pas ici comme le vrai lynx.

Elien, dans son histoire des animaux, l. 4. c. 17, n'a aucun doute non plus, sur l'existence de ce lynx : il raconte aussi le même trait, qu'il joint à un autre concernant le hériffon. Les Anciens qui nous transmettent ce conte, l'attribuent toujours au lynx que chacun connoit. M. de Bomare dit cependant, que celui en question est un animal *fabuleux, imaginaire*; mais ce n'est qu'en répétant M. de Buffon. Peut-être ai-je fait sentir que cette opinion moderne pourroit bien avoir aussi peu de fondement que le *lapis lyncurium*, & non *lyncurius*, comme on le voit chez M. de Bomare : ce mot est

neutre , & fans doute il n'est fautif que par l'impression.

Allons plus loin. Examinons s'il est bien vrai que Pline n'ait pas *l'air* de croire au lynx , par la raison qu'au chapitre 21 du livre 8 , il le place à la tête des sphinx , des pégases , &c. , & si au contraire , par cette même raison , il n'auroit pas l'air de croire à *ces prodiges ou monstres qu'enfante l'Ethiopie*.

Je crois moj , que ce seroit prodigieusement dégrader un Naturaliste , que de supposer qu'il ne croit pas aux lynx , dans quelque pays qu'il les fit naître. Autant vaudroit lui imputer de ne pas croire aux lions , aux ours , aux chameaux : & quelque repréhensible que M. de Buffon puisse trouver Pline , il ne prétend assurément pas le réduire à ce point d'ignorance.

Il est prouvé d'ailleurs , & M. de Buffon le fait , que Pline croit aux lynx ; il fait aussi que le plus grand défaut de cet Auteur , n'est pas l'incrédulité en physique. Or , si quand on commence une énumération bien suivie , par un animal dont on croit l'existence , & qu'on n'avertit pas qu'à l'égard des autres , on n'est plus du même avis , je demande si on n'a pas l'air d'y croire tout autant qu'au premier : car c'est seulement de *l'air* dont il s'agit.

Pline décrit quinze animaux dans le chapitre 21 que je viens d'indiquer : le lynx & l'axis y sont compris. Ce dernier n'est pas plus chimérique ou monstrueux que le lynx ; & M. de Buffon le reconnoît pour le *cerf du Gange*, & pour la *biche de Sardaigne*. Quant aux autres, ils sont disputables, ou imaginaires. Mais il n'en résulte pas que Pline qui les décrit sur la foi du menteur Ctésias, n'y crut point. Je suis intimément persuadé, que si M. de Buffon y a pensé depuis ce qu'il en a dit, il aura trouvé qu'en bonne logique, il n'est pas permis d'en porter un autre jugement. Je soumets le mien à M. de Buffon lui-même.

De quelque façon qu'on veuille supposer la croyance de Pline, on ne peut le garantir d'un reproche. Car s'il ne croyoit pas l'existence du lynx & celle de l'axis, il avoit tort, & l'ignorance étoit grave. S'il les croyoit, il ajoutoit également foi aux autres animaux qu'il décrit en même tems ; il avoit tort encore. Enfin, s'il ne croyoit pas ces autres, il est prouvé qu'il n'ajoutoit pas plus de foi au lynx & à l'axis : on voit, de quelque manière qu'on l'interprète, qu'il restera toujours convaincu d'être au moins un foible Naturaliste. Mais on ne peut lui re-

fufer la gloire d'être un laborieux transcripteur des ouvrages de ceux qui l'avoient précédés.

Je dois vraisemblablement avoir mal raisonné, puisque j'ai un autre avis que M. de Buffon; mais il seroit bon de s'en assurer, & de bien voir si Pline croit ou ne croit pas que l'urine du lynx devient une pierre précieuse. Nous allons le comparer à lui-même.

“ Plusieurs cependant, prétendent que le *lyn-*
 „ *curium* est une pierre précieuse, & qu'elle
 „ provient de l'urine du lynx, qui sitôt qu'il
 „ l'a rendue, la couvre de terre; parce que
 „ cet animal envie aux hommes l'usage qu'ils
 „ en feroient..... Pour moi je crois que cela
 „ est entièrement faux” (f).

La vacillation des idées de Pline, est ici fort sensible: on voit par la distance qu'il y a d'un passage à l'autre, comment elles lui appartiennent, & même comment sa mémoire le ser voit. Mais ce passage, dira-t-on, est la cor-

(*) *Lyncurium tamen gemmam esse contendunt. Fieri autem ex urinâ quidem lyncis, sed egestam terrâ protinus bestiâ operiente eam, quoniam invidet hominum urini... Ego falsum id totum arbitror. l. 37. c. 3.*

rection de l'autre. Il falloit donc effacer le premier, ou bien y ajouter une négation comme à celui-ci. On se donne fouvent beaucoup de peines pour commenter un Auteur; elles pourroient, si je ne me trompe, être quelquefois abrégées. Pline avoit dit avec Théophraste, Ovide & quelques autres, ce que vous avez lu dans l'article précédent: mais avec Dioscoride, il dit ce que vous lisez. Cependant le mot *id totum falsum* ne retomberoit-il pas seulement sur l'origine que plusieurs, dit-il, donnent à l'ambre? (Voyez le discours suivi dans le texte) si cela étoit, Pline resteroit d'autant mieux convaincu de croire à la métamorphose de l'urine de lynx en pierres précieuses. Car il faut observer que ce qu'il dit ici, n'est qu'après avoir beaucoup parlé de l'ambre; & qu'en un mot, s'il n'admet plus cette pierre si précieuse, la contradiction est démontrée.

« A Memphis, il y a dans le Nil, un lieu
 » nommé *Pbiala*, parce qu'il a la figure d'une
 » phiole. On y jette tous les ans une coupe
 » d'or & une d'argent, lorsqu'on célèbre la nais-
 » sance d'Apis; & pendant cette célébration
 » qui dure sept jours, chose admirable! les

» crocodiles ne font de mal à personne: mais
 » après la sixième heure du huitième jour, ces
 » animaux cruels reprennent leur férocité or-
 » dinaire” (g).

Vous voyez que cela est raconté avec tout l'air de candeur d'un homme qui le croit, ou veut le faire croire. Le Prêtre d'Apis n'en eût pas mieux parlé. Si Pline le croit, son cerveau n'est pas celui d'un Naturaliste; s'il veut seulement le faire croire, son agrégation au collège des augures, le décrédite aux yeux des hommes sensés. Enfin si le fait est vrai, on a bien eu tort, & Cambise tout le premier, de mettre le bœuf Apis à la broche; car le doigt de Jupiter étoit visiblement marqué à *Phiala*.

“ On a aussi remarqué que les veaux ap-
 » portés sur les épaules d'un homme pour être
 » sacrifiés, n'appaisent pas volontiers les dieux.
 » Si la victime est boiteuse, si elle n'appartient

(g) Memphi est locus in Nilo, quem a figurâ vocant Phialam: omnibus annis ibi auream pateram argenteamque mergunt iis diebus quos habent natales Apis: septem hi sunt, mirumque neminem per eos a Crocodilis attingi; octavo post horam diei sextam, redire belluæ feritatem. l. 8. c. 46.

» pas au Dieu, si elle s'éloigne de l'autel, les
 » Dieux ne sont pas favorables" (*h*).

Combien l'esprit de superstition dégrade les hommes ! vous voyez ce qu'il fait dire même à Pline, qui ne croyoit pas en Dieu. Est-il Prêtre ? Est-il Naturaliste ? quelque choix que vous fassiez, vous ne pourrez le tirer honorablement d'affaire, & sans qu'il ait abusé de sa raison.

« Les cochons aiment à se rouler dans la
 » fange. On a même observé que ceux dont
 » la queue est tortillée à droite, appaisent plus
 » aisément les Dieux, que ceux qui l'ont à
 » gauche" (*i*).

Est-ce pour jetter du ridicule sur les Aruspices, ou pour se montrer docile au rit augural, que Pline d'après Aristote & Varron, rap-

(*h*) Hoc quoque notatum, vitulos ad aras humeris hominis allatos non fere litare, sicut nec claudicante, nec alienâ hostiâ Deos placari, nec trahente se ab aris. l. 8. c. 45.

(*i*) In luto volutatio (sues) generi grata. Intorta cauda: id etiam notatum, facilius litare, in dexterum quàm in lævum, detortâ. l. 8. c. 51.

porte cette observation religieuse ? Au premier cas, il risquoit au moins une forte censure ; au second, il commettoit une bien grossière inconféquence : car parler toujours des Dieux, quand on déclare formellement qu'il n'y a point de Dieu, c'est faire soi-même une forte censure de son jugement.

J'aurois pu traduire que cette queue de cochon tournée à droite, *rend la victime plus soumise au sacrificateur*, comme le traduit M. Poinfinet ; mais je ne vois pas que ce soit le sens. Le mot *litare* du passage précédent, s'y trouve expliqué par celui de *placari* : l'un signifie appaiser les Dieux, l'autre qu'ils sont apaisés. Voici des exemples du sens de *litare*, *cum pluribus Diis immolabatur qui evenit ut litetur aliis, aliis non litetur*. Cicéron. — *Per dies aliquot hostia majores sine litatione casæ*. Tite-Live. — *Dein pluribus hostiis casis, cum litare non posset, introiit curiam, spreta religione*. Suetone. — *Jovi Elicio litare non potuit*. Aurelius Victor. Dans tous ces passages, & dans beaucoup d'autres que je ne rapporte pas, *litare* s'entend comme je le traduis. *L'antiquité expliquée* & l'encyclopédie sont dans les mains de tout le monde ; *litare* & *non litare* sont très-

bien expliqués dans ces deux ouvrages , tome 2^o. du premier , & article *sacrifice* de l'autre.

“ Parmi les poissons , les femelles sont plus
 „ grosses que les mâles : il n'y a point abso-
 „ lument de mâles dans quelques especes , com-
 „ me parmi le rouget & le ferran ” (*k*).

Aristote l'a dit , Pline l'a copié ; cependant on fait qu'ainsi que les autres poissons , les rougets & les ferrans sont mâles & femelles. Que faut-il conclure ? qu'Aristote ne les avoit pas bien vus , que souvent Pline ne connoissoit pas ce qu'il lisoit dans Aristote , & qu'une foule de traits semblables qui remplissent un ouvrage , ne forment pas un titre suffisant pour être Naturaliste ; à moins qu'on n'en admette de deux classes , la praticienne , & la théoricienne ; encore faudroit-il se tromper moins souvent , & d'une maniere moins absurde.

“ Les pieds de l'autruche , avec lesquels elle

(*k*) Piscium feminæ majores quam mares. In quodam genere omnino non sunt mares , sicut in Erythinis & Chanis. l. 9. c. 16.

„ combat, font semblables à ceux du cerf; ils
 „ font fendus en deux ” (l).

Cependant on fait qu'il y a presque autant de différence entre les pieds du cerf & ceux de l'autruche, qu'entre le cerf & l'autruche: si Plin en a vu, il ne les voyoit donc pas en Observateur: s'il n'en a point vu, il s'en rapportoit donc au premier mot qu'il trouvoit? Si M. de Buffon vouloit dire que l'autruche, *ainsi* que le cerf, n'a que deux ongles aux pieds, je ne crois pas qu'il employât le mot *semblables*, *similes*; car on pourroit lui répondre: pourquoi pas semblables aux bœufs, aux moutons, aux rennes, aux cochons, &c. qui ont aussi les pieds fourchus, *bifulcæ*? Mais ce vrai Naturaliste dit: *ses grands pieds nerveux & charnus ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau; & cela est vrai.*

“ Les autruches ont tant de stupidité dans
 „ une si grande hauteur de corps, qu'elles se
 „ croient bien cachées, quand elles ont fourré
 „ leur tête dans un arbrisseau ” (m).

(l) Ungulæ iis (struthiocamelis) cervinis similes, quibus dimicant, bifulcæ. l. 10. c. 1.

(m) Struthiocameli... non minùs stoliditas, in tan-

Il est assez croyable au premier coup d'œil ; que l'autruche paroisse un sot animal : voyons pourtant si la précaution qu'elle a de cacher sa tête est une preuve de sa sottise. *On dit que lorsqu'elles se sentent forcées & hors d'état d'échapper aux chasseurs , elles cachent leur tête , & croient qu'on ne les voit plus ; mais il pourroit se faire que l'absurdité de cette invention retomât sur ceux qui ont voulu s'en rendre interprètes , & qu'elles n'eussent d'autre but en cachant leur tête , que de mettre du moins en sûreté la partie qui est en même tems la plus importante & la plus foible. (Hist. nat. de l'autruche.)* Tant pis pour notre ancien Naturaliste , s'il est un de ces interprètes sur qui doit retomber l'absurdité. Pline avoit pourtant lu Diodore de Sicile , que même il cite honorablement dans sa préface : *apud Græcos , dit-il , desit nugari Diodorus.* Et bien , ce même Diodore qui ne s'amufoit point , selon Pline , à des bagatelles , dit mot pour mot , en parlant des autruches , ce que dit M. de Buffon. Pline préfère donc un conte absurde , à une idée raisonnable qu'il

tâ reliqui corporis altitudine , cum colla frutice occulta verunt , latere sese existimantium. l. 10. c. 1.

connoissoit. Oh ! diroit-il, Diodore n'étoit pas Naturaliste. Ce seroit à-peu-près raisonner comme si on disoit ; l'Auteur de ces observations n'est pas Naturaliste. Que vous importe, messieurs, pourvu qu'il ait raison ? Pline n'étoit ni Peintre ni Sculpteur, & vous prétendez bien qu'il a raison, quand il parle de la peinture & de la sculpture.

“ La Nature a refusé la nourriture aux aigles dans le tems qu'ils font leurs petits ; car de peur que pour les nourrir, ils n'enlevent les petits des autres animaux sauvages, leurs ongles se renversent alors, & leurs plumes blanchissent d'abstinence ; en sorte que c'est avec raison qu'ils haïssent leurs petits ” (n).

La Nature qui n'en fait pas autant aux ongles du lion, du tigre, du loup, & à ceux des autres oiseaux de proie, se seroit donc réservé les aigles pour commettre une étrange incon séquence ? Il est également faux que les aigles

(n) Quippe eo tempore ipsis cibum negavit Natura, prospiciens ne omnium ferarum fetus raperientur. Ungues quoque earum (aquilarum) invertuntur diebus iis, albescunt inediâ pennæ, ut meritò partus suos oderint. l. 10. c. 3.

blanchissent d'inanition, & que pour cette cause, ils haïssent leurs petits : s'ils blanchissent c'est de vieillesse.

Si les personnes qui vénèrent Pline au-delà des bornes convenables, faisoient quelque attention à de semblables passages, & ils sont nombreux dans cet Auteur, on ose croire qu'elles reviendroient de leur excès de prévention. Vous auriez beau dire qu'il ne garantit pas tout ce qu'il rapporte; qu'il copie cela du Naturaliste Grec; je vous répondrais: vraiment oui, cette absurdité vient de là, mais pour peu qu'on raisonne, on se gardera bien de la répéter. Si le premier a tort, le second l'a bien davantage; car pendant les siècles qui s'écoulerent entre Aristote & Pline, on avoit dû trouver bien ridicules ces ongles renversés; ou personne ne lisoit Aristote.

Qu'un Ecrivain moderne, s'il n'est pas de nos amis, débite seulement une absurdité semblable, nous ne perdrons pas l'occasion de le montrer au doigt comme un homme sans jugement, y eut-il dans son livre des choses très-justes, en assez bon nombre, & même profitables. Voyez l'article *Lecteur* dans le dictionnaire Encyclopédique.

“Hylas,

“ Hylas , regardé comme un des étrangers
 » qui a le plus favamment écrit des augures ,
 » dit que la chouette , le hibou , le piquebois ,
 » la tourterelle , la corneille , sortent de l'œuf
 » par la queue ; parce que le poids de leur tête
 » faisant renverser l'œuf , la partie de derriere
 » est échauffée par la mere ” (o).

Quand on s'autorise aussi spécialement du témoignage d'un savant , c'est qu'on y croit ; Pline y croit d'autant mieux que plus loin , chapitre 53 , il dit que tous les oiseaux naissent par les pieds , au contraire des autres animaux : *Aves omnes in pedes nascuntur , contra quam animalia*. Le P. Hardouin dit à cela que Pline entendant mal Aristote , prend sans réflexion l'oiseau pour l'œuf : *avesque incaute dixisse , pro avis*. Tout comme il lui plaira ; mais si l'œuf sort du ventre par le bout pointu , que l'oiseau sorte de l'œuf par le gros bout , c'est-à-

(o) Externorum de Auguriis peritissimè scripissè Hylas nomine putatur. Is tradit noctuam , bubonem , picum arbores cavantem , trogonem , cornicem , a caudâ de ovo exire : quoniam pondere capitum perversa ova , posteriorem partem corporum fovendam matri adplicent. l. 10. c. 16.

dire, qu'il naîsse par la tête ainsi que les autres animaux, que veulent dire Pline, Aristote & le P. Hardouin ?

Cet Editeur prouve aussi contre Pline, par Aristote, Harvé, Columelle, Albert le grand, que les oiseaux sortent de l'œuf par la tête. Eh ! mon révérend Pere, que ne le demandiez-vous au frere qui avoit soin de vos poules ; il vous auroit dit ce qu'on en peut favoir, tout aussi juste que ces grands hommes. Le savant Commentateur Pintianus dit lui, que pour ôter toute équivoque entre l'œuf & l'oiseau, il vaudroit mieux lire *ova omnia*, que *aves omnes*. Oui sans doute, si l'œuf quand il sort de l'oiseau avoit des pieds ; mais c'est Pline que nous voulons lire, & je trouve aussi *aves omnes* dans le manuscrit de Pétersbourg : j'en suis fâché pour Pintianus, pour le Naturaliste Pline, & pour tous ceux qui en mettant çà & là un mot pour un autre, font dire à un Auteur le contraire de ce qu'il a écrit.

M. de Buffon dit que l'œuf poussé au dehors, sort *le gros bout le premier, selon Aristote*. Ne sembleroit-il pas qu'un homme d'autant de mérite que M. de Buffon, & en qui nous avons tant de confiance, auroit dû ajouter si le Naturaliste Grec dit ou non la vérité ? J'ai voulu

le savoir, j'ai reçu l'œuf dans ma main : il fortit le bout pointu le premier ; & les poules aujourd'hui ne pondent pas autrement que du tems d'Aristote ; à ce que je crois du moins.

Si Pline a fait un *qui-pro-quo* sur un passage Grec, il en a bien fait un autre sur la quatrième satyre d'Horace, liv. 2^e. il dit : *Horace croit que les œufs oblongs sont d'un goût plus agréable que les autres. Quæ oblonga sint ova, gratioris saporis putat Horatius Flaccus, l. 10. c. 52.* Horace ne croit point du tout cela. C'est un certain *Catius*, qui vient lui débiter une serie de sottises sur les ragoûts, & dont le Poète se moque par un remerciement ironique. La méprise est forte pour un Latin, & même on pourroit dire qu'elle n'est pas concevable : on l'avoit remarquée avant moi. Cependant M. Poinfinet donne raison à Pline, en disant dans sa note : *c'est ainsi qu'il s'exprime (Horace) dans ces vers, &c.* M. Poinfinet ne paroît pas se douter du sens d'Horace.

Les œufs ronds, continue Pline, produisent une poule, les autres un coq : Feminam edunt, quæ rotundiora gignuntur, reliqua marem. Chacun fait ou doit savoir que ce n'est là qu'un vieux conte populaire, mais qu'on ne feroit pas croire à la moindre fille de basse-cour. Mais

Pline lisoit , écrivoit donc bien légèrement ?
Je le prouve quelquefois.

“ Les animaux qui n'ont qu'un ongle au
» pied, ne font qu'un petit; ceux qui en ont
» deux, font deux petits ” (*p*).

Ce qui n'empêche pas que les vaches , les biches , les rennes , les brebis , &c. n'en fassent qu'un ordinairement ; & que le rhinoceros qui a trois ongles , & l'éléphant qui en a cinq devant , & quatre derrière , n'en fassent qu'un non plus. Les truyes qui n'ont que deux ongles au pied , & qui font tant de petits , ne se régilent pas sur cette doctrine. C'est au reste , une physique assez ridicule pour un Ecrivain qui vit parmi les hommes & les animaux , que celle de fixer le nombre des fétus par celui des ongles.

“ D'abord après avoir été couvertes , les ju-
» mens seules entre tous les animaux, courent
» au Nord , si elles ont conçu un mâle , & au
» Midi , si c'est une femelle ” (*q*).

(*p*) Quæ solidas habent ungulas , singulos : quæ bifulcas & geminos pariunt. l. 10. c. 63.

(*q*) Equæ . . . a coïtu solæ animalium currunt ex adverso aquilone austrove , prout marem aut feminam concipere. l. 10. c. 63.

Voilà encore une de ces absurdités qu'Aristote fournit à Pline, lequel s'en méfie si peu, qu'il la mêle sans distinction, avec ce qu'il dit de vrai & de faux sur la génération des animaux terrestres. Pline a beau dire; son livre n'est point fait pour *le petit peuple, les gens de la campagne, la foule des ouvriers, & les gens sans études*. Tous ces gens-là ne pourroient pas discerner les deux parties de cette compilation, c'est-à-dire, la bonne & la mauvaise; elles sont trop confondues. Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité d'articles où chacun peut mieux s'y entendre que Pline; témoin celui-ci.

« Il y eut pendant longtems deux myrtes
 » sacrés au devant du très-ancien temple de
 » Romulus : l'un nommé Patricien , l'autre
 » Plébéien. Le Patricien se distingua , produi-
 » sit, s'embellit pendant plusieurs années, du-
 » rant lesquelles aussi l'autorité du Sénat fut
 » en vigueur. Le Plébéien jaune, sec & sans
 » ornemens, s'accrut ensuite & se fortifia. Mais
 » le Patricien étant devenu foible & languissant
 » au tems de la guerre des Marses, l'autorité
 » du Sénat s'affoiblit, & peu-à-peu sa majesté
 » s'éclipça » (r).

(r) Inter antiquissima namque delubra habetur

Que deux myrtes fissent les destins de Rome, c'est une assez plaisante historiette; mais qu'un Naturaliste la donne pour vraie, qu'il la passe en compte avec les instructions qu'il destine à la postérité sur le myrte, cela est tout aussi plaisant. Vous qui ne voulez pas que cet Ecrivain soit un repertoire de puérités ridicules, lisez-le donc avec attention dans sa propre langue; & si vous ne changez pas d'avis, c'est que vous n'écoutez, ni votre sens commun, ni votre droiture.

“ On prétend que ceux qui tiendront à la
 „ main une branche d'agnus castus, ou qui s'en
 „ ceindront, ne se feront point d'écorchures
 „ entre les cuisses ” (s).

Quirini, hoc est, ipsius Romuli: in eo sacræ fuere myrti duæ ante ædem ipsam perlongum tempus, altera patricia appellata, alterave plebeia. Patricia multis annis prævaluit, exuberans ac læta, quamdiu Senatus quoque floruit, illa ingens: plebeia retorrída ac squallida. Quæ posteaquam evaluit, flavescente patriciâ, Marsico bello, languida auctoritas Patrum facta est, ac paulatim in sterilitatem emarcuit majestas. l. 15. c. 29.

(s) Virgam (Salicis) qui in manu habeant, aut in cinctu, negantur intertriginem sentire. l. 24. c. 9.

Pline en dit autant du peuplier, de l'absinthe pontique, de la menthe, &c: voulez-vous y croire? Ce ne sera pas notre Naturaliste qui vous en empêchera, puisqu'au contraire, il vous en indique les moyens, & qu'il ne paroît point du tout vouloir gêner votre foi.

“ Pourvu qu'un voyageur porte des branches
 „ de myrte, il pourra faire beaucoup de chemin
 „ à pied sans trop se fatiguer ” (t).

Pline se plait à répéter que la vertu de telle ou telle branche ou baguette, quand on la porte à la main, préserve de ceci, remédie à cela: ce feroit lui ressembler par ses côtés foibles, que de répéter aussi trop souvent le reproche. Mais il semble qu'un Naturaliste diroit par quelle raison le myrte préserve un voyageur de la lassitude: aussi, ni là, ni ailleurs, Pline n'en dit-il pas un mot. Encore si Poète érotique, il chantoit un jeune amant qui porte à sa bien aimée, dont la demeure est un peu loin, son bouquet de myrte sans être fatigué du voyage, le rêve du Poète feroit doux, il ne faudroit

(t) Virgæ quoque ejus (myrti) gestatæ modò viatori profunt in longo itinere pediti. l. 15. c. 29.

point lui en demander raison : le myrte est consacré à l'amour.

„ Toutefois ces fleurs si peu durables, sont
 „ en même tems si merveilleuses, qu'il n'y a
 „ aucun Peintre dont le pinceau puisse bien re-
 „ présenter la vivacité, le mélange & la variété
 „ de leurs couleurs (u)”. (Traduction de M.
 Poinfinet.

Les fleurs que peignoit Pausias, & que Pline exalte au trente cinquieme Livre, chapitre onze, n'étoient donc que dès à-peu-près? Les anciens ne peignoient donc pas les fleurs comme les ont peintes quelques modernes? Voici une autre observation peut-être aussi recevable. Ce chapitre premier n'est que l'exorde du Livre vingt-un. Pline va parler des fleurs, & leur consacrer une grande partie du Livre. Est-il donc surprenant que rempli de son sujet, il se soit livré d'avance à son goût pour la déclamation; goût qu'il montre sur-tout dans la plûpart de ses exordes? Car, encore une fois, ou les anciens peignoient aussi bien les fleurs, qu'autre

(u) Sed ne pictura quidem sufficiente imagini colorum reddendæ, mixturamque varietati. l. 21. c. 1.

chose, ou tout ce qu'on dit de la beauté de leur coloris n'est pas exact, puisqu'il est plus facile de réussir à bien peindre des fleurs, qu'à bien peindre l'histoire.

O Pline, & l'on dit que vous êtes connoisseur en Peinture ! & vous n'avez pas l'idée complète de ses possibilités ! Vous assurez bonnement qu'elle ne peut bien représenter les fleurs ; il faut que vous n'en ayiez vu que de médiocrement peintes. Mais quand cela seroit ; avant que j'en connusse de parfaites , j'étois certain qu'on en pouvoit faire ; car je connoissois les moyens , je les voyois employés dans d'autres tableaux : tout se tient, tout s'enchaîne dans l'art.... Pardon ; je vous en demanderois trop. Cependant, si vous eussiez vu les beaux *Van-Huysum*, & particulièrement les deux que j'ai admiré à Geneve chez M. Liotard ; si vous eussiez pu connoître dans le cabinet du Prince d'Orange, un tableau de fleurs & de fruits, par *David de Héem*, vous auriez jetté au feu ce que vous dites ici ; je vous rends cette justice ; car j'ose vous assurer que le naturel à côté de ces belles peintures, n'auroit pour vous & moi, que trois avantages ; celui d'être palpable, & la suavité de l'odeur jointe à celle du goût.

“ La feuille du peuplier blanc est de deux
 „ couleurs, blanchâtre par dessus, & verte par
 „ dessous (x) ”.

Quoique toutes les éditions que j'ai vues, & le manuscrit de Pétersbourg, lisent ainsi, l'erreur est si particulière, que je la prendrois encore pour un *lapsus calamo*, ou pour une faute de copiste, à laquelle on n'auroit pas fait attention. Mais comme Pline continue ses erreurs sur le peuplier, en disant qu'il a les feuilles garnies d'un coton qui s'envole; *populorum foliis grandissima lanugo evolat*, ce qui n'appartient qu'à sa graine, à sa semence, je suis obligé de croire qu'il n'avoit seulement pas regardé un peuplier, quoique cet arbre soit commun en Italie. Il n'y a pas un petit paysan, s'il y a des peupliers autour de son village, qui ne sache que les feuilles ont le dessous blanchâtre, & le dessus verd, comme celles de toutes les plantes, plus ou moins. Mais notre Naturaliste ignoroit vraisemblablement que ce *blanchâtre* est un tissu cotoneux qui pompe & reçoit l'humidité, la

(x) Alba folio bicolor, (populus) superne candidans, inferiore parte viridi. l. 16. c. 23.

rosée de la terre, qui en y montant rafraichit & nourrit les feuilles. Il dit aussi que le peuplier ne porte ni fruit, ni graine, ce qui est faux; & ailleurs il prescrit le fruit & la graine de peuplier, pour remede. Quoiqu'il en soit, un mauvais plaisant auroit pu dire à Pline: vous voyez bien mal-à-propos la feuille à l'envers.

“ Nous accusons la terre, & nous lui imputons nos crimes, parce qu'elle produit les poisons, mais qui est-ce qui les y cherche, si ce n'est l'homme? Les oiseaux & les bêtes sauvages s'en garantissent & les fuyent (y) ”.

Pourquoi donc, honnête homme que vous êtes, prêtez-vous encore des secours à l'homme criminel, en lui enseignant de tant de manieres à préparer des poisons? Votre Livre en est infecté, malgré les promesses que vous faites quelque part, de n'en parler que pour les condamner. Au surplus, si on vous a dit que les oiseaux

(y) Quoniam tamen ipsa materia intus accendit ad reputationem ejusdem parientis & noxia, nostris eam criminibus urgemus, culpamque nostram illi imputamus. Genuit venena: ecquis invenit illa præter hominem? Cavere ac refugere alitibus ferisque fatis est. l. 18. c. 1.

& d'autres animaux sont tous fort habiles à discerner & à fuir les poisons, comptez qu'on vous a trompé. Combien de bestiaux ne meurent-ils pas tous les jours, par des pâturages qu'ils aiment & qui les empoisonnent! Combien de poissons avalent un appas mortel! Combien d'oiseaux qui ne sont pas venus vous dire quelle graine, quel fruit, quelle herbe les avoit fait mourir, lorsque cherchant à prolonger leur vie, ils en trouvoient la fin!

Vous vous étonnez que les Grecs aient décrit les herbes malfaisantes, & vous n'êtes pas surpris qu'ils aient fait connoître les plantes vénimeuses, attendu, ajoutez-vous, que la condition humaine est telle que la mort est le plus souvent un très-bon port. *A Grecis & noxias herbas demonstratas miror equidem: nec venenorum tantum: quoniam ea vite conditio est, ut mori plerumque etiam optimi portus sit.* l. 25. c. 3. Il ne falloit donc pas dire dans l'exorde boursofflé du 19^e. Livre, que la sépulture & la condition inévitable de mourir, sont une dure nécessité, comme on le verra dans l'article suivant. C'est au reste dans ce chapitre 3^e., où Pline assure qu'il n'enseignera pas les moyens d'avorter, & de provoquer à l'amour; mais c'est un monument de ses inconséquences & de ses

contradictions. On verra plus loin, que ces belles promesses, sont démenties d'une manière bien humiliante pour sa mémoire: en vain voudroit-on se le diffimuler.

Pline dit au Livre 8, chapitre 18. *Les chameaux ont contre les chevaux une aversion naturelle: Odium adversus equos gerunt naturale.* Au Livre 11, chapitre 37, il compose un petit faisceau d'erreurs, où les chameaux sont compris. *Les chevaux, les mulets, les ânes, les cerfs, les chevreuils, les sangliers, les chameaux, les dauphins,* dit-il, *n'ont point de fiel: Equi, muli, asini, cervi, caprae, apri, cameli, delphini, (fellem) non habent.* Nous avons vu tant de fois que Pline ramasse où il peut, qu'il est inutile de marquer les sources où il a puisé tout ceci. Le Pere Hardouin l'a noté, M. Poinfinet a traduit ses notes; on peut donc avoir recours à l'un ou à l'autre. Le traducteur de Pline, a aussi très-à-propos, donné un passage d'Oléarius: mais comme il a, je crois, trop abrégé ce passage, il faut le placer ici tout entier; il répondra mieux aux contes populaires qu'on vient de lire.

“ La bile étant le principe de la colere, il y

„ a de quoi s'étonner de ce que Pline dit que
 „ les chameaux, les chevaux & les ânes n'ont
 „ point de fiel. Je n'ai pas pu connoître non
 „ plus, ce que le même Pline dit après Xéno-
 „ phon, que les chameaux ont de l'*aversion*
 „ pour les chevaux. Quand j'en voulois parler
 „ aux Perses, ils se moquoient de moi, & di-
 „ soient que ce n'étoit pas sans sujet que les
 „ chameaux haïssent les chevaux; parce que
 „ bien souvent les chevaux peuvent entrer dans
 „ les écuries, & se mettre à couvert, là où les
 „ chameaux qui n'y peuvent pas entrer, parce
 „ que la porte est trop basse, sont contraints
 „ de coucher à l'air, & de souffrir qu'on loge
 „ les chevaux dans leurs étables. Comme en
 „ effet, il n'y a quasi point de *caravane* où l'on
 „ ne voye des chameaux, des chevaux & des
 „ ânes logés ensemble dans une même écurie,
 „ sans qu'ils témoignent de l'*aversion* ou de l'a-
 „ nimosité les uns pour les autres”. *Olearius*
Voya. de Mosc. & de Pers. Liv. 5. pag. 553.
trad. de Wicquefort.

Il y a dans ce passage une réponse ironique
 de la part des Perses à qui s'adressoit Oléarius,
 que M. Poinfinet auroit dû laisser dans sa cita-
 tion: elle peint, & leur humeur gaie, & leur
 surprise. Combien eux & tant d'autres, chacun

dans ses foyers, riroient, s'ils apprennent toutes les absurdités de Pline, concernant leur pays!

“ A quoi le lin n'est-il pas employé? eh!
„ quoi de plus merveilleux qu'une herbe qui
„ rapproche l'Égypte de l'Italie....? O témé-
„ rité, ô perversité, qui cultive de quoi rece-
„ voir les vents & les orages, & qui ajoute au
„ danger d'être porté sur les vagues! mais que
„ dis-je! une voile plus grande que le navire
„ ne suffit pas: & quoi qu'il ne faille qu'un
„ mât pour chaque vergue, on y attache néan-
„ moins voiles sur voiles, & d'autres encore à
„ la proue & à la poupe; tant on employe de
„ moyens à provoquer la mort. Une autre mer-
„ veille enfin, c'est qu'une plante si basse & si
„ foible, produite par une si petite graine, fasse
„ la communication de toute la terre.... Nous
„ avons parlé en son lieu de l'inventeur des
„ voiles; on ne peut assez l'avoir en horreur
„ pour avoir trouvé le moyen de nous faire
„ périr sans sépulture, comme si la mort & la
„ sépulture n'étoient pas déjà une assez dure
„ nécessité.... Un autre malheur de cette per-
„ nicieuse culture, c'est que rien ne croît plus
„ aisément que le lin. Et afin que nous com-

„ prenions que la nature y répugne, c'est qu'il
 „ brûle & qu'il amaigrit la terre qu'il occu-
 „ pe (2) ”.

Ce seroit trop se défier du lecteur, que d'examiner scrupuleusement cette déclamation chimerique. Tantôt la mort est désirable, elle est un port salutaire contre les maux qui nous accablent : ici la mort est une assez dure nécessité, sans aller encore la chercher de manière à n'être pas enterré. Que dire de cette Philosophie ? Que
 dire

(2) Sed in quâ non occurret vitæ parte, (linum) quodve miraculum majus, herbam esse quæ admoveat Ægyptum Italiæ....? Audax vita, scelerum plena : aliquid feri, ut ventos procellasque recipiat : & parum esse fluctibus soli vehi. Jam verò nec vela satis esse majora navigiis. Sed quamvis amplitudini antennarum singulæ arbores sufficiant, super eas tamen addi velorum alia vela, præterque alia in proris, & alia in puppibus pandi, ac tot modis provocari mortem. Denique tam parvo semine nasci, quod orbem terrarum ultro citroque portet, tam gracili avenâ, tam non altè a tellure tolli : Nulla execratio sufficit contra inventorem dictum suo loco a nobis, nisi periret & insepultus. ... Præterea ut sciamus favisse pænas, nihil gignitur faciliùs : ut sentiamus nolente id fieri naturâ, urit agrum, deterioremq; etiam terram facit. l. 19. *Proæmium*.

dite du lin qui brûle la terre, tant la nature répugne à son accroissement, quoique rien ne croisse plus aisément que le lin? Faut-il répéter sans cesse, que des contradictions perpétuelles, & des imaginations données pour des raisons, découvrent un esprit qui manquant de point fixe, est forcé de raisonner au jour le jour, & de se jeter dans tous les contraires imaginables? Heureux quand il rencontre le vrai, ou du moins le plus vrai possible; & qu'à travers ce qu'il a de bon dans les choses & dans le style, son goût pour les subtilités, l'affectation, l'extraordinaire, les pointes, ne perce pas dans ses discours.

“ Je fais une herbe dont le nom est inconnu, & dont la vertu est de chasser d'un champ de millet & de panis, les étourneaux & les moineaux: chose admirable! si on enterre cette herbe aux quatre coins du champ, aucun oiseau n'y entrera (a) ”.

(a) Pestem a milio atque panico, sturnorum passerumve agmina, scio abigi herbâ, cujus nomen ignotum est, in quatuor angulis segetis defossâ: mirum dictu! ut omnino nulla avis intret. l. 18. c. 17.

Il faut convenir que cette maniere d'être utile aux hommes est ici fort défobligeante. Si vous ignorez le nom de cette herbe que vous connoissez, donnez-en du moins une description assez claire pour que le Botaniste, & même l'homme des champs, puisse la reconnoître : vous surtout qui écrivez pour *les gens de la campagne*. Mais peut-être n'y a-t-il rien de perdu, si ce n'est l'affertion *scio*.

“ Il y a dans la province Narbonnoise une
 „ fontaine célèbre : on l'appelle *Orgès* : il y croît
 „ des herbes que les bœufs aiment si fort, que
 „ pour les chercher, ils y plongent toute la
 „ tête. Mais il est certain que les herbes ve-
 „ nues dans cette fontaine, n'y croissent que par
 „ la pluie ” (*b*).

Si la pluie est imprégnée de fels, d'esprits, d'huiles, elle peut aider à la végétation des plantes qui font sur la terre; mais est-il aussi

(*b*) Est in Narbonensi provinciâ nobilis fons, Orge nomine est : in eo herbæ nascuntur in tantum appetitæ bubus ; ut merlis capitibus totis eas quærant. Sed illas in aquâ nascentes certum est non nisi imbribus ali. l. 18. c. 22.

certain qu'elle produise le même effet sur les herbes du fond de l'eau, & que sa vertu n'y arrive pas noyée? D'ailleurs cette quantité prodigieuse d'herbes & de plantes qui croissent & se reproduisent au fond des mers & des rivières, doivent-elles leur naissance & leur accroissement à la pluie? N'en feroit-il pas autant de cette fontaine d'Orgès, & n'auroit-on pas surpris la crédulité de Pline? Lui, qui discute assez souvent des riens, n'auroit-il pas dû examiner ce fait, & s'en assurer avant de l'écrire? Quand on avance dogmatiquement quelque chose que ce soit en Physique, il faut l'appuyer de preuves proportionnées à son degré d'incrédibilité. Pour les bœufs qui distinguent & vont chercher au fond de l'eau des herbes qu'ils aiment, c'est un point dont je ne discuterai pas l'in vraisemblance.

“ L'asbeste croît dans les déserts de l'Inde
 „ brûlés par le soleil, & où il ne pleut jamais; là,
 „ parmi de cruels serpens, il s'accoutume à vi-
 „ vre en brûlant; on en trouve rarement; il
 „ est difficile à tisser, parce que ces fibres sont
 „ fort courtes ” (c).

(c) Nascitur (linum asbestinum) in desertis aduf-

Pline ignoroit que l'asbeste ou l'amiante est une sorte de minéral ; il le met , comme plante , dans la classe du lin , dont il indique différentes especes. Ce n'est pas là une ignorance du tems , puisque l'amiante ou asbeste se filoit , qu'on en faisoit de la toile , & que les cadavres des rois en étoient enveloppés , afin que leurs cendres ne fussent pas confondues avec celles du bucher. La nature de ce minéral étant donc bien connue alors , la négligence & l'erreur de Pline sont d'autant moins pardonnables qu'il fait tout cela , & nous le dit.

A dix-sept livres de là , il dit que l'amiante est semblable à l'alun , & qu'il ne se consume pas au feu : *Amiantus alumini similis nihil igni deperdit* , l. 36 , c. 19. Vous pourriez prendre ceci pour une explication ou pour un changement d'avis ; & moi , je crois que multipliant les êtres sans s'en douter , lorsqu'il parloit de l'asbeste , il ne pensoit pas que ce fut une dénomination de l'amiante ; & que trouvant chez Dioscoride , l. 5 , c. 158 , l'amiante , *ἀμιάντος* ,

tifique Sole Indiæ , ubi non cadunt imbres , inter diras serpentes : adfuescitque vivere ardendo , rarum inventu , difficile textu propter brevitatem. l. 19. c. 1.

est une pierre semblable à l'alun, & qui résiste au feu, &c. : il a copié son Auteur sans le moindre scrupule. Il a même ajouté que l'amiante résiste spécialement à tous les sortilèges des Magiciens. *Hic veneficiis resistit omnibus, privatim Magorum.* Mais ce qui appartient bien à Plinè, c'est que l'asbeste, cette prétendue plante incombustible, croît tout exprès dans le climat brûlant de l'Inde, pour *s'accoutumer à vivre en brûlant.* L'amiante du Nord, & même celui de Sibérie, également incombustibles, font à la vérité quelque tort à la perspicacité de Plinè. Je crois qu'en traduisant ce passage, M. Poinfinet n'auroit pas dû ajouter un *pour ainsi dire*, qui n'est pas dans Plinè; car cet Auteur parle affirmativement; *adsuescit vivere ardendo.*

“ Cette partie de la Nature (les poissons)
 „ fournit aussi des présages : ils ont une pres-
 „ sence de l'avenir. Pendant la guerre de Si-
 „ cile, Auguste se promenant au bord de la
 „ mer, un poisson en sortit & vint tomber à ses
 „ pieds. Les Devins, consultés sur cet événe-
 „ ment, répondirent que ceux qui tenoient ac-
 „ tuellement les mers, seroient sous les pieds
 „ de César. Sextus Pompée se vançoit alors

„ d'être fils de Neptune , tant il se glorifioit de
 „ ses victoires navales ” (*d*).

Mais ce poisson pouvoit être poursuivi par un autre, il n'avoit fauté là que par hazard, & s'il annonçoit quelque chose, c'étoit son persécuteur. Il ne vient pas dans l'esprit de Pline que les forces d'Auguste (alors Octave) étoient supérieures à celles de Sextus, qui, voyant la flotte ennemie en très-bon état, perdit courage, & fut vaincu le lendemain. Ajoutez la valeur des Généraux d'Octave, & vous verrez que la victoire pouvoit se prédire. Qui peut vous assurer aussi que cette prédiction n'a pas été faite comme tant d'autres, après l'événement, & qu'on n'aura pas dit, voilà ce qu'annonçoit le poisson ? Observez encore que l'expression de Pline est trop vague, & comme d'un Ecrivain qui se prêteroit à la supercherie. Si, au lieu de *Siculo bello*, pendant la guerre de Sicile, il

(*d*) Sunt & in hac parte naturæ auguria, sunt & in piscibus præcita. Siculo bello, ambulante in litore Augusto, piscis e mari ad pedes ejus exfiliit: quo argumento vates respondere, Neptunum patrem adoptante tum sibi Sex. Pompeio, (tanta erit navalis rei gloria) sub pedibus Cæsaribus futuros, qui maria tempore illo tenerent. l. 9, c. 16.

eût dit comme Suétone, *pridie, la veille du combat*, on eût mieux vu à quoi s'en tenir; mais sans doute que l'intention de l'agrégé au college des augures n'étoit pas d'infirmier un augure. Pline venoit de dire que certains poissons, (les mulets) lorsqu'ils sont poursuivis par d'autres poissons qu'ils redoutent, sautent quelquefois par dessus les navires. Il n'y a là d'autre prescience que la crainte naturelle de sa destruction. Voyons donc Pline quand il parle des poissons seulement en Naturaliste, & qu'il n'est pas question d'augure.

“ Ce que disent des Auteurs très-modernes,
 „ n'est pas moins merveilleux; sçavoir que les
 „ poissons de l'isle de Pèla, & ceux de Calzo-
 „ mene, sont amers. Au contraire, ceux d'Eubée
 „ & de Dyrrachium sont si salés qu'on croiroit
 „ qu'ils ont été préparés avec le sel. Ceux des
 „ environs de Céphalénie, d'Ampelos, de Pa-
 „ ros, & des roches de Delos le sont aussi: ceux
 „ du port de cette même isle sont doux; diffé-
 „ rence qui vient certainement de leur nourri-
 „ ture ” (e).

(e) Nec illa in novissimis mira, amarus esse pisces ad Pelen insulam, & ad Clazomenas. Contrà, ad sco-

J'ai fait lire cet article à des Grecs voisins des endroits où, selon Pline, on pêche du poisson salé ; & comme ils y avoient souvent fait des parties de pêche, qu'ils avoient cuis & salé leur poisson pour qu'il ne fut pas fade, ils ont beaucoup ri. J'en use ici comme Pline ; je parle sur la foi d'autrui ; mais je m'en rapporte à des gens qui pour manger le poisson qu'ils venoient de prendre où Pline dit qu'il est fort salé, ne le saleront pas moins. Pline assure la cause ; apparemment que ce n'étoit pas son affaire de vérifier le fait. Je l'ai vérifié autant qu'il m'a été possible, & je crois mes garans tout aussi sûrs que les siens.

“ Des Auteurs ont pris mal à propos la ré-
gliste pour une espèce d'éryngion, &c. ” (f).

M. Poinfinet rapporte fort judicieusement la remarque de Dupinet sur ce passage, qu'il

pulum Siciliæ, ac Leptin Africae, & Eubæam, & Dyrachium. Rursus ita falsos, ut possint falsamenta existimari, circa Cephaleniam & Ampelon, & Paron, & Deli petras : in portu ejusdem insulæ, dulces. Quam differentiam pabulo constare non est dubium. l. 32. c. 2.

(f) Alii eryngen falso eandem putaverunt esse & glycyrrhizam, &c. l. 22. c. 9.

Faut lire tout entier dans notre Auteur. *Pline ne vit jamais de réglisse, ainsi qu'il appert en la description qu'il en fait ; mais la faute vient de ce que décrivant ses feuilles, il a lu le mot ἔχινον pour σίχινον ; car la réglisse a les feuilles comme le lentisque, dit σίχινον des Grecs, & ne sont ni piquantes ni hérissées.* M. Poinfinet remarque aussi que l'observation du Dupinet est appuyée sur le texte de Dioscoride. Ainsi Pline copioit bien ou mal, & ne connoissoit pas l'objet dont il parloit : ce qui lui arrive assez ordinairement.

Je fais peu d'observations sur ces fortes d'erreurs, parce que je suis ce qu'on peut appeller un ignorant en Botanique ; & parce qu'on trouve dans le neuvieme tome de M. Poinfinet, entre le 27 & 28^e. livre de Pline, une grande quantité de pareilles méprises observées par des Savans.

“ Si on enduit de sang de renard une étoile
 „ de mer, & qu'on la cloue au linteau supé-
 „ rieur d'une porte, ou avec un clou d'airain
 „ à la porte même, on croit qu'il n'entrera au-
 „ cun poison dans le logis, ou que certainement
 „ il ne pourra nuire ” (g).

(g) Mala medicamenta inferri negant posse, aut

Voyez , cherchez , consultez les idées que vous avez *certainement* de la science & du devoir d'un vrai Naturaliste , & dites si Pline est ici sans reproche à ces deux égards. Voulez-vous qu'il ne prenne pas cette absurdité pitoyable sur son compte , je le veux bien aussi ; mais écrivez-en autant , & vous verrez comme on vous jugera : c'est ma formule ; je la répète souvent.

“ Pour guérir les fièvres froides , il faut faire
 „ mourir des chevaux marins dans de l'huile
 „ rosat , & en froter le malade. On attache
 „ même sur lui les chevaux marins , ou bien
 „ on lui attache dans un linge les petites pierres
 „ qu'on trouve en pleine lune dans la tête de
 „ la merlue ” (*h*).

Si vous êtes curieux de pareilles fornettes , lisez tout le chapitre , il vous en offrira plu-

certe nocere , stella marina vulpino sanguine illita , & affixa limini superiori , aut clavo æreo januæ. l. 32. c. 5.

(*h*) Hippocampi necantur in roseo , ut perungantur ægri in frigidis febribus. Et ipsi alligantur ægri. Item ex afello pisce lapilli , qui plenâ lunâ inveniuntur in capite , alligantur in linteo. l. 32. c. 10.

fièvres à choisir. Vous y trouverez que des grenouilles, cuites dans un carrefour, guérissent la fièvre quarte, si on les attache au malade à son insçu, mais après lui avoir taillé les ongles; qu'il faut porter les grenouilles dans un morceau de drap moitié blanc & moitié noir; qu'une femme qui marche sur un castor, fait une fausse couche, & quantité d'autres beaux secrets pareils: j'en rapporte ailleurs quelques-uns, si je ne me trompe.

“ Je n'approuve point les remèdes qui viennent de si loin; ils ne valent rien pour nous, ni même pour les gens du pays qui les produisent, sans quoi ils ne les vendroient pas ” (i).

Cette assertion paroît loin d'être juste, & nous éprouvons tous les jours le contraire. L'Amérique n'étant pas découverte, Pline pouvoit-il prévoir que le quinquina feroit un bon spécifique pour d'autres encore que pour les Péruviens de qui nous l'avons eu? Non. Mais

(i) Non placent remediis tam longè nascentia: non nobis gignuntur: immo ne illis quidem, alioqui non venderent. l. 22. c. 24.

de son tems , quantité de remedes venus de loin opéroient des guérisons ; pourquoi les désapprouve-t-il ? C'est qu'il improuve quelquefois dans une page ce qu'il conseille & approuve dans une autre. L'idée que les remedes étrangers ne valent rien pour ceux qui nous les vendent , est trop absurde pour en faire plus longtemps la critique.

“ Les pommes & les poires , en si petite
 „ quantité-qu'elles soient , font un très-pesant
 „ fardeau pour les bêtes de somme. Si on leur
 „ en fait manger auparavant , ou qu'on leur en
 „ montre , le fardeau leur fera , dit-on , plus léger ” (*k*).

Le foible *dit-on* , *aiunt* , qu'on voit dans ce passage prouve si peu que notre Auteur regardât le fait comme une fable , qu'ailleurs il le répète aussi sérieusement , & sans *aiunt*. Quoiqu'il en soit , je demande si c'est sur un oui-dire qu'un Naturaliste doit produire une chose dont la fausseté est aussi facile à vérifier ?

(*k*) Mala piraque portatu jumentis mirè gravia sunt vel pauca. Remediò aiunt esse , si priùs edenda dentur aliqua , aut utique ostendantur. l. 23. c. 7.

Il est humiliant pour la raison humaine, dit M. Poinfinet, qu'un homme tel que Pline, ait recueilli un pareil conte. Il en a recueilli bien d'autres !

“ Le poids des fruits dont on charge les bêtes
 „ de somme, les fait fuir aussi-tôt, quelque
 „ léger que soit le fardeau, à moins qu'on ne
 „ leur en montre auparavant ” (1).

Il faut bien le rapporter puisqu'il est annoncé. Cela est précédé d'un exorde imposant, & fait du ton d'un homme qui va dire de grandes choses; &, comme on peut le voir dans l'Auteur même, ce n'est que le *fumum ex fulgore* du Poète.

Il semble que Pline avoit des préambules tout préparés pour chacun de ses livres, comme Cicéron en avoit pour ses plaidoyers. Notre Naturaliste, dans la plûpart des siens, est monté sur le style pompeux & séduisant de l'éloquence. Mais quand nous attendons les vérités de la Nature, & qu'on nous donne des contes à dormir debout, tels que ces poires, ces pommes,

(1) Pomorum onera a jumentis statim sentiri: ac nisi prius ostendantur his, quamvis pauca portent, sudare illico. l. 24. c. 1.

& tant d'autres semblables, comment l'exorde & le discours figurent-ils ensemble? Comme tout exorde qui ne sert jamais à rien au fond de l'ouvrage. M. Poinfinet ajoute à sa traduction un *on dit aussi*: mais, comme on a vu, Plinè n'y gagne rien, puisque son texte est positif & sans *on dit aussi*.

“ Caton assure que ceux qui portent sur eux „ de l'absinthe pontique, ne se feront point „ d'écorchures entre les cuisses ” (*m*).

Et Caton, *de re rust. cap. 159*, dit qu'il faut porter cette absinthe sous sa bague, *sub anulo habeto*. Tant il est vrai que dans une même tête la raison n'exclut pas toujours la puérile superstition. Mais c'est bien pis de la rapporter sans le moindre mot d'improbation.

“ On est moins surpris, (d'un fait précédem- „ ment rapporté) quand on fait que le vête- „ ment qui aura servi aux funérailles, ne fera „ point mangé des vers; & que les serpens atta-

(*m*) Intertrigines negat fieri Cato, absinthium ponticum secum habentibus. l. 26. c. 8. in finem.

» chés à quelqu'un n'en peuvent être aisément
» arrachés qu'avec la main gauche (n)».

Ce chapitre est un composé de remèdes pris du corps humain contre les magiciens, ou si vous voulez, de contes de bonnes vieilles, & tout aussi ridicules que ceux que j'ai extraits. Vingt fois je fus tenté de ne voir dans tout cela, qu'une ironie contre les charlatans: mais je cherchois en vain des raisons pour appuyer cette idée, qui me reconcilioit avec le bon sens de Pline; tous mes efforts ne servirent qu'à me persuader que l'Auteur avoit exposé ses rêves de bonne foi, & qu'il y croyoit: d'ailleurs il réfute plusieurs fois ces charlatans directement & sans ironie. Et nous appellerons cela de l'instruction, de la Philosophie, de la Physique! Et nous croirons que Pline avoit la tête saine depuis le commencement de son ouvrage, jusqu'à la fin!

« Les serpens fuyent ceux qui portent une
» branche de grenadier » (o).

(n) Minus miretur hoc qui sciat, vestem a tineis non attingi, quæ fuerit in funere: serpentes ægre præterquam lævâ manu extrahi, l. 28. c. 3.

(o) In manibus rami Punicorum serpentes fugant. l. 23. c. 6.

Oui, si on leur en fingle sur le corps, ou qu'on s'en serve pour les chasser; autrement vous n'irez pas vous y fier sans doute, ni moi non plus.

“ Pour empêcher l'enflure de l'aine, occasionnée par un ulcere, il suffit de porter sur soi un jet de myrthe qui n'ait touché ni le fer, ni la terre ” (p).

Superstition superflue à réfuter, dit M. Poinfinet. Hé bien, ne la réfutons pas; mais assurons le lecteur qu'elle est comprise entre des remèdes fort sérieusement indiqués, & qu'elle en fait partie, sans la moindre variation dans l'esprit de l'Ecrivain. A-t-il voulu nous jeter dans l'erreur? Non. Il y étoit donc lui-même, & dans une erreur pitoyable.

“ La plante nommée *selago* est semblable à la sabine. On la cueille sans l'entremise du fer, avec la main droite passée par l'ouverture, ture.

(p) *Inguen ne intumescat ex hulcere, satis est furculum tantum myrti habere secum, non ferro nec terrâ contactum. l. 23. c. 9.*

» tûré gaüche de la tunique , comme si òn fai-
 » soit un larcin. Il faut être vêtu de blanc ,
 » avoir les pieds nuds , bien lavés , & avoir fait
 » avant de la cueillir , des libations de pain &
 » de vin ” (*q*).

Pline auroit beau dire cent & cent fois , qu’il ne garantit pas tout ce qu’il rapporte , il n’en est pas moins vrai qu’une absurdité pareille , confondue avec d’autres remèdes qui ne sont point absurdes , & que selon sa déclaration , il ne garantit pas davantage , le laissera toujours atteint & convaincu d’être un compilateur léger , & trop enclin à la superstition pour un Naturaliste.

» L’arbre nommé *aquifolia* , planté dans une
 » maison à la ville ou à la campagne , la pré-
 » serve des sortilèges ” (*r*).

Que certains défenseurs de Pline osent ici

(*q*) Similis herbæ huic fabinæ est selago appellata. Legitur sine ferro dextrâ manu per tunicam , quâ sinistra exuitur , velut à furante , candidâ veste vestito , pureque lotis nudis pedibus , sacro facto prius quàm legatur , pane vinoque. l. 24. c. 11.

(*r*) Aquifolia arbor in domo aut villâ sata , veneficia arcet. l. 24. c. 13.

nous dire qu'il ne croyoit pas aux fortileges, & qu'il n'avoit pas d'excellens antidotes tout prêts au besoin ! Les écrits de plus d'un Ancien, dira-t-on, sont remplis de pareilles sottises. Mettons donc Pline au rang des Anciens qui ont dit beaucoup de sottises.

“ Les chiens ont trouvé l'herbe *canaria*, (le
 „ chiendent) qui les purge quand ils sont dé-
 „ goûtés : ils la mangent en notre présence,
 „ mais de maniere qu'on ne distingue jamais
 „ ce que c'est ; on ne la voit qu'après qu'ils
 „ l'ont mâchée. Cette malignité du chien a
 „ été remarquée dans l'usage d'une autre plante
 „ plus efficace encore. Car lorsqu'il est mordu
 „ par un serpent, il se guérit, dit-on, avec
 „ une certaine plante, mais qu'il ne cueille
 „ point tant qu'il est regardé par l'homme ” (s).

(s) *Invenerunt & canes canariam, quâ fastidium deducunt, eamque in nostro conspectu mandunt, sed ita ut nonquam intelligatur quæ sit: etenim depasta cernitur. Notata est hæc animalis hujus malignitas in aliâ herbâ major. Percussus enim a serpente mederî quadam sibi dicitur: sed illam homine inspectante non decerpit. l. 25. c. 8.*

On voit pourtant tous les jours & à côté de foi, le chien manger l'herbe du chiendent. Mais quand il se cacheroit en quelque forte, pour se purger, ce que je ne crois pas, j'avoue qu'il faut être un fin observateur pour y trouver de la malignité. L'autre certaine plante, pourroit bien aussi ne pas prouver davantage la malignité d'un animal si bien reconnu, & par Pline lui-même, pour ami de l'homme: car un ami voudroit plutôt enseigner un remède à son ami, que de le lui cacher. Pourquoi donc Pline dit-il cela? C'est qu'il le copie.

“ On guérit les charbons ou anthrax, par
 „ le moyen d'un charbon ardent qu'on laisse
 „ éteindre en sa présence, & en frottant le
 „ mal avec la cendre de ce charbon, enlevée
 „ avec le doigt ” (t).

C'est au milieu de quatre autres remèdes qui peuvent être bons, que Pline intercale celui que vous lisez: le tout est rapporté du même ton, c'est-à-dire, sérieusement. Sa science en médecine n'alloit donc pas jusqu'à discerner

(t) Carbunculos.... e carbone in conspectu extincto, favilla digito sublata & illita. l. 26. c. 11.

toujours, les remèdes vrais ou vraisemblables, d'avec les rêveries superstitieuses & populaires.

“ Lucius Pison rapporte au commencement
 „ de ses annales, que le Roi Tullus Hostilius,
 „ s'efforçant d'évoquer Jupiter du ciel, par
 „ un sacrifice semblable à celui que lui avoit
 „ fait Numa, & dont le rit étoit tiré de ses
 „ livres, fut frappé de la foudre, pour avoir
 „ manqué à quelques circonstances de ce rit.
 „ Combien d'autres Auteurs nous font voir
 „ qu'avec des paroles, on change de gran-
 „ des destinées, de bons ou de mauvais pré-
 „ sages ” (u).

M. Poinfinet pense que ce sacrifice évocatoire n'étoit autre chose qu'une expérience d'électricité ; cela pouvoit bien être. Mais l'idée en fut donc entièrement perdue, & presque aussitôt ; car aucun des Anciens qui nous restent,

(u) L. Piso primo Annalium auctor est, Tullum Hostilium regem ex Numæ libris eodem, quo illum, sacrificio Jovem cœlo devocare conatum, quoniam parum rite quædam fecisset, fulmine ictum. Multi verò magnarum rerum fata & ostenta verbis permu-
 tari. l. 28. c. 2.

n'en a parlé que je sache. Quant à Pline, & c'est mon objet, il prétend qu'avec des paroles on peut attirer la foudre du ciel, & changer de grandes destinées. Voyez je vous prie, si cette prétention est bien celle d'un Naturaliste ?

“ Je vais dire une chose étonnante, mais
 „ dont l'expérience est facile. Si on se repent
 „ d'avoir frappé quelqu'un de près ou de loin,
 „ & qu'aussi-tôt on se crache dans la paume
 „ de la main, celui qui a reçu le coup ne
 „ sent plus d'abord aucun mal; c'est ce qu'on
 „ éprouve souvent après avoir bâtonné un qua-
 „ drupede; cette correction le fait sur le champ
 „ aller comme il faut” (x).

Ainsi, un mari pourra bâtonner sa femme; elle de son côté pourra lui jeter un chandelier à la tête; ils n'en iront que mieux moyennant ce petit lenitif, pourvu qu'aussi-tôt après la correction, ils se repentent, & qu'ils n'oublient

(x) Mirum dicemus, sed experimento facile: si quem poeniteat ictus eminus cominusve illati, & statim expuat mediam in manum, quâ percussit, levatur illico percussus a poenâ. Hoc sæpe delumbatâ quadrupede approbatur, statim a tali remedio correcto animalis ingressu. l. 28. c. 4.

pas de se cracher dans la paume de la main ;
l'expérience est facile.

„ Sa propre urine, qu'il me soit permis de
 „ le dire, appliquée récente, avec une éponge
 „ ou un linge, est d'une grande efficacité pour
 „ la morsure des chiens, & même des chiens
 „ enragés en y mêlant de la cendre, pour les
 „ piquures des hérissans de mer, dont les pi-
 „ quans sont entrés dans la peau, & pour la
 „ morsure des serpens ” (y).

*Tout ce que dit ici notre Auteur est chiméri-
 que ; l'expérience & la raison n'ont confirmé au-
 cune de ces propriétés, dit M. Guettard, dans le
 Pline de M. Poinfinet. Disons-nous qu'on a
 fourré ces sortes de chimères dans l'ouvrage de
 Pline ? nous en serions réduits à ne croire de
 lui que la moitié de son livre. Car ôtez les
 erreurs en tous genres, que je suis loin d'avoir*

(y) Sua cuique (urina) autem, quod fas sit dixisse,
 maximè prodest, confestim per se, canis morsui,
 echinorumque spinis inhaerentibus, & in spongiâ la-
 minæ imposita: aut adversus canis rabidi morsus,
 binere ex eâ subactò: contraque serpentium ictus, l.
 28. c. 6.

entièrement relevées, (j'entends celles qu'il adopte) & vous verrez que ce qu'il restera de bon dans le Naturaliste Pline, sera réduit à un médiocre volume.

“ On convient aussi, ce que je croirois très-volontiers, qu'en marquant avec du sang menstruel, les jambages de la porte d'une maison, on détruit les maléfices des Enchanteurs, dont la science est très-vaine, comme il est permis de le croire” (2).

L'art des Magiciens n'est rien, ou il a ses effets. Au premier cas, Pline raisonne mal; car on ne détruit pas ce qui n'est rien. Au second, Pline croiroit très-volontiers une absurdité puérile, également contraire à la saine philosophie, & aux principes que doit avoir un vrai Naturaliste. Croire que la magie n'est rien, & croire qu'avec du sang menstruel on la détruit, est un raisonnement un peu risible.

“ Une dent de loup attachée au cou des en-

(2) Id quoque convenit, quo nihil equidem libentius crediderim, tactis omnino menstruo postibus, irritas fieri magorum artes, generis vanissimi, ut aestimare licet. l. 28. c. 7.

» fans , les empêche d'avoir peur , & les pré-
 » serve des maladies de la dentition ; une peau
 » de loup produit le même effet ” (a).

Mais c'est là, direz-vous, une puérile supersti-
 tion dont Pline se moque assurément. Lisez-le
 donc dans son propre ouvrage , & vous verrez
 que s'il falloit se moquer de quelqu'un, ce se-
 roit de lui-même. Cependant admirons ce qu'il
 a de bon , & plaignons-le sur le reste.

“ Les serpens fuyent aussi ceux qui portent
 » sur eux une dent de cerf, & ceux qui sont
 » oints de moelle ou de graisse de cerf, ou de
 » veau ” (b).

Vous noterez que le chapitre d'où j'extrais
 ce passage, commence par disposer le lecteur
 à la plus entière confiance ; Pline dit qu'il con-
 tient des remèdes excellents , & pourtant com-
 muns, tirés des animaux : *communia anima-*

(a) Dens lupi adalligatus, infantium pavores pro-
 hibet dentientique morbos : quod & pellis lupina
 præstat. l. 28. c. 19.

(b) Fugiunt (serpentes) & omnino dentem cervi
 habentes, aut medullâ perunctos, sevoque cervi aut
 vituli. l. 28. c. 9.

lium remedia atque eximia dicemus. Du reste, on n'y voit aucun reproche aux Magiciens & aux Charlatans, & c'est bien Pline qui dit ce qu'il croit raisonnable dans tout le chapitre.

“ Il est certain aussi, qu'il se trouve des os
 „ dans les excréments des loups, & qu'en les
 „ portant attachés sur foi, ils operent le même
 „ effet, la guérison du mal de dents ” (c).

Pline quelquefois se moque des faiseurs d'amulettes, & le voilà qui en recommande une des plus absurdes que l'on connoisse.

“ Quand les aînes sont écorchées & enflées,
 „ on les guérit en mettant dans la plaie trois
 „ crins de cheval, noués chacun de trois
 „ nœuds ” (d).

Vous pourriez croire que c'est ici une de ces recettes de charlatans, que Pline ne rap-

(c) Certumque est in excrementis eorum (luporum) plerumque inveniri ossa. Hac adalligata eundem effectum habent. l. 28. c. 11.

(d) Inguina & ex huculcerum causâ intumescunt. Remedio sunt equi setæ tres totidem nodis alligatæ intra huculcerum. l. 28. c. 15.

porte que pour s'en moquer; vous vous tromperiez assurément. C'est un remede qu'il conseille à ceux qui se sont écorchés en allant à cheval.

“ Il paroît aussi que le chien a enseigné à l'homme à vomir ” (e).

Non vraiment, il ne paroît pas cela. Mais il paroît qu'un Ecrivain à qui il ne vient point à l'esprit que la Nature a disposé l'estomac de quantité d'animaux, à donner le coup de piston quand il est surchargé, n'est pas Naturaliste. Mais Pline dit ailleurs, qu'il a lui-même fait quelques observations. J'ai eu la curiosité d'en faire aussi quelques-unes dans ma vie; & pourtant il s'en faut de beaucoup que je sois Naturaliste; cependant je pourrois copier tout comme un autre.

“ Il y a une troisieme espece de phalange, nommée araignée lanugineuse, dont la tête est fort grosse. En la fendant on y trouve, dit-on, deux petits vers, lesquels enveloppés

(e) Vomitiones quoque hoc animal (canis) monstrasse homini videtur. l. 29. c. 4.

„ dans de la peau de cerf , & attachés sur les
 „ femmes avant le lever du soleil , les empê-
 „ chent de concevoir , ainsi que Cécilius l'a
 „ écrit dans ses commentaires. La vertu de
 „ ces vers ne dure qu'un an : c'est de tous
 „ les abortifs le seul qu'il soit permis de pres-
 „ crire , parce que la fécondité de quelques fem-
 „ mes trop chargées d'enfans , mérite cette in-
 „ dulgence” (f).

A-t-on jamais vu plus folle & plus dange-
 reuse inconséquence ? Il y a des malheureux à
 qui la vie est à charge ; or moi qui suis com-
 patissant , je voudrais les en délivrer. Ainsi ,
 Messieurs , je publie la recette d'un poison ex-
 péditif , dont chacun pourra faire usage. Quoi-
 que mon livre mette ce secret entre les mains
 de tout le monde , j'entends qu'il ne soit per-
 mis d'en user qu'aux malheureux trop chargés

(f) Tertium genus est eodem Phalangii nomine
 araneus lanuginosus , grandissimo capite. Quo dissecto
 inveniri dicuntur intus vermiculi duo , adalligatique
 mulieribus cervinâ pelle ante Solis ortum , præstare
 ne concipiant , ut Cœcilius in commentariis reliquit.
 Vis ea annua est : quam solam ex omni atocio dixisse
 fas sit , quoniam aliquarum fecunditas plena liberis
 tali veniâ indiget. l. 29. c. 4.

de maux ; car c'est aussi l'intention de Cécilius qui me l'a enseigné.

Parlons net. Si votre préservatif, mon cher Pline, ou celui de Cécilius, étoit aussi bien une vérité comme il n'est qu'une sottise, que cependant vous ne regardez pas comme telle ; ne voyez-vous pas que les filles en useroient plus souvent que les femmes, lesquelles ont au moins quelques raisons d'avoir des enfans ? C'est donc ainsi, prédicateur austère, citoyen bienfaisant, que vous prêchez les mœurs !

Le voilà ce Pline si honnête, & si extravagant : tour à tour impie, crédule, philosophe, corrupteur & superstitieux : il vous échappe à l'instant où vous croyez le tenir. Quelle lumière jette ce passage sur ceux de son espèce, où notre Naturaliste enseigne l'avortement, & dont les recettes ne sont pas d'un effet bien incertain, ni les ingrédiens fort difficiles à trouver ! Publiera qui voudra la traduction de ces sortes de passages : mais je défie un honnête homme, quelque prévenu qu'il soit en faveur de Pline, de blâmer ma censure de celui-ci. Quelques personnes demandent si on doit plus traduire Pline en entier, que Sanchez *de matrimonio* : on leur répond que Pline tout entier est traduit.

Aristote avoit dit aussi dans une de ses loix, que si une femme avoit plus d'enfans qu'elle n'en pouvoit nourrir, elle devoit se faire avorter, s'il lui arrivoit encore de concevoir. Je laisse à juger d'Aristote, de Cécilius, & de Pline qui nous transmet les ingrédiens, selon lui, propres à cet effet. Hippocrate, loin d'enseigner une telle atrocité, exigeoit que les Médecins s'engageassent par serment, à ne donner aucun remede propre à causer l'avortement, qui chez les Romains étoit puni de mort, & pour le moins du bannissement. Comment Pline osoit-il donc le conseiller & dédier son livre à Titus ?

“ Les chiens fuyent un homme qui porte
 „ sur soi le cœur d'un chien. Pour les empê-
 „ cher d'aboyer, il faut avoir une langue de
 „ chien dans sa chaussure, sous le gros orteil ;
 „ ou bien la queue d'une belette, qu'on aura
 „ lâchée après l'amputation ” (g).

Ce passage est un de ceux dont l'Auteur ne

(g) Cor caninum habentem fugiunt canes. Non latrant verò, lingua canina in calceamento subditâ pollici: aut caudam mustelæ, quæ abscisa dimissa sit, habentes. l. 29. c. 5.

rejette pas le contenu. Croyez-vous donc que muni de ces ingrédients, Pline se fut exposé à quelque gros chien de ferme qui ne l'eût pas connu? Votre réponse me décidera sur sa crédulité puérile, ou sur son goût pour conter sans à propos de telles absurdités. Il n'est pas le seul, m'allez-vous dire. Je le fai; car Elien adopte aussi toutes ces puérlités. C'est que de plus anciens les ayant produites, leurs successeurs n'eurent plus qu'à les compiler.

“ Les larges feuilles de la sidérite qu'on aura
 „ déracinée de la main gauche avec un clou,
 „ & liées sur le mal, guérissent les écrouelles,
 „ si après la guérison on garde la plante de
 „ crainte qu'un scélerat d'herboriste l'ayant re-
 „ plantée, le mal ne revienne, comme il ar-
 „ rive quelquefois ” (h).

M. Poinfinet dit que *Pline n'est guere excusable d'avoir cru à la prétendue propriété mal-faisante de cette herbe replantée après le traite-*

(h) Sideritis lata folia, clavo sinistra manu circumfossa adalligantur, custodienda fanati, nec rursus fata diro herbariorum scelere (ut in quibusdam) rebellet.
 l. 26. c. 5.

ment. Ne l'excusons donc pas, & convenons que certains de ses défenseurs ne sont guere excusables non plus.

« Il y a un petit ver dans la langue des
 » chiens ; les Grecs le nomment *Lytta*. Etant
 » ôté aux jeunes chiens, ils ne deviennent point
 » enragés, & ne perdent point l'appétit. Après
 » avoir fait faire trois fois le tour du feu à ce
 » petit ver, il faut le donner à ceux qui ont
 » été mordus d'un chien enragé..... La cendre
 » de la queue d'une mufaraigne y est aussi fort
 » bonne, pourvu qu'on laisse aller l'animal
 » vivant après la lui avoir coupée » (i).

Comment Pline qui entendoit si bien le Grec, n'a-t-il pas fait attention ici, que *λύττα* signifie *rage*, & *σκωλήχιον* *petit ver* ? mot qu'il employe ailleurs dans le sens qui lui convient. Il semble aussi que le *Lytta* des Grecs, n'est là

(i) Est vermiculus in linguâ canum, qui vocatur a Græcis *Lytta*, quo exempto infantibus catulis, nec rabidi fiunt, nec fastidium sentiunt. Idem ter igni circumlatus, datur morsis a rabioso, ne rabidi fiant... & muris aranei caudæ cinis, ita ut ipse, cui abscissa sit, vivus dimittatur. l. 29. c. 5.

autre chose, que le nom de l'effet donné à la cause, quoique l'un & l'autre soit d'une égale fausseté; puisque les chiens n'ont pas de petit ver dans la langue, & que *lytta* n'a rien de commun avec un petit ver. Quand on fait aux jeunes chiens l'opération qu'on appelle vulgairement *éverrer*, & mieux *énerver*, c'est le nerf ou filet placé sous la langue, qu'on leur ôte, & s'il a de la ressemblance avec un ver, un Naturaliste ne doit pas s'y méprendre comme le peuple qui n'examine rien. Le reste du passage est trop ridicule pour s'y arrêter. Je m'arrête cependant à d'autres qui le font bien autant; c'est qu'il n'est guere possible de s'y refuser, quand d'une part, on fait que beaucoup de personnes sont loin de penser qu'un livre tant célébré, soit rempli de ces sottises; & que d'ailleurs on a des raisons particulières de leur en donner connoissance.

“ On dit que les cerfs ont vingt petits vers
 „ dans la tête, tant sous la langue, qu'autour
 „ de la vertebre qui joint la tête au cou” (k).

M.

(k) Cervis in capite inesse vermiculi sub linguæ inanitate, & circa articulum, quâ caput jungitur, numero viginti produntur. l. II. c. 37.

M. de Réaumur qui ne copioit pas Aristote, mais qui disséqua toute chaude encore, une tête de cerf que le Prince de Conti venoit de lui envoyer, trouva sous le palais, deux poches naturelles, avec chacune leur ouverture. Ces poches ou bourses étoient remplies de vers gros & petits; & M. de Réaumur croit qu'il y en avoit plus de cent; car en ne comptant que les plus gros, il en tira, dit-il, 64 à 65. Selon d'autres observations, les cerfs ont aussi quelques vers dans le fuc mucilagineux de la vertebre qui joint la tête au cou. Mais le nombre de vingt petits vers, ni plus ni moins, qui doit se trouver dans la tête des cerfs, ne prouveroit-il pas deux choses contre Plinè? que n'ayant jamais disséqué de cerf, il s'expose légèrement à produire un dicton absurde; & qu'il ne soupçonne pas même que ces vers déposés successivement par des mouches, doivent être en nombre indéterminé, selon le tems de leur naissance & celui de leur transformation en mouches, qui sortent alors par les narines du cerf. Il peut arriver qu'un de ces animaux lorsqu'on le prend, n'ait que vingt vers dans la tête, & qu'Aristote n'en trouva que ce nombre dans le sujet qu'il examinoit actuellement, & qu'il fit sa note. Mais ce n'est pas une rai-

fon à Pline pour en faire une regle générale : il a donné plus d'un exemple de cette mauvaife façon de raisonner. Voyez le cinquieme tome des mémoires pour servir à l'histoire des infectes, page 69 & suivantes.

“ On attache le cœur d'une alouette aux
 „ cuiffes de ceux qui ont la colique, ou on
 „ le leur fait manger tout récent & encore
 „ chaud. De deux freres d'une maison confu-
 „ laire du nom d'Aspernas, l'un fut guéri de
 „ la colique après avoir mangé une alouette,
 „ & en avoir porté le cœur enfermé dans un
 „ brasselet d'or. L'autre guérit après en avoir
 „ fait un sacrifice, & construit avec de petites
 „ briques crues, un petit temple en forme de
 „ fourneau, qu'il mura, son sacrifice étant
 „ achevé”. (1).

Celui-là est clair, & pourroit bien être, ainsi

(1) Quidam cor ejus (galeritæ) adalligari femini:
 alii recens tepensque adhuc devorari. Consularis As-
 prenatum domus est, in quâ alter e fratribus colo li-
 beratus est, ave hac in cibo sumptâ, & corde ejus
 armillâ aureâ incluso: alter sacrificio quodam, facto
 crudis laterculis ad formam camini, atque ut sacrum
 peractum erat, obstructo facello. l. 30. c. 7.

que beaucoup d'autres de son espece, sans réplique. L'usage populaire y est rapporté du même ton que la guérison des freres Aspernas, c'est-à-dire, aussi sérieusement que dogmatiquement. Vous voyez comme tout cela sent peu le Naturaliste, & qu'il est certain que Pline très-souvent, en remplit les devoirs, on ne peut pas plus mal.

“ En Cantabrie les sources du Tamaris sont
 „ d'un mauvais augure, quand elles ne coulent
 „ pas au moment qu'on vient les voir : ainsi
 „ qu'il est arrivé depuis peu, à Lartius Lici-
 „ nius envoyé - commandant après sa préture : il
 „ mourut sept jours après (*m*) ”.

Voilà encore un fait sérieusement rapporté pour appuyer une sottise. Mais Pline apparemment ignoroit que pour rendre croyable ce beau présage, il falloit aussi prouver que tous ceux, ou du moins la plus grande partie de ceux qui n'avoient pas vu couler ces sources

(*m*) Et in Cantabriâ fontes Tamarici in auguriis habentur. . . . Dirum est, non profluere eos, aspicere volentibus: sicut proximè Lartio Licinio, legato post Præturam, post septem enim dies occidit. l. 31. c. 2.

à l'instant qu'ils venoient les voir, étoient morts quelques jours après; que cette preuve devoit être de la plus grande évidence, ou qu'on lui diroit: votre petit conte est bon pour des imbécilles & pour amuser des enfans. Car il s'agit d'écrire en Naturaliste, en vrai Philosophe, qui doit laisser aux Cantabres leurs sources du Tamaris, avec leurs augures; mais vous êtes un agrégé, il faut vous laisser dire.

“ La fontaine d'Arethuse dont Syracuse est
 „ arrosée, est toute merveilleuse; elle sent le
 „ fumier pendant les jeux Olympiques: il y a
 „ de la vraisemblance, puisque l'Alphée qui passe
 „ à Olympie, se rend en cette Isle par le fond
 „ de la mer, & va se jeter dans cette fon-
 „ taine (n) ”.

Ce n'est pas moi qui donne atteinte ici à l'érudition grecque de Pline, & à sa Géographie raisonnée; mais voyez l'article *Alphée* & l'article *Arethuse* dans le Dictionnaire Encyclopédique;

(n) Et illa miraculi plena, Arethufam Syracusis
 finum redolere per Olympia: verique simile, quoniam
 Alpheus in eam insulam sub ima maria permeet. L.
 31. c. 5.

ils font de M. Diderot. Ils vous diront ce que c'est qu'*Alphée* & *Alphaga*. Ils vous diront aussi comment Pline qui aimoit ces fortes de contes, n'a débité là qu'une petite fable; & que cette odeur de fumier, provenant des victimes immolées à Olympie, n'est qu'un mensonge. Strabon l'avoit dit, & s'en étoit aussi moqué.

“ Coræbus d'Athènes inventa l'art des potiers
 „ de terre. Anacharsis de Scythie, inventa la roue
 „ des potiers: selon d'autres, ce fut Hyperbius
 „ Corinthien (o) ”.

Pour Hyperbius il étoit, dit-on, fils de Mars, & Coræbus étoit au siège de Troye; mais ne parlons que d'Anacharsis. Le besoin que Pline avoit de copier pour former sa compilation, étoit quelquefois si fort, qu'il en oublioit même ce qu'il savoit. Ce chapitre en fourniroit plusieurs exemples, mais un seul peut suffire. Comment ôser dire qu'Anacharsis qui vivoit trois siècles environ après Homère, inventa la roue du potier, tandis qu'on lisoit dans l'Iliade, la comparaison que fait le Poète, d'une danse

(o) Figlinas Coræbus Atheniensis. In iis orbem Anacharsis Scythes: ut alii, Hyperbius Corinthius, l. 7. c. 56.

en rond, avec le mouvement d'une roue tournée par la main du potier? Pline copioit, & quelquefois aux dépens de sa mémoire & de son jugement. Vous voyez qu'il nomme Anacharsis le premier, comme plus vraisemblablement l'inventeur, quoique la roue eût été inventée plusieurs siècles avant lui. Pour Hyperbius bien antérieur à Homère, à ce qu'on dit, il ne le nomme après, que pour remplir plus exactement sa tâche de compilateur. Je respecte le travail de M. Poinfinet; mais j'avoue que les étymologies qu'il donne de ces trois noms me paroissent aussi justes & savantes, qu'éloignées de la pensée de Pline. Il nommoit simplement ces gens-là par leur nom, & ne prétendoit pas, si je ne me trompe, qu'ils fussent des personnages symboliques, & des qualités constitutives des arts dont il parle.

“ Si une femme enceinte apperçoit un lievre
 „ marin femelle, il lui prend aussi-tôt un vo-
 „ missement & une convulsion d'estomac si
 „ étrange, qu'enfin elle avorte (p) ”.

(p) Siquidem gravidæ si omnino aspexerint femi-
 nam, ex eo genere duntaxat, statim nausæ & redun-
 datione stomachi vitium fatentur, ac deinde abortum
 faciunt. l. 32. c. 1.

Cela n'est pas incroyable, si on lui dit: voilà un lievre marin femelle, dont la vue fait avorter les femmes enceintes. L'imagination s'ébranle, elle trouble, elle effraie, les nerfs s'agitent, se roidissent, le sang s'arrête ou se précipite, & l'avortement pourra bien s'ensuivre. Autant en seroit de tout autre animal qui auroit l'aspect déplaisant, & duquel on feroit la même peur à une femme enceinte. Ces vieux contes qui ne sont plus de mode, y reviendront aussi-tôt que la charlatanerie d'un côté & l'ignorance de l'autre, voudront les rétablir.

Si M. de Bomare peut croire que l'accident de M. l'Abbé Rousseau provenoit plus de l'imagination & du préjugé, que du regard de son crapaud, il nous est bien permis d'en supposer autant d'une femme enceinte, qu'on peut en supposer de cet Abbé. Voyez dictionnaire universel d'histoire naturelle, article *crapaud*.

“ A Myres en Lycie, les poissons de la fontaine d'Apollon surnommé le chevelu, viennent au son de la flute, la troisieme fois qu'on les appelle pour savoir l'avenir. S'ils dévorent les viandes qu'on leur jette, le présage est

» heureux: s'ils les repoussent avec la queue,
» c'est un signe de malheur (q) ».

Vous avez lu; voyez si vous pouvez, à quoi pensoit Pline. Etoit-ce à la science augurale, ou à celle de la nature? A l'une & à l'autre sans-doute; mais il aimoit le merveilleux; & quand il trouvoit l'occasion d'en fourrer dans son ouvrage, il la faisoit avec empressement.

« L'œil droit d'une grenouille enveloppé dans
» de la laine de couleur native, & pendu au cou,
» guérit la chassie de l'œil droit, comme son
» œil gauche guérit la chassie de l'œil gauche.
» Et si l'on arrache les yeux de la grenouille
» dans l'instant de son coït, & qu'on les porte
» également suspendus au cou dans une co-
» que d'œuf, ils guériront aussi les taches des
» yeux (r) ».

(q) In Lyciæ Myris in fonte Apollonis, quem Curium appellant, ter fistulâ evocati veniunt (piscis) ad augurium. Diripere eos carnes objectas, lætum est consultantibus: caudis abigere, dirum. l. 32. c. 24

(r) Ranæ dexter oculus dextro, sinistro lævus suspensi e collo nativi coloris panno, lipitudines sanat. Quod si per coitum ranæ eruantur, albuginem quoque, alligati similiter in putamine ovi. l. 32. c. 7.

Très - assurément Pline ici ne se moque de personne ; il enseigne un remede pour les yeux , avec toute la candeur & la bonne foi possibles : c'est à prendre ou à laisser.

“ Je n'omettrai pas l'exemple d'un foyer célebre dans l'histoire Romaine. Elle dit que sous le regne de Tarquin l'Ancien, il parut soudain au foyer du palais, des parties naturelles masculines, formées de cendres. Ocrisia, esclave de la reine Tanaquil, y étant assise, en devint enceinte, & donna la vie à Servius Tullius qui succéda à la couronne. C'est pour cela qu'un jour l'enfant dormant dans la chambre du roi, sa tête parut en feu, & qu'on le crut fils du Dieu Lare. En mémoire de cet événement, Tullius institua la fête des Compitales & celle des Dieux domestiques (s) ”.

(s) Non præteribo & unum foci exemplum, Romanis litteris clarum. Tarquinio Prisco regnante tradunt repentè in foco ejus comparuisse genitales cinere masculini sexus, eamque, quæ infederat ibi, Tanaquilis reginæ ancillam Ocrisiam captivam, confurrexisse gravidam. Ita Servium Tullium natum, qui regno successit. Inde & in regiâ cubanti puero caput arsisse visum, creditumque Laris familiaris filium. Ob id Compitalia & ludos Laribus primum instituisse. L. 36. c. 27.

Il y a deux questions à faire ici, qu'il n'est pas permis d'éluder. Pline croyoit ou ne croyoit pas cette ridicule opération attestée par l'histoire romaine. S'il ne la croyoit pas, pourquoi la rapporte-t-il sérieusement pour clôture d'un chapitre où il traite, on ne peut pas plus sérieusement aussi, des qualités du feu ? S'il la croyoit, je vous laisse à juger de sa physique & de sa philosophie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au livre 2, chapitre 107, il dit que Servius Tullius étant encore enfant, il parut une flamme sur sa tête, lorsqu'il dormoit, & qu'il en arriva autant à L. Marcius. Il est certain aussi que Pline met ces effets naturels au nombre des merveilles ; *ignium per se miracula*, est le titre de la section. Vous voyez bien qu'il ne connoissoit pas *l'ignis lambens* ; qu'il n'en avoit pas recherché la nature ; qu'il ne se doutoit pas que c'est une espece de feu follet, un feu électrique qu'on voit sur la tête des enfans, des hommes, & sur quelques animaux. Mais, dit-on, Pline étoit Naturaliste pour son tems. Deux mots peuvent décider cette question. Avoit-il observé, analysé, disséqué les objets de la nature ? Voyez-y bien ; consultez son neveu qui n'auroit pas manqué de nous l'apprendre ; car il nous dit qu'elles étoient toutes les occupations

de son oncle. Il nous apprend que ses études consistoient en lectures & en extraits, mais faits avec précipitation, légèrement, en courant: *liber legebatur, adnotabatur, & quidem cursim.* Ce n'est pas ainsi qu'on étudie la nature. Dites à présent si Pline étoit Naturaliste, & si on peut le devenir à la hâte.

J'oubliois que Denis d'Halicarnasse rapporte aussi le trait de ces *genitales* & d'Ocrisia, mais avec les variantes convenables à de pareilles traditions; & il ajoute que de telles impertinences ne peuvent être agréables aux Dieux. Il expose d'après les Auteurs les plus dignes de foi, la naissance naturelle & vraie de Servius Tullius; mais Pline que cela n'auroit pas accommodé, copie les Ecrivains les plus ridiculement fabuleux. Plutarque rapporte à peu près le même conte sur la naissance de Remus & de Romulus; mais il dit que c'est une histoire très-fabuleuse. C'est avoir au moins, ce qu'il faut de critique pour ces sortes de démenances; & Plutarque en a certainement plus que Pline. Quand il rapporte des fables de cette espece, voici comme il s'y prend. *Il faut savoir*, dit-il, *vie de Lysandre, que dans le royaume de Pont, une femme déclara qu'elle étoit grosse du fait d'Apollon. Les uns, comme on peut croire, rejet-*

terent cette prétendue grossesse qu'ils traitèrent de fable ; & les autres la crurent & la reçurent comme un point de religion. Plutarque montre aussi que cette imposture & ses suites furent ourdies par Lyfandre.

“ La populace croit que les corbeaux pondent ou s'accouplent par le bec ; & que pour cette raison, si les femmes enceintes mangeoient un œuf de corbeau, elles rendroient leurs enfans par la bouche ; & encore que s'il y avoit un œuf de corbeau dans la maison, elles accoucheroient difficilement ” (*t*).

Là dessus Pline produit avec un sérieux qui en impose aux fots , & fait rire les hommes sensés , l'autorité d'Aristote pour avertir de l'endroit où les poules ont l'œuf. Cette mode puérile de citer un Auteur grave pour prouver ce que chacun fait sans citation, n'est pas encore passée ; mais en attendant qu'on en soit bien revenu , voyez l'article suivant.

(*t*) Ore eos (corvos) parere aut coire vulgus arbitratur : ideoque gravidas , si ederint corvinum ovum , per os partum reddere : atque in totum , difficulter parere , si tecto inferantur. l. 10. c. 12.

“ Il est certain que les femmes enceintes doivent se garder des œufs de corbeau, parce que si elles passaient par dessus, ils les feraient avorter par la bouche” (u).

Faut-il ou non imputer à Pline ces trois mots, *per os faciat*; car ils ont un caractère d'absurdité inconcevable? Le P. Hardouin auroit dû les rejeter, sur-tout en voyant *asperos faciat*, dans les éditions précédentes; mais il lisoit dans ses manuscrits la leçon qu'il donne. Celui de Pétersbourg dit, *transgressis abortus asperos facit*; & sottise pour sottise, *avorter dangereusement* est plus supportable qu'*avorter par la bouche*. Pline seroit-il coupable du dernier sens? Ne soyons pas trop rigoureux, supposons qu'il s'en est tenu à l'autre, & nous trouverons qu'il adopte au trentième livre, une partie de la démenche qu'au dixième il imputoit à la populace, & dont il se moquoit, Aristote s'en étant moqué; partie bien suffisante encore, puisqu'elle assure que si une femme enceinte passoit par dessus des œufs de corbeau, ou qu'elle en man-

(u) Ovum corvi gravidis cavendum constat, quoniam transgressis abortum per os faciat. l. 30. c. 12.

geât, ils la feroient avorter, si non par la bouche, au moins dangereusement.

“ Jusqu’ici, dit le P. Hardouin, toutes les éditions lisent mal-à-propos, *transgressus abortus asperos faciat*. Pline lui-même au livre 10, sect. 15, dit *per os partum reddere*”. Cet éditeur, pour vouloir mal-à-propos, & j’ose dire, mal adroitement sauver à Pline une contradiction, est tombé lui dans une méprise un peu forte, en renvoyant à un passage qui n’a pas le même sens. Au surplus, M. Poinfinet a cru devoir se conformer au texte du P. Hardouin. Pour M. Brotier, s’il s’en fut tenu à la leçon *asperos*, il n’eût pas fait si légèrement cette petite note : *De hac vulgi fabulâ jam dictum suprâ, Lib. X. sect. 15*. Je ne fais trop si ce terme est permis, quand c’est moi qui l’adresse à M. Brotier; car je ne voudrois pas dire une injure à un homme qui m’a prouvé qu’elles flétrissent plus ou moins leur Auteur. Comment nommer en effet l’inattention, qui sans égard au mot *constat*, fait de ce passage un parallèle avec l’autre qui en est fort différent? Le premier ne contient qu’une fable populaire, & dans celui-ci le fait quel qu’il soit, est certain, *constat*.

“ On provoque les purgations des femmes,

» avec une araignée qui file de haut en bas ;
 » on doit la prendre dans le creux de la main,
 » & après l'avoir écrasée, l'appliquer à la par-
 » tie sexuelle : si on prend l'araignée lorsqu'elle
 » remonte, elle arrêtera les purgations" (x).

Que dire de ce moyen de rendre la fanté aux femmes ? Sans doute les rapports entre la maladie & le remède sont exacts : ce qui descend fait descendre, & ce qui remonte fait remonter. Convenons qu'il fallut une imagination bien active pour l'inventer, une raison bien exercée pour le croire, une grande force de jugement pour le choisir, comme digne de nous être transmis dans un livre très-grave : il est vrai que l'objet sympathique n'est pas obligé pour les dames. Le chapitre est sérieux & n'est rien moins, selon Pline, qu'une compilation de contes puérils.

« Auprès d'Harpase, ville d'Asie, on voit
 » une roche d'une masse effrayante, qu'on peut

(x) Araneus, qui filum deducit ex alto, capi debet manu cavâ, tritusque admoveri: quod si redeuntem prehenderit, inhibebit idem purgationes. l. 30.
 L 14.

» remuer avec un seul doigt, & qui résiste ;
 » si on la pousse avec tout le corps » (y).

Quand un Ecrivain débite une absurdité, & qu'il ne s'attend à aucune créance, il est quitte avec son lecteur. Mais un Naturaliste doit expliquer le fait qu'il rapporte, après s'en être exactement informé, pour qu'on soit instruit & qu'on ne l'accuse pas de légèreté. Quoique l'Auteur du livre *des choses admirables*, ait dit qu'auprès de Pandosie de Japigie, on voit une pierre de la charge d'un charriot, laquelle y fut apportée par Hercule, & qu'on la remue avec un doigt, falloit-il enchérir & pousser le conte jusqu'à la roche d'une masse effrayante ?

Le fameux rocher qui tremble, & qu'on voit près de Castre en Languedoc, remue lorsqu'un homme le pousse de toute sa force. La pierre branlante du mont Pilate vers Lucerne, se meut aussi par la même cause. Mais qu'un doigt fasse remuer une roche d'une masse effrayante, & que toute la force d'un homme ne puisse la mouvoir ?

(y) Juxta Harpasa oppidum Asiæ cautes stat horrenda, uno digito mobilis: eadem, si toto corpore impellatur, resistens. l. 2. c. 96.

mouvoir ? n'est-ce pas dire une absurdité ? ou bien ne doit-on pas mieux s'expliquer ?

“ Le jour même de la victoire contre les
 „ Cimbres, & celui de la défaite de Persée,
 „ Castor & Pollux l'annoncerent à Rome ; ce
 „ furent des présages divins & qui se rappor-
 „ tent à la vue ” (2).

Que ce soit un Athée qui d'un ton dévot, parle de présages divins, on dira qu'il veut rire, ou qu'il rêve, ou qu'il prend ses lecteurs pour des imbécilles ; & l'on rira de l'agregé au college des augures. Florus qui écrit plus en Poète, qu'en Historien, a tout le sens qu'il faut pour dire, quand il rapporte le même trait, *si credere fas est*. La Mothe le Vayer ne l'en a pas moins tancé, pour avoir trop crument rapporté cette vision populaire. Que n'auroit-il pas dit, si Florus eût été Naturaliste ? Cicéron, l. 2. de la nature des Dieux, dit que ce n'étoit qu'un conte ridicule, & que pour l'homme crédule qui y ajoutoit foi, il n'y avoit pas de fa-

(2) Cimbricæ victoriæ, Castoresque Romani, qui Persicam victoriam ipso die, quo contigit, nunciavere, visus, & numinum fuere præfagia. l. 7. c. 22.

bles incroyables ; attendu que les deux fils de Tyndare, dont les corps avoient été réduits en cendre, ne pouvoient plus monter à cheval ; car c'est ainsi, disoit-on, qu'ils venoient annoncer des victoires. Pline avoit lu Cicéron, mais le bon sens de Cotta, le sien même, ne le prémunissoit pas contre les chimeres de Balbus, & de la populace romaine. Lui-même dit plus loin dans ce septieme livre, que par vanité, on fait un Dieu de celui qui en cessant de vivre n'est même plus un homme. *Vanitas..... Deumque faciendo, qui jam etiam homo esse desierit.* Le chapitre d'ailleurs est fort hétérodoxe.

Mais le sage Plutarque croyoit cette apparition aussi bien que Pline. C'est que le sage Plutarque raisonnoit à cet égard aussi peu juste que Pline, & moins bien que Cicéron ; & qu'en un mot, si toute la terre avoit cru l'apparition des Dioscures, que si même les Espagnols eussent vu S. Jacques à leur tête, sur un cheval pommelé, quand ils massacrerent les Indiens, ce n'en seroit pas moins une absurdité des plus grossières, & qu'ils rendirent atroce.

* Chrésiphron, Architecte du temple de Diane

33 à Ephese , déseſpérant de pouvoir placer le
 33 frontifpice au deſſus de la porte , car la pierre
 33 étoit extrêmement peſante , fut ſi chagrin ,
 33 qu'il ne prenoit aucun repos , & qu'il voulut
 33 ſe donner la mort. On rapporte qu'abattu
 33 de cette penſée , il vit la nuit en dormant ,
 33 la Déeſſe dont il bâtifſoit le temple , qui l'ex-
 33 hortoit à vivre , & l'afſuroit qu'elle avoit poſé
 33 la pierre. En effet , le lendemain on trouva
 33 cette pierre à ſa place , de manière qu'il ſem-
 33 bloit qu'elle s'étoit poſée d'elle-même , & par
 33 ſon propre poids ” (*a*).

Il y a là , ſi je ne me trompe , trois per-
 ſonnages ; celui de l'Ecrivain qui pourroit bien
 voir la ſupercherie , mais qui a des prêtres im-
 poſteurs pour confreres , & qui aime les petits
 contes , ſans quoi rien ne l'empêchoit de ſup-

(*a*) Operi præfuit Chrefiphron architectus. . . . Dif-
 ficillimè hoc contingit in limine ipſo quod foribus
 imponebat. Etenim ea maxima moles fuit : nec ſedit
 in cubili , anxio artifice , mortis destinatione ſupremâ.
 Tradunt in eâ cogitatione feſſum nocturno tempore
 in quiete vidiffè præſentem Deam , cui templum fiebat ,
 hortantem ut viveret : ſe compoſuiſſè lapidem : atque
 ita poſtero die apparuit , & pondere ipſo correctus
 videbatur. l. 36. c. 14.

primer celui-là : le personnage de l'Architecte , lequel pouvoit bien être un peu charlatan ; car il étoit , dit-on , fort ingénieux dans son art ; & la science des mécaniques étoit bien connue de son tems. Enfin les Prêtres de Diane , dont l'adresse étoit soutenue de la crédulité populaire. Ou bien le tout n'est qu'un de ces contes qui croissent avec le tems , comme on en a tant fait , & comme on en pourra faire encore. A moins que vous ne vouliez que Diane ait posé cette pierre. On peut aussi demander si elle étoit plus difficile à poser que les deux qui couvrent le fronton de la colonnade du Louvre. Elles ont chacune 54 pieds de longueur , sur 8 de largeur , & 15 pouces seulement d'épaisseur ; & Claude Perrault qui ne vit point Diane en songe , nous a laissé un monument de la science & des moyens hardis que fait employer un grand Architecte.

“ Dans la même ville (Cyzique) il y a
 „ une pierre appelée la pierre fugitive. Les
 „ Argonautes qui s'en fervirent pour ancre,
 „ l'y laisserent. Les Cyzicéniens l'avoient mise
 „ dans leur Prytanée , d'où s'étant échappée
 „ souvent , ils l'arrêterent avec du plomb ” (*b*).

(*b*) Eodem in oppido est lapis , fugitivus appella-

M. Guettard dans sa note sur ce passage, après avoir nommé deux autres savans aussi crédules que Pline, dit : *Lorsqu'on lit de pareils faits dans des Auteurs semblables à ceux-ci, & sur-tout à Pline, on ne fait ce qu'on doit admirer le plus, ou la bonté qu'ils ont de les rapporter, & encore plus celle qu'ils ont de les croire, ou bien la finesse, pour ne pas dire la fourberie de ceux qui peuvent y avoir donné lieu.*

Le parti ne doit pas être difficile à prendre; parce qu'il n'est guere concevable que la finesse des gens qui disent, nous avons soudé cette grosse pierre avec du plomb, parce qu'il lui prenoit souvent la fantaisie de courir les champs, puisse réduire un Naturaliste à croire ces petites excursions. Il faut donc chercher dans la propre disposition de Pline, la cause unique de sa crédulité. J'ai montré qu'il ne falloit pas toujours être bien fin, pour lui faire croire d'assez fortes absurdités.

“ Le veau marin vit également dans la mer

tus : Argonautæ eo pro ancorâ usi, ibi relinquerant. Hunc e Pritaneo (ita vocatur locus) sæpe profugum vinxere plumbo. l. 36. c. 15.

„ & sur la terre : il a le même instinct que le
 „ castor. Lorsqu'on le poursuit, il vomit son
 „ fiel , utile à beaucoup de remedes , ainsi que
 „ sa pressure qui sert contre l'épilepsie : cet ani-
 „ mal fait qu'on l'attaque pour cela (c) ”.

Quand on poursuit les veaux marins, dit M. de Buffon, ils lâchent souvent leurs excréments qui sont jaunes & d'une odeur abominable. Voilà ce que Pline, ou plutôt ceux qu'il copie, prenoient pour du fiel. Pour Aristote; il dit que le veau marin n'a point de fiel; il se trompe. Les chasseurs & les pêcheurs de veaux marins en savent sur ce fiel plus qu'Aristote: mais ils ignorent que ces animaux nous envient les remedes qu'ils portent; car soit dans l'eau, soit sur la terre, cette liqueur seroit perdue; on ne la pourroit avoir qu'en les tuant avant qu'ils la vomissent: Pline n'avoit pas fait cette observation. Elien dit qu'ils l'avalent, parce qu'ils sont envieux: Théophraste l'avoit dit.

“ Les cerfs se cachent quand ils quittent leur

(c) Similis & vitulo marino victus, in mari ac terrâ: simile fibro & ingenium. Evomit fel suum, ad multa medicamenta utile: Item coagulum, ad comitiales morbos: ob ea se peti prudens. l. 8. c. 31.

5 bois, comme s'ils avoient honte d'être dé-
 „ armés; mais aussi parce qu'ils nous envient
 „ son utilité. On ne trouve point leur corne
 „ droite, qui peut être bonne à quelques re-
 „ medes (d) ”.

Aristote qui ne s'en tenoit pas toujours à être un Naturaliste de cabinet, dit que c'est la corne gauche qu'on ne trouve pas; mais quand il s'agit d'un conte, le Grec vous le dira comme le Latin. Voici comme le cerf cache son bois. Pour s'en débarrasser, il est obligé de l'accrocher à quelque branche, afin d'avoir un appui qui résiste aux petits efforts qu'il fait, lorsqu'il le met bas; & comme il ne quitte jamais les deux côtés le même jour, on n'en rencontre qu'un dans un même endroit, soit à terre, soit à des branches d'arbres. Voyez ce qu'en dit M. de Buffon que je transcris, & qui n'enseigne pas que plusieurs animaux envient aux hommes, certains médicamens.

“ J'ai appris, & j'en fais mention comme

(d) Latent (cervi) amissis velut inermes: sed & hi bono suo invident. Dextrum cornu negant inveniri, seu medicamento aliquo præditum. l. 8. c. 32.

„ d'un prodige , qu'un chien parla , & qu'un
 „ serpent aboya , lorsque Tarquin fut chassé
 „ du trône (e) ”.

Que penserions - nous de M. de Buffon , s'il eût écrit dans son immortel ouvrage : *Entre les prodiges que nos Ancêtres ont recueillis , je dois faire mention du loup-garou & des revenans qui parurent , lorsque Childeric III. fut détrôné ?* Nous serions fort surpris , & nous dirions , cela est bon pour une fois ; mais s'il s'en trouvoit autant presque à chaque page , nous rougirions pour l'Auteur qui auroit dégradé son histoire naturelle , par de semblables prodiges.

“ Si le vent vient du Nord , on dit que les
 „ brebis font des mâles , & des femelles s'il
 „ vient du midi (f) ”.

Il faut observer que cet *on dit , dicunt* , désigne Aristote & d'autres Auteurs en qui Plin a le plus de confiance , & qui lui fournissent

(e) Canem locutum , in prodigiis (quod equidem adnotaverim) accepimus : & serpentem latrasse , cum pulsus est regno Tarquinius. l. 8. c. 41.

(f) Aquilonis flatu (oves) mares concipi dicunt , austri feminas. l. 8. c. 47.

avec des vérités des contes absurdes. Ce qu'il dit, quelques mots auparavant, qu'il faut attacher aux béliers.... soit le droit, soit le gauche, pour qu'ils engendrent ou des mâles ou des femelles, n'est pas la preuve d'une grande connoissance des parties de la génération, & de leur office.

“ La nageoire droite du veau marin, a une
 „ vertu soporifique; elle fait dormir en se la
 „ mettant sous la tête (g) ”.

Je ne dis pas le contraire : cependant j'observe qu'il est un genre de contes à dormir debout, si familiers à Pline, qu'ils font sur ma paupière, l'effet de la nageoire droite du veau marin. Mais les bons endroits de cet Auteur, son style en général, & le besoin que j'ai de faire connoître quelques-unes de ses innombrables erreurs, me reveillent à propos. Je le lis avec satisfaction, où il traite du soin des arbres, de l'agriculture, des grains, &c. s'il y commet quelques fautes, elles sont plus rares,

(g) Præterea dextræ pinnæ (vituli marini) vim soporiferam inesse, somnosque allicere subditam capiti.
 l. 9. c. 13.

&, en général, ces guides l'ont moins trompé. Il est croyable aussi qu'il parloit de ce qu'il voyoit.

“ Il y a vis-à-vis d'Ilion, proche de l'Hellespont, au sépulchre de Protésilas, des arbres qui chaque siècle deviennent assez hauts pour découvrir cette ville; alors ils deviennent secs, & ensuite ils croissent de nouveau (h) ”.

On a déjà vu, on voit, & l'on verra, combien Pline aimoit les petits contes: sa profession d'Ecrivain Naturaliste, ne le garantissoit pas toujours de la superstitieuse ignorance populaire. Si vous voulez favoir encore par cet exemple, comme il en avoit sa part, lisez la fable suivante.

Les ormes que vous voyez sur cette hauteur, y furent plantés par les Nymphes, qui donnerent à leurs branches tournées vers Ilion, la fa-

(h) Sunt hodie ex adverso Iliensium urbis, juxta Hellespontum, in Protefilai sepulcro arbores, quæ omnibus ævis cum in tantum accrevere, ut Ilium aspiciant, inarescunt, rursusque adolescunt. l. 16, c. 44.

culté de croître chaque matin, & de sécher bientôt après; tandis que celles de l'autre côté restent en bon état. Ces ormes étoient les arbres dont parle Pline; ils entouroient le tombeau de Protéfilas, & leurs branches desséchées signifioient le regret de ce Héros Grec, d'être mort si jeune. Voyez la première *héroïde* de Philostrate, où cela nous est conté.

Cette belle merveille avoit ses variantes : Pline la fait seculaire; Philostrate, pour la rendre plus piquante, la réduit à l'éphémère; ainsi vont les contes. Mais si ce n'est pas ainsi qu'on doit écrire l'histoire naturelle, c'est du moins en y fourrant de ces puérités, qu'on la dégrade.

Si vous êtes curieux d'apprendre comment Pline enseigne à guérir le mal de tête; car il y a plusieurs remedes, lisez ceci, que je copie dans la traduction de M. Poinfinet, l. 29, chap. 6.

“ On employe *en amulette* des os tirés de la
 „ tête du vautour, ou la cervelle du même
 „ oiseau que l'on mêle avec de l'huile & de la
 „ resine du cedre, pour s'en frotter la tête &
 „ le dedans des narines. *On opere encore le*
 „ *même effet* avec la cervelle d'une corneille,
 „ ou d'une chouette, cuite & mangée comme

„ un aliment ordinaire , avec la crête d'un
 „ coq qu'on a laissé pendant vingt-quatre heu-
 „ res enfermé , sans lui donner à manger , ou
 „ avec des plumes arrachées de son col , &
 „ attachées à celui du malade , à qui on fait
 „ observer la même diete ; avec la cendre d'une
 „ belette dont on se frotte la tête ; avec un
 „ brin d'herbe ou de bois arraché du nid d'un
 „ milan , *que l'on met sous son oreiller* ; avec la
 „ peau d'un rat que l'on fait brûler , & dont
 „ on délaie la cendre dans du vinaigre pour
 „ s'en frotter la tête ; avec le petit os d'une
 „ limace trouvée entre deux ornieres , os que
 „ l'on passe à travers l'oreille avec une aiguille
 „ d'ivoire , & que l'on pend à son col , dans
 „ un sac fait de peau de chien , *ce remede*
 „ *réussit à beaucoup de gens qui le font.....* On
 „ prend encore , pour les maux de tête , celle
 „ d'un limaçon que l'on coupe avec un roseau
 „ tranchant , lorsqu'il est à pâtre le matin ,
 „ ce qui se fait principalement *dans la pleine*
 „ *lune* ; on l'enveloppe dans un morceau d'é-
 „ toffe , & on l'attache avec un petit ruban au
 „ col du malade ; &c. ”.

Je crois être dispensé de rapporter le latin
 de cette belle serie de remedes. Je crois aussi
 devoir observer que Pline ne dit pas , *on en-*

ploie en amulette des os tirés de la tête d'un vautour ; mais simplement capitis doloribus remedia sunt.... ossa e capite vulturis adalligata, aut cerebrum cum oleo, &c. Dire, ces choses font un remede, ou dire, ces ingrédients trompent la crédulité populaire, ne me paroît pas à beaucoup près être le même langage ; or Pline qui ne tient pas ici le second, doit parler en françois comme il parle en latin, à ce qu'il me semble du moins.

Lorsque Pline veut rendre raison de la grande fertilité de l'ancienne Italie, voici comment il s'y prend : *Quelle étoit donc la cause d'une si grande abondance ? C'est qu'alors les Généraux d'armée cultivoient leurs champs de leurs propres mains, & que la terre, COMME IL Y A LIEU DE CROIRE, se réjouissoit de se voir soignée par des hommes couronnés de lauriers, & décorés de triomphes. Quenam ergo tanta ubertatis causa erat ? Ipsorum tunc manibus imperatorum celebrantur agri : UT FAS EST CREDERE, gaudente terrâ vomere laureato & triumphali aratore,* l. 18. c. 3.

Si on eût présenté à Pline ce qu'il dit de ce bon laboureur (chap. 6.) traduit en justice par ses voisins, comme forcier ; qui fut absous quand

il eût montré aux juges les outils dont il se servoit, & qu'il leur eût parlé de ses fatigues, de ses veilles, de ses sueurs. Si on lui eût montré ses propres paroles : *Aussi nos Ancêtres disoient-ils que le meilleur engrais d'un champ, c'est l'œil du maître. Et ideo majores fertilissimum in agro oculum domini esse dixerunt*; & qu'on lui eût dit; jugez-vous vous-même, sur ce mot plein de sens; comparez-le avec l'image absurde que vous nous présentez dans le chapitre trois. Voyez si quand on peut expliquer un fait avec autant de sagesse & de raison, on doit recourir à une superstition ridicule. Ici vous êtes un Philosophe, là vous êtes un Rhéteur ampoulé & vuide de sens; lequel de ces deux noms voulez-vous qu'on vous donne? Plinè auroit rougi & eût effacé une partie de son livre.

Si on rassembloit toutes les fautes de cette espece, que Plinè a répandues dans son livre, & qu'on y joignit ses autres erreurs, dont je ne donne qu'une légère notice, on surprendroit bien des lecteurs. Mais il faudroit pour ce travail, la connoissance profonde de chacune des matieres que Plinè a traitées; il faudroit le discernement le plus exquis & la plus grande impartialité. Il faudroit aussi qu'on mit à côté, les beaux endroits de cet Ecrivain, ceux qui

Font bien de lui, & qu'après on pût dire hardiment : voilà Pline, voilà son goût, son jugement, sa critique, ses lumieres; & voilà comme tant de gens qui parlent de cet Auteur, l'ont mal connu jusqu'à ce jour. Qui osera l'entreprendre, & qui peut se flatter d'y réussir?

Voici ce qu'on a fait. Hermolaüs Barbarus a corrigé 5000 fautes. Du Pinet a fait plus de 1200 corrections. Le Pere Hardouin en compte environ 5000 de sa façon. MM. Poinfinet & Brotier viennent d'en faire aussi plusieurs; & je ne compte pas toutes celles que d'autres ont faites: mais sans se tromper de beaucoup, on peut évaluer de 12 à 15000, les corrections faites au texte de Pline depuis 1470 que parut la premiere édition jusqu'à ce jour.

Aucun Auteur ancien ne doit donc être en meilleur état; & si cela continue, comme il y a lieu de le croire, nos descendans auront enfin un Pline irréprochable. Cet Auteur alors, aura la physionomie de certains bas de laine, qui à force d'y reprendre des mailles avec de la foye, devinrent une assez bonne paire de bas de foye. A ce compte, ce n'étoit déjà plus *Cajii secundi naturalis historia* que nous lisons. Eh! que nous importe? On nous dit; voilà Pline, & nous répondons; voyons ce que

c'est que Pline, c'est-à-dire, Pline Ecrivain, Pline Naturaliste. Pour ses vertus, ses mœurs, respectons-les, & regardons avec horreur l'idée infame de fouiller la mémoire des hommes vertueux : Pline en étoit un, quoique dans certains endroits, son livre soit favorable aux vices de plus d'une espece.

“ On trouve dans les Annales, que, sous
 „ le consulat de Marcus Lepidus, & de Quin-
 „ tus Catulus, au territoire de Rimini, un
 „ coq parla dans la maison de campagne de
 „ Galerius; seul exemple de cette nature que
 „ je fache (i) ”.

Le tems & le lieu sont marqués, comment le fait seroit-il douteux? Pline, dira-t-on, n'ofoit pas le nier, & devoit paroître respecter les Annales de l'Empire. En ce cas, il avoit un moyen plus sûr encore; celui de ne rien dire du coq parleur. Quand on a nié le principe de la religion de l'Empire, doit-on avoir la petite
 crainte

(i) Invenitur in Annalibus, in Ariminensi agro, M. Lepido, Q. Catulo Coff. in villâ Gallerii locutum gallinaceum, semel, quod equidem sciam. l. 10. c. 21.

crainte de se moquer d'un coq, dont il est parlé dans les Annales de l'Empire ? On ne peut que répéter le même reproche à un Ecrivain qui répète la même sorte de conte. Mais ne croyez pas que Pline acquiesçât à l'autorité des annales, quand elles contredisoient son opinion, ou plutôt celle des originaux qu'il copioit. Si vous en voulez voir une preuve, vous la trouverez au Livre huit, chapitre trente six. Il auroit seulement dû se ressouvenir ici du chien qui parla, & du serpent qui aboya : ces exemples sont analogues à son coq ; ainsi Pline *savoit* trois exemples de cette nature ; mais il oublioit les deux autres qu'il avoit mentionnés au Livre huit.

“ Les hirondelles refusent de faire leur nid
 „ dans les maisons de Thebes, parce que cette
 „ ville a été fort souvent prise. Elles ne les font
 „ pas non plus à Bizya en Thrace, à cause des
 „ crimes de Terée (*k*) ”.

Pline avoit dit, l. 4, c. 11, que les hiron-

(*k*) Thebarum tecta subire negantur, (hirundines) quoniam urbs illa sæpius capta sit: nec Bizyæ in Thraciâ, propter scelera Terei. l. 10. c. 24.

delles fuyoient l'odieux château de Bizya, en horreur du crime affreux que Térée y commit. C'est empiéter un peu trop sur les droits de Lucrece & de Virgile : un Naturaliste en prose devoit favoir & dire, qu'il fait un vent si froid dans cette région que les hirondelles n'y peuvent pas habiter. Peut-être aussi parce que beaucoup d'oiseaux de proie s'en sont rendus maîtres. Quant à Thèbes, ne diroit-on pas qu'elle étoit régulièrement détruite & rebâtie tous les ans, ou du moins qu'elle n'avoit jamais assez subsisté pour que les hirondelles pussent y faire des nids : Pline favoit le contraire. Il n'y a plus qu'à demander quel degré de confiance mérite un Naturaliste, quand au lieu de bonnes observations, il s'amuse à des contes, que le charme des vers rend tolérables chez les Poètes.

“ Je trouve que le rhume de cerveau se dissipe en baissant les narines d'un mulet ” (1).

Le remède est simple ; mais, direz-vous, est-il possible qu'un bon Naturaliste l'ait indiqué ? Non, peut-être ; mais vous voyez que Pline en enrichit son ouvrage.

(1) Gravedinem invenio finiri, si quis nares muli nas osculetur. l. 30. c. 4.

“ On trouve de petits vers qui , liés au col ,
 „ retiennent l'enfant jusqu'au terme : il faut les
 „ ôter quand la femme est en travail , autre-
 „ ment elle n'accoucherait pas : il faut même
 „ prendre garde de ne les point poser à ter-
 „ re ” (*m*).

Il n'y a là ni *fi* , ni *mais* , ni Magicien , ni Magicienne. Presque tout le chapitre est un faisceau de puérités semblables ; & Pline les débite avec la meilleure foi du monde. J'en remarque ailleurs quelques-unes.

“ Ce qui m'étonne sur-tout , c'est que Sopho-
 „ cle , ce Poète si grave dans son tragique , &
 „ d'ailleurs fort distingué pendant sa vie , puis-
 „ qu'il eut part aux affaires d'Athènes sa patrie ,
 „ & qu'il en commanda l'armée ; ce qui m'é-
 „ tonne , dis-je , c'est qu'il ait écrit qu'au-delà
 „ des Indes l'ambre vient des larmes que répan-
 „ dent les oiseaux de Méléagre , (les Pintades)
 „ lorsqu'ils le pleurent. Qui ne seroit surpris

(*m*) Inveniuntur & vermiculi , qui adalligati collo continent partum. Detrahuntur autem sub partu : alias eniti non patiuntur. Cavendum etiam ne in terra ponantur. Lib. 30. c. 12.

„ qu'un tel homme ait écrit cette fable , ou qu'il
 „ ait espéré de la persuader à d'autres ? Quel
 „ enfant , quelque ignorant qu'il puisse être ,
 „ croira que des oiseaux versent , par année ,
 „ une assez grande abondance de larmes , &
 „ qu'ils aillent pleurer aux Indes Méléagre qui
 „ mourut en Grece ? Quoi donc ? d'autres Poë-
 „ tes ne produisent-ils pas aussi beaucoup de
 „ fables ? Mais c'est trop se moquer des gens
 „ que d'en dire sérieusement sur un objet qu'on
 „ peut voir tous les jours , & où il est si facile
 „ de confondre le mensonge . C'est montrer
 „ pour les hommes un souverain mépris , &
 „ c'est abuser de la permission de mentir impu-
 „ nément ” (n).

(n) Super omnes est Sophocles tragicus poëta , quod
 equidem miror tantâ gravitate cothurni , & præterea
 vitæ famâ , aliàs principe loco genitus Athenis rebus
 gestis , exercitu ducto . Hic ultra Indiam (fuccinum)
 fieri dixit e lacrymis Meleagridum avium Meleagræ
 deflentium . Quod & credidisse eum , vel sperasse aliis
 persuaderi posse , quis non miretur ? quamve pueri-
 tiam tam imperitam posse reperiri , quæ avium plo-
 ratus annuos credat , lacrymasve tam grandes , avesque
 e Græciâ , ubi Meleager periit , ploratum isse in In-
 dos ? Quid ergo , non multa æquè fabulosa produnt

Je ne fais lequel est le plus repréhensible, de celui qui fait un aussi mauvais raisonnement, ou de celui qui le réfute. Quoiqu'il en soit, Pline ayant bien voulu se charger du premier rôle, je me charge du second. Quoi, un Poète montre un souverain mépris pour les hommes, quand il leur présente, à l'exemple de ses confreres en Apollon, une fantaisie poétique. Quoi, *Eschyle, Philoxene, Nicandre, Euripide, Satyrus* auront dit les premiers que les sœurs de Phaëton le pleurerent si amèrement que, changées en peupliers, leurs larmes produisirent l'ambre; (même chapitre) ils n'en efflueront pas de reproches, & Sophocle fera traité d'impudent menteur, pour avoir bu, comme eux, les eaux du Pinde! J'en suis fâché, mais il n'y a pas là de sens commun. D'ailleurs où est la vraisemblance que Sophocle ait sérieusement, *seriò*, débité cette fable, qu'il y crut, & prétendit la faire croire à d'autres? L'importance & le sérieux que Pline met à sa repréhension est bien autrement repréhensible.

poëtæ? Sed hoc eâ in re, quæ quotidie inveniatur atque abundet, & hoc mendacium coarguat, seriò quemquam dixisse, summa hominum contemptio est, & intoleranda mendaciorum impunitas. l. 37. c. 2.

Et qu'ont à faire ici la gravité du cothurne de Sophocle, les distinctions qu'il eût dans son pays, & l'avantage d'avoir conduit une armée ? Pline, malgré *la gravité* de son sujet, malgré *les plus importantes charges, officiis maximis*, qu'il exerçoit dans l'empire, n'en écrit-il pas d'aussi absurdes pour le moins, & qu'il croit, & qu'il veut faire croire à d'autres ? Ces raisons qui sont si fortes contre un Naturaliste, ne doivent pas empêcher un Poète d'écrire une fiction même absurde ; car ce n'est pas lui qu'on interrogera pour favoir la vérité. Quand Pline rapporte, l. 21, c. 10, le rêve de ceux qui croyoient que l'*hélénion* avoit été produit des larmes d'Hélène, il ne se gendarme pas contre cette fabuleuse absurdité, qui ne paroît pas forgée par un Poète. Mais supposons qu'il ait dû frapper de toute sa hauteur sur le mensonge poétique de Sophocle, nous allons voir sur qui retombe le contre-coup.

“ Les oiseaux de Diomède étourdissent de leurs
 „ cris les étrangers ; & , par un discernement
 „ qui tient du prodige , ils caressent les Grecs
 „ seuls , comme étant ses descendans. Chaque
 „ jour ils emplissent d'eau leur bec & leurs plu-

„ mes, & vont arroser & purifier le temple de
 „ ce héros. De là vient la fable des compagnons
 „ de Diomède changés en ces oiseaux” (o).

Le voilà ce contrecoup, & je ne crois pas qu'il soit équivoque. Il est à croire qu'au livre dix, Pline avoit moins d'humeur contre les fables qu'il n'en avoit en écrivant le trente-septieme, qui pourtant n'en est pas dépourvu. Si on lui eût fait appercevoir combien de mensonges, de faux jugemens, de traits d'ignorance & de fables défigurent son ouvrage, il eût été bien autrement surpris qu'il ne l'est de ce que Sophocle lui raconte des oiseaux de Méléagre.

Si on lui eût dit : Vous, Naturaliste, qui nous contez le mensonge puérile des oiseaux de Diomède, qui ne le cèdent guere à ceux de Méléagre, pourquoi ne voulez-vous pas qu'un Poète use du privilege de l'art, & pourquoi les eaux Castaliennes ne lui monteroient-elles pas au cerveau comme à un autre ? Effacez, croyez-

(o) *Advenas barbaros clangore infestant, (aves Diomedes) Græcis tantùm adulantur, miro discrimine, velut generi Diomedis hoc tribuentes: ædemque eam quotidie pleno gutture madentibus pennis perluunt atque purificant: unde origo fabulæ, Diomedis socios in earum effigies mutatos. l. 10. c. 44.*

moi, ce nombre excessif d'absurdités qui en feront tant dire à d'autres. Je ne fais pas ce que Pline eût répondu de bon à cet avertissement, si on y eût joint la démonstration. Au surplus, les Héros étoient en possession d'avoir après leur mort des oiseaux pleureurs. Memnon n'en avoit-il pas comme un autre, lesquels, à un jour fixé, venoient balayer & arroser fort proprement son tombeau ? Voyez Pausanias, l. 10, c. 31. Elien, en différens endroits, vous contera pareillement des choses curieuses des oiseaux & des chiens qui dans les temples distinguoient ainsi les Grecs des barbares.

“ Les oiseaux nommés Séleucides, viennent
 „ détruire les fauterelles qui dévastent les mois-
 „ sons du Mont Cassius : c'est Jupiter qui les
 „ accorde aux prieres des habitans ” (*p*).

Voilà Pline qui ne croit qu'à Jupiter planète, & qui dit que Jupiter le Dieu exauce des prieres. Pour les oiseaux Séleucides, ils ne sont point fabuleux, ainsi que quelques Ecrivains

(*p*) Seleucides aves vocantur, quarum adventum ab Jove precibus impetrant Casii montis incolæ, fruges eorum Locustis vastantibus. l. 10. c. 27.

Pont dit. Ces oiseaux font le merle, ou plutôt l'étourneau couleur de rose; ils font communs en Orient, dans les déferts de Crimée, d'African & de Sibérie, où on les voit suivre les volées de fauterelles passageres, Jupiter les y envoie encore chaque année.

“ Les Eléens accablés des mouches, qui leur
 „ causent la peste, n'ont pas plutôt appaisé le
 „ Dieu Myiagros par des sacrifices, qu'elles
 „ meurent toutes ” (q).

Voilà encore notre Athée qui parle d'appaiser un Dieu: mais voyons le passage suivant.

“ Aucun animal n'est réputé moins docile que
 „ la mouche, & ne passe pour avoir moins d'in-
 „ telligence, d'où il est encore plus étonnant
 „ qu'à Olympie, lorsque dans les jeux sacrés
 „ on a immolé un taureau au Dieu que les
 „ Grecs appellent Myiodès, on voit les mou-
 „ ches sortir par nuées du territoire ” (r).

(q) Elei Myiagron Deum, muscarum multitudine pestilentiam afferente: quæ protinus intereunt, quam litatum est illi Deo. l. 10. c. 28.

(r) Nullum animal minus docile existimatur, minorisve intellectus: eo mirabilius est, Olympiæ sacro certamine, nubes earum, immolato tauro, Deo quem Myioden vocant, extra territorium id abire. l. 29. c. 6.

Si notre Naturaliste eût connu les bons ouvrages modernes sur les insectes, particulièrement celui de Reaumur, il les auroit aussi compilés, & je vous réponds qu'il n'eût pas dit que les mouches ont de tous les animaux le moins d'intelligence; mais passons cela. Quoique Plin ait aussi peu de foi au Dieu Myïagros & au Dieu Myïodès qu'au Dieu Jupiter, il n'en fait pas moins une forte invective au commencement du 30^e. livre contre les diseurs de pareilles sottises. Il en rapporte même plusieurs selon la coutume, & les désapprouve, quoiqu'elles ne soient pas plus absurdes que celles qu'il adopte, ni très-assurément que ces trois dernières.

“ Entre les bipèdes l'homme seul produit un animal vivant, aussi est-il le seul qui se repente de sa première jouissance: c'est assurément le triste présage d'une vie que dès l'origine accompagne le repentir ” (s).

Que cela est beau! que cela est utile! que cela est philosophique & vrai! Il faut assuré-

(s) Bipedum solus homo animal gignit. Homini tantum primi coitus poenitentia, augurium scilicet vitæ a poenitendâ origine. l. 10. c. 63.

ment que les choses soient bien changées, puisque nous n'avons plus lieu de faire de pareilles observations. Les Tschouktskoi, peuples qui habitent les bords de la mer de Tartarie, & qui ne sont pas encore baptisés, se moqueroient du présage de Plin. Dès l'âge de quatre à cinq ans les meres ont chez eux une attention réitérée de préparer à leurs filles un moyen assez commode pour qu'aucun homme, ni elles, n'aient sujet de s'en repentir. Quand on les marie, l'épousée, après le barbare préliminaire des noces, dit à l'épouseur : *je vais avec toi, je suis bien ouverte.....* Mais voyez comment Plin a l'art de se contredire. Il dit (l. 28, c. 4.) avec Hippocrate & Celse, que le premier coït délivre les filles & les garçons de plusieurs fortes de maladies. *Multa genera morborum primo coïtu solvuntur.* A laquelle des deux opinions croyoit-il ? A la première quand il copioit Aristote ; à la seconde en copiant Hippocrate & Celse.

Quintilien nous a laissé deux traits de caractère, curieux en ce qu'ils peignent la légèreté de Plin, quelque soin qu'il prit à travailler ses ouvrages. J'ignore si beaucoup de personnes y ont fait attention : le livre d'où ils sont extraits est perdu.

“ Je ne comprends pas comment dans un

» livre soigné presque à l'excès, Pline, ce sa-
 » vant homme, a pu dire que Cicéron laissoit
 » tomber sa robe, afin de cacher les varices de
 » ses jambes : tandis qu'on voit, par les statues
 » faites depuis Cicéron, que c'étoit l'usage".
 (Cela feroit croire en passant que Pline devint
 connoisseur en sculpture, sans avoir trop re-
 gardé les statues. Continuons d'écouter Quin-
 tilien.) " J'admire aussi Pline quand il veut
 » que l'Orateur s'effuye la sueur du front, mais
 » sans déranger ses cheveux, & que peu après
 » il condamne ce soin avec la force & la sévé-
 » rité convenables". (*Inst. Orat.* l. II, c. 3.)
 Que feroit-ce donc, si Quintilien eût aussi scrupuleusement examiné l'*Historia naturalis* ?

Ce ne sont là, dira-t-on, que de petits griefs,
 & qui n'empêchent pas que d'ailleurs un Ecri-
 vain ne soit recommandable. Aristote, qui l'est
 assurément, a des contradictions bien aussi for-
 tes. En voici quelques-unes que Gassendi a re-
 marquées. *Les planettes sont plus proches de nous
 que le soleil.—Le soleil est plus proche de nous
 que les planettes. Les élémens ne sont point éter-
 nels.—Le monde est éternel, & les élémens en
 font partie. Une vapeur est un corps humide &
 froid.—Une vapeur est un corps humide & chaud.
 La Nature fait tout parfaitement bien.—La Nu-*

ture fait plus du mal que de bien. Aristote en est-il moins un grand Naturaliste ?

C'est ainsi qu'on s'abuseroit, ou qu'on voudroit abuser les autres. De ce qu'Agéfilas étoit boiteux, il ne s'ensuit pas que tous les boiteux de Sparte fussent des Agéfilas. Si avec cela ils étoient manchots & fort souvent diseurs de fariboles, il y auroit encore moins de ressemblance. Ils auroient beau citer Agéfilas, on leur diroit; vous n'êtes pas pour cela des Agéfilas. A l'application, & l'on verra le sophisme grossier, qui, des ressemblances partielles, conclut aux qualités générales. Ce n'est pas qu'Agéfilas & Aristote aient été sans plusieurs défauts : mais est-ce imiter les gens que de cracher comme eux ?

Si vous voulez savoir ce qu'on a pu dire d'absurdités sur le poisson appelé *echeneïs* par les Grecs, *remora* par les Latins, & *sucet* ou *arrête-nef* par les François, lisez le premier chapitre du 31^e. livre de Plin : il en parle aussi dans le chap. 25 du liv. 9^e. & ailleurs. L'ensemble de ce qu'il en dit est une démonstration de sa crédulité légère, sur un fait qu'il étale d'autant plus hardiment qu'il en est plus mal instruit.

Selon lui, ce petit poisson arrête un vaisseau tout en se jouant, quelque vent qu'il fasse,

quelque tempête qu'il y ait, quelque force de rames & de voiles qu'on emploie. Il est d'une si grande force que par sa seule adhérence au vaisseau, il donne un frein à l'impétuosité la plus fougueuse, aux efforts les plus puissans de la Nature, qui renversent tous les ouvrages humains; il fait enfin ce que les cables & les ancres les plus pesants ne pourroient jamais opérer. Hélas! vanité humaine! *heu vanitas humana!* un chétif & tout petit poisson d'un demi-pied de longueur, arrête la plus formidable armée navale! Il arrêta le vaisseau de Marc-Antoine à la bataille d'Actium; il arrêta celui de Caligula, malgré les efforts de quatre cents rameurs; il en arrêta beaucoup d'autres. Ceux qui le virent alors; car on plongea pour le trouver, & ceux qui l'ont vu depuis, disent qu'il est fait comme une grande limace. Comment oserions-nous douter du pouvoir de la Nature à placer des vertus surprenantes dans ses productions, après l'exemple de ce petit poisson qui arrête un puissant navire? Pour Aristote, il croit que l'écheneïs a des pieds semblables à des nageoires sur lesquels il se pose: *pedes cum habere arbitratur Aristoteles, ita posita pinnarum similitudine*, l. 9, c. 25. Voilà en substance la vaine déclamation sur la remo-

re , que Pline convient de n'avoir pas vu. Beaucoup moins verbeux que Pline , Elien croit aussi la fable de cette remore.

Voyons d'abord s'il est vrai qu'Aristote ait cru que ce poisson ait des pieds. Il dit : *C'est par erreur que quelques-uns ont écrit que l'écheneïs a des pieds ; certainement il n'en a point. Mais parce que ses nageoires en ont l'apparence, il semble poser sur des pieds (t).*

L'écheneïs a deux nageoires à côté de la tête , deux sous la gorge , & dont la naissance est entre les deux ouies , & un peu plus bas ; un aileron dorsal , un ventral , & les deux qui forment la queue , le tout à peu près comme plusieurs poissons les plus communs. La manière dont celui-ci est armé d'un rang de dents , soutenues de plus petites , & même jusqu'aux imperceptibles , sur la hauteur de cinq ou six rangs , est fort curieuse. Le dessus de sa tête aplatie est aussi armé d'un organe dont la forme & l'arrangement transversal ressemble aux feuilles

(t) *Non defuere qui falso ei pedes adscripserint, decepti pinnis quæ pedum præ se ferunt speciem.* (Hist. anim. l. 2. cap. 17.) Je rapporte la traduction latine , parce qu'elle est exacte , & qu'elle sera entendue de plus de lecteurs , que le Grec d'Aristote.

de la sensitive : on y remarque dix-sept fillets. Les éminences qui les séparent sont garnies dans toute leur longueur de petits crochets ferrés & recourbés vers la queue. Tel est cet organe mobile qui sert à l'animal pour s'attacher où bon lui semble , soit à des pièces de bois , soit à des gros poissons qu'il ne quitte pas même lorsqu'en les pêchant on les tire de l'eau. Plusieurs remores sont ainsi venues avec des *goulus* qu'elles n'arrêteraient en aucune sorte.

Ce poisson est bien décrit dans le dictionnaire de M. Valmont de Bomare , édition de 1780 ; dans les précédentes il est inexact & singulièrement fautif : on y prend le dessus de la tête pour le dessous. Dans l'édition de 1780 M. de Bomare dit : *La configuration particulière de la tête de ce poisson induit facilement en erreur sur la position des parties qu'il importe de connaître.* Cependant il semble que les yeux placés au-dessus de la gueule , & l'anus placé sous le ventre , devroient prévenir l'erreur. La mâchoire inférieure est plus longue que la supérieure. Il a deux très-petits orifices nasals à chaque côté de la mâchoire supérieure , & plus proche du coin de la bouche que de l'œil , lequel est aussi tout près du dessus de la tête ; ce poisson n'a pas d'écaillés ; sa couleur est brun cendré.

Je

Je crois qu'au lieu d'une exclamation lugubre sur la foiblesse & la vanité humaine, à propos d'un fait imaginaire, Pline auroit dû se procurer une remore. Je ne l'ai pas sans doute décrite en Naturaliste ; mais ce que j'en dis est d'après l'objet naturel que les Anciens connoissoient, c'est-à-dire, la remore de la Méditerranée ; j'en ai aussi une autre de deux pieds de long ; c'est la remore d'Amérique. Sa forme est semblable à celle de la première ; sa couleur est blanchâtre, & le nombre des sillons transversals de sa tête est de vingt-trois. C'est au surplus un bonheur que, depuis plusieurs siècles, la remore n'ait plus cette méchante fantaisie d'arrêter les vaisseaux, & qu'elle ne s'adresse pas même à la moindre chaloupe : chacune va du moins selon le vent, quand il est bon.

Je trouve une description de la remore dans le XI^e. tome des Arts & Métiers, article 6, édition de Neufchatel. On y dit : *le dessin a été fait sur le poisson même*. S'il faut s'en rapporter à la gravure insérée dans ce volume, il paroît, au contraire, que le dessin n'a pas été fait *sur* le poisson même ; car, sans parler du reste, l'organe sillonné de la tête est représenté non seulement à contre sens, mais en général d'une figure qui n'a aucun rapport à l'objet naturel.

qui pourtant méritoit quelque attention. Les Ecrivains , dit-on , doivent répondre de leurs Graveurs , sur-tout quand il s'agit de figurer un objet d'histoire naturelle.

“ Avec quel silence , quelle légereté les chats
 „ se glissent pour attraper les oiseaux ! avec
 „ quelle finesse ils épient les fouris ! avec quelle
 „ adresse ils les prennent ! Comme ils savent
 „ que l'odeur de leurs excréments les trahit , ils
 „ les couvrent de terre ” (u).

L'objet de Pline est d'enseigner que les chats couvrent leurs excréments , afin que les oiseaux & les fouris qu'ils guettent , ne les sentant point , se laissent plus facilement attraper. Je suis loin de nier l'intelligence & les ruses combinées de certains animaux ; elles sont quelquefois surprenantes. Mais si on eût dit à Pline : le chat dépose-t-il ses excréments à l'endroit & à l'instant où il guette un oiseau ou une fouris ? qu'auroit-il répondu ? Si on eût ajouté , vous dites ailleurs qu'il y a des animaux naturellement fa-

(u) Feles quidem quo silentio , quàm levibus vestigiis obrepunt avibus ! quàm occulte speculatæ in musculos exsiliunt ! Excrementa sua effossâ obruunt terrâ , intelligentes odorem illum indicem sui esse. l. 10. c. 73.

les, & d'autres naturellement propres; ne se pourroit-il pas que les chats fussent du nombre de ces derniers? qu'auroit-il répondu? Enfin, si on lui eût représenté que beaucoup d'animaux très-puants, & plus chasseurs que le chat, ne prennent pas la précaution du chat; & que si une cause est simple, si elle est connue, c'est battre la campagne que d'en chercher d'autres qui offrent des contradictions, ne l'auroit-on pas embarrassé? Pline ne connoissoit pas assez bien les chats; il ne leur avoit pas vu couvrir aussi les excréments d'autres animaux, & même leurs propres alimens, quand ils leur déplaisent, ou qu'ils n'ont plus faim. On voit par cet article, & par quantité d'autres, que Pline étoit né avec trop peu d'aptitude à l'observation. Lisez ce qui suit.

“ On a remarqué que si on porte un cœur
 „ de vautour, on est non seulement garanti
 „ de l'attaque des serpens, mais aussi des bê-
 „ tes féroces, des voleurs & de la colere des
 „ Rois ” (x).

(x) Adnotatum. . . . Cor ejus (vulturis) alitis habentes, tutos esse ab impetu non solum serpentium, sed etiam ferarum, latronumque & regum irâ. l. 29. c. 4.

Celui-ci est d'un genre si particulier, qu'on a de la peine à croire que Pline y ajoutât foi. Cependant ce qui précède & ce qui suit dans ce chapitre, ne laisse aucun doute sur ce qu'il en pensoit : ajoutez qu'ailleurs il affirme de semblables absurdités. Ce sont en partie toutes ces billevesées répandues çà & là, qui font dire que Pline est difficile à entendre. La prévention cherche à sauver des ridicules à cet Auteur : sollicitude inquiète & délicate qui ne devoit être que le partage de l'amitié. Quoiqu'un livre soit fait depuis 1700 ans, les préjugés qu'il renferme en sont-ils plus respectables ? Sans doute on doit craindre d'ajouter aux erreurs dont il est rempli, & de l'entendre mal ; mais ce respect religieux ne doit pas être pusillanime ; il ne faut pas justifier ce qui ne peut l'être, acquiescer à ce que le bon sens rejette, adopter ce qui n'a de raison pour l'être que son ancienneté : la vérité, l'erreur n'ont point d'âge qui ajoute au respect ou à la justice qu'on leur doit. L'éducation nous imprime une sorte de soumission religieuse pour les Auteurs de l'antiquité : elle jette un voile sur leurs fautes, & c'est souvent aux dépens de notre raison & de nos connoissances. Ils étoient avant nous, ils ont dû se tromper plus que nous ; il est juste

de leur pardonner : il faut ofer les juger, & permettre qu'on les juge. On ne s'égorge plus pour Aristote ; mais n'avons-nous pas jusqu'à ce jour des gens qui insultent ceux qui leur montrent Pline comme il est, & qui même cherchent à leur rendre de mauvais offices ; *ipso facto* ?

“ En Scythie le *tarandus* (le renne) change
 „ de couleurs ; ce qui n'arrive pas aux autres
 „ animaux couverts de poil..... Il prend la cou-
 „ leur des arbres, des arbrisseaux, des fleurs,
 „ & de tous les endroits où il se cache, quand
 „ il a peur ; c'est pourquoi on le prend rare-
 „ ment ” (y).

Cette billevesée est complete. Pline écrit du renne & en juge comme d'une infinité d'autres choses au sujet desquelles il recueille des mensonges ou des vérités, sans distinction & sans critique. On fait que les rennes se prennent & s'appriivoient aisément, qu'ils ne changent

(y) Mutat colores & Scytarum tarandus, nec aliud ex iis quæ pilo vestiuntur. . . . Colorem omnium arborum, fruticum, florumque reddit, in quibus latet, metuens, ideo rarò capitur. l. 8. c. 34.

pas de couleur quand ils ont peur, & que seulement ils deviennent blancs l'hiver.

Je parierois que ces arbres, ces arbrisseaux, ces fleurs ne font autre chose que de la neige. Les Auteurs que Plin copioit, & qui, peut-être, n'avoient jamais vu de rennes chez les Scythes, se font laissé tromper, ou par leur imagination, ou par des mensonges qui masquoient la vérité que je crois connoître & vais dire; car j'ai vu quelques rennes en Russie. Ces animaux, qui sont blancs en hiver, ne se distinguent pas facilement, quand ils se tiennent au milieu des neiges. Leur bois, garni d'un duvet blanc, peut être pris pour des branches d'arbrustes, quand ils se rassemblent en troupeaux. Le fait est naturel & certain. Mais Plin préféroit une idée amphigourique à la vérité, qui, avec la plus légère information, se fut présentée au bout de sa plume, comme elle est au bout de la mienne. Il se trompe aussi quand il dit que le renne seul change de couleur. Il ne savoit pas qu'en Russie les écureuils & les lièvres changent aussi de couleur tous les hivers; le premier devient gris, l'autre blanc. Une ignorance de cette espece n'est pas à beaucoup près aussi reprehensible qu'une sottise de la force du renne qui prend telle ou telle couleur; car

en Italie Pline ne voyoit pas de ces animaux. Il dit aussi que les rennes sont gros comme un bœuf, *tarando magnitudo quæ bovi* : ils sont, du moins comme je les ai vus, de la grosseur d'un moyen cerf.

“ L'œil droit d'un serpent lié sur foi, guérit
 „ les fluxions des yeux, pourvu qu'on laisse
 „ aller le serpent vivant ” (2).

S'il ne tenoit qu'à cela pour guérir certains yeux, il y a longtems qu'ils auroient vu Pline comme il est. Le sérieux feroit ici bien déplacé. Le livre 29 est si plein de recettes pareilles qu'il feroit trop ennuyeux pour le lecteur & pour moi de les transcrire. Pline tour à tour se moque de leur vertu, puis y croit, en donne une grande partie comme certaine, & plusieurs comme pouvant être éprouvées. Voilà sa Physique.

“ Il est inutile de décrire le *phyteuma*, vu

(2) *Serpentis oculum dextrum adaligatum contra epiphoras prodesse, si serpens viva dimittatur. l. 29. c. 6.*

„ que son usage ne sert qu'à exciter à l'a-
 „ mour ” (a).

Plaisant scrupule , quand on en décrit tant d'autres , & qu'on les indique avec la dose pour le même usage. Il ne falloit donc pas nommer le phyteuma , parce que chacun peut savoir que c'est une espece de réséda , mais qui n'avance pas plus en amour qu'une quantité d'autres moyens que Pline donne *ipso facto*. Le réséda est en général adoucissant , & , comme Pline le dit ailleurs lui-même , il dissipe les inflammations. Celui , nommé phyteuma par Dioscoride & par son copiste Pline , est , selon M. Linneus , la plus commune espece , le *reseda vulgaris* : mauvais spécifique pour exciter à l'amour. Mais voyez , je vous prie , le raisonnement de Pline : *Je ne veux pas décrire une plante , mais je la nomme. Son usage peut devenir contraire aux mœurs , à l'honnêteté , à la santé ; j'en avertis ceux qui pourroient l'ignorer ; ainsi , par mes soins , chacun est en état de faire avec cette plante tout le mal qu'il pourra , si je ne me trompe. Faut-*

(a) Phyteuma quale sit , describere supervacuum habeo , cum sit usus ejus tantum ad amatoria. I. 27. c. 12.

il donc en conclure que Pline étoit bête ou méchant ? Non assurément : mais que plus il s'égare avec facilité, & plus ses écarts sont propres à jeter d'autres hommes dans l'erreur.

“ Le fils de Crésus parla dès le berceau, à six
» mois : ce fut un prodige qui annonçoit la
» ruine totale du royaume (b) ”.

Un enfant qui parle à six mois, annonce infail-
liblement la ruine d'un royaume. Cependant ne
pourroit-on pas croire que les armes puissantes
& victorieuses de Cyrus, en étoient une pro-
phétie plus claire & plus certaine encore ? Mais
dira-t-on, ces sortes de prodiges & de miracles,
dont Pline est si peu économe, Tite-Live ne
les rapporte-t-il pas aussi dans son histoire ?
Julius Obsequens n'en a-t-il pas composé un petit
faifceau bien curieux, bien ridicule, sous le titre
De Prodigis ? Tite-Live à qui on l'a déjà re-
proché, n'étant pas Naturaliste, est bien moins
répréhensible que Pline : encore l'est-il beaucoup.
Pour *Obsequens*, que savons-nous si vers la fin

(b) Semestris locutus est Croesi filius in crepundiis;
quo prodigio totum id concidit regnum. l. 11. c. 51.

du quatrième siècle, il n'étoit pas, sous l'apparence de la superstition, un homme sensé qui rassembloit toutes ces puérités, qui les dégageoit, les séparoit du corps séduisant de l'histoire, afin d'en faire mieux sentir l'absurdité? Mais il ne l'a pas dit. — C'est peut-être qu'il avoit ses raisons. Observez qu'il ne paroît aucun projet dans son faisceau : c'est un assemblage sec, nud, fait sans approuver, ni rejeter quoi que ce soit de ce qui le compose; je ne connois rien de plus froid. Si pourtant, on vouloit que ce *Julius* fut un superstitieux, je n'aurois aucun droit de le nier; mais je lui verrois d'illustres associés.

“ Il y eut au sujet du laurier, des événemens
 „ mémorables concernant l'Empereur Auguste.
 „ Lorsque Livie Drusille qui après son mariage
 „ eut le titre d'*Augusta*, étoit promise à César,
 „ il arriva qu'étant assise, elle vit qu'une aigle
 „ laissa tomber d'en haut dans son giron, une
 „ poule très-blanche qu'elle ne blessa point.
 „ Comme Livie considéroit cette poule avec
 „ assurance, elle vit par surcroît de merveille,
 „ qu'elle tenoit dans son bec un rameau de
 „ laurier chargé de ses baies. Les Aruspices

ordonnerent de conserver religieusement l'oiseau & sa race, ainsi que le rameau & ses rejettons. Ce qui fut exécuté dans une maison de campagne des Césars, située près du Tibre à neuf milles environ de Rome, par la voie Flaminia : cette maison en fut nommée la maison aux poules ; & du rameau, il provint une admirable forêt (c) ”.

Un Naturaliste qui vient nous dire qu'un rameau de laurier produisit une admirable forêt, que Suétone & Dion réduisent à un arbre suffisant pour fournir du laurier aux triomphes, ne montre-t-il pas son envie de grossir le miracle ? Un Philosophe qui nous rapporte une supercherie de Drusille, faite de concert avec son

(c) Sunt & circa Divum Augustum eventa ejus digna memoratu. Namque Liviæ Drusillæ, quæ postea Augusta matrimonii nomen accepit, cum pacta esset illa Cæsari, gallinam conspicui candoris sedenti aquila ex alto abjecit in gremium illæsam : intrepideque miranti accessit miraculum, quoniam teneret rostro laureum ramum onustum suis baccis. Conservari alitem & soboles jussere aruspices, ramumque eum feri, ac rite custodiri. Quod factum est in villâ Cæsarum, fluvio Tiberi impõsitâ juxta nonum lapidem Flaminia viâ, quæ ob id vocatur Ad Gallinas : mireque silva provenit. l. 15. c. 30.

aruspice, ne feroit-il pas aussi bien un flatteur de cour, comme il est un agrégé au collège des Augures? C'étoit une maîtresse femme que cette Livie Drusille, & qui avoit l'art de mener son mari. Pline qui devoit le savoir beaucoup mieux que nous, s'abaisse à célébrer & à déguiser un tour de femme qui, seulement fiancée, prépare déjà les voies pour regner sur son futur, autrement que par sa beauté. Dans un chapitre sérieux, où l'on traite en Naturaliste de treize espèces de lauriers, doit-on gâter son sujet par un prétendu miracle de cour?

Mais Suétone & Dion rapportent le même fait? sans-doute. Cependant vous n'en inférez pas que les Dieux ayent envoyé l'aigle, la poule & le rameau de laurier, pour annoncer plutôt à Livie qu'à Auguste la gloire de l'Empire & l'abondance qui devoit y regner; car les Dieux devoient se croire assez grands Seigneurs, pour adresser leur message à l'Empereur lui-même. D'ailleurs, une poule qui se trouve tout à propos avec un rameau de laurier dans le bec, lors qu'une aigle vient l'enlever, & qui le garde, est, comme dit Pline, un événement digne d'être rapporté. C'est pourtant dommage que l'ensemble de ce petit conte soit si clair qu'un enfant comprendroit la supercherie. Tous les

Historiens réunis ne vous feroient pas croire que les deux tours de Notre-Dame se prirent un beau jour par la main, & qu'elles se mirent à danser le rigodon : l'un n'est guere plus absurde que l'autre.

Que faut-il donc conclure, sinon que Pline qui, en sa qualité de Philosophe & de Naturaliste, devoit être plus réservé, plus sage que les Historiens, est bien plus répréhensible qu'eux, de s'en tenir à des bruits populaires, qui arrangent toujours mal ce qu'ils répandent comme merveilleux. Car après tout, j'aime mieux voir Pline coupable d'une faute qui lui est familiere, que d'affurer qu'il soit un lâche adulateur de cour : faute que je ne lui vois commettre qu'une ou deux fois pour Vespasien. Malheureusement pour la candeur de Pline, le monstre de Domitien y est compris dans ces paroles : *cum liberis suis*, & nous devons en être indignés. Voy. l. 2. c. 7.

“ Entre les productions de la terre, les laudiers ne sont jamais frappés de la foudre...
” Les tentes faites de peaux de veaux marins en
” préservent; parce que cet animal est le seul

„ entre ceux de la mer , qui n'en soit pas
„ frappé (*d*) ”.

Si l'on demande où Pline a recueilli de telles instructions, l'expérience répondra que ce n'est pas dans la nature, mais dans les Ecrits qu'il compile, dans les dictons populaires, dans son inexpérience, dans sa crédulité. Ces sources abondantes lui ont fourni les écarts qui défigurent si fréquemment son ouvrage. Quand le veau marin sauroit prévoir la foudre & s'en garantir, sa peau quand il est mort, en pourroit-elle faire autant?

“ Dans la même contrée, (le Pont) est le
„ port d'Amycus célèbre par le roi Bébrix, qui
„ y fut tué. Depuis le jour de sa mort, un
„ laurier couvre son tombeau; on le nomme
„ le laurier fou; parce que si on en arrache une
„ branche & qu'on la porte sur un navire, il s'y
„ élève des querelles qui durent jusqu'à ce qu'on
„ l'en ait rejetée (*e*) ”.

(*d*) Ex iis, quæ terrâ gignuntur, lauri fruticem non icit.... aut tabernacula e pellibus belluarum, quas vitulos appellant: quoniam hoc solum animal ex marinis non percutiat. l. 2. c. 55.

(*e*) In eodem tractu (Ponto) portus Amyci est

Et c'est un Naturaliste qui écrit ainsi du laurier! Et l'on dira; voilà comme il faut être physicien! Une vieille fottise fondée sur une vieille fable datée de Castor & Pollux, figurera dans une histoire naturelle, & nous ne hausserions pas les épaules! Ce seroit un peu trop nous asservir à de pitoyables chimères.

“ Quand un âne en voit mourir un autre, il „ meurt aussi très-promptement (*f*) ”.

Des commentateurs ont trouvé cette idée si absurde, qu'ils ont cru devoir corriger, par *afino moriente viso*, contre l'unanimité des manuscrits. Un seul dit *visu* pour *viso*; de sorte que selon lui, quand un âne en voit mourir un autre, il perd aussi-tôt la vue; & selon des commentateurs, quand un âne en voit pisser un autre, il pisse aussi très-promptement. Devinez si vous pouvez, laquelle de ces trois bonnes choses Pline a écrite. Le manuscrit de

Bebryce rege interfecto clarus. Ejus tumulus a supremo die lauro tegitur, quam insanam vocant: quoniam si quid ex eâ decerptum inferatur navibus, jurgia fiant, donec abjiciatur. l. 16. c. 44.

(*f*) Afino moriente viso, celerime id genus deficit. l. 8. c. 43.

Pétersbourg est conforme à l'édition d'Hardouin que je rapporte.

Sans doute qu'il y a dans les Auteurs anciens, des interpolations, des corruptions, des substitutions de mots, & l'on fait les différentes causes de ces désordres. Mais n'abuseroit-on pas aussi trop souvent d'une possibilité qui n'a pas toujours son effet ? Il est facile d'enlever à un Ecrivain tous les défauts qu'on voudra, pourvu qu'on dise : le texte est ici corrompu, voilà une interpolation, ceci est une faute de copiste, il faudroit lire *meïente* pour *moriente*, *visu* pour *viso*, ainsi du reste. A ce compte un Ecrivain dira toujours ce qui conviendra au premier raccommodeur de texte. J'ose croire cependant, qu'avec tous les soins qu'on s'efforceroit de prendre, & l'on en a déjà beaucoup pris, on n'ôtera jamais à Pline, le caractère qu'il a, & qu'on lui voit dans ce recueil. S'il en a un autre, c'est qu'on en a deux, quelquefois plus. Vous verrez tout à la fin, ce que pensoit de notre Auteur, un des plus grands génies.

Je ne crois pas d'ailleurs, qu'il soit plus permis de changer le texte d'un Auteur en le citant, qu'il ne l'est en le commentant. Mais l'observation que je vais faire, doit être bien moins regardée comme un reproche, que comme
une

une remarque simple occasionnée par mon sujet, & que la saine critique peut toujours se permettre.

On lit dans les questions sur l'Encyclopédie, article *adultère* : *Pline le Naturaliste dit, Coccix ora subdit in nidis alienis; ita plerique alienas uxores faciunt matres. Le coucou dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux; ainsi force Romains rendent meres les femmes de leurs amis.* L'auteur célèbre de cette citation, après avoir indiqué le Livre 10, chapitre 9, dit; *la comparaison n'est pas trop juste..... le cocu, suivant la bonne grammaire, devoit être le galant; & c'est le mari.*

Cela est vrai, mais Plinè n'y fauroit que faire, puis qu'il dit simplement & sans aucune comparaison; *semperque parit (coccyx) in alienis nidis. l. 10. c. 9. le coucou pond toujours dans le nid des autres oiseaux.* Remarquons d'ailleurs qu'ici Plinè ne pense pas, il ne fait que traduire Aristote; c'est pourquoi il laisse dans son latin, le mot grec *coccyx*: autrement il auroit dit *culus*, comme à trois ou quatre autres endroits, où il nomme cet oiseau sans traduire personne. Au surplus, je ne mets cette hardiesse de M. de Voltaire, que sur la liste des *mensonges imprimés.*

“ Si on tient seulement de la menthe, elle
 „ empêche qu'on ne se fasse des écorchures entre
 „ les jambes (g) ”.

Huit ou dix autres secrets pareils que Pline
 donne ailleurs pour le même accident, doivent
 rassurer ceux qui y sont sujets; à condition
 pourtant qu'ils procéderont à leur cure comme
 ce bon frere, qui favoit faire une soupe excel-
 lente avec un caillou, en y ajoutant du beurre,
 du sel, des herbes & des racines.

“ On rapporte sur l'autorité d'auteurs céle-
 „ bres, que vingt cinq grains de trefle aquati-
 „ que que nous avons appelé *minyantes*, suffisent
 „ pour contrepoison uniyersel: beaucoup d'au-
 „ tres propriétés lui sont attribuées. Mais l'au-
 „ torité du Poète Sophocle, homme très-gra-
 „ ve qui assure que ce trefle est un poison,
 „ me paroît d'un plus grand poids, & me fait
 „ changer d'avis. Le médecin Simus dit aussi
 „ que la décoction de ce trefle infusé, brule

(g) Intertrigines quoque vel si teneatur (menta)
 tantum, prohibet. l. 20. c. 14.

„ autant que si on l'appliquoit sur une morsure de serpent (h) ”.

Que diroit-on d'un Naturaliste ou Botaniste, qui parmi nous écriroit que malgré l'autorité des Auteurs célèbres dans cette science, il s'en rapporte à celle de Racine ou de Corneille, pour un médicament, & à celle d'un médecin dont le nom seroit à peine resté dans les archives de la médecine? On diroit, si je ne me trompe, que ce botaniste feroit là un raisonnement tout à contresens. On ajouteroit, que quand on s'engage à traiter sérieusement de l'histoire naturelle, & qu'on veut être plus qu'un foible & indécis compilateur, on prend du trefle aquatique, on fait les expériences convenables, & l'on trouve que loin d'être un poison brûlant, ce trefle est seulement un puissant amer & diurétique.

(h) Præterea celebratis auctoribus, contra omnia venena pro antidoto sufficere XXV grana ejus, (trifolii) quod minyanthes ex eo appellavimus, tradi. Multa alia præterea in remediis ejus, adscribi. Sed me contra sententias eorum gravissimi viri auctoritas movet. Sophocles enim Poëta venenatum id dicit. Simus quoque e medicis, decocti, aut contriti fucum infusum corpori, easdem uredines facere, quas si percussis a serpente imponatur. l. 21. c. 21.

Les filles Russes, dit-on, font un fréquent usage de sa décoction. N'oublions pas que l'autorité de Sophocle figure d'ailleurs bien plaisamment, dans un Livre où Sophocle est traité d'*impudent menteur*, parce qu'il rapporte un mensonge poétique. Pline est-il bien sûr que le Poète ne méritoit pas encore ici ?

“ Les génévriers ne fleurissent point. Quelques-uns disent, qu'il y en a de deux especes, l'une qui fleurit & ne fructifie pas, l'autre qui sans fleurir porte d'abord ses baies, qui restent deux ans sur l'arbre. Mais cela est faux : il n'en est aucun dont l'aspect en tout tems, ne soit triste & désagréable. Il en est ainsi de beaucoup d'hommes, dont la fortune n'est jamais dans un état florissant (*i*)”.

C'est dommage que toutes les especes de génévriers fleurissent ; car le trait de morale est vrai, quoique trivial, & amené là sans à propos.

(*i*) Nec juniperi florent. Quidam earum duo genera tradunt : alteram florere, nec ferre : quæ verò, non floreat, ferre protinus baccis nascentibus, quæ biennio hæreant. Sed id falsum : omnibusque iis dura facies semper. Sic & hominum multis fortuna sine flore est. l. 16. c. 25.

C'est aussi dommage que Plin ait mis dans son observation, *sed id falsum, mais cela est faux*; car on auroit dit au téméraire qui censure le passage: ne voyez-vous pas que c'est l'opinion de quelqu'autre que Plin rapporte, comme il fait en mille endroits sans en répondre? Mais Plin a dissipé toute obscurité; il nous montre qu'il n'a pas connu les génévriers, & qu'il contredit séchement ceux qui les connoissent mieux que lui. Ainsi nous pouvons dire, *habemus confitentem reum!* Il ne falloit pas contredire Théophraste, quand il avoit raison. Il falloit se donner aussi la peine de voir des génévriers, arbre commun dans toute l'Europe.

“ J'ai appris une chose merveilleuse du palmier de Syagres & du phénix, auquel comme on pense, on donna pour ce sujet le nom du palmier: quand l'oiseau meurt, l'arbre meurt aussi & renaît de lui-même, comme cet oiseau (k) ”.

Que Plin au livre X, ait pû croire comme

(k) Mirumque de eâ accepimus, cum phœnice ave, quæ putatur ex hujus palmæ argumento nomen accepisse, iterum mori ac renasci ex seipsâ. l. 13. c. 4.

plusieurs Anciens , & même des Docteurs de l'Eglise, la fable du phénix, il n'y auroit rien de surprenant. Qu'il ait dit au même endroit, que celui qu'on apporta dans la grande place à Rome, Claude étant Censeur, fut au jugement de tout le monde , regardé comme faux, c'est avouer seulement une imposture particulière, mais qui dans l'opinion de l'Historien, ne détruit pas l'existence du sujet. Il la détruit si peu qu'au livre II, chap. 37. , il dit que la huppe qui est sur la tête du phénix, est un panache du milieu duquel s'en élève un autre, *phœnici plumarum serie, e medio eo exeunte alio.*

Mais que Pline rapporte sous le titre de choses étonnantes, une absurdité plus ridicule encore que la fable du phénix, n'est-ce pas avoir l'air d'y croire lui-même? Il savoit pourtant que le mot grec *Φοῖνιξ*, est équivoque, & qu'il signifie *palmier*, *datte* & *phénix* : mais nous avons vu ailleurs que sa science ne le prému-
niffoit pas toujours contre une absurdité. La mort & la résurrection du phénix furent appliquées par l'imagination vive & mensongere des Grecs, à ce palmier de Syagre, qui, disoit-on, mouroit & renaissoit aussi, quand le phénix en faisoit autant. On en fit le conte à Pline, il lui parut merveilleux, il le crut, l'é-

crivit ; & c'est là de l'histoire naturelle. Mais Pline, dit-on, écrit une infinité de choses vraies. Cette proposition est ambiguë : voici ce qu'il faudroit dire. La Nature est aujourd'hui mieux connue qu'elle ne l'étoit au tems de Pline ; sans vous donner la peine d'étudier la Nature, copiez ce qu'on en a dit, comme a fait Pline, & votre histoire naturelle vaudra infiniment mieux que la sienne, si d'ailleurs vous savez bien écrire.

“ On assure que si quelqu'un a la vue blessée
 „ par le soleil, & qu'il cueille une des pre-
 „ mieres fleurs de grenadier, avec le pouce
 „ & le quatrieme doigt de la main gauche ;
 „ qu'il n'ait point de ceinture, ni rien de noué
 „ sur lui, aucun anneau, point de chaussure,
 „ & que sans y toucher des autres doigts,
 „ il se frotte légèrement les yeux de cette fleur,
 „ qu'à l'instant il l'avale sans qu'elle touche ses
 „ dents, il n'aura pendant l'année aucune foi-
 „ blese d'yeux (1) ”.

(1) Si quis unum (florem) ex his, (punici mali) solutus vinculo omni cinctus & calceatus, atque etiam anuli decerpserit duobus digitis, pollice & quarto sinistrae manus, atque ita lustratis levi tactu oculis, mox in os additum devoraverit, ne dente contingat, affirmatur nullam oculorum imbecillitatem passurus eo anno. l. 23, c. 6.

Quand un Ecrivain produit un pareil conte ; qu'il le met au rang des *expériences admirables* ; *mira observationis multorum experimento* ; qu'il l'annonce par un *affirmatur* ; qu'il le fait suivre par d'autres recettes qui ne sont pas extravagantes , ne donne-t-il pas lieu à quelques doutes sur la réalité de la science en physique & en médecine ? Pline écrit au chapitre huit , du même livre : *on dit que si les buveurs prennent cinq amandes ameres , ils ne s'ennyvreront pas ; Et que si les renards après en avoir mangé , ne trouvent pas sur le champ de l'eau , ils meurent.* Si ces deux recettes ne sont pas vraies , au moins ne blessent-elles pas la vraisemblance. Elles sont cependant présentées avec une plus foible recommandation , que ne l'est une fausseté des plus ridicules : *on dit* à moins de poids que *on affirme*. Au reste , si Pline eût ajouté *sed id falsum* , ces trois mots lui eussent fait plus d'honneur ici , qu'à son article *génévriers*.

“ Quoiqu'il n'y ait que dix parties , ou un
 „ peu plus dans notre visage , entre mille hom-
 „ mes ils n'en existent pas deux qui se ressem-
 „ blent ; & nul art , quelque recherche qu'il

ne fasse, ne peut varier un petit nombre de physiologies (m) ”.

Où je n’y entends rien, où Pline dit là une grande absurdité. Si des Artistes, soit Peintres, soit Statuaires, font les portraits de mille hommes qui ne se ressemblent pas, il est certain que les mille portraits n’auront pas entre eux, plus de ressemblance : nous supposons d’excellens Artistes. Encore un coup, si j’entends ce passage singulier, Pline avoit donc mal vu la quantité de portraits peints & sculptés, qui étoit de son tems à Rome. Il auroit donc écrit de l’art, sans presque y rien voir par ses yeux. Que signifie *ars nulla* ? je n’y vois d’autre sens naturel que l’art de *peindre*.

Pline auroit-il fait une équivoque en fondant sa comparaison du naturel avec l’art, sur les statues Grecques, où en effet la variété des caractères de tête, n’est pas considérable ? on fait que pour la plupart, elles ont un air de famille, les femmes sur-tout. Il regnoit un beau style d’école, qui se transmettoit de statue en

(m) Jam in facie vultuque nostro, cum sint decem, aut paulo plura membra, nullas duas in tot millibus hominum indiscretas effigies existere: quod ars nulla in paucis numero præstet affectando. l. 7. c. 1.

statue ; mais par les bustes , les médailles & les pierres gravées qui nous restent , nous voyons qu'il n'en étoit pas ainsi des portraits , puisqu'ils sont très-variés.

Enfin , & c'est mon dernier mot , *ars* n'ayant pas un sens restreint comme *artifex* , qui auroit donné moins de tort à Pline , cet Ecrivain me paroît ici pleinement convaincu d'erreur , & voici comment je crois devoir le prouver. J'accorde que certains Artistes n'aient pas autant que d'autres , le talent de varier leurs têtes ; *l'art* , puisque c'est de lui seulement qu'il est question , n'offre-t-il pas une variété infinie de caractères ? Si nous pouvions rassembler l'immense quantité de têtes que *l'art* a produites , nous les verrions presque aussi variées que la Nature. On peut le concevoir par le goût , le tems , l'âge , le pays & d'autres circonstances desquelles les Artistes dépendent ; & nous jugerons sans peine que *l'art* doit nécessairement présenter un grand nombre de variétés dans ses productions. Ne sont-ce pas les circonstances qui placent la variété ou la ressemblance sur nos physionomies ? Chez une nation sans mélange de race , on retrouve assez généralement la même conformation de tête , & le même air de visage ? on la prendroit souvent

pour une famille. Mais là où le sang est mêlé, les races croisées, les airs de têtes sont variés à l'infini. Les fréquens changemens de saisons concourent aussi au même effet, disent les Physiciens.

C'est en jettant ce même coup d'œil universel sur les productions de l'art, qu'il nous offrira la même variété, à peu de chose près. Je crois que pour faire sa comparaison des variétés de la nature, avec la prétendue stérilité de l'art, Pline auroit dû envisager les deux objets sous les points de vue que j'ai marqués. Mais l'art ne lui étoit pas assez familier pour qu'on puisse exiger de lui le coup d'œil de l'Artiste, ni même celui d'un homme qui se feroit occupé des beaux-arts avant que d'en écrire. Si de mon côté, j'ai mal entendu le passage, cette observation contre Pline, doit être anéantie. Mais si j'avois raison, si les conseils de Socrate à Parrhasius étoient justes, il résulteroit encore que l'art peut varier à l'infini les ressemblances, les portraits, les caractères, les expressions, les figures, les physionomies; car le mot *effigies* revient à l'un ou à l'autre de ceux-là; & que Pline enfin, auroit ici prouvé d'avance, qu'il n'écrivoit pas de l'art, en aussi

grand connoisseur que certaines gens le prétendent.

“ Il y a des Auteurs qui nomment *Xyris*,
 „ le glayoul sauvage. Cette herbe guérit les
 „ ulceres de la tête, les écrouelles & les tu-
 „ meurs des aînes. On enseigne qu’il faut pour
 „ ces usages, la tirer de terre avec la main gau-
 „ che, & que ceux qui la cueillent doivent
 „ dire pour quelle personne & pour quelle ma-
 „ ladie ils l’arrachent (*n*) ”.

Voilà toujours notre Philosophe, notre Naturaliste, non pas en ce qu’il croit ici; car on n’en fait rien, mais en ce qu’il parle sur cet article tout aussi dogmatiquement qu’il le fait dans le reste du chapitre, quelque soit la bonté ou la nullité des remedes qu’il y prescrit. Un autre endroit du même chapitre contient encore une pratique superstitieuse de cueillir & d’administrer le *polion*; mais Pline se contente de la rapporter sans un seul mot d’im-

(*n*) Sunt qui silvestrem, Xyrin vocent. Strumas hæc, vel panos, vel inguina discutit. Præcipitur, ut sinistrâ manu ad hos usus eruatur, colligentisque dicant, cujus hominis utique causâ eximant, l. 21. c. 20.

probation : *Ad religionem addunt, ubi inventum sit, protinus adalligandum contra oculorum suffusiones, cavendumque ne terram attingat.* Nous pouvons donc passer ces deux articles en compte des absurdités qu'un Naturaliste ne doit pas écrire, au moins sans faire honneur à son jugement en nous montrant qu'il n'y croit pas, & sans en condamner l'inutile usage.

Le chapitre 6 du livre 22, finit par une observation risible. Selon Pline, la Nature a environné d'épines, les plantes les plus utiles à l'homme, celles qu'elle a spécialement destinées à son usage. Elle n'a pas voulu que les quadrupedes & les oiseaux y touchassent. Mais pourtant l'âne, malgré cette prohibition de la Nature, mange fort naturellement le chardon, plante apéritive, & à titre de médicament, utile à l'homme.

Les oiseaux & plusieurs quadrupedes ne mangent-ils pas le plus souvent, & avant nous, les fruits & les grains que la Nature environna de pointes & de dards, *his muniendo aculeis, telisque armando?* Le rhinoceros ne se repaît-il pas aussi de branches toutes hérissées d'épines? Selon le raisonnement de Pline, la Nature au-

roit bien mal fait sa besogne , en laissant la plupart des fruits les plus délicieux , & des plantes les plus salutaires à l'homme , sans y poser des sentinelles , qui les garantissent des insectes , des oiseaux & des autres animaux , dont les ravages destructeurs nous obligent continuellement à luter contre leur voracité , & à suppléer à la précaution négligée par la Nature. Pline moralise quelquefois supérieurement sans doute ; mais la Nature plus savante , nous dit à tous , hommes & bêtes : voilà votre nourriture & votre pharmacie éternelles , usez-en , mais si vous en abusez , vous en ferez punis : la Nature tient parole. Il n'y a pas d'homme sensé , qui en lisant le passage entier dans l'Auteur , n'en sente toute la fausseté & le ridicule.

« Si un enfant avant l'âge de puberté , en-
 » leve avec ses dents , & avant le lever du
 » soleil , l'écorce encore tendre , d'une branche
 » de figuier sauvage , la moëlle de cette bran-
 » che liée sur soi , guérira des écrouelles. Si
 » on entoure du bois de cet arbre , le col des
 » taureaux , quelques féroces qu'ils soient , ils

restent immobiles, tant sa nature est admirable pour arrêter (o) ”.

Il y a encore dans ce chapitre, quelques conseils donnés avec autant de gravité, mais comme ils sont du même genre de balivernes, il est inutile de les copier. Nous en trouverons ailleurs d'autres de même espèce. Il suffit de remarquer ici, que Pline adopte si bien le conte, qu'il appuie sur la nature admirable du figuier, lequel a la vertu d'arrêter, même les taureaux féroces. M. Poinfinet se contente de dire : *Quant à la superstition qui regne dans tout ce passage, on nous dispensera d'en démontrer l'absurdité.*

Le chapitre 10, du livre 26, qui contient une recette fautive & puérile, pour faire à son choix des garçons & des filles, est un répertoire scandaleux de plusieurs moyens d'exciter les deux sexes à la débauche la plus effrénée;

(o) Corticem ejus (caprifici) impubescentem puer impubis si defracto ramo detrahat dentibus, medulam ipsam adalligatam ante solis ortum, prohibere strumas. Caprificus tauros quamlibet feroces, collo eorum circumdata, in tantum mirabili naturâ compescit, ut immobiles præstet. l. 23. c. 7.

aussi n'en rapporterai-je rien en françois ; mais voici du latin que le révérend Pere Hardouin a complaisamment expliqué. *Prodigiosa sunt , que circa hoc tradit Theophrastus , auctor alioqui gravis , septuageno coïtu durasse libidinem contractu herbe cujusdam , cujus nomen genusque non posuit.* C'est bien dommage, car vous l'eussiez aussi nommée comme vous avez fait de la *Phyteama*. Mais l'officieux P. Hardouin y supplée dans sa note où les indications sont claires. Il faut observer aussi que le payen Théophraste, & le payen Athenée nous ont laissé dans l'ignorance, & qu'ils n'ont pas cru que leur mission dût aller aussi loin que celle du chrétien & Jésuite Hardouin. Ils ont seulement ajouté que de tels insensés trouvoient dans leurs excès, la fin de leur vie. Mais Plinæ ! mais son commentateur Hardouin ! l'honnêteté recule d'horreur, & le bon sens dit ; *credat Judæus Apella , non ego.* Dalechamp a fait une note sur ce passage, mais pour le moins tout aussi repréhensible que celle d'Hardouin. Au surplus, tous les aphrodisiaques indiqués par Plinæ, ne sont que des copies de Théophraste, Dioscoride, &c. & sans cesse copiés & recopiés par les modernes. Ce n'est que depuis peu qu'on

qu'on reconnoît enfin leur danger ou leur inutilité.

“ Coïtus stimulat fel aprugnum illitum : item
 „ medullæ suum haustæ ; sebum asininum ,
 „ anferis masculi adipe admixto illitum. Item
 „ a coïtu equi Virgilio quoque descriptum vi-
 „ rus, & testiculi equini aridi, ut potioni in-
 „ teri possint : dexterve asini testis in vino po-
 „ tus proportionè , vel adalligatus brachiali.
 „ Eiusdem a coïtu spuma collecta roseo pan-
 „ no, & inclusa argento, ut Osthanes tradit.
 „ Salpe genitale in oleum fervens mergi jubet
 „ septies, eoque perungi pertinentes partes.
 „ l. 28. c. 19.”

Voilà les recettes fort sages, fort honnêtes, que Pline expose d'après un des deux Magiciens nommés Osthànès, & d'après qui vous voudrez ; mais toujours est-il certain qu'il les expose, & pour ne pas laisser les gens en peine, il a soin de marquer les préparations. *Les ouvriers & les gens de la campagne* avoient-ils donc besoin de toutes ces vilenies écrites dans leur langue naturelle ? Accordons qu'un Magicien pouvoit ne pas se tromper dans quelques expériences physiques, ou que Pline au moins

le pensât ; mais ce n'étoit pas une raison pour publier froidement une recette aussi malhon- nête qu'elle peut être nuisible. S'il ne le pen- soit pas, sa faute est plus grande encore. Quoi- qu'il en soit, il dit en nommant, je ne fais quelle drogue, dans le chapitre onze : *cela est nuisible, c'est pourquoy je n'en parle point ; est autem hoc non hippomanes, quod alioqui noxium omitto.* Vous qui l'entendez, voyez comment il tient parole sur ce qu'il croit nuisible, & comment il n'en parle pas.

“ Portentum est, quod tradunt : abortivum
 „ fieri in venere, ante perfusa (cedri succo)
 „ virilitate, l. 24. c. 5.

Un homme qui dit ailleurs que les femmes sont portées à se procurer l'avortement, qui fa- voit aussi que les loix romaines avoient pro- noncé contre ce délit, devoit - il mettre entre les mains des fous, un moyen de le commet- tre ? Que le *portentum* signifie *surprenant, pro- digieux, monstrueux*, ou ce qu'on voudra, il n'arrêtera pas des cerveaux effrénés, qui avec la fureur de satisfaire leur passion, auront de fortes raisons d'en prévenir les suites. Ils passe- ront par dessus quelques mots précédens qui

leur disent que *le cedria conserve les morts, & fait mourir les vivans*. Les femmes & quantité d'hommes qui n'entendoient pas le grec, pouvoient avec le livre de Pline, se passer des Auteurs qu'il traduit. Que Pline crut ou ne crut pas à l'efficacité de l'épreuve, il est également reprehensible, puisqu'il nomme le *cedria*. S'il ne falloit que s'en garantir, on lui devoit des remerciemens ; mais au contraire, il faut le chercher & s'en prémunir. Si l'honnêteté me permettoit les détails, on verroit que l'expédient seroit aussi dangereux pour la mere que pour l'enfant, & qu'il ne seroit pas indifférent pour l'homme : voilà comment on doit acquérir le droit de nommer le *cedria*, quand on l'a désigné pour un pareil usage.

“ La racine de roseau commun pilée fraîche
 „ & prise dans du vin, excite à l'acte véné-
 „ rien (p) ”.

Il se pourroit que la nature fut d'un autre avis, & qu'elle n'ait pas statué que pour aller faire sa cour aux dames, on se pourvût de

(p) Eadem (arundinis radix) recens trita in vino
 pota Venerem concitat. l. 24. c. 11.

la décoction d'un diurétique froid. Quoiqu'il en soit du plus ou moins d'instruction qu'il y a ici pour le libertinage, un livre rempli de pareils enseignemens en tous genres, vous paroît-il contenir à cet égard, beaucoup de vraie science & de sagesse ?

Le chapitre 3 du livre 25 est un des endroits de son ouvrage où Pline paroît s'oublier entièrement. C'est là où il déclare qu'il ne veut point enseigner les poisons, les avortemens, les aphrodisiaques, attendu que ces derniers firent mourir Lucullus. *Ego nec abortiva dico, ac ne amatoria quidem, memor Lucillum Imperatorem clarissimum, amatorio periisse.* Nous avons vu comme il tient parole, & nous le verrons encore. Il est vrai cependant que je n'ai trouvé dans tout l'ouvrage de Pline, qu'une cinquantaine de moyens d'exciter à l'amour : il a sans doute été modeste.

“ On assure que des poils de la queue d'un
 „ chameau, entortillés & attachés au bras gau-
 „ che, guérissent les fièvres quartes (q) ”.

(q) Tradunt... fetas e cauda (cameli) contortas & finitro brachio adligatas, quarteris mederi. l. 28. c. 8.

Si on vouloit pratiquer une infinité de remèdes que Pline rapporte & qu'il ne désapprouve pas, la médecine deviendroit fort simple à quantité d'égards. Celui-ci par exemple, n'est ni rare ni couteux dans le pays où font les chameaux; & chacun connoît son bras gauche.

Pline après avoir parlé des différentes fleurs, comme la violette, le narcisse, le lis, la rose, l'hiacinthe, le saffran, &c. dit qu'en Egypte les fleurs, à l'exception du myrte, sont sans odeur : *in Ægypto sine odore hæc omnia : tantumque myrtis odor præcipuus.* l. 21. c. 11. Que Pline ait fait ou non le voyage d'Egypte, cela est étranger à la question, puisqu'il lui étoit facile d'interroger des Egyptiens, ou des Grecs & des Romains qui avoient vu ce pays. Comment donc est-il possible qu'il n'ait pas su qu'en Egypte, l'odeur de toutes les fleurs est délicieuse, qu'elle l'emporte sur celles de l'Italie & de la Grece, & que les essences & les parfums qu'on en extrait, sont les plus odoriférants ? Manque-t-on de jugement à ce point ? Je n'en fais rien, je le vois & ne le conçois pas. Voici pourtant une vérité de laquelle je suis assuré. Théophraste a dit : *toutes les plantes en Egypte sont inodores, à l'exception du*

myrte ; & Pline a écrit ce qu'il a trouvé dans son Auteur, sans voir plus loin. Le sens commun, la mémoire, des voyageurs en Egypte, M. de Maillet, M. de Paw, &c. m'ont donné à ce sujet, une bien médiocre idée du jugement de Pline. Lui-même ne se souvient pas ici, qu'au livre 13, chap. 3, il dit : *cetero terrarum omnium Egyptus accommodatissima unguentis : ab eâ Campania est, copiâ rosæ. Au reste, il n'y a pas de pays où les parfums égalent ceux d'Egypte. Après elle, la Campanie se distingue par l'abondance de ses roses. Sans doute que là ce n'étoit pas Théophraste que Pline copioit.*

“ Toutes les especes d'étites (pierres d'aigles)
 „ liées sur les femmes enceintes, ou sur les qua-
 „ drupèdes, dans des pellicules d'animaux sa-
 „ crifiés, retiennent l'enfant, si on ne les ôte
 „ qu'à l'instant du terme : autrement la matri-
 „ ce seroit renversée. Mais si alors on ne les
 „ ôtoit, l'accouchement ne se feroit absolument
 „ pas” (r).

(r) *Ætitæ omnes gravidis adalligati mulieribus, vel quadrupedibus in pelliculis sacrificatorum animalium, continent partus, non, nisi parturiant removendi: alioqui vulvæ excidium fit. Sed nisi parturientibus auferantur, omnino non pariunt. l. 36. c. 21.*

Voilà du Pline tout pur. C'est bien ce qu'il croit, ce qu'il enseigne d'après Dioscoride, & , si vous voulez, d'après Théophraste; ceux qui parviendroient à démontrer le contraire, ne feroient pas mal adroits. Je dis démontrer; car une réfutation qui ne réfute pas, apprête à rire à tout homme qui a le sens commun. Pline assure pourtant quelque part, qu'il choisit scrupuleusement ce qui est regardé comme certain, du consentement unanime des Auteurs les plus graves. Au surplus, c'est dommage que ce beau secret soit perdu pour nous qui ne sacrifions pas d'animaux.

“ Salpé enseigne que pour appaiser l'engour-
„ dissement de quelque membre que ce soit,
„ il faut se cracher dans le sein, ou se mettre
„ de la salive à la paupiere supérieure. Si ce
„ remede est bon, nous pouvons aussi avoir
„ confiance en cet autre usage: s'il entre un
„ étranger dans une maison, ou si l'on regarde
„ un enfant qui dort, la nourrice crache trois
„ fois, en disant certaines paroles, pour dé-
„ tourner le fort” (s).

(s) Salpe, torporem sedari quocumque membro instupente, si quis in sinum expuat: aut si superior

Il faut favoir que Salpé étoit une sage-femme de Lesbos très-renommée, & qu'elle écrivit de tout ce qui concerne les femmes, leurs maladies & les remedes que la Médecine peut indiquer pour elles. Pline cite & consulte quelquefois Salpé, & ne la réfute pas; auffi voyons-nous que dans ce paffage, il ne rejette pas fa recette; elle lui fert même d'autorité pour engager fon lecteur à croire au préfervatif de la nourrice qui crache trois fois. Le *credamus* n'est pas une ironie, c'est une affertion fort férieufe. Le chapitre d'ailleurs contient des moyens de rompre les charmes, de détourner les fortileges. Quoi, Pline croyoit aux forciers! Si vous en doutez, lisez feulement dans le chap. 10. du liv. 25. *Contra hæc omnia Magicaſque artes*, &c. & vous trouverez les herbes dont il faut fe fervir contre la puiffance des Magiciens. Si vous n'étiez pas encore fatisfait, vous pourriez lire au l. 36. c. 19. *Amiantus alumni ſimilis, nihil igni deperdit. Hic veneficiis reſiſtit omnibus, privatim Magorum*: je l'ai déjà rapporté.

En Ruſſie, les femmes ont grand ſoin de cacher leurs petits enfans, ſur-tout aux étran-

palpebra falivâ tangatur. Nos ſi hæc, & illa credamus rite fieri: extranei interventu, aut ſi dormiens ſpectetur infans, a nutrice terna adſpui, &c; l. 28. c. 4.

gers, & s'il arrive qu'on les regarde, ou qu'on dise; voilà un bel enfant, il se porte bien, tout est perdu, l'enfant mourra, ou du moins sera fort malade. Mais la nourrice crache aussitôt trois fois, léche l'enfant, marmote quelques paroles, & le charme est enlevé. Ces femmes n'ont jamais lu Pline, que je fache: mais si vous voulez bien sûrement perpétuer des sottises d'un certain genre, écrivez-les, d'autres les copieront, les répéteront, & en dépit du bon sens, vous leur ferez faire ainsi le tour du globe: la raison est bien plus sujette à rester aux barrières. Cette imbécillité regne plus ou moins, dans d'autres parties du Nord: Et pourquoi pas sur la terre entière?

“ Anaxilas dit que si une jeune vierge se
 „ frotte les mamelles avec du suc de ciguë, elles
 „ ne croîtront point. Ce qui est certain, c'est
 „ que si on en frotte les mamelles des nouvelles
 „ accouchées, il fait tarir leur lait. Si un jeune
 „ homme s'en enduit les testicules, il sera in-
 „ habile à l'acte vénérien (t) ”.

(t) Anaxilaus auctor est, mammas a virginitate illitas, (cicutâ) semper straturas. Quod certum est, lac puerperarum mammis imposita extinguit, Venemque testibus circa pubertatem illita. l. 25. c. 13.

Ne peut-on pas demander quel est l'objet de Pline , lorsqu'il enseigne aux filles à se faire pour toujours, *semper straturas*, une jolie petite gorge, au risque de plusieurs maladies, le laboratoire du lait étant contracté? Si ce n'étoit pas de bonnes meres, de bonnes nourrices qu'on en vouloit faire, mais des coquettes ou des filles de joie, à la bonne heure; mais je ne croirois pas que Pline dût s'en mêler. Au surplus, le métier de faire des eunuques, ne convient pas davantage à un homme qui déclare ne vouloir rien écrire que d'honnête. Rendre dans la même phrase, les femelles plus agaçantes & châtrer les mâles, est d'ailleurs une bizarrerie qu'on pourroit trouver extravagante. Ce n'étoit pas la peine de copier Anaxilas & Dioscoride pour enseigner d'aussi beaux secrets. Mais enfin, Pline aimoit les petites gorges; car ailleurs il dit encore d'après Dioscoride, que les feuilles d'*Epimedium* pilées dans du vin, empêchent de croître les tetons des jeunes filles. *Epimedium..... folia in vino trita virginum mammas cohibent.* l. 27. c. 9. il le dit encore ailleurs.

Et si vous voulez jeter un coup d'œil sur le chap. 7. du liv. 25, vous serez édifié de son attention à obliger ceux qui désireroient d'être impuissans. Il leur indique une racine, & il

dit : *eos qui biberunt eam duodecim diebus , coïtu genituraque privari*. Le nombre des jours qu'il faut se médicamenter , est scrupuleusement spécifié , afin d'obtenir l'infailible effet du remède. Seriez-vous curieux d'en essayer ?

“ Le pas - d'âne n'a ni tige , ni fleur , ni „ graine (u) ”.

Celui-là est fort. La fleur de pas-d'âne à la vérité ne dure pas longtems , & paroît avant la feuille ; c'est pourquoi on l'appelle *filius ante patrem*. Il ne paroît pas que Pline ait fort étudié cette plante : mais il y a beaucoup d'apparence qu'il a suivi l'aveugle opinion populaire. Dioscoride , l. 3. c. 109 , dit que la fleur de pas-d'âne qui paroît au premier printems , avant les feuilles , passe si vite que bien des gens croyent qu'elle n'existe pas. C'est précisément l'erreur de Pline ; il est de ces gens-là. Si la plante étoit de celles qui ne croissent que dans des pays fort éloignés , on pourroit le pardonner ; mais une plante aussi commune en Italie !

„ Les panthères & les lions n'attaquent pas

(u) *Tussilago*.... sine caule, sine flore, sine semine. l. 26: c. 6.

» ceux qui sont frottés de bouillon de coq ,
 » & particulièrement si on y a fait cuire de
 » l'ail.... Je n'omettrai pas une chose surpre-
 » nante , quoiqu'elle ne concerne point la mé-
 » decine. Si on mêle de la chair de poule avec
 » de l'or fondu , elle le consume ; ainsi cette
 » chair est le poison de l'or. Mais les coqs mê-
 » mes ne chantent pas , si on leur met un collier
 » de farment (x) ”.

Peut-on mieux voir la marque d'une compilation indigeste , que ce ridicule collier de farment amené à propos d'or fondu empoisonné ou absorbé par de la chair de poule ? Est-ce le ramassis de ces pitoyables sornettes , qu'on appelle une histoire naturelle ? Pline est comme on fait un très-bon Ecrivain , mais son *at gallinaceis ipsis* n'est pas d'un bon raisonneur. Je ne dis rien de l'ail & du bouillon de coq.

“ Au commencement de l'été il croît , dit-on ,

(x) *Pantheræ Leonæque non attingunt perunctos eo (jure gallinæ) præcipuè si & allium fuerit incoc- tum.... Non præteribo miraculum , quanquam ad medicinam non pertinens : si auro liquefcenti gallinarum membra misceantur , consumunt id in se. Ita hoc venenum auri est. At gallinaceis ipsis circulo e farmentis addito in collum , non canunt. l. 29. c. 4.*

» à la cime de la gallidraga, (espece de char-
 » don) de petits vers qui , enfermés dans une
 » boîte avec du pain , & liés au bras , du côté
 » qu'on a mal aux dents , enlèvent aussi-tôt &
 » merveilleusement la douleur. La vertu du
 » remede ne dure qu'un an , & même il ne
 » faut pas que ces vers aient touché la
 » terre (y) ».

C'est dommage que ce beau remede ne soit pas même propre à amuser la populace ; car enfin le mal de dents est quelquefois cruel. Mais Pline dit *tradunt*. Hé bien , quand il le diroit ! ne dit-il pas aussi le même mot , ou ses équivalens , pour des choses très-sensées ? Cette façon de parler signifie chez lui , je ne l'ai pas éprouvé , je ne l'ai pas étudié , je n'en répons pas , je n'en fais rien , cela pourroit être. Or je demande si ce langage trop souvent répété , est celui d'un Naturaliste , quand il n'y ajoute rien , quoiqu'il puisse faire une expérience ?

(y) In hoc (summo capite gallidragæ) crescente ætate vermiculos nasci tradunt , quos pyxide conditos adalligari eam pane brachio ad eam partem , quâ dens doleat , mireque illico dolorem tolli. Valere non diutius anno , & ita si terram non attigerint. l. 27. c. 10.

„ Parlons aussi en passant des pyramides d'É-
 „ gypte, oiseuse & folle ostentation de la ri-
 „ chesse des Rois ; puisque selon la plupart des
 „ Ecrivains, ils les construisirent pour souf-
 „ traire leurs richesses à leurs successeurs, ou
 „ à la cupidité de ceux qui auroient pu les
 „ ravir par surprise, ou pour que le peuple ne
 „ restât pas oisif. Ce qui montre bien quelle
 „ fut la vanité de ces hommes, ce sont les ves-
 „ tiges qu'on voit encore de plusieurs pyrami-
 „ des imparfaites.... Ceux qui ont écrit des py-
 „ ramides, ne conviennent pas par qui elles
 „ furent construites : c'est avec beaucoup de
 „ justice que le sort effaça de la mémoire des
 „ hommes, les Auteurs d'aussi grandes va-
 „ nités (2)”.

(2) Dicantur obiter & pyramides in eadem Ægyp-
 to, regum pecuniæ otiosa ac stulta ostentatio. Quippe
 cum faciendi eas causa a plerisque tradatur, ne pecu-
 niam successoribus aut æmulis infidantibus præberent,
 aut ne plebs esset otiosa. Multa circa hoc vanitas illo-
 rum hominum fuit: vestigia complurium inchoatarum
 extant.... Inter omnes eos (qui de iis scripserunt)
 non constat a quibus factæ sint, justissimo casu obli-
 teratis tantæ vanitatis auctoribus. l. 36. c. 12.

Ce n'est pas de la science du Naturaliste qu'il s'agit ici, mais du sens commun & de l'art de raisonner juste. Quoique Plin paroisſe s'en éloigner quelquefois, je n'en ſuis pas moins ſurpris quand il le fait à toutes jambes, & qu'il ne ſemble point qu'on s'en apperçoive. Eſt-il probable, inſtruit comme il étoit, qu'il ignorât l'objet des rois d'Egypte? Peut-être en conſtruifant des pyramides, ils croyoient que leur ame ſelon eux attachée au corps, s'y conſerveroit tant que leur corps reſteroit entier; & des monumens pareils ſembloient leur en répondre: ils les nommoient leurs *demeures éternelles*. M. de Paw ne convient pas, dans ſes recherches ſur les Egyptiens, qu'ils euſſent cette doctrine. M. Le Gentil, *voyage dans l'Inde*, penſe qu'elles ont une origine plus ſublime, plus relevée que celle de renfermer quelques cadavres. Je ſuis trop ignorant de l'origine des pyramides, pour contredire ces deux Auteurs.

Suppoſons que les Rois d'Egypte vouluſſent auſſi ſouſtraire des ſommes conſidérables à leurs ſucceſſeurs ou à d'autres, il ne faut pas croire qu'ils les fiſſent déposer avec eux dans leur pyramide: quelques vafes & d'autres uſtenciles convenables, étoit vraifemblablement tout ce qu'on y renfermoit avec leur corps. Si la cu-

pidité qui a fait ouvrir par les Turcs , une *de* ces pyramides , leur eût offert de grands trésors , n'auroient-ils pas ouvert aussi toutes celles qu'ils ont laissées intactes ? L'argent que selon Pline , les Rois d'Egypte vouloient soustraire à leurs successeurs , n'étoit donc pas celui qu'ils dépensent à ces immenses constructions. D'où l'on voit que leur premier motif , la conservation de leur ame , détruit nécessairement le second.

Supposons encore que pour ôter les occasions de révolte , ils voulussent occuper longuement le peuple ; si vous les envisagez comme des tyrans , vous les trouverez conséquens. Trois cent soixante & six mille hommes employés pendant vingt ans à construire une pyramide , n'ont , ni le loisir , ni les occasions propres à la révolte (supposé qu'il n'y ait là rien d'exagéré) ; mais le premier motif du Souverain , détruit encore celui-là.

Quant à la *folle & oiseuse ostentation* décidée par Pline , je n'ai que ce mot à dire : il est plus vraisemblable qu'une longue suite de rois aient eu la même croyance religieuse , que la même folie morale , sur-tout en Egypte. En quoi d'ailleurs des pyramides qui n'ont pas été achevées , font-elles une preuve de vanité ? Des
 Temples,

Temples, des Eglises, d'autres travaux nécessaires, n'ont-ils pas été dans le même état, sans mériter ce reproche? Sans savoir pourquoi de grands travaux sont interrompus, y trouver la preuve de leur vanité, est une logique un peu folle & oiseuse.

Il nous reste à voir comment le peu d'accord entre les anciens Ecrivains, sur les noms des auteurs des pyramides, est une punition très-justement méritée; car c'est le sens de Plin (a). Que ces auteurs soient les Rois ou les Architectes, le raisonnement me paroît faux aux deux égards, en ce qu'il ne comprend l'objet que par son moindre côté. Que nous importe, par exemple, de savoir pour qui & par qui fut fait l'Apollon Pythien? Nous le voyons, nous rendons hommage à son auteur quel qu'il soit; & ce marbre sublime atteste que la Grece excel-

(a) D'autres Ecrivains disent que deux Rois d'Egypte, Chéops & Chephren, firent par impiété, fermer les temples & cesser les sacrifices; & que par une cruelle barbarie pour leurs sujets, ils leur firent élever des pyramides, & les accablèrent de ces travaux pénibles. Si cela est, ces Rois méritent une accusation plus grave que celle de vanité, & de folle & oiseuse ostentation.

loit dans l'art des statues. Si l'Artiste a cru que son nom franchiroit avec son ouvrage, un grand nombre de siècles, il s'est trompé, mais dans la moindre partie. Le nom est perdu, l'Apollon reste; l'Auteur a joui jusqu'au tombeau des deux espérances; & ce que nous voyons le dédommage bien à nos yeux, de quelques lettres que nous ne voyons pas. Quand nous admirons le Gladiateur, les lettres qui composent le nom d'*Agafias*, nous importent-elles pour autre chose, que pour nous assurer que l'Artiste étoit Grec? Il en est ainsi des pyramides. Si elles sont recommandables par la science de leur construction, elles attestent depuis trois à quatre mille ans, que les Egyptiens y excelloient. Le Roi ou l'Architecte nous sont donc assez inutiles à connoître, quand il s'agit de voir en grand, de juger les talens des Nations & d'apprécier pour ce qu'il vaut, un usage religieux.

Convenons que Pline se livroit par fois à un tour d'esprit qui le faisoit raisonner à contresens. Si les pyramides lui déplaisoient, comme de grosses masses insipides à l'œil, que ne le disoit-il? c'est affaire de goût. Elles me déplaisent aussi de ce côté; mais je me garderois de trop blâmer le motif qui les fit ériger, puisque je

n'y vois qu'une erreur métaphysique; & que sans être Roi, je ferois mon possible avec la même croyance, pour empêcher aussi que pendant deux ou trois mille ans, mon ame ne passât dans le corps de tous les animaux imaginables. Quand je pense à certains corps bipèdes, où pour ses péchés elle seroit peut-être emprisonnée, les cheveux me dressent d'horreur. O Pline, que vous étiez myfanthrope!

“ Le suc de Cedre qui conserve incorrupti-
 „ bles & pendant des siècles, les corps morts,
 „ détruit les corps vivans. Admirable différence!
 „ elle ôte la vie à ceux qui l'ont, & en tient
 „ lieu à ceux qui ne l'ont plus (b) ”.

Celui qui ne fait pas que la résine de Cedre est une cloison impénétrable à l'air, lorsqu'elle est appliquée sur un corps, peut s'écrier *mira differentia!* en lisant cet usage des Egyptiens, dans Herodote & dans Diodore. Mais quand l'exclamation vient d'un homme qu'on dit grand

(b) Cedri succus . . . Defuncta corpora incorrupta
 ævis servat, viventia corrumpit: mira differentia, cum
 vitam auferat spirantibus, defunctisque pro vita fit. l.
 24. c. 5.

Naturaliste; quand il s'y tient au lieu de parler de la cause; quand il préfère une antithèse pointue, n'a-t-on pas un peu raison de le trouver répréhensible, sur-tout s'il ne donne point ailleurs cette instruction? J'en étois là, & je me souvins du Livre de M. Louis contre celui de M. Bruhier. J'y lus: *les événemens dont parle Plutarque, Apulée, Platon, sont fort suspects: ceux qu'on cite d'après Pline, ne doivent pas être mieux reçus.* Ainsi M. Louis croit que dans certains faits qui sont du ressort de Pline, c'est un Ecrivain léger. Cela est beaucoup plus important à son égard, qu'à celui des autres Auteurs nommés; ils ne sont pas Naturalistes. Ce jugement du Physicien moderne, est d'autant plus encourageant pour moi, qu'il appuie mon opinion.

“ Une femme nue qui a ses regles, chasse
 „ les vents, la grêle & la foudre. Sur mer elle
 „ détourne les tempêtes: si elle est nue, même
 „ sans avoir ses regles (c) ”.

(c) Jam primum abigit grandines turbidinesque contra fulgura, ipsa in mense connudata, sic averti violentiam cœli: in navigando quidem tempestates etiam sine menstruis. l. 28. 2. 7.

La discussion sérieuse & la plaifanterie font également interdites, quand les absurdités vont jusqu'à ce point d'extravagance. Tout ce chapitre, ainsi que le 15. du Livre 7, n'est qu'un tissu d'inepties sur les regles des femmes. Notre Philosophe qui tantôt y croit, tantôt n'y croit pas, a la patience de les rapporter toutes fort en détail, & ce détail est long. C'est pour jeter du ridicule sur les charlatans, dira-t-on, qui enseignoient à ce sujet, des recettes infames. Je veux le croire, mais je craindrois qu'une assez grande partie de ce ridicule ne retombât sur Pline même; car il croit, ainsi que la plus simple femmelette, à trop de sottises concernant les purgations périodiques des femmes.

„ La chair de loup mangée par les femmes
 „ en travail est efficace; ou si, lorsque l'accou-
 „ chement commence, il se tient auprès d'elles
 „ quelqu'un qui en ait mangé: c'est même un
 „ préservatif contre les maléfices dont on les
 „ auroit chargées. Ils seroit funeste que cette
 „ personne arrivât à l'improviste (d) ”.

(d) Carnes lupi edisse parituris prodest: aut si incipientibus parturire sit iuxta qui ederit, adeo ut etiam contra illatas noxias valeat. Eundem supervenire perniciosum est. l. 28. c. 19.

Qu'une Dame veuille se résoudre, pour accoucher plus promptement, à manger du loup, qui n'est, dit-on, mangeable que pour les loups, cela est possible à toute force. Qu'une autre personne, par amitié, ou pour un écu, veuille bien en faire autant à même fin, je le crois encore. Mais que cette chair ait la vertu d'enlever un sort jetté sur une femme en travail, je demanderai ce que c'est qu'un sort dans le sens de malefice, & comment la chair de loup peut l'enlever. Plin qui écrivoit pour la postérité, auroit dû mieux expliquer des effets aussi extraordinaires, & ne pas nous laisser croire non plus, qu'on mangeoit du loup comme on mange du mouton.

“ On prétend aussi que si on dit dans l'oreille à un âne, qu'on a été piqué par un scorpion, le mal passera dans l'instant, & qu'en brûlant le poumon de cet animal, on fera fuir toutes les bêtes vénimeuses (e) ”.

(e) Quin etiam si quis asino in aurem percussum a scorpione se dicat, transire malum protinus tradunt; venenataque omnia accenso ejus pulmone fugere. L. 28. c. 10.

On a beau le prétendre, ce n'en est pas moins une ineptie, qu'il ne falloit pas ranger dans la classe des affirmations & des doutes que contient ce chapitre. Pline apparemment n'étoit pas certain du remede; mais le doute seul porte un bien étrange caractère, quand il tombe sur un pareil sujet. Ce n'est qu'en lisant cet Auteur avec beaucoup d'attention, qu'on peut bien s'assurer que pour le fond, sa taille est d'emprunt, & qu'à travers son beau style on voit ses propres foibles.

“ On dit qu'un muse de loup desséché dé-
 „ tourne les maléfices ; c'est pour cela aussi
 „ qu'on en attache aux portes des métairies.
 „ On en fait autant de la peau entiere du col ;
 „ puisque cet animal, outre ce que j'en ait dit
 „ ailleurs, a les émanations si fortes, qu'un
 „ cheval qui passe sur ses traces, reste en-
 „ gourdi (f) ”.

(f) Veneficiis rostrum lupi resistere inveteratum aiunt, ob idque villarum portis præfigunt. Hoc idem præstare & pellis e cervice solida existimatur: quippe tanta vis est animalis, præter ea quæ retulimus, ut vestigia ejus calcata equis afferant torporem. l. 28. c. 10.

Quoiqu'il n'y ait pas là de sens commun, les bonnes gens le croient encore ; & l'on auroit de la peine à prouver que Pline ne le croyoit pas : son *quippe*, *puisque*, s'y opposeroit. Ces sortes d'absurdités se perpétuent sûrement, quand elles sont déposées dans un Livre qui a pris force de loi, par la sanction de plusieurs siècles ; & de proche en proche, on débite ces puérités à des oreilles disposées à les recevoir. Au surplus, ce que Pline dit ailleurs du loup, l. 8. c. 22, n'est autre chose que quatre ou cinq contes, y compris le loup-garou, qu'il ne croit pas ; & huit vérités qu'il paroît croire. Desquels entend-t-il parler ici, en renvoyant à ce qu'il avoit dit du loup ? Le *quippe* fait naturellement penser que c'est aux huit vérités qu'il paroît croire. Croyons donc aussi qu'il ignoroit que les corpuscules du loup n'engourdissoient pas le cheval. Pline n'avoit, ni vu, ni fait la chasse au loup.

“ Théophraste écrit que les Stellions (sorte
 „ de lézards) déposent leur vieille peau, à la
 „ manière des serpents ; qu'ils la dévorent à
 „ l'instant, enviant par ce moyen aux hommes,
 „ un remède contre le mal caduc ; & que leur

» morsure est mortelle en Grece, mais sans dan-
 » ger en Sicile. Cette malice est aussi chez le
 » cerf, quoique le plus doux des animaux (g)».

La note de M. Poinfinet sur ce passage est fort simple ; la voici. *Théophraste ne dit point que le stellion dévore sa vieille peau, parce qu'il nous en envoie la possession, mais par cet instinct aveugle & inexplicable qui excite plusieurs femelles d'animaux à manger leur arriere-faix, & quelquefois leurs petits mêmes.*

Pline aime tant à remettre sur le tapis, l'accusation d'envie contre les animaux, qu'il cite même pour la trouver, les Auteurs qui n'en parlent pas.

Il lisoit quelquefois ses Auteurs les plus familiers, avec assez de négligence pour ignorer ce qu'ils avoient dit. Le livre 11, chap. 52, en fournit un exemple sans réplique. Pline y reproche à Trogus, une prétendue divination de la durée de notre vie, par la conformation

(g) Theophrastus auctor est, anguis modo & stelliones senectutem exuere, eamque protinus devorare, præripientes comitali morbo remedia. Eisdem mortiferi in Græcia morsus, innoxios esse in Sicilia. Cervis quoque est sua malignitas, quanquam placidissimo animalium. l. 8. c. 31.

de nos membres; il a raison: mais il ne voit pas que Trogus copie Aristote. La tirade est longue, & chacune de ses parties se trouve mot pour mot, dans le Naturaliste Grec. Pline étoit pourtant sur la voie, puisqu'il venoit de dire: *Je suis surpris qu'Aristote ait cru, & plus encore qu'il ait écrit, qu'il y a dans le corps humain des signes qui indiquent que la vie d'un individu sera plus ou moins longue.*

Notre Auteur agit avec Trogus Pompeius, comme nous voyons qu'on fait avec lui: on lui reproche des erreurs qu'il copioit; on lui fait honneur des vérités qu'il copioit aussi. Mais à titre de simple Lecteur, on est excusable: le feroit-on autant, si l'on travailloit sur Pline comme l'infatigable P. Hardouin, qui cite Aristote à mesure que Pline fait parler Trogus? M. Poinfinet a eu l'attention de mettre en françois toutes ces citations à peu près, ainsi chacun est en état de juger.

“ Il faut pour avoir l'haleine saine, se rincer
 „ la bouche avec du vin pur, avant de se cou-
 „ cher. Il faut prendre le matin quelques gor-
 „ gées d'eau froide, en nombre impair, pour

se garantir du mal de dents.... Ces remedes
sont sûrs & bien éprouvés (h) ”.

J'ai déjà extrait quelques parcelles de ce chapitre, & sa singularité engageroit à le transcrire tout entier, s'il n'étoit pas aussi long : mais au moins le trait qu'on voit ici, est trop ridicule pour le laisser passer. Il faut pourtant convenir que ce nombre impair n'est pas un précepte dangereux : seulement il peut jeter quelques doutes sur la situation actuelle de l'esprit du précepteur.

Il vaut mieux croire aussi que Bayle n'avoit pas lu bien attentivement son Pline, que de lui supposer de la mauvaise foi, quand il a dit : *vous connoissez une infinité de gens qui censurent Pline, & qui le nomment le menteur par excellence. Ils ont tort ; il a rejeté souvent les fables qu'il rapportoit, & s'il en rapporte beaucoup d'autres sans les contredire formellement, il ne s'ensuit pas qu'il les croye. On lui est fort redevable de nous avoir conservé tant de fortes preuves de la foiblesse de l'esprit humain, hableur*

(h) Merq ante somnos colluere ora, propter habitus : frigida matutinis impari numero ad cavendos dentium dolores, ... certa experimenta sunt. l. 28. c. 4. in finem.

d'un côté, crédule de l'autre. Ces faits là devoient entrer dans l'ouvrage de cet Auteur, puisque c'est l'histoire de la Nature ; & ils ne sont point la partie la moins utile de cette histoire pour ceux qui savent moraliser. (Contin. des pens. div. tom. 3.)

Ce raisonnement est si peu juste, que Bayle a pris soin de le réfuter lui-même. Après avoir lu Pline avec plus d'attention, il a déclaré que cet Ecrivain avoit le même esprit qu'Isaac Vossius, lequel étoit Athée & crédule tout à la fois, pour tout ce qui étoit extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance. (Rep. aux quest. d'un prov. tom. 4.)

Bayle ne s'en tient pas à cette accusation ; il relève ailleurs la logique de Pline, qui dit que les éclipses doivent nous consoler de notre condition mortelle. *Quis enim hæc cernens, & statos siderum.... labores, non suæ necessitati mortalis genitus ignoscent ?* l. 2. c. 11. Voilà en passant, un échantillon de l'esprit faux qui souvent s'emparoit de Pline. Aussi Bayle ne trouve-t-il pas que ce soit faire usage de sa raison, & il dit : *Si Pline s'étoit proposé de raisonner, il n'eût pas tiré la conséquence qu'il a tiré de ce phénomène : il eût dit que cela prouve que les astres ne sont point une nature divine. (Dict. art,*

Hipparque, rem. E.) Si Pline se fut ici proposé de ne pas raisonner, on voit qu'il auroit passablement réussi.

“ L'Afrique seule n'engendre point de cerfs (*i*)”.

Les voyageurs & les relations les plus croyables assurent pourtant que les cerfs d'Afrique sont plus forts que ceux des autres contrées. Pline copie dans cet endroit Hérodote & Aristote, & même il dit quelque part qu'il a été en Afrique. Mais s'est-il avancé dans les forêts? N'auroit-il pas resté sur les côtes? Les Grecs & les Romains connoissoient-ils l'intérieur de l'Afrique? *L'agmina cervi* de Virgile, feroit croire cependant que les Romains n'ignoroient pas qu'il y eut des cerfs en Afrique. Oppien dont l'érudition est reconnue, loue les cerfs de Lybie. M. l'Abbé de la Caille, plus certain de ce qu'il voyoit, que de ce qu'il lisoit dans Pline, a vu des cerfs en Afrique. Voyez son Journal.

“ Il n'y a dans l'Afrique ni sangliers, ni cerfs, ni chevreuils, ni ours (*k*)”.

(*i*) Cervos Africa propemodum sola non gignit. l. 8. c. 33.

(*k*) In Africa autem nec apros, nec cervos, nec capreas, nec urfos. l. 8. c. 58.

Comment peut-on lire dans les Annales, que le quatorzieme jour des calendes d'Octobre, Domitius Ahénobarbus fit venir cent ours de la petite Afrique, pour combattre dans le cirque, & parler ainsi? On croit s'être tiré d'affaire en disant ailleurs; *je suis étonné qu'on ajoute qu'ils étoient Numides, puisqu'il est constant que l'Afrique ne produit point d'ours. Miror adjectum Numidicos fuisse, cum in Africa ursum non gigni constet.* Cap. 36. Mais ne prouve-t-on pas plutôt par cette assertion, l'ignorance où l'on est du sujet qu'on traite, puisqu'il est très-anciennement constant que l'Afrique produit des ours, & qu'aujourd'hui l'Ecrivain qui diroit le contraire, seroit sifflé? Gesner dans son histoire des animaux, dit qu'on trouve beaucoup d'ours en Ethiopie. On en voit encore dans la basse Egypte, & vers le désert de St. Macaire, où l'on accordoit la sépulture à ceux qui étoient consacrés. Quant aux chevreuils, l'Abbé de la Caille en a vu en Afrique de plusieurs especes. Plus je lis Pline, & moins je conçois comment il a pu commettre certaines de ses fautes. Il lui en est échappé beaucoup que je ne relève pas, attendu que les unes sont en quelque sorte, la répétition de celles que j'observe, & que les autres n'étant que des inad-

vertances , dont les plus favans Ecrivains ne font pas exempts , on ne doit ni s'y arrêter , ni les lui reprocher.

“ J'ai appris que Zoroastre est le seul hom-
 „ me qui ait ri le jour même de sa naissance ,
 „ & dont pour présage de sa science future ,
 „ le cerveau palpitoit si fort , qu'il repouffoit
 „ la main qui en approchoit (1) ”.

Il y avoit encore une chance : car si Zo-
 roastre eût été, par exemple, un cerveau exalté,
 un de ces hommes qui donnent leur délire pour
 des vérités sublimes, le présage eût été tout
 aussi positif. Au surplus, le chapitre 8 de ce
 livre 7, passera difficilement aux yeux des hom-
 mes sçavés, pour la production d'une tête saine,
 en ce qu'il assure que ceux qui naissent les pieds les
 premiers, sont malheureux ou apportent le mal-
 heur au monde. J'ai rapporté ailleurs quelques
 parcelles de ce chapitre absurde. Mais voyez
 dans l'Auteur, au commencement de ce livre 7;

(1) Rixisse eodem die, quo genitus esse, unum ho-
 minem accepimus Zoroastrem. Eidem cerebrum ita
 palpitasse, ut impositam repelleret manum, futuræ
 præfagio scientiæ. l. 7. c. 16.

il y dit que la palpitation du cerveau d'un enfant est le signe évident d'une extrême foiblesse : *imbecillitatis indicium*.

La note de M. Poinfinet sur ce passage est si judicieuse que je dois la rapporter. “ Ce que
 „ Pline donne ici pour une marque du génie
 „ futur de Zoroastre, il nous l'a donné au com-
 „ mencement de ce livre pour la marque la
 „ plus évidente de l'état débile des enfans ;
 „ en quoi il me paroît être en contradiction
 „ avec lui-même, & tomber dans la déclama-
 „ tion, en recueillant au hazard des contes de
 „ bonnes femmes. N'a-t-il pas dit plus haut :
 „ *Quamdiu palpitations vertex, summa inter cuncta*
 „ *animalia imbecillitatis indicium* ”.

Voilà donc M. Poinfinet détracteur de Pline. Point du tout : c'est la force de la vérité qui l'entraîne ; car il fait beaucoup de ces sortes de remarques ; ce qui n'empêche pas que dans sa préface, dans quelques discours particuliers & dans plusieurs de ses notes, Pline ne soit incapable de pareilles contradictions, & de recueillir au hazard des contes de bonnes femmes.

“ Il y a des Médecins qui, pour guérir les
 „ écrouelles & les tumeurs de la tête, ordon-
 „ nent

» nent de prendre sur un, sur deux, ou sur
 » trois brins de chien-dent, des nœuds au nom-
 » bre de neuf, & de les envelopper dans de
 » la laine noire fans apprêt. Celui qui les cueille
 » doit être à jeun : il faut qu'il aille dans la
 » maison du malade absent, & qu'en le voyant
 » arriver, il lui dise trois fois; *moi qui suis à*
 » *jeun, je donne ce remede à vous qui êtes à*
 » *jeun*; puis il le lui attachera : il fera cela
 » pendant trois jours consécutifs (*m*)”.

Pline laisse ici la liberté pleine & entiere, on peut croire ce qu'on voudra. Le chapitre contient des recettes qui peuvent être bonnes, ou qui du moins ne paroissent pas absurdes; mais il ne leur fait pas d'autre accueil qu'à celle-ci. On répond qu'à l'égard de ce chien-dent si cérémonieusement administré, l'absurdité dispense de l'observation. Que n'en dispensoit-elle

(*m*) Sunt qui genicula novem, vel unius, vel e duabus tribusve herbis, (graminis) ad hunc articulorum numerum involvi lana succida nigra jubeant, ad remedia strumæ, panorumive. Jejunum debere esse qui colligat: ita ire in domum absentis cui medeatur, supervenientique ter dicere, jejuno jejunum medicamentum dare, atque ita adalligare, triduoque id facere. l. 24. c. 17.

donc aussi, lorsqu'après avoir dit que pour prévenir le mal de dents, il faut avaler des gorgées d'eau en nombre impair, Pline ajoute, *certa experimenta sunt?*

Pline, dit M. de Paw, dans un de ses ouvrages, *conseille sagement la racine de la grande Péoine, contre les songes que les Latins nommoient faunorum ludibria.* Pline copie là Dioscoride & Théophraste; & si on veut lui attribuer la sagesse de ce remède, il faut donc lui attribuer aussi les extravagances qu'il copie en mille endroits de son ouvrage. Il en est bien quelque chose, mais toutes, ce seroit trop dire. C'est à quoi on ne pense pas, quand on ne lit & ne connoît cet Auteur que par des interprétations détachées. Voyez donc l'édition d'Hardouin, & la traduction de M. Poinfinet.

— “ On trouve dans le cœur des chevaux, un
 „ os semblable aux plus grandes dents canines;
 „ on en fait cesser la douleur en scarifiant la
 „ gencive avec cet os. On prétend aussi, qu'en
 „ ôtant une dent de cheval mort, au même
 „ nombre que celle où est la douleur, elle cessera.
 „ Anaxilas nous apprend qu'en faisant
 „ brûler dans des lampes, le virus du coït des

55 cavalles, chacun paroitra avoir des têtes
 55 de chevaux monstrueuses: la même chose
 55 des ânesses (n) ”.

Ce chapitre contient des recettes topiques bonnes ou mauvaises, pour les maux de la tête, des yeux & des dents; & la misérable parenthese du virus de cavales, s’y trouve intercalée sans à propos & sans jugement. D’ailleurs si Anaxilas eût dit, qu’avec certaines préparations, les forciers se transportent au sabbat sur un manche à balai, un Ecrivain qui ne voudroit pas le croire, se contenteroit-il de mettre sur son papier, *Anaxilaus prodidit ?* C’est, dit-on, une ironie. Pas plus que ce qui suit immédiatement, & qui est tout aussi faux, mais que Pline rapporte avec assurance, comme un fait historique. *Nam Hippomanes tantas in veneficio vires habet, ut affusum æris mixtura in effigiem equæ Olympiæ, admotos mares equos*

(n) In corde equorum invenitur os, dentibus caninis maxime simile: hoc scarificari dolorem, aut exempto dente emortui equi maxillis, ad numerum ejus qui doleat, demonstrant. Equarum virus a coïtu in lychnis accensum Anaxilaus prodidit, equinorum capitum visus repræsentare monstrifice: similiter ex asinis. l. 28. c. 11.

ad rabiem coitus agat. Car l'Hippomanes est un charme si puissant, qu'ayant été mêlé avec la fonte d'une jument d'airain, à Olympie, cette figure excite les étalons au plus furieux rut.

Vous voyez que Pline se sert même du fait historique pour prouver la vertu de l'hippomanes. Ce raisonnement ne feroit pas mauvais, s'il étoit vrai que l'hippomanes eût une vertu, & qu'il la conservât dans le bronze en fusion ; mais on fait que l'un est faux, & que l'autre ne feroit pas possible. M. Poinfinet paroît n'avoir pas entendu le sens de ce passage ; voici comment il le traduit : *L'Hippomane a pour les males une telle force, qu'étant jettée dans la fonte d'une figure d'airain qui doit représenter une jument d'Olympie, les chevaux entiers qui en approchent, éprouvent à l'instant le plus furieux rut.* Pline, ainsi que Pausanias, l. 5, parle d'un fait déjà passé ; cette figure de jument étoit à Olympie, dans l'Altis ; il ne s'agit donc pas d'un métal qui doit représenter, mais qui depuis longtems représentoit cette jument : Pausanias dit *un cheval*, & que l'ouvrage étoit de Dionysius d'Argos. Elien, *de Nat. anim.* l. 14, c. 18, dit comme Pline, que c'étoit une jument ; puis, en finissant le chapitre, il ajoute : *Que cela soit vrai ou faux, je le donne comme je l'ai reçu.* S'il en

eût dit autant de tous les petits contes qu'il rapporte , son histoire des animaux auroit aussi moins de taches qu'elle n'en a ; car on y en trouve un assez grand nombre.

Enfin ce chapitre est tout sérieux , & ne contient aucune ironie sur ce que Plin n'approuve pas. Dans un seul endroit où il doute qu'une verge de lievre guérisse le mal de tête , il ajoute , *si credimus* ; & ce n'est pas là une ironie , ce n'est pas non plus le style d'un Naturaliste.

Venons à l'os du cœur des chevaux , qui demande également une explication. Un Naturaliste qui ne se contenteroit pas de copier Aristote , & qui feroit des études anatomiques sur les chevaux , ne diroit pas *in corde equorum invenitur os* ; parce qu'il sembleroit que cet os est nécessairement dans le cœur des chevaux : tandis que si , par une monstruosité de la Nature , on l'y trouvoit , il y auroit de la folie à l'indiquer comme un remede commun , & dont chacun peut user pour le mal de dents.

Le P. Hardouin rapporte que Riolan trouva un os dans le cœur du Président Nicolai , & dans celui de Marie de Médicis ; & que Trullus en vit un dans le cœur d'Urbain VIII. Il peut s'en trouver dans quelques autres encore ; mais s'ensuit-il qu'on puisse dire : *on trouve un os*

dans le cœur des hommes ? Pour le remède, ainsi que celui de la dent de cheval mort, ce sont des contes à faire pitié : j'en ai tant rapporté de semblables qu'il seroit honteux de m'arrêter à ceux-ci.

Je m'arrête encore pour dire que *Carlo Ruini*, *M. Bourgelat*, & d'autres Anatomistes qui ont difféqué des chevaux, nient qu'ils leur aient jamais trouvé un os dans le cœur : il n'est que dans celui des animaux ruminans. Voici comme il est situé dans celui du bœuf, & comme je l'y ai vu. Il embrasse les côtés de la base de la grosse artère du cœur, l'aorte ; mais sans se réunir en anneau, il forme deux demi-cercles irréguliers. Quant à son existence dans le cœur des chevaux, le célèbre Anatomiste & Professeur *M. Camper* m'a permis de transcrire de ses manuscrits ce qu'il dit de cet os, & j'ai cru que ce peu de mots me suffisoit : *Certum est os non reperiri in corde elephanti, neque in corde equi : il est certain qu'il ne se trouve pas d'os dans le cœur de l'éléphant, ni dans le cœur du cheval.*

On dira cependant que *Pline* modifie sa proposition au livre 11, c. 38, quand il dit : *On trouve quelquefois des os dans le cœur des chevaux & des bœufs. In equorum corde & boum ossa reperiuntur interdum.* Si on le dit, on se

trompera ; puisque cette prétendue modification découvre aussi qu'il ignore que les animaux ruminans, n'ont pas *quelquefois*, mais le plus souvent, pour ne pas dire constamment, cet os dans le cœur. Ainsi là, comme ici, nous voyons que la science anatomique de Pline étoit loin d'égaliser son éloquence. Il ne modifie pas, il confond.

“ L'usage de brûler les morts, n'est pas ancien chez les Romains ; ils les enterroient. On ne sache pas qu'avant Sylla personne ait été brûlé” (o).

Mon objet n'étant pas d'entrer dans cette discussion, voici seulement ce que j'ai à dire. Jean Kirchmann, savant Allemand, a écrit *de funeribus Romanorum*, & prouvé par diverses autorités, & par Pline lui-même, que l'usage de brûler les morts est fort ancien. M. Bruhier cependant, au lieu d'en convenir, dit : *Ce que je trouve de plaisant, c'est la sortie que fait Kirchmann sur Pline.... Prétend-il donc savoir mieux*

(o) *Ipsum cremare apud Romanos non fuit veteris instituti : terra condebantur.... nemo ante Syllam Dictatorem traditur crematus.* l. 7. c. 54.

les usages des Romains qu'un Auteur célèbre du pays, & qui vivoit quinze siècles avant lui ? (de l'incert. des signes de la mort, tom. I, p. 499. seconde édition). Que de légèreté dans ce peu de paroles !

J'ignore jusqu'où pouvoit aller la prétention de Kirchmann, fondée sur les connoissances qu'il avoit des anciens usages Romains ; mais ainsi que lui, je lis dans Pline, l. 14, c. 12. *Numa regis Postumia lex est: vino rogum ne respergito.* Ce qui signifie que, par la loi *Postumia*, le roi Numa abolit les effusions de vin sur les bûchers funéraires. Comme on n'abolit pas un usage qu'il ne soit établi, notre Historien naturaliste s'est étrangement contredit ; & , pour n'avoir pas assez lu Pline & Kirchmann, M. Bruhier fait un reproche à un Savant qui ne le mérite pas.

Si, dans le chapitre second du premier livre de Kirchmann, on trouve la censure qu'il fait de Pline, dans le troisième livre, chap. 6, on la voit pleinement justifiée par le passage *Numa regis*. Il falloit donc lire ces deux chapitres avant de former le reproche ; & si M. Bruhier s'en fut donné la peine, il se le seroit épargné. Il n'auroit pas non plus mis au jour l'idée presque insensée, que quinze siècles entre un An-

cién & nous font une assez forte barriere pour le garantir de notre censure, quand il est prouvé qu'il la mérite autant que Pline paroît la mériter ici. Que diroit donc M. Bruhier, s'il vivoit encore & qu'il me lut? J'ai de la peine à croire qu'il me trouvât *plaisant*; car il s'en faut de beaucoup que je me restreigne, dans les reproches que je fais à Pline, autant que l'a fait Kirchmann.

“ On rapporte un fait qu'il est à propos de remarquer : les paons avalent leur fiente, parce qu'ils envient aux hommes l'utilité qu'ils en pourroient retirer ” (p).

C'est sur ce fondement, dit M. de Buffon, *qu'on impute au paon d'être envieux*. Le vrai Naturaliste voit combien ce fondement est ridicule; mais l'Ecrivain fujet à tenter pareille accusation contre d'autres animaux, sur de semblables griefs, n'est pas plus à cet égard, qu'à beaucoup d'autres, au dessus du vulgaire. J'aïmerois autant qu'il nous contât, comme Chri-

(p) Quâ in mentione significandum est, pavones fimum suum resorbere tradi, invidentes hominum utilitatibus. l. 29. c. 6.

sipe, que le paon fut créé pour admirer la beauté de sa queue.

La forme dans tout ceci m'occupe infiniment moins que le fond : je n'aurois pas besoin d'en avertir ; & la question est de savoir si mes observations sont justes ou non. Mais je ne ferois trop répéter que si, par exemple, quelque Commentateur de Pline tordoit le sens de ses paroles, pour justifier ses absurdités ; s'il se livroit aux exclamations pour nous le montrer, comme un des plus grands hommes connus, ce Commentateur seroit injuste & partial ; & sa maniere d'interpréter une fois apperçue, mériteroit quelques répréhensions.

“ Archelaüs écrit que les lievres ont également l'un & l'autre, la vertu d'engendrer seuls, & sans le secours du mâle. La Nature bienfaisante envers nous, a produit des animaux féconds, doux, & propres à notre nourriture ” (q).

Hérodote, l. 3, le dit en toutes lettres ; Aristote le nie : mais Pline, à qui l'idée plaît, l'a-

(q) Archelaus auctor est... utramque (lepores) vim singulis inesse, ac sine mare æquè gignere. Benigna circa hoc natura; innocua & esculenta animalia fecunda generavit. l. 8. c. 55.

dopte fans hésiter. Il connoissoit les facultés génératrices & le sexe des lievres dans les Auteurs les plus suspects sur cette matiere; il fa-voit complimenter éloquemment la Nature sur la fécondité de ces animaux; mais il ne disléquoit pas un lievre avant d'écrire le compliment. En un mot, si Pline eût été Naturaliste, il n'eût rapporté l'hermaphrodisme du lievre qu'en approuvant ou en rejetant cette opinion d'Archelaüs. Elie'n l'approuve, & croit aussi qu'ils sont hermaphrodites: mais lisez l'article suivant.

“ Les amphisbenes ont deux têtes, c'est-à-dire, „ qu'ils en ont une aussi à la queue, comme si „ c'eût été peu que de repandre le venin par „ une seule bouche ” (r).

Pline, comme on voit en rapprochant ces deux passages, prête au Manichéisme; & le principe du bien comme celui du mal, se trouvent chez lui suffisamment établis. Mais ne le pressons pas trop: le seul penchant qu'il avoit à la déclamation, lui faisoit produire ces contradictions: nous ne trouvons ailleurs dans son ou-

(r) Geminum caput amphisbænæ, hoc est, & a caudâ, tanquam parum effret uno ore fundi venenum. l. 8. c. 23.

vrage aucun germe des deux principes. Seulement nous y voyons que la Nature bienfaisante nous fournit abondamment des lievres, & qu'elle paroît craindre de trop nous épargner le venin. Ailleurs il dit qu'elle est cruelle dans l'excès même de ses faveurs. Si vous parcourez tous les endroits où Pline marque le caractère de la Nature, vous trouverez que son penchant le porte à en dire plus de mal que de bien. Pour nous, convenons plutôt que nous ne la connoissons pas assez, & que, soit pour la louer, soit pour la blâmer, immodérément sur-tout, nous devrions mieux savoir son secret. Cependant je pencherois plus volontiers du côté de l'admiration & de l'éloge que de celui du blâme.

“ Les taupes, ensevelies sous la terre, sous
 „ l'élément le plus dense, le plus sourd, en-
 „ tendent plus distinctement; quoique la voix
 „ s'éleve, elles entendent le discours de l'homme,
 „ & s'il parle d'elles, on dit qu'elles le compren-
 „ nent & fuient ” (5).

(5) *Liquidius audiunt talpæ obrutæ terrâ, tam denso atque furdo Naturæ elemento. Præterea voce omnium in sublimè tendente sermonem exaudiunt; & si de iis loquare, intelligere etiam dicuntur & profugere. l. 10. c. 69.*

Pline, quoique instruit, croit les contes les plus absurdes des hommes les plus ignorans ; c'est la nourrice qui endort l'enfant, ce n'est pas le précepteur qui l'éclaire : jamais il ne se demande le *pourquoi* d'une chose : tout ce que nous venons de dire le prouve ; un plus grand nombre d'exemples ne le démontreroient pas mieux, je ne puis cependant passer sous silence celui-ci. “ Dans la mer Rouge des forêts entières végètent ; on y trouve sur-tout des lauriers, des oliviers portant leurs fruits, & quand il pleut le fungus se forme sur leur tronc, & se change en pierre ponce par les rayons du soleil, &c.” (t). Il ne lui manquoit plus qu'à nous montrer des madrépores se former sur le sommet des montagnes. Les Naturalistes ont oublié cette origine des pierres ponces : c'est dommage. Au moins l'on voit qu'avec de la mémoire & peu de sens, on peut faire de bien gros livres, & ce qui est plus encore, de gros livres célébrés, canonisés presque par des Savans qui ont aussi de la mémoire.

(t) In mari vero Rubro silvas vivere, laurum maxime, & olivas ferentem baccas, & cum pluat, fungos, qui sole tacti mutantur in punicem. Fruticum, &c. l. 13. c. 25, §. 50.

C'est un plaisir de voir comment Pline établit la dureté du diamant, pour nous conter dans le chapitre 4 du Livre 37, que le sang de bouc rompt cette pierre indomptable, & qui résiste aux deux plus grandes forces de la nature, le fer & le feu. Il ne favoit pas que le feu solaire & celui de réverbère, font entièrement disparoître le diamant, & qu'on peut le briser à coups de marteau : ce que les diamantaires appellent *cliver* un diamant ; ils se servent aussi de la scie pour le diviser. On le réduit en lames très-minces avec un petit couteau très-mince que l'on frappe avec un petit marteau ou maillet de bois. Si les Anciens l'ignoroient, Pline à cet égard, n'est pas plus reprehensible que son siècle. Mais vous allez voir les belles choses que le sang de bouc lui fait dire.

“ Cette force invincible (celle du diamant)
 „ qui résiste aux deux plus fortes puissances de
 „ la nature, le fer & le feu, est brisée par le
 „ sang du bouc, pourvu qu'il soit frais, & en-
 „ core chaud, quand on y met tremper le dia-
 „ mant, qu'il faut aussi frapper à plusieurs coups :
 „ si même alors, les enclumes & les marteaux
 „ ne sont pas excellens, ils se brisent. A quel
 „ génie doit-on cette invention ? par quel hazard

» a-t-elle été trouvée ? ou quelle conjecture a
 » pu donner lieu de faire l'épreuve d'un si grand
 » secret, & par le moyen du plus puant des
 » animaux ? Cette découverte est certainement
 » un bienfait des Dieux (u) ».

Celui qui voit là un bienfait des Dieux, est pourtant le même homme qui, pour commencer son Livre 36, dit que les hommes ont porté leur folie jusqu'à tailler les montagnes, afin d'en tirer la pierre & le marbre, sans parler des métaux & des pierres précieuses, *gemmae*. Mais ici les Dieux de moitié avec tous ces fous, leur donnent certainement, *profecto*, un moyen de porter leur délire à sa perfection ; & voilà que ce moyen n'a ni sens ni raison. Où est donc celle de Pline, je vous prie ?

Le chapitre 4 du Livre 37, finit par nous

(s) Siquidem illa invicta vis duarum violentissimarum naturæ rerum, ferri ignisque, contemptrix, hircino rumpitur sanguine, neque aliter quàm recenti calidoque macerata, & sic quoque multis ictibus: tunc etiam, præterquam eximias, incudes maleosque frangens. Cujus hoc ingenio inventum? quove casu repertum? aut quæ fuit conjectura experiendi rem immensi secreti, & in foedissimo animalium? Numinum profectò muneris talis inventio est. l. 37. c. 4.

enseigner que le diamant chasse la colere, les visions, les troubles de l'esprit & les craintes. *Adamas & venena irrita facit, & lymphationes abigit, metusque vanos expellit a mente.* C'est ce qu'il est toujours bon de savoir; car peut-on répondre de n'être pas sujet ou sujette à ces divers accidens? Aussi voyons-nous que plus certaines têtes sont chargées de diamans, moins elles sont attaquées des susdites maladies, & qu'on appaise la colere des Dames en les priant d'accepter des diamans.

La Dracontite ou Dracontia, est aussi fort amusante. Pour posséder ce joyau, il faut endormir les dragons qui les portent, & leur couper la tête; car si on les tuoit éveillés, dès qu'ils se sentiroient mourir, ils escamoteroient la matiere de la pierre précieuse, à cause de l'envie que chacun fait qu'ils portent aux hommes. *Dracontites sive Dracontia, e cerebro fit draconum: sed nisi viventibus abscisso numquam gemescit invidia animalis mori se sentientis. l. 37. c. 10.*

Si vous parcourez les deux ou trois derniers chapitres de ce Livre 37, vous trouverez la pierre *Eumèces*, qui posée sous la tête pendant
la

la nuit, fait avoir des songes à-peu-près comme des oracles. La *Glossopetre*, qui pourroit bien tomber du ciel au décours de la lune. L'*Ombria*, qui peut bien aussi tomber avec la foudre & les orages. La *Paneros*, qui fit faire des enfans & composer des vers à la reine Timaris. La *Sidérite*, qui excite la chicane. La *Dendrite* blanche, qui enterrée sous un arbre quand on le coupe, empêche que la hache ne s'éteigne. Quand vous aurez tout lu, vous exercerez votre critique pour démêler, dans un nombre infini de pierres arrangées par ordre alphabétique, ce que Plin vous donne pour vérité, d'avec ce qu'il vous donne pour mensonge.

Pour moi fatigué de tous ceux qui fourmillent dans cet Auteur, je m'en tiens aux articles repréhensibles que j'ai transcrits. Il y en auroit bien d'autres sur mon papier, si je les avois rapportés tous; mais le lecteur à la fin obsédé, me reprocheroit l'ennui que lui causeroit tant de sottises populaires accumulées, & mon ardeur persévérante à lui prouver ce qui n'a plus besoin de l'être, il ne me liroit pas; ce qu'il pourra bien faire encore en voyant la masse de ce que je lui donne ici. Mais je l'invite à consulter la traduction de M. Poinfinet de Sivry. Quoi qu'en plusieurs endroits, elle soit plus

favorable à Pline que son texte, on y voit encore une foule d'erreurs de toutes les especes. Je l'invite aussi à parcourir dans le 9^e. tome, les 160 pages environ de notes alphabétiques; & s'il veut connoître la critique des erreurs de Pline en Botanique, par *Leonicenus Vincentinus*, il la trouvera dans le même volume.

Après quelques observations générales, & une conséquence nécessaire que j'ai à tirer, j'abandonnerai pour une bonne fois ce déplaisant travail, en supposant même qu'il fut de quelque utilité. Très-assurément je ne l'ai pas entrepris pour le sot & vain plaisir de déprimer *Pline*, il est aisé de s'en appercevoir. Laissons faire à la sottise qui ne raisonne pas, cette imputation odieuse. Laissons-la faire encore à ceux qui ne disent le mal que pour s'en donner la froide & cruelle satisfaction, & qui portent volontiers le même jugement des autres.

J'admire sincèrement *Pline* par ses beaux côtés. Je le vois comme je verrois une femme d'une grande réputation de beauté, mais qu'à son insçu, je surprendrois le matin: ce qu'elle auroit de charmes vrais, ne m'empêcheroit pas d'appercevoir les défauts que sa couturiere, sa femme de chambre & son coëffeur masquent à d'autres yeux. Bien entendu que

je ne ferois pas son amant ; car je la verrois alors plus belle que la Vénus de Médicis. En un mot, si j'ai peu loué Pline ; (car je l'ai loué) c'est que mon sujet ne m'y engageoit pas davantage ; que je n'ai aucune raison pour être l'écho de ses amans & de ceux qui le fardent ; & qu'enfin, on a tant exagéré les éloges de cet Auteur, qu'il est inutile de répéter encore les voix qui l'ont célébré. Mon motif une fois bien vu , paroîtra tout autrement honnête ; puisqu'il tend à détruire le prestige qui nous égare , & à montrer la vérité toujours si utile aux sciences & aux arts.

Si l'on voulait faire un ouvrage intitulé, *recueil des sottises populaires*, on devroit écrire comme une bonne partie du livre de Pline est écrite. Mais si on fait l'histoire du monde physique, savant & philosophique, on ne doit pas l'affubler de toutes les absurdités des rues, les donnât-on quelquefois pour telles. Que penseroient les Lecteurs de l'Encyclopédie, si dans l'article *Botanique*, on leur disoit : *cette herbe est bonne pour la fièvre ; mais on assure qu'il faut dire trois fois ; Domine, salvum fac regem, en se fourrant le petit doigt de la main gauche dans l'oreille*

droite, sans être vu de personne ? Ou bien, on dit que le cerfeuil est rafraîchissant, & qu'il purifie le sang ; mais plusieurs personnes qui l'ont éprouvé, assurent qu'il faut le cueillir la veille de la St. Jean, au clair de la lune ; l'envelopper dans du drap rouge, & le mettre dans la poche de sa culotte, en se pinçant neuf fois le bout du nez ? N'est-il pas vrai que ces lecteurs fermeroient le volume où l'on abuseroit ainsi de leur patience ?

Il y a des exemples. Nos Annales rapportent. Quelques-uns enseignent. On assure. On dit. On remarque. Plusieurs en ont fait l'expérience. Nous avons appris. On prouve, &c. ne tireroit jamais d'affaire un Savant qui sans cesse & indistinctement employeroit ces formules pour dire une vérité & une sottise ; on ne voudroit point du tout convenir que cette maniere d'instruire fut bonne : c'est pourtant celle de Plin.

Il déclare à la fin du chap. 3. l. 25, qu'il ne veut parler, ni des moyens de troubler la raison, ni de ceux de faire avorter, ni de ceux qui provoquent à l'amour, à moins que ce ne soit pour enseigner à s'en garantir, & pour les censurer. On ne peut rien dire de plus raisonnable : le progrès des mœurs est le but du Philosophe ; c'est l'intérêt universel. Otez les

mœurs de la société, qu'y restera-t-il ? des dupes & des fripons ; des scélérats hypocrites ou à visage découvert, & des victimes de leur scélératesse. L'homme célèbre par la sagesse réunie aux talens supérieurs, fait chérir la vertu & les talens ; la probité obscure n'a malheureusement pas cet avantage. Mais que des hommes sublimes par la science & le génie, soient dépravés par les mœurs, éclairassent-ils l'univers, ils ne feront pas moins le scandale & le poison de leurs concitoyens. Aussi devons-nous garder nos hommages les plus complets, pour celui qui joint la sagesse à la célébrité.

Comment donc ce Plin qu'on vient de voir si honnête, n'a-t-il pas effacé le chapitre où les propriétés funestes de certaines plantes, sont mises à la discrétion de la première *Locusta* qui en voudra faire usage ? Elle y trouvera ce qu'il faut pour faire devenir entièrement fou, & pour faire mourir plus promptement qu'avec l'opium. La loi *Cornelia de veneficiis* ne retenoit pas l'Écrivain.

Cet homme si sage a oublié d'effacer aussi vingt endroits où une fille peut s'instruire de la vertu de différentes herbes propres à l'avortement. Que dis-je ? Plin le permet, le conseille ; on l'a lu. Deux ou trois chapitres, &

environ cinquante autres traits répandus dans l'ouvrage, forment un catéchisme précieux pour les débauchés des deux sexes; il leur offre à choix des moyens d'affouvir leur lubricité. Je fais que les recettes érotiques & aphrodisiaques sont enseignées dans plus d'un traité faits par les modernes, & je demande pourquoi plusieurs de ces enseignemens, même en admettant ce qu'ils ont d'utile, sont écrits en langue vulgaire?

Je fais que dans Paris, on vend & on affiche publiquement aujourd'hui, le *vinaigre de pucelle à l'usage des dames*, & qu'on explique sur les *bouteilles la manière de s'en servir*. Dans le livret distribué en 1779 avec brevet de Sa Majesté, on le nomme *vinaigre de Vénus ou astringent*. On a l'attention d'avertir que *les personnes qui seront dans le cas de faire usage de ce vinaigre, peuvent envoyer avec confiance un mot de lettre sans craindre que le porteur sache ce qu'il vient chercher, les bouteilles étant enveloppées & cachetées des armes du Roi*. S'il m'étoit permis d'imiter ici quelques-unes des pointes de notre Auteur, je dirois : cette infamie astringente, qui ne l'est pas pour les mœurs, puisqu'elle ouvre publiquement une voie à la débauche, n'est pas nouvelle sans doute; mais il y a quarante ans que les seules marchandes à la toilette

la débitoient & s'en cachotent : la corruption avoit alors une espece de voile. Il est vrai qu'à Londres on vend le secret de se faire avorter, mais le papier d'adresse est coulé dans la main des filles & des jeunes femmes.

Je ne veux rapporter qu'un exemple de chacun des principaux chefs d'accusation qu'on pourroit former contre Pline, & je supprimerai le nom des poisons.... *esse ***** *Et tactis quoque genitalibus feminini sexus animalium eodem die inferre mortem ? Hoc fuit venenum, quo interemptas dormientes a Calpurnio Bestia uxores M. Cacilius accusator objecit. Hinc illa atrox peroratio ejus in digitum. l. 27. c. 2.* Ceux qui entendent ce latin savent ce qu'il signifie. Je leur demande s'il ne contient pas une horreur d'autant plus dangereuse qu'elle est appuyée d'experiences réitérées. On fait que Ladislas, Roi de Naples, & sa maîtresse, fille d'un Médecin, moururent ainsi : on connoît un pareil exemple arrivé chez nous ; Brantôme l'a rapporté deux fois ; c'étoit de son tems.

*Tertio folia sunt ****, minime diligenter demonstrando, remedia non venena tractantibus : quippe insaniam facit, parvo quoque succo ; quamquam Et Græci auctores in jocum vertere. Drachma enim pondere lusum pudoris gigni dixerunt.*

*species vanas imaginesque conspicuas obvertari demon-
strantes. Duplicatum hunc modum, legiti-
mam insaniam facere. Quidquid vero adjiciatur
ponderi, representari mortem..... Quin & alte-
rum genus, quod **** vocant, soporiferum est,
atque etiam opio velocius ad mortem, &c.*

Je suppose qu'un honnête homme parmi nous, ait écrit de la médecine & qu'il ait dit :
 „ Cette plante a des propriétés dangereuses ,
 „ mais je ne les expliquerai pas, attendu que
 „ je me garde bien d'enseigner les poisons ,
 „ & qu'elle rend insensé , pour peu qu'on pren-
 „ ne de son suc. Le poids d'une drachme pro-
 „ duit des illusions libidineuses, & d'autres vi-
 „ sions dont on croit les objets réels & sensi-
 „ bles. Si on double la dose, on devient en-
 „ tierement fou : & pour peu qu'on y ajoute
 „ encore, on avance bientôt sa mort. Une au-
 „ tre espece de cette plante est somnifere; elle
 „ fait même aussi mourir plus promptement que
 „ l'opium. C'est du moins ce qu'en disent les
 „ Auteurs qui en indiquant ce poison, avoient
 „ les intentions les plus innocentes”.

Si cet honnête homme qui auroit aussi les intentions les plus innocentes, vouloit faire imprimer son ouvrage, croyez-vous qu'il en obtînt le privilege ? Il seroit coupable sans

doute ; mais Pline ne l'est-il pas davantage ? puisque après avoir déclaré dans sa préface , qu'il n'écrit que pour le petit peuple , pour les gens de la campagne , pour la foule des ouvriers , en un mot pour les gens sans études , il a l'inconséquence de dire que son dessein n'est que d'instruire les Médecins , & non ceux qui font un criminel usage des poisons.

*Adeoq̄ue ex Veneris nascuntur , ut semen **** aspersum genitali , feminarum aviditates augere ad infinitum Xenocrates tradat : Itemque tres radices juxta adalligatas.* Voyez si vous trouveriez convenable de publier en toutes lettres l'infamie contenue dans ce passage.

*Sic ☉ **** seritur in Thaso , aut **** silvester , aut **** quod **** vocant , quoniam abortus facit.* Cela est simple & clair ; mais je ne crois pas qu'on doive le traduire de Dioscoride , & enseigner aux dames à faire du vin abortif , quand on dit qu'elles sont portées à se procurer l'avortement , qu'elles l'ont inventé : *feminis vero abortus.* l. 10. c. 63. Et quand on fait un livre qui sera lu par les méchants , les fous , les libertins , est-il prudent de leur donner de pareilles instructions ? Mais quand on ajoute , *En demonstranda remedia , quorum medicina majoris mali periculum affert !* l. 21.

c. 31. *Doit-on enseigner des remèdes plus dangereux que le mal contre lequel on les emploie ?* très-assurément alors on a perdu la tête.

Voyez comment ces fortes d'articles (j'en excepte un petit nombre qu'il n'est pas à propos d'indiquer ici) sont traités dans l'Encyclopédie, dont pourtant les Auteurs avoient le droit de s'expliquer sur certaines matières à proportion qu'elles intéressent la société. Comparez leur conduite à celle de Pline, & jugez laquelle des deux vous voudriez suivre. N'en seroit-il pas de Pline comme de certains confesseurs de petites filles, qui à force de leur détailler l'objet & les formes variées de la concupiscence, développent des idées qui abrègent le chemin ? *Palamque est, virum alias sagacem & vitæ utilissimum, nimio juvandi mortales studio prolapsus*, dit Pline de Démocrite ; on peut avec beaucoup de modération lui appliquer encore ici ses propres paroles.

Il paroît que le célèbre Mead, Médecin du feu Roi d'Angleterre, étoit plus sage que Pline. Après avoir décrit les effets terribles d'une eau qu'il appelle *infernale*, il dit dans son *traité sur les compositions chymiques* : « je possède ce » secret dangereux ; mais je n'en donnerai pas » la recette : n'apprenons pas aux hommes un

„ art destructeur ”. Hélas ! il n'avoit plus qu'un pas à faire, pour ressembler à Pline ; c'étoit de donner la recette, après avoir dit qu'il ne la donneroit pas.

Cependant on veut toujours se faire illusion, & certaines gens ont tout prêts des dictons triviaux pour masquer leurs préventions, leur paresse, leur inattention, & pourquoi ne dirois-je pas, leur ignorance ? *Pline étoit homme ; Pline étoit sujet aux erreurs de l'esprit humain ; Pline a pu & dû se tromper.* Voilà le jargon ; & l'on ne manque pas de mettre en jeu le mot d'Horace : *Verum opere in longo fas est obrepere somnum.* Mais j'oserois demander à ceux qui croient ainsi payer leur monde ; s'ils pourroient mettre ces lieux communs à côté des passages que je viens de rapporter, & de quelques autres que je n'ai pas non plus voulu traduire ? & si le sommeil de Pline ne passe pas un peu la permission de dormir ?

Mais, dira-t-on, la plupart de ces recettes pourroient bien être fausses. Cela peut-être ; cependant le méchant & le débauché n'en feront pas moins induits à chercher le crime ; & qui vous assure qu'ils ne rencontreront point celui qu'ils ne cherchoient pas ? Qui vous assure que l'autorité de Pline, appuyée de celle de Xé-

nocrate, de Dioscoride & des autres qu'il copie, ne fera pas d'un grand poids pour quelque mauvaise tête? Si le Traducteur qui donne Pline tout entier en françois, n'en a pas soustrait ces passages dangereux, c'est apparemment qu'il a cru bien faire: je ne suis pas son juge, mais je n'aurois pas traduit ces lignes odieuses. Si Pline les abandonnoit à la merci de son cuisinier & de sa servante; (car à cinquante six ans qu'il mourut, il pouvoit espérer d'en voir le succès de son vivant) notre Traducteur qui certainement respecte la société, n'a pas voulu sans doute, rappeler des crimes qui n'ont été que trop fréquens; il n'a pensé qu'à bien faire connoître son Auteur.

Je fais que, si non des Apologistes de ces horreurs, mais au moins des ames plus que tolérantes, disent que les débauchés ne s'avisent guere de consulter ces fortes de recueils, pour exciter leur lasciveté & ses suites; mais attendez que chacun ait eu le tems de feuilleter une traduction complete de Pline: découvrez, si vous pouvez, les crimes secrets qu'elle aura pu suggérer; & n'oubliez pas que les Escobar, les Sanchez & les autres Ecrivains de cette sorte, sont enfermés sous clef, dans plusieurs bibliothèques publiques. Lorsqu'en 1611 on fit à

Paris la condamnation du livre de Sanchez *de matrimonio*, la sentence prononçoit pour être le livre abominable, & la lecture d'icelui pernicieuse.

Pascal, dans sa 9e. Provinciale, respecte assez la pudeur, & prévoit assez le danger pour dire: *j'appris sur cela les questions les plus extraordinaires qu'on puisse s'imaginer. Il m'en donna de quoi remplir plusieurs lettres: mais je ne veux pas seulement en marquer les citations, parce que vous faites voir mes lettres à toutes sortes de personnes, & je ne voudrois pas donner l'occasion de cette lecture à ceux qui n'y cherchent que leur divertissement. J'ai été plus hardi que Pascal, mais peut-être avec assez de précaution pour n'être pas plus dangereux.*

Ce qui doit paroître plus extravagant que la publication de Sanchez & des Escobar, puisqu'ils ont écrit en latin; & ce qui marque la corruption & la grossièreté du tems, c'est le privilege accordé pour la traduction de Pline, par Dupinet. On fait dire au Roi: *Charles par la grace de Dieu..... N. nous auroit fait remontrer que puis n'a guères il auroit fait traduire Pline de la naturelle histoire, de Latin en François: lequel livre est non seulement délectable, mais aussi de grand prouffit & utilité pour l'instruction, édification, & recreation des bons es-*

prits qui se voudront appliquer à le voir.....
 Donné à St. Germain des prez lez Paris, le sei-
 zieme de Juin, l'an 1561. Charles IX devoit au
 moins donner ce privilege, & sa Cour trou-
 ver Pline très-recréatif.

Si je voulois examiner toutes les erreurs phi-
 losophiques & physiques de Pline, je ne man-
 querois pas de produire sur l'esprit des Philo-
 sophes naturalistes, l'effet que quelques Ecri-
 vains operent sur celui des Artistes & des Con-
 noisseurs, lorsque ces Ecrivains veulent entrer
 dans trop de détails sur l'art; je les ferois rire.
 Mais en mettant sous les yeux du Lecteur,
 le jugement d'un savant Naturaliste qui instruit
 & ne fait pas rire, je ferai à l'abri de toute rai-
 sonnable censure. Ecoutons M. de Buffon.

*Pline, dit-il, dont le fond de l'ouvrage sur l'his-
 toire naturelle est en entier tiré d'Aristote, n'a
 donné tant de faits équivoques ou faux, que
 parce qu'il les a indifféremment puisés dans les
 différents traités attribués à Aristote, & qu'il
 a réuni les opinions des Auteurs subséquents, la
 plupart fondées sur des préjugés populaires. M.
 de Buffon en donne un exemple curieux par
 son absurdité, & qu'il faut lire dans l'ouvrage
 même; après quoi il ajoute: Que de faits in-
 croyables sont compris dans ce passage! Que de*

choses absurdes & contre toute analogie ! &c. Puis il conclut en disant : *c'est ajouter trois faits absolument incroyables à deux qui sont déjà difficiles à croire ; & quoiqu'il y ait dans Pline bien des choses écrites légèrement , je ne puis me persuader qu'il soit l'Auteur de ces trois assertions , & j'aime mieux croire que la fin de ce passage a été entièrement altérée. (voy. les pag. 118 & 119 du 16 tom. de l'hist. nat. in-4°.)*

Voyez-y aussi, pag. 450, un fait contradictoire avancé par Pline au sujet de l'autruche , & combattu par M. de Buffon ; & remarquez qu'il ajoute : *D'ailleurs ce fait avancé par Pline & répété par beaucoup d'autres , ne me paroît pas avoir été confirmé par aucun moderne digne de foi , & l'on sait que Pline avoit beaucoup plus de génie que de critique. Il se pourroit donc à toute rigueur , qu'il fut l'Auteur de ces trois assertions. Il paroît d'ailleurs un peu étrange qu'un Ecrivain dont le fond de l'ouvrage est en entier tiré d'Aristote &c. soit reconnu dans ce même ouvrage , pour un Ecrivain de génie , si toutefois j'entends bien la signification de ce mot. Quoiqu'il en soit , M. de Buffon , dans son histoire de l'Hyène , après avoir rapporté quelques-uns des contes que les Anciens faisoient de cet animal , les termine ainsi : *je finis pour qu'on ne me fasse**

pas le reproche que je vais faire à Pline , qui paroît avoir pris plaisir à compiler & à raconter ces fables. Tom. 9. in-4°. pag. 279.

Si dans le premier volume de l'*histoire naturelle*, M. de Buffon a parlé de Pline bien différemment, c'est peut-être que son ouvrage étant à peine commencé, il suivoit encore le torrent, & que le voile n'étoit pas tombé. Mais comme il ne m'appartient pas de vouloir pénétrer les raisons de cet illustre Savant, & que je n'ai pas fait route à côté de lui dans la carrière immense de la Nature, je m'en tiens à dire qu'au 16^e. volume il a jugé Pline bien autrement qu'il n'avoit fait au premier. Si ayant reconnu sa méprise, il avoit chanté la palinodie, je crois qu'il feroit d'autant plus estimable que les exemples en sont rares (x).

Enfin, je le répète, Pline s'est emparé de
presque

(x) Qu'il me soit permis d'admirer que M. Brotier place au rang des témoignages favorables à Pline, celui du discours premier de M. de Buffon; & qu'il regarde apparemment comme non venu, ce que je viens de rapporter du 16^e. tome. Je ne crois pas que cette conduite soit équitable, au moins en ce qu'elle paroîtroit supposer qu'on ne lit pas tous les volumes du Naturaliste François.

presque toutes les absurdités qu'il trouvoit dans les livres qu'il copioit, & comme il y avoit des choses excellentes, il les a aussi placées dans sa compilation. Si à cette marque on ne reconnoît ni un bon Philosophe ni un bon Critique, ni un bon Naturaliste, ce n'est pas ma faute. On pourroit cependant faire un gros volume, pour prouver que Pline est un grand homme: on en pourroit également faire un aussi gros, pour prouver le contraire. Mais si on démontreroit qu'il n'a presque rien dit de lui-même, je crois qu'on pourroit diminuer le premier volume.

Pline savoit beaucoup, dit-on, mais qu'importe la quantité, lorsqu'il s'agit de bien savoir? Si vous n'avez ni le tems ni l'occasion d'étudier certains objets de la nature dont Pline a parlé, lisez au moins les ouvrages des savans Naturalistes modernes; comparez-les à celui de Pline, & vous verrez comment il étoit savant. Mais défiez-vous de ceux qui le fardent pour vous le faire trouver beau, visitez-le chez lui-même & sans apprêt. Voyez-le sur-tout dans l'édition d'Hardouin, à cause des notes, où vous trouverez les sources connues, dans lesquelles il a puisé: par elles vous comprendrez aisément l'usage qu'il a fait d'une foule d'écrits que nous n'avons plus, & dont il a employé les membres

épars, pour former ce qu'on appelle *Caji Plinii secundi historia naturalis*.

Ceux qui connoissent Pline, savent qu'il ne fait qu'effleurer les matieres qu'il traite. Cette méthode comparée à celle des vrais Naturalistes, soit anciens, soit modernes, ne prouveroit-elle pas aussi contre lui? Voici je crois comment. Le tems, les peines, les frais, l'étude profonde de la nature, conduisent à donner des instructions plus étendues sans comparaison que celle de Pline. Quand par des recherches laborieuses, on a bien connu une plante, un animal, on ne s'en tient pas à en marquer succinctement & souvent sans ordre, quelques propriétés vraies, fausses ou douteuses. On estime assez ses recherches & l'utilité dont elles peuvent être, pour n'en pas refuser le fruit au public; & ne seroit-ce que pour sa propre gloire, on lui fait part de toutes ses connoissances: si Pline l'a fait, il est aisé de mesurer & de peser son savoir. Quelque art qu'il y ait dans son style, & si l'on veut, dans la contexture de son ouvrage, cet art n'est au fond que celui d'un compilateur qui séduit, & d'un abrégiateur élégant, mais qui montre bien peu de critique. Se méprendre à chaque page, donner à tout instant l'ivraye mêlée avec le bon grain, n'est pas le caractère d'un Natu-

raliste. Ceci est moins un jugement que les raisons, si je ne me trompe, de celui que j'ai rapporté de M. de Buffon.

Mais Pline mourut, dit-on, avant d'avoir pu donner la dernière main à son ouvrage. On en dit autant d'Élien, qui copiant divers Auteurs, inféroit des contradictions dans ses écrits, parce que ces Auteurs ne s'accordoient pas toujours entr'eux, & qu'il n'y faisoit pas non plus assez d'attention. Tout Ecrivain dont on voudra couvrir les fautes, aura droit au même jugement; puisque le plus médiocre peut comme le plus habile, corriger son ouvrage; & je veux croire que Pline auroit bien pu corriger le sien, sans pour cela qu'il lui eût fait changer de caractère. Mais la question n'est pas de savoir ce qu'il auroit fait; il s'agit seulement de voir si les fautes que j'ai observées sont bien ou mal observées; & si on doit juger un Auteur sur ce qu'il a écrit, ou sur ce qu'un beau jour, il auroit écrit s'il en avoit eu le tems. Si ce n'est autre chose que la vérité qui nous touche, nous dirons; *amicus Plato, amicus Socrates, sed magis amica veritas.*

Voilà tout ce que je me suis proposé de dire sur l'histoire naturelle de Pline. Si ma hardiesse déplaisoit; si on croyoit que cette sorte de cri-

tique n'est pas de mon ressort, & que tout au plus, je ne dois juger Pline que sur l'art, je prierois encore les censeurs d'écouter l'observation suivante.

On convient généralement que les meilleurs juges dans quelque partie que ce soit de nos connoissances, sont ceux qui par le suffrage universel, ont été reconnus pour s'y être le plus distingué. J'ai cité quelques jugemens de cette espece, & si je n'ai fait que m'y conformer, je n'aurai donc pas mal jugé non plus. Mais je vais en produire qui pour le tems où ils ont été faits, & le grand homme qui va parler, sont d'un poids auquel toute prévention doit céder. Si dans le seizieme siecle, on pensoit ainsi, pourquoi seroit-on moins éclairés, moins libres, en un mot, pourquoi vers la fin du dix-huitieme, voudroit-on moins passer pour des êtres pensans? Ecoutons François Bacon.

“ Nous voyons dans l'histoire naturelle beau-
 „ coup d'erreurs témérairement admises, & dé-
 „ crites avec peu de choix & de jugement;
 „ comme on n'en peut douter par les écrits de
 „ Pline, de Cardan, d'Albert, de plusieurs ou-
 „ vrages des Arabes, qui de tous côtés sont
 „ remplis de narrations fabuleuses & faites à

„ plaisir; non seulement incertaines & dénuées
 „ de toutes preuves, mais clairement & mani-
 „ festement convaincues de fausseté (y) ”.

“ Ces trois choses (le cours de la nature,
 „ son étendue, & l'art) doivent être également
 „ comprises dans l'histoire naturelle. C'est ce
 „ que Pline a fait en grande partie : il est le seul
 „ qui en ait embrassé la dignité ; mais il ne
 „ l'a embrassée en aucune sorte comme il con-
 „ vient, ou plutôt il l'a traitée d'une manière
 „ indigne (z) ”.

Ainsi Pline a embrassé l'histoire naturelle avec
 dignité, parce qu'un bon Ecrivain en répand

(y) *In naturali historia, videmus multa temere ac parum cum delectu, aut judicio recepta, & descripta; ut liquet ex scriptis Plinii, Cardani, Alberti, & plurimorum ex Arabibus, quæ commentiliis & fabulosis narrationibus passim scatent, iisque non solum incertis, & neutiquam probatis, sed perspicue falsis, & manifesto convictis (de dignitate & augmentis scientiarum. l. 1.)*

(z) *In historia naturali, tria illa comprehendere par est (cursus naturæ, expatiatio naturæ, & ars) quod etiam C. Plinius magnâ ex parte fecit; qui historiam naturalem solus pro dignitate complexus est; sed complexum, minime, ut decuit, imo potius indignis modis tractavit. (de augm. l. 2. c. 2.)*

toujours sur ce qu'il écrit; parce que souvent le style de Pline a de la dignité, de la grandeur, de l'énergie. Mais il l'a traitée *d'une manière indigne* par les erreurs, les fables, & les puérités dont il l'a remplie. Il seroit aisé de justifier par un grand nombre de phrases, ce que Bacon appelle *dignitas* dans Pline, comme il l'a été de justifier la dernière partie de son jugement.

J'ai dit que je finirois par une conséquence nécessaire, il faut tenir parole. Si dans les parties essentielles de son livre, dans celles qui en font l'objet, & qui le lui ont fait entreprendre, Pline manquoit souvent de connoissances, ne seroit-ce pas au moins un préjugé qu'il n'en avoit dans la peinture & la sculpture, que de fort superficielles? On fait qu'il n'a parlé de ces deux arts, que par occasion. Mais, pourroit-on dire, en supposant à cet Auteur quelques foibleffes dans la carrière immense qu'il a parcourue, ne pouvoit-il pas avoir de vraies connoissances en peinture, & ne voit-on pas tous les jours des Ecrivains foibles dans un genre, s'élever dans un autre? Voici ma réponse. Tout Ecrivain connoît ou doit connoître la matière qu'il se propose de traiter *ex professa*. Il est à croire aussi que cette matière étant de son choix, les parties accidentelles où le conduit son sujet,

ou qu'il croit devoir y faire entrer, pourroient lui être moins familières que le fond qui l'a déterminé. On s'engageoit alors comme aujourd'hui. L'occasion de parler des beaux-arts, se présentoit, on la faisoit ou même on la faisoit naître. Les tableaux, les statues & les écrits des Artistes qui en traitoient, ne manquoient pas; c'en étoit assez pour en écrire. Nous avons parmi nous, des preuves bien connues de ce désir de l'universalité, joint à l'infortune de la mauvaise réussite: pourquoi les Anciens n'en auroient-ils pas été pareillement atteints, & pourquoi aussi quelques-uns d'eux n'y auroient-ils pas échoué? Si j'ai prouvé que malgré son élégance, Pline étoit foible Naturaliste, je crois donc pouvoir conclure qu'à plus forte raison, il étoit foible connoisseur en peinture, & en sculpture. Le premier point me paroît comme démontré dans cet écrit, le second l'est pour le moins autant, dans les notes sur trois Livres de Pline. Voilà cette conséquence nécessaire dont j'avois besoin, & que je ne pouvois obtenir sans en avoir posé le principe. Est-il vrai? la conséquence est-elle tirée *ex visceribus rei*? les hommes sensés, les hommes instruits en jugeront. *Il faut citer les erreurs afin qu'elles se détruisent elles-mêmes*, dit M. de

Buffon, en finissant l'article *caille*; & moi, je ne puis citer M. de Buffon plus à propos.

POST-SCRIPTUM (a).

RApportons le fragment d'une fable: elle est de *la Motte*; j'aimerois mieux qu'elle fut de *la Fontaine*, mais elle est de *la Motte*. Ce n'est ni pour la naïveté ni pour l'élégance; mais c'est pour son grand sens que je la cite: c'est celle de l'écrivain philosophe.

*Bon, dit une vieille obstinée;
 Celle-ci veut savoir plus que nos Anciens.
 Suivons la loi qu'ils ont donnée:
 Marchons comme eux; quant à moi je m'y tiens.
 Pour nous régir se croit-elle donc née?
 Petit esprit! mettez ses raisons bout à bout;
 Vous trouverez orgueil, rêverie, & c'est tout.
 La vieille dit: & ses injures
 L'emportèrent sur la raison.
 La Philosophe essuya les murmures
 Du sot peuple, & les têtes dures
 Firent gloire d'aller toujours à reculon.*

(a) C'est une parcelle d'un écrit que je n'ai pas fait, mais où j'avois fourni quelques pages. Qu'il me soit permis pour le peu qu'elles valent, de les replacer ici; je ne les crois pas absolument étrangères à mon sujet.

Une partie de cette prodigieuse vénération qu'on a pour *Pline*, est due à l'aveugle admiration que nous avons en général pour ce qui est ancien, & à notre mépris pour ce qui est moderne. N'en soyons pas étonnés: l'Antiquomanie est la maladie de tous les tems; *Horace*, *Pline le jeune* & d'autres, s'en sont plaint. Ces deux Auteurs, sur-tout, ont été vraiment choqués de ce qui se passoit dans leur siècle, lorsqu'il s'agissoit de prononcer entre les Anciens & les Modernes, & il paroît que le premier ne croyoit guere à l'infailibilité du public. Il étoit même indigné de voir accorder une préférence aveugle, & qui n'avoit d'autre fondement que le droit d'ancienneté.

“ Pour moi, dit *Horace*, je vous avoue que
» je suis indigné, quand je vois que l'on con-
» damne un ouvrage, non pas parce qu'il est
» mal écrit, mais parce qu'il est nouveau; &
» que quand il est question des Anciens, on
» ne veut entendre parler ni d'indulgence ni de
» grace, mais seulement d'éloges & de récom-
» penfes. Que je m'avise de douter si les comé-
» dies d'*Atta* se soutiennent bien sur la scene,
» tous nos vieux Sénateurs s'écrieront auffi-
» tôt, qu'il faut être de la dernière impudence
» pour oser critiquer des pieces qui ont été jouées

„ par le pathétique *Æsopé* & le favant *Roscius*.
 „ D'où vient cela? c'est que ce qui nous a plu
 „ autrefois, a comme acquis le droit de nous
 „ plaire toujours; c'est que l'on croiroit se dé-
 „ grader si l'on réformoit son jugement sur celui
 „ des jeunes gens: c'est que l'on a honte de
 „ reconnoître sur ses vieux jours, que ce qu'on
 „ a appris dans sa jeunesse ne mérite que d'être
 „ oublié. Qu'un homme loue aujourd'hui les
 „ Hymnes que *Numa* fit pour être chantés par
 „ les *Saliens*, & qu'il entreprenne de nous faire
 „ accroire qu'il est le seul à les entendre, quoi-
 „ qu'il n'y entende pas plus que moi; est-ce
 „ par estime pour les Anciens qu'il cherche à
 „ les faire valoir? Point du tout: c'est qu'il veut
 „ déprimer les nouveaux; c'est qu'une jalousie
 „ aveugle le porte à mépriser les Auteurs de notre
 „ tems & tout ce qui sort de leur plume (*b*) ”.

(*b*) *Indignor quidquam reprehendi, non quia crasse*
Compositum illepidevè putetur, sed quia nuper:
Nec veniam antiquis, sed honorem & præmia posci.
Rectè necne crocum floresque perambulet Attæ
Fabula, si dubitem, clament periisse pudorem.
Cuncti penè Patres; ea quùm reprehendere coner,
Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit.
Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt;
Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ
Imberbi didicere, senes perdenda fateri.

L'ami d'Auguste, de Mécène, du bon vin & des belles, aimait aussi à philosopher gaiement. Ce que notre Pline avoit en morale assez triste, en pointes & souvent en superficie, le voluptueux Horace l'avoit en finesse, en goût exquis & en gaieté. La même Epître lui fournit souvent des occasions de s'égayer sur cette matière, & il en fait des questions aussi judicieuses qu'elles sont amusantes. En voici qu'il avoit proposées plus haut.

„ Un Auteur mort il y a cent ans, doit-il
 „ être mis au rang des Auteurs parfaits, c'est-à-
 „ dire, anciens ? ou n'est-il encore qu'un Ecrivain
 „ sans nom, c'est-à-dire, un moderne ? Etablis-
 „ sons un point fixe, pour bannir toute con-
 „ testation.

„ Réponse. Je conviens qu'un Auteur peut
 être regardé comme ancien & comme excellent,
 un siècle après sa mort.

„ Horace. Mais s'il ne lui manque qu'un mois
 „ ou qu'une année, pour fournir le siècle, dans

*Jam Saliare Numæ carmen qui laudat, & illud
 Quod mecum ignorat solus vult scire videri ;
 Ingeniis non ille favet plauditque sepultis ,
 Nostra sed impugnat , nos nostraque lividus odit.*

(Ep. 1. L. 11.)

» quel rang le faudra-t-il mettre? Le placerons-
 » nous avec les anciens & les excellens Auteurs,
 » ou le laisserons-nous avec ceux qui doivent
 » effuyer le mépris de notre âge & de l'âge
 » suivant?

» R. Un mois ou une année sont peu de chose
 » sur un siècle entier : je veux bien avoir la
 » complaisance de lui donner place parmi les
 » anciens Ecrivains.

» H. J'accepte la grace que vous voulez bien
 » m'accorder, & je fais comme celui qui dé-
 » pouilla peu-à-peu la queue d'un cheval en
 » arrachant les crins l'un après l'autre: des cent
 » années je commence par en retrancher une,
 » puis j'en ôte encore une seconde, & ainsi
 » consécutivement, jusqu'à ce que celui qui mé-
 » fure le mérite sur le calendrier, & qui ne
 » donne son estime qu'à ce qui a été comme
 » consacré depuis long-tems par la mort, trouve
 » que son raisonnement lui échappe partie par
 » partie, & se réduit à rien (c)».

(c) *Scriptor abhinc annos centum qui decidit, inter
 Perfectos veteresque referri debet? an inter
 Viles atque novos? Excludat jurgia finis.*

*Responsio. Est vetus atque probus, centum qui perficit
 annos.*

Écoutons à présent ce que dit *Pline le jeune* à ce sujet, en parlant de *Pompée Saturnin*.
 “ Quoi ? s’il avoit vécu parmi des gens que nous
 „ n’eussions jamais vus, nous courrions après ses
 „ Livres, nous rechercherions jusqu’à ses por-
 „ traits ; & quand nous l’avons au milieu de
 „ nous, n’aurons-nous que du dégoût pour son
 „ mérite, à cause de la facilité que nous avons
 „ d’en jouir ? Les hommes, selon moi, ne font
 „ rien de plus indigne, rien de plus injuste que
 „ de refuser leur admiration à un homme, parce
 „ qu’il n’est pas mort ; parce qu’il leur est permis
 „ non seulement de le louer, mais de le voir,
 „ de l’entendre, de l’entretenir, de l’embrasser,
 „ de l’aimer (d) ”.

*Horatius. Quid? qui deperit minor uno mense, vel anno,
 Inter quos referendus erit? veteresne probosque?
 An quos & presens & postera respuat atas?
 R. Iste quidem veteres interponetur honestè,
 Qui vel mense brevi vel toto est junior anno.
 H. Utor permissio, caudæque pilos ut equinæ
 Paulatim vello, & demo unum, demo & item unum;
 Dum cadat elusus ratione ruentis acervi,
 Qui redit in Fastos, & virtutem æstimat annis;
 Miraturque nihil, nisi quod Libitina sacra vit.*

(Ep. I. L. II.)

(d) An si inter eos quos nunquam vidimus floruis,

Cette manie de trouver tout merveilleux chez les Anciens, n'a pas peu choqué le P. *Sanadon*. Il s'en explique fort au long; & voici comme il termine sa judicieuse plainte. " Dans les choses
 „ obscures & problématiques, une crédulité
 „ ancienne & universelle, n'a aucun avantage
 „ sur une opinion nouvelle & singulière. Quel-
 „ que tard que l'on vienne, l'on est toujours à
 „ tems d'appercevoir la vérité. La critique dé-
 „ couvre tous les jours des choses, qui nous
 „ paroissent nouvelles & singulières, & dont la
 „ connoissance seroit de tous les tems & de tous
 „ les hommes, si notre esprit étoit moins borné.
 „ La nouveauté & la singularité d'un sentiment
 „ ne font donc pas des raisons de le rejeter ”.

Notre Naturaliste n'étoit pas, à beaucoup près, aussi accommodant que le P. *Sanadon*. Il faut voir comment il se prévaut d'un proverbe; comment il craint qu'on n'écrive contre lui; comment il sonne l'allarme contre les critiques,

set, non solum libros ejus verum etiam imagines con-
 quireremus; ejusdem nunc honor præsentis & gratia
 quasi satietate languescet? At hoc pravum malignum-
 que est, non admirari hominem admiratione dignissi-
 mum, quia videre, alloqui, audire, complecti, nec
 laudare tantum, verum etiam amare contingit.

& sur-tout quand c'est une femme qui fait un Livre contre Théophraste. *Alors*, dit-il, *on n'a plus qu'à choisir un arbre pour s'aller pendre; suspendio arborem eligendi (e)*. Cela n'empêcha pas que lui, *Pline*, (mais il étoit homme) ne reprit *Démocrite*, & qu'il ne lui eût volontiers donné de bons coups de houffine; parce qu'il raisonnoit mal en Physique: *Utinamque*, dit-il, *eo ramo contactus esset Democritus (f)*. Il s'agit là d'une branche de palmier, qui, selon *Démocrite*, si on en touche l'eau, la rend si transparente, qu'on voit tout ce qu'elle contient; & *Pline* manquoit rarement l'occasion de faire une pointe. *Démocrite*, qui rioit tant du ridicule des autres, méritoit bien aussi qu'à son tour on le tançât un peu. Mais pour Théophraste, pouvoit-il se tromper, même en assurant que *toutes les fleurs en Egypte sont inodores, excepté le myrte?* D'ailleurs, *Aristote* lui avoit donné un nom qui signifie *éloquence divine*, & chacun fait qu'un homme éloquent ne se trompe jamais.

Cicéron réprimande aussi l'audacieuse *Léontium*; voyez le premier Livre de la Nature des

(e) *Pref. ad Vespasianum.*

(f) L. 28. c. 8.

Dieux, n°. 33. Mais jetez un coup d'œil sur le n°. 13; vous y trouverez que le même *Cicéron* n'en traite pas moins d'insupportable, l'inconstance des idées théologiques du divin *Théophraste*. *Léontium*, toute savante qu'elle étoit, quelque finesse & quelque atticisme qu'il y eut dans son Écrit, n'en étoit pas moins aussi une impertinente.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

502520

79

